

Jean Nicaise

SOUVENIRS D'UN
CAROLORÉGIEN

Deuxième partie.
1950-1982

Quand les profs étaient
heureux

Illustré de documents et photos de famille



BRITISH ZONE

Où sont-ils ces beaux militaires
Où sont les guerres d'autrefois.
Apollinaire

Le train de nuit qui m'emmène en Allemagne Occupée offre un confort sans rapport avec celui du tortillard qui avait conduit, en 1945, les troupiers à Ostende, puis, après une traversée en *Liberty Ship*, de Douvres à Greenock.

Je vais devoir enseigner le français à des officiers flamands. M'accompagne un jeune Flamand, Staf Van Driessche. Il sera chargé du cours de néerlandais aux officiers wallons. Nous faisons vite connaissance. Il parle mieux français que je ne parle flamand. C'est dans cette langue que nous converserons. Nous occupons seuls notre compartiment, nous pourrions donc nous étendre sur les banquettes tendues de velours qui se font face.

Pour notre entrée dans l'enseignement, nous allons être confrontés à des élèves non seulement presque tous plus âgés que nous, mais d'un grade supérieur. Ce n'est pas à ce genre de contact que nos cours de psychologie de l'enfant et de l'adolescent, de didactique et de méthodologie nous ont préparés.

A la frontière allemande nous tirent de notre sommeil des sous-officiers anglais flanqués d'un belge, chargés du contrôle des papiers et des bagages. Premier contact avec ce qui est, en fait, la *British Zone*, dont l'armée belge occupe une très modeste partie, non loin de Cologne.

Nous débarquons dans la matinée à Lüdenscheid. Un chauffeur nous attend qui nous conduit au quartier général des troupes belges d'Allemagne, commandées par le Général

Piron. En route, nous faisons place à un auto stoppeur. Je lui trouve un je ne sais quoi de connu. Il se présente : Capitaine Remy. J'apprendrai qu'il est le frère de Remy Georges, initiales R.G. Mais oui ! Hergé. J'ai trouvé : c'est à Tintin qu'il ressemble ! Il a probablement servi de modèle pour l'illustrissime héros dont de Gaulle a pu dire (pourquoi douter de la parole de Malraux ?) qu'il était son « seul rival international ».

Le capitaine Remy nous guidera dans les couloirs de la caserne et nous fera gagner un temps précieux.

En fin d'après-midi, nous sommes déjà rendus à notre lieu de séjour, après avoir traversé de jolis paysages et quelques cités en ruines.

Neheim, intacte, est une petite ville charmante située sur un affluent de la Ruhr, la Moehne, qui serpente paresseusement dans sa verte vallée entre de modestes collines boisées. C'est le quartier général de la Première Division d'Infanterie commandée par le Général Joris. Un quartier de la ville, le plus bourgeois, avec ses villas banales toutes grises, plantées sur un gazon brun par le gel, est bouclé et réservé aux militaires et à leur famille.

On nous installe dans un « transit hôtel » assez confortable en nous priant de nous trouver à dix-neuf heures au mess pour les présentations et le souper. Une pile de journaux belges se trouve à notre disposition pour tromper notre attente. Tous affichent à la « Une » un grand titre : *Gandhi assassiné* ! Eh oui, l'apôtre de la non-violence est tombé sous les coups d'un fanatique... Bien des années plus tard, deux Prix Nobel de la Paix, le Pasteur Martin Luther King et le Président Egyptien Anouar El Sadate subiront le même sort, l'un pour avoir défendu les droits de l'Homme Noir aux Etats-Unis, l'autre pour avoir mis fin à un conflit avec Israël qui avait sa source dans un saint récit narrant une rivalité de trois mille ans ! Et Ishrak Rabin qui tendra la main aux Palestiniens sera assassiné par un compatriote fanatique. Tant il est vrai que les hommes aiment la guerre et considèrent comme traîtres les clairvoyants qui souhaitent la paix.

Au mess, on marque peu d'intérêt pour l'apôtre de la non-violence. Le bar est déjà bien achalandé quand nous arrivons. On m'a bien conseillé de me présenter au président du mess. Il est installé devant une *Stella*. A ses pieds, un dogue. Claquements de talons, salut réglementaire :

- Mes respects mon Major.

Il me considère un moment du haut de son tabouret, sans répondre, puis :

- Major Chevalier de Meulenaer. On voit que vous avez fait votre service militaire.. Et voici mon chien Molotof. Donne la patte au professeur, Molotof¹.

J'apprendrai vite que le major est un original. Il a vécu en Afrique et a fait la campagne d'Abyssinie avec le bataillon envoyé du Congo belge.

Autres présentations. La *Stella* ou le *Johnnie Walker* hors taxes sont idéaux pour faire fondre la glace. Je deviens « Professeur », comme on dit Lieutenant ou Capitaine. Dès lors, on ne m'appellera plus que par mon « grade ». Les militaires semblent avoir de la considération pour les enseignants. Pourvu qu'ils ne les déçoivent pas !

Logique à la belge

Les cours de langues obéissent à une logique bien belge. En réalité, le français est l'idiome courant dans les échanges quotidiens entre officiers, qui tous le parlent couramment. Les Flamands se distinguent uniquement par leur accent et quelques flandricismes. Au mess, seuls

¹ C'était le nom du ministre des Affaires Étrangères de l'Union Soviétique.

les plus jeunes échangent parfois des propos en leur patois. En revanche, les unités sont tantôt flamandes, tantôt francophones.

En théorie, tout officier est supposé bilingue. Mais, comme d'habitude, les Wallons sont peu enclins à faire des efforts pour se perfectionner dans une langue d'aire géographique réduite et sans véritable attrait culturel. Il a été décidé que pour prétendre au grade de major, c'est-à-dire officier supérieur, il fallait faire la preuve d'une connaissance « approfondie » des deux langues nationales. C'est paradoxal : on comprendrait mieux qu'on exige cette connaissance des subalternes en contact direct avec la troupe. Mais problèmes linguistiques et solution logique ne feront jamais bon ménage dans notre pays... Il arrivera même un temps où les droits de l'homme seront bafoués dans les communes de la périphérie bruxelloise, « terre flamande » « polluée » par les francophones parfois majoritaires.

Rares étaient les officiers flamands qui ne possédaient pas très bien le français. C'étaient les Wallons que la mesure visait. Staf Van Driessche aura donc une mission importante à accomplir. La mienne sera presque symbolique. J'aurai très peu d'élèves, toujours convaincus qu'ils perdent leur temps en consacrant trois heures par semaine à des cours qu'ils jugent superflus.

Parmi mes auditeurs, il y aura même un jeune capitaine qui a traduit Baudelaire en néerlandais ! Donc, si ma tâche est symbolique, elle n'en est que plus ardue. Comment intéresser des adultes réticents ? Que leur apporter de neuf ? Le programme qui m'est proposé, imaginé par des militaires peu versés en philologie et en pédagogie, est atterrant : lecture de manuels de tactique (secrets !) et du *Guide Judiciaire Bilingue*. Les officiers supérieurs peuvent en effet être appelés à présider la Cour Militaire. Il faut dire que dans ce domaine, j'en connais probablement plus qu'eux après mes longues séances comme journaliste au Conseil de Guerre namurois. Je pourrai donc trouver des digressions en rappelant des faits vécus et même organiser des jeux de rôles.

En plus de ces textes assez rébarbatifs, on souhaite aussi que soient abordés de grandes œuvres de la littérature et l'on donne Racine comme exemple !

Je dois enseigner dans quatre garnisons, deux fois par semaines, une heure et demie. Outre Neheim, je consacre une demi-journée, transport compris, à Unna et Soest, relativement proches. Mais Lüdensheid me prend quatre heures de route, aller retour. Je m'y rends donc le matin, déjeune au mess, enseigne au début de l'après-midi et reviens dans la soirée. On met à ma disposition un véhicule et son chauffeur. La plupart du temps, c'est un camion, parfois blindé. C'est lent, inconfortable, la cabine presque toujours ouverte à tous vents. Je passerai rapidement le permis de conduire militaire, sur un trois tonnes, pour pouvoir de temps en temps céder ma place de passager au bidasse et prendre le volant. Ça réchauffe : pour changer de vitesses, ce qui est fréquent, il faut faire le double débrayage et le maniement de volant n'a rien de comparable avec celui d'une limousine. Une seule fois me transportera une Coccinelle Volkswagen. Heureusement, jamais nous ne sommes tombés en panne. Certains jours d'hiver, nous rencontrerons la neige, qui doublera le temps du déplacement. J'ai pu apprécier la tenue de route relative de la panoplie de véhicules anglais, le plus souvent des *Bedford*, hérités des surplus de l'armée britannique. Je ne sais plus lequel s'est retrouvé, un soir, en travers de la chaussée dans une véritable tempête de neige...

Pour enseigner à des Flamands, on ne m'avait nullement demandé de prouver que je parlais suffisamment leur langue. Mes élèves trouvaient naturel que je leur parlasse français, sans toutefois que j'employasse l'imparfait du subjonctif. « Ah ! Je vois que vous bronchez sur cet imparfait du subjonctif » aurait dit Albert Camus. Et il ajoutait : « J'avoue ma faiblesse pour ce mode, et pour le beau langage en général. » Et Valéry de surenchérir : « Notre langue est si bizarre qu'elle nous réduit soit à faire une faute, soit à chercher des tours, pour éviter les conséquences hideuses de

l'application des règles. Imparfait du subjonctif. » Celui-ci, dans la langue écrite, est encore supportable à la troisième personne du singulier. Dans tous mes textes, mon humeur de l'instant choisit l'une ou l'autre solution proposée par le poète.

A Unna, lors de ma première leçon, un commandant interrompt brusquement mes préliminaires dans ma langue maternelle :

- Si je suis ici, me déclare-t-il en flamand, c'est qu'on a estimé que je ne parlais pas le français, veuillez donc utiliser ma langue.

Cet « élève » approche de la cinquantaine. Avec mon uniforme, j'ai l'air d'un gamin qui joue au soldat...

Mon commandant, articulé-je dans la mienne, en souriant, vous vous êtes probablement égaré. Mes leçons ne sont pas destinées aux débutants, j'utilise la seule méthode valable pour un cours avancé, je vous plonge d'emblée dans un « bain linguistique » et je suis persuadé que vous savez nager.

L'incident fut clos par un éclat de rire général. Après la leçon, sur le seuil, le perturbateur m'aborde :

- A propos de bain, me dit-il quasi sans accent, je vous offre une rincette au bar du mess.

- Dank U, mijn Commandant, ik heb zeer dort (Merci, j'ai très soif).

- Ah, U spreekt doch Vlaams ? (Vous parlez donc flamand ?).

- Ja, na de Franse les... (Oui après la leçon de français).

Je ne garantis pas la correction de ce dialogue en cette langue, le seul avec un gradé durant tout mon séjour outre-Rhin.

De nombreuses tournées de bière ont suivi mon effort linguistique. Personne ne m'attendait à mon transit hôtel ; seul le souci de ne pas retarder davantage mon chauffeur flamand, photographié à côté de mon confortable taxi, un camion Bedford, m'a sauvé d'une ivresse peu compatible avec mon statut et mon habituelle sobriété.



Je ne vais pas décrire en détail mes premiers pas dans la carrière enseignante. Il était inutile d'essayer de corriger les accents. Le seul défaut sur lequel j'ai insisté était la prononciation flamande du « g » rendu un peu comme la « jota » espagnole. Sans réussir à l'empêcher. L'emploi des modes et des temps entraînait les fautes de grammaire les plus courantes. Le néerlandais ne connaît pas le subjonctif et ne fait pas la distinction entre le passé simple et l'imparfait. Au passé, mes élèves avaient tendance à n'employer que ce dernier. Cela donnait des phrases de ce type :

- Le colonel voulait que *je viens*. *Je partais* (pour je partis ou suis parti) tout de suite à son bureau.

Inutile de dire que Racine n'est pas entré dans mes « classes ». Ni d'autres écrivains antérieurs au XIX^e siècle. Il fallait enseigner une langue moderne, non les archaïsmes du grand siècle, ni faire un cours de littérature. Je leur ai préféré des extraits de Jules Renard, Anatole France, Montherlant, Gide ou du plus grand écrivain belge, au style exemplaire de sobre efficacité, Georges Simenon. J'ai conscience d'avoir été médiocre dans une mission à laquelle je n'étais pas préparé. J'ai probablement parfois ennuyé mes élèves. Avec quelques années d'expérience en plus, j'aurais pratiqué tout autrement.

Je découvrais un milieu étrange que je me suis employé à observer surtout après les heures de cours, c'est-à-dire souvent une bonne partie de la nuit. Il y avait beaucoup de familles installées dans de confortables villas, mais il restait néanmoins un contingent important d'officiers solitaires qui profitaient d'un célibat provisoire pour mener joyeuse vie. Les rares jeunes femmes étaient fort courtisées, des intrigues se nouaient, obéissant, curieusement - et plus ou moins - à l'honneur militaire : il était répréhensible de détourner du droit chemin matrimonial la femme d'un inférieur ! Aussi, la liaison la plus remarquée et la plus tolérée fut celle de la ravissante épouse d'un capitaine avec un sous-lieutenant de huit ans son cadet. Mais on jugeait peu conforme à la morale celle, trop voyante, de la femme d'un commandant avec un colonel.

Peu de jeunes femmes, j'aurais dû préciser : peu de jeunes Belges. La guerre ayant fauché son contingent de mâles teutons, il y avait foison de *Fraulein* libres et désireuses de partager non seulement la couche, mais aussi le ravitaillement et les cigarettes des militaires belges de tous grades. Toutefois, on recommandait aux officiers de ne pas chasser sur ces terres. L'heure n'était pas encore à la réconciliation, fût-elle avec le seul contingent féminin du pays vaincu.

Une « devise » insolite

Les cigarettes ! Elles servaient de monnaie d'échange. Il s'en faisait un trafic considérable. Distribuées avec la plus grande largesse, à un prix hors taxes, les cartouches de *Philip Morris*, de *Camel*, de *Lucky-Strike*, voire de *Belga* ou de *Saint-Michel* constituaient un important supplément de traitement. Le Mark, au marché parallèle, ne valait plus rien. On en obtenait quatre pour une cigarette. Or, on se faisait coiffer chez le *Friseur* de la Hauptstrasse pour un DM, soit un quart de cigarette. On racontait qu'on pouvait se payer une Volkswagen avec une autre monnaie d'échange : dix kilos de café ! Je n'ai pas vérifié.

Sans cesser tout à fait, ce trafic a connu un déclin singulier lorsque, en 1949, le gouvernement de la jeune République Fédérale a lancé sa réforme monétaire, la *Währungs Reform*. La nation vaincue a échappé ainsi à l'inflation catastrophique qui avait suivi la première guerre mondiale. Mes parents avaient pu m'exhiber un billet d'un milliard ! Il est vrai que s'il fallait, en juillet 1923, 160.000 DM pour un dollar, en novembre de la même année, on devait déboursier 4 milliards de Marks pour un dollar.

En échangeant un Mark nouveau contre dix anciens, véritable opération chirurgicale, l'Etat a redonné à sa devise une valeur, une vigueur qui n'allaient cesser d'augmenter au point de concurrencer, à la fin du siècle, le dollar dans la mythologie financière. Pendant ce temps, le franc français ne cessait de dévaluer : deux fois en 1949, alors qu'il avait déjà perdu 80% de sa valeur lors de la dévaluation de janvier 48. La dégringolade continuera au point que le franc français qui valait 1,40 FB en 1940 ne vaudra plus que dix centimes en 1959 ! C'est alors que de Gaulle, conscient du piètre effet que faisait une telle monnaie vis-à-vis du dollar, de la livre et du mark introduira un « franc lourd », valant cent fois l'ancien.

Avant la *Währung*, comme nous disions, les membres du Reich déchu, pitoyables et loqueteux, parmi lesquels de nombreux estropiés, voyaient avec résignation les familles belges mener, par contraste, une vie de millionnaires. Les élégantes allemandes en jupes trop courtes guignaient avec envie les Belges habillées, jupe à mi-mollets à la nouvelle mode, le *new look* de Dior.

Sans rejoindre les extravagances des années folles qui avaient suivi la première guerre mondiale, les occupants prenaient un maximum de bon temps. Après le souper au mess, on gagnait le Club des Officiers, où l'on croisait des Britanniques, officiers de liaison, conquis par l'éclectisme de nos cocktails. Le club ne désemplissait pas avant une heure du matin. Après quoi, il y avait toujours bien un couple qui emmenait une partie des fêtards (sans les Anglais qu'on n'aimait pas trop) pour terminer la nuit dans le salon cossu d'une villa où il arrivait que l'hôtesse offrît le petit déjeuner.

Plus d'une fois, c'est au sortir d'une nuit blanche que j'ai embarqué dans mon fourgon blindé où je sommeillais malgré les cahots. Rentré à Neheim, je récupérais quelques forces en dormant entre 18 et 21 heures. Pour quelques officiers, seul le moment solennel et obligatoire du salut au drapeau, neuf heures du matin, marquait la fin des réjouissances nocturnes. Je me suis étonné que ne soit pas troublée cette vie facile par la nouvelle, fin février 48, du coup d'Etat en Tchécoslovaquie. Conduite par le sinistre Klement Gottwald que les Soviétiques avaient couvé à Moscou pendant la guerre, la minorité communiste avait pris le pouvoir en forçant au

silence le Président Benès. Le patriote Masaryk se tua à Prague, en se jetant par la fenêtre. C'est du moins la thèse officielle des staliniens. D'autres pensent qu'il fut bel et bien défenestré. C'était une tradition bien tchèque depuis La « Défenestration de Prague » qui, le 23 mai 1618, avait déclenché la guerre de Trente Ans. Alors, c'étaient les catholiques qui avaient jeté par la fenêtre un groupe de protestants.

Ma vie de bâton de chaise s'est terminée au bout de neuf semaines par l'arrivée de ma femme. Il fallait, pour que Renée pût me rejoindre, que l'Etat-major nous eût assigné un logement. Il s'agissait d'une modeste villa entourée d'un jardinet, située dans une petite allée, Moehnestrasse.



Renée me photographie tandis que je tiens par l'épaule l'épouse d'un capitaine qui feint d'être courroucé. J'ai oublié le nom du couple car nous leur avons attribué un sobriquet : le capitaine et Mme *Aix Nessepas*. Madame regrettait la ville d'Aix-La-Chapelle où ils avaient été en garnison. Il ne se passait pas une demi-heure sans qu'elle dît en soupirant : « À Aix, n'est-ce pas... »

Les privilégiés habitaient Moltkestrasse. Je n'ai pas démêlé si le personnage qui avait donné son nom à cette large et paisible avenue était l'éminent stratège du dix-neuvième siècle, proche collaborateur de Bismarck, vainqueur de la France en 1870, ou son neveu moins brillant. Ils avaient le même prénom : Helmuth. C'eût été vexant que ce fût le neveu : il avait conduit, en 1914, les armées qui avaient envahi la Belgique, après qu'eut été déchiré un certain « chiffon de papier » censé garantir notre neutralité.

Mais comme Helmuth II a perdu ensuite, par son manque d'audace, la bataille de la Marne et qu'on lui a retiré son commandement, il y a peu de chance qu'on l'ait gratifié de l'immortalité éphémère et dérisoire d'un nom sur une plaque de rue...

Un autre membre de cette illustre famille mériterait bien plus de passer à la postérité. Ce troisième Graf Helmuth von Moltke, au risque terrible de passer pour un traître à l'Allemagne, un comble parmi ces nobles prussiens balafrés et monoclés, a été parmi les premiers et rares résistants à Hitler. Il a participé finalement au complot qui devait aboutir à l'attentat du 20 juillet 1944. Le Colonel Comte Stauffenberg avait réussi à placer deux bombes sous la table du quartier général du Führer et à s'esquiver. Hélas, une seule a éclaté, tuant quatre officiers mais épargnant le monstre. Stauffenberg et la plupart des courageux comploteurs, dont Moltke ont été pris et exécutés.

Plus chanceux et plus conforme à l'image qu'Eric von Stroheim a donnée de ce type de personnage, le vainqueur de 1870 avait vécu jusqu'à 91 ans. Alors qu'il avait déjà quatre-vingts ans, Bismarck lui fit la réflexion suivante :

- Après tous les événements glorieux que vous avez connus, est-il encore quelque chose digne d'être vécu ?

- Oui, Excellence, voir grandir un arbre.

En ce qui me concerne, notre jardin de la Moehnestrasse me permettait de voir mûrir quelques fraises et fleurir parallèlement pas mal d'envahissantes renoncules et quelques roses anémiques. Je regardais grandir les buissons et n'avais pas renoncé à en planter. Il est vrai que je n'avais pas atteint, loin de là, l'âge ni de Moltke, ni du vieillard de la fable dont se moquent les jeunes gens. Aujourd'hui, c'est chose faite, hélas.

L'armée fournissait une servante gratuitement aux familles. La première s'appelait Maria Koenig, d'origine polonaise. Elle n'a pas fait long feu. Quelques mois après son départ volontaire, nous avons été victimes d'un cambriolage. Nous avions une jeune chienne, un chow-chow acheté pour un paquet de Chesterfield. Nous la laissions dormir dans notre chambre. Faiblesse récompensée ! Elle nous avait alertés en grognant faiblement. Je m'étais levé muni du revolver fourni par l'Intendance. Mais les intrus, se sentant surpris ne m'ont pas donné l'occasion de les menacer de mon arme. M'épargnant la frayeur de faire parler la poudre, ils ont pris celle d'escampette en claquant violemment la porte. Leur butin était mince : la mallette renfermant mes cours qu'ils avaient heureusement vidée sur le seuil. Ils étaient entrés par un soupirail et avaient atteint le rez-de-chaussée par l'escalier de la cave dont nous ne fermions jamais la porte à clé.

L'enquête nous amena à une confrontation avec quelques individus soupçonnés d'autres chapardages. Parmi ceux-ci, notre Maria. Nous pensions qu'elle nous avait quittés pour rejoindre sa Pologne natale. Nous n'avions ni soupçons ni reproches à lui faire. Nous ignorions que pendant nos séjours en Belgique elle se servait de notre lit pour des ébats que la morale réprovoque. Enfin, réprovoque ! C'est du moins ce que le sous-lieutenant D. nous a rapporté. Il n'avait pas été témoin mais acteur.

Nous avons remplacé Maria - à la cuisine, pas au lit - par une brave Teutonne rousse dont j'ai oublié le nom, sans doute parce qu'elle nous a été plus fidèle et n'a servi à personne d'indicateur ou d'hétaïre.

Nous n'avions évidemment rien emporté de notre mansarde namuroise dont nous payions toujours le loyer. La villa était gentiment meublée et nous avons pu compléter la batterie de cuisine moyennant quelques Marks. La réputation du matériel allemand n'est pas surfaite : un demi-siècle après, j'utilisais encore deux seaux de cette époque en fonte d'aluminium. Il est vrai que je suis particulièrement conservateur...

En revanche, le lit conjugal avait les ressorts fatigués. Le sommier faisait une concurrence insoutenable aux soupirs et geignements divers que les jeux présidés par Aphrodite arrachent

ordinairement à leurs acteurs. Or les occupants légitimes de la couche n'avaient pas trente ans. J'ai donc sollicité le remplacement de l'indiscret plumard auprès du sous-lieutenant Forest, chargé de l'Intendance. Blagueur, il m'a envoyé une équipe de deux soldats du génie, munis de graisseurs... Lui aussi avait séduit, dans le respect du savoir-vivre militaire, l'épouse sensuelle d'un capitaine, une brunette aux yeux sombres de gitane.

Je n'ai pas eu que des officiers comme élèves. J'ai eu le plaisir de tenter de perfectionner, bénévolement, le français hésitant de la charmante épouse anglaise d'un officier gantois, le Lieutenant Noppens. Moins gratifiantes ont été les leçons que je n'ai pu refuser au Général Joris, Commandant de la Division. Non pour lui mais pour sa fille, une enfant de onze ans, venue tardivement, très indisciplinée. Les leçons n'ont pas duré longtemps. Néanmoins, pour me remercier, le Général m'a envoyé la gamine avec un petit cadeau. Sans le moindre bonjour, elle m'a tendu le paquet :

- Tiens, Bébé Cadum, me dit-elle en s'enfuyant.

La délicieuse enfant !

Je pensais que l'un des instituteurs était mieux préparé et aurait mieux convenu pour tenter de la réintégrer au niveau pédagogique de son âge.

L'école primaire

MM. Lennel et Collard avaient en charge l'école primaire de la garnison. Le second, un Ardennais à l'éternel sourire malicieux était un vrai Nemrod. Il m'a prêté un fusil et m'a invité à participer à quelques chasses. Le gibier était abondant car il était interdit aux vaincus de posséder des armes et de chasser. J'aimais les courses par champs et bois, c'est la raison pour laquelle je me mêlais à ces longues expéditions dominicales.

Un matin frisquet, les guérets exhalaient une légère vapeur tandis que nous cheminions le long d'une jachère. Brusquement, je suis tombé nez à nez avec un gros lièvre. J'ai été aussi surpris que lui. Mes compagnons me criaient : « tire, mais tire ». J'ai tiré en ayant soin de mal viser. Mais l'animal n'a pas eu la vie sauve, car Collard ne l'a pas raté. La pauvre bête touchée au moment où elle allait trouver abri au creux d'un sillon fraîchement retourné, fit un ultime bond grotesque avant de s'affaler.

Je n'ai plus eu l'occasion d'utiliser mon fusil, pas plus d'ailleurs que mon colt. Mais j'ai participé au partage des lapins, des faisans et des perdreaux...

Mes deux instituteurs, très sympathiques, avaient fait la conquête des élèves et des parents avec lesquels ils entraient en contact plus fréquemment que d'ordinaire, étant donné l'étroitesse de notre petit monde. Ils devaient user de diplomatie, car dans cette société hiérarchisée, porteurs d'un grade subalterne, ils pouvaient être l'objet de pressions de pères dont la vareuse s'ornait de plus d'étoiles et qui tout naturellement les tutoyaient. Ou plus souvent et pire, des épouses des mêmes polyétoilés, dont le vouvoiement ne marquait pas moins d'arrogance... Heureusement ces personnages étaient l'exception, car le nombre d'étoiles augmente avec l'âge et les enfants des haut-gradés avaient généralement quitté l'école primaire.

Oui, c'est l'ancienneté qui gère les promotions. L'armée belge en entier avait été faite prisonnière en 40 après la capitulation qu'avait ordonnée Léopold III. Seuls quelques officiers courageux, échappant à l'internement, étaient passés à la Résistance ou en Angleterre, avec le gouvernement Pierlot. On se souviendra de l'exploit du lieutenant de Selys-Longchamps qui vint de Londres à Bruxelles avec son Spitfire, mitrailler le siège de la Gestapo, Avenue Louise, en prenant en enfilade la courte avenue Demot, aujourd'hui bien défigurée. Eh bien, les

braves qui avaient combattu dans la Brigade Piron n'étaient pas particulièrement bien vus de ceux qui avaient passé cinq ans dans les Oflags. Comme je m'en étonnais, l'un de mes élèves m'a expliqué qu'à tout prendre, ils s'étaient rendus coupables de félonie puisqu'ils avaient refusé l'ordre du roi de se rendre. Ainsi, Vichy a condamné de Gaulle à mort par contumace pour la même raison. Bizarre conception du devoir patriotique.

Or ceux qui, débarqués en Normandie, avaient participé à la Libération de la patrie, s'étaient vu attribuer un ou deux galons sur le champ de bataille : il fallait remplacer les morts. Ils ont gardé leurs étoiles, certes, mais leur avancement a été bloqué jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge requis pour monter de nouveau de grade. Ils ont été ainsi rattrapés et tout est rentré dans l'ordre administratif le plus parfait.

Mais revenons à nos instituteurs. L'aumônier militaire les surveillait étroitement. Le serviteur de Dieu profitait des cours de religion dont il était chargé pour contrôler toutes les activités de cette école publique, fort marri qu'elle fût la seule à disposition des bons catholiques. En Belgique leurs enfants auraient fréquenté une école confessionnelle. L'aumônier était donc l'œil de la Sainte Eglise dans l'entreprise regrettamment laïque de l'Education Nationale.

Je l'avais un jour rencontré qui faisait les cent pas à la porte de l'école.

- Mais qu'est-ce qu'ils me fichent. Il est midi dix !

Il se mêlait de choses qui ne le regardaient en rien, car que je sache, il n'avait aucun enfant en âge scolaire !

- Monsieur l'Aumônier, dis-je, puisqu'il me prenait imprudemment à témoin, ce retard prouve qu'ils ne sont pas avarés de leur temps et vous auriez lieu de vous en féliciter.

- L'heure c'est l'heure !

Aumônier mais militaire...

Après l'école primaire, les enfants que les parents ne voulaient pas renvoyer en Belgique pouvaient fréquenter l'athénée belge, installé d'abord à Honef, puis à Rösrath. Curieusement, le Ministère de l'Instruction Publique avait nommé à sa tête, non un préfet des études², mais un inspecteur, M. Sax, qui remplirait les fonctions de chef d'Etablissement. Sans doute à cause de son expérience : c'était un ancien de la première Occupation de la Ruhr, celle de 1918. Il passait pour un terreur. Au titre d'inspecteur, il était censé me contrôler, mais jamais il ne m'a rendu la moindre visite, ni à Van Driessche. Plus tard, un autre préfet de Rösrath, ancien professeur de l'athénée de Charleroi, trop porté sur la bouteille, sera envoyé en prison pour trafic de whisky pour lequel il utilisait, par un habile jeu d'écriture, camions et chauffeurs de l'armée.

Candidat professeur au Congo

Comme ma mission était limitée à trois années scolaires, je me suis enquis rapidement des possibilités qui me seraient offertes à son issue. Ma situation d'expatrié privilégié me plaisait, j'espérais bien être repris à Rösrath. Mais un tiens valait mieux que deux tu l'auras. Or, en 1949, l'Etat installait des écoles primaires et secondaires dans notre chère colonie. Jusqu'alors, l'enseignement était l'apanage des missionnaires pour les garçons, des bonnes sœurs pour les filles. J'étais attiré par le Congo du fait que la cousine germaine de ma mère y avait vécu et m'avait fait, comme tant de colons -, un portrait enchanteur de la vie sous

² En France : proviseur.

l'équateur. En outre, j'étais atteint d'héliotropisme chronique. Abandonner les frimas, la pluie belge, la *drache* nationale, pour le soleil équatorial me souriait assez.

Je me suis porté candidat immédiatement à un poste dans un athénée. J'ai été convoqué à un examen organisé par le Ministère des Colonies. L'épreuve écrite consistait en un compte rendu et un commentaire d'un exposé oral d'une demi-heure environ. L'examen fourre-tout traditionnel, la tarte à la crème des concours d'Etat dont l'évaluation est pourtant entachée de subjectivité. Puis, un entretien de culture générale, (doutait-on de notre formation universitaire ?) et une conversation en... néerlandais. Ainsi, pour enseigner ma langue à des Flamands, on ne s'était nullement inquiété si je savais un minimum de la leur ; en revanche, pour enseigner à des Wallons leur langue maternelle, il fallait que je fisse preuve d'une « connaissance élémentaire » d'un idiome que je n'avais aucun risque de jamais utiliser dans mes classes. N'ai-je pas déjà parlé des bizarreries de la politique linguistique du pays adopté par la famille de James Ensor ?

L'épreuve écrite fut un jeu d'enfant pour l'ancien journaliste. La conférence vantait les mérites du colonialisme. Elle était bien structurée et j'en ai reproduit facilement et très vite les grandes lignes. Le commentaire, je l'ai fait très bref. Me gardant bien de critiquer les arguments exclusivement favorables au colonisateur : le confort matériel et la sécurité apportés aux indigènes par les Blancs, l'œuvre humanitaire des bons Pères, etc.. J'ai abondé dans le même sens alors que la rhétorique traditionnelle veut que l'on expose l'antithèse après avoir défendu la thèse. D'ailleurs, je partageais en gros les préjugés du temps. Aujourd'hui, il est de bon ton de se faire mal à force de se frapper la poitrine en *mea culpa* tardifs, de vilipender l'œuvre coloniale, exploitation des pauvres Noirs par la société blanche et capitaliste. La gauche, bien sûr mène le chœur alors qu'elle était aussi aveugle, sinon plus, que la droite. Il faut quand même se rappeler que les socialistes Mitterrand, ministre de l'Intérieur, en 1954, Guy Mollet, dernier Premier ministre de la quatrième République en 1958, ont renforcé la répression de la France contre le peuple algérien. Et c'est de Gaulle qui a accordé l'indépendance aux peuples africains. Encore qu'il entrât du calcul dans cette décision. « *L'appât du gain [du colonialisme] était masqué par la proclamation d'un rôle qu'on nous présentait comme un noble devoir. Nous apportons la civilisation... La mission civilisatrice, qui n'était au début qu'un prétexte, est devenue la seule justification de la poursuite de la colonisation. Puisqu'elle coûte si cher, pourquoi la maintenir ?* » Le grand homme se confiait ainsi à Alain Peyrefite, en des propos à bâtons rompus que le fidèle ministre a rapporté dans son livre *C'était de Gaulle*³. Le général ajoutait : « *Un jour viendra où les peuples décolonisés ne se supporteront plus eux-mêmes* ».

Parole prophétique si l'on considère la faillite totale du Congo-Zaïre, la plus riche contrée d'Afrique, dépouillée, saignée à blanc - sans jeu de mot - par un cruel dictateur qui s'est enrichi au-delà de l'imaginable. Il a été chassé et remplacé par un autre qui ne valait guère mieux. Alors, je me demande si ce n'est pas à bon droit que j'ai approuvé le texte proposé. Je n'eus garde de souligner que la Belgique ne préparait nullement les autochtones à s'autogérer : elle accordera l'indépendance à sa colonie, en 1960 dans la hâte, la frousse et le désir de complaire à l'opinion internationale, notamment américaine.

Il est certain que les pays africains souffrent d'avoir voulu conserver l'héritage des colonisateurs : des frontières artificielles ne tenant aucun compte des ethnies. Il est facile de refaire l'histoire. Qui pourra dire quelles seraient les conditions de vie en Afrique si les Blancs ne l'avaient pas occupée et exploitée ? La malaria, la maladie du sommeil, la tuberculose, la lèpre, la variole, auraient probablement décimé les populations autant que risque de le faire aujourd'hui le sida. En revanche, les campagnes ne se seraient pas dépeuplées au profit des

³ Ed. Fayard.

bidonvilles greffés sur les cités construites par les Blancs. L'agriculture de subsistance serait probablement suffisante. La voie aurait-elle été tracée vers un empire de pacotille à ce sous-officier des armées coloniales, Bokassa ? On en doute. Il serait resté un petit potentat local. Et cet autre dirigeant mégalomane, Félix de son prénom, serait demeuré roitelet dans son village, Yamoussoukro, promu capitale de tout un Etat. Il y a fait construire une basilique plus gigantesque que Saint-Pierre de Rome ! C'est avec son propre argent, à l'entendre, qu'il a offert à l'Afrique ce superbe hommage au Dieu importé par les colonisateurs. Mais où l'a-t-il « trouvé » ce pognon ?

Qu'on ne me taxe pas de racisme, je n'oppose pas ici deux groupes ethniques mais deux civilisations non synchrones, dont l'une, la nôtre, n'a pas su comprendre celle que le bon Albert Schweitzer lui-même, opposé curieusement à la décolonisation, qualifie de l'âge de pierre. Il aurait mieux valu, selon la logique du bienfaiteur de Lambaréné, amener peu à peu cette culture primitive, sans à-coup, à rejoindre le vingtième siècle en profitant de nos tâtonnements passés, des erreurs des temps anciens, de l'expérience de nos conflits et de leurs horreurs.

En 1949, il était impossible de prévoir les soubresauts africains dont le malheureux continent souffre aujourd'hui. Finalement j'ai bien fait, quand je considère le résultat de l'examen, de suivre le sage conseil de Montaigne : c'était « chose où il n'est pas besoin de s'étendre et où il se trouve plusieurs avis qui valent mieux tus que publiez ».

Ma réserve a en effet été payante : je savais que mon travail m'avait propulsé en tête des candidats avec 52 points sur 60, avant d'aborder l'épreuve de conversation.

Allais-je démontrer que j'avais une culture générale suffisante ? Le grand événement culturel du mois était l'exposition à Bruxelles de la Pinacothèque de Munich. Les membres du Jury s'étaient probablement entendus pour lancer la conversation sur ce sujet. Sans doute l'un d'eux était-il particulièrement amateur de peinture et aurait jugé très inculte un candidat qui ne s'était pas précipité au Palais des Beaux-Arts ou aurait confondu Breughel le Père et Breughel le Fils. On peut aussi supposer que les examinateurs réservaient aux mathématiciens les questions de littérature et ne risqueraient pas de s'aventurer dans le domaine des lettres face à des philologues.

Peinture donc. Pas de chance : je débarquais d'outre-Rhin, je n'avais pas pu me promener du côté de la rue Ravenstein.

- Ah ! Puisque vous êtes en Allemagne, vous n'avez pas été visiter la Pinacothèque à Munich ?

- Je suis dans la Ruhr, pas en Bavière...

Bref, je ne sais plus comment j'ai finalement démontré que ma culture générale était satisfaisante.

Restait l'épreuve de néerlandais. C'était la seule que j'avais quelque peu préparée. Comme je me présentais en uniforme, j'étais persuadé que je serais questionné sur sa raison d'être, ma mission en Allemagne. J'avais donc imaginé le dialogue qui s'ensuivrait. Tout s'est passé comme prévu. J'ai fait la preuve d'une connaissance élémentaire du flamand, indispensable pour enseigner le français à des francophones.

Mon cerveau fonctionnait conformément aux critères de ces messieurs du Ministère des Colonies. Mais le physique ? Quelques semaines plus tard, après m'avoir assuré que mon billet d'avion était prêt, ainsi que celui de mon épouse, on m'a adressé à un médecin très dur d'oreille, sans doute septuagénaire, ou alors très mal conservé.

Interrogatoire sur la famille. Les parents, frères ou sœurs étaient-ils toujours en vie ? Sinon quelle était la cause de leur décès. J'ai répondu sincèrement à toutes ces questions. Puis, le

septuagénaire dur d'oreille m'a ausculté rapidement avant de soumettre mes poumons à une radiographie.

Trois jours plus tard, le service de santé me faisait savoir qu'il m'avait jugé inapte : la radiographie avait révélé que j'avais « les hiles du poumon encrassés ».

Frayeur ! La tuberculose qui avait tué mon père m'avait gagné. J'ai décidé de faire immédiatement, à Charleroi, un nouvel examen. Il a révélé que j'avais les poumons parfaitement sains, les hiles quelque peu encombrés comme la majorité des habitants du Pays Noir. La poussière de charbon et ce qu'on n'appelait pas encore la pollution urbaine ne souillaient pas que les façades des maisons. J'ai négligé d'aller en appel, comme j'en avais le droit. Je me conformerais à ce que le hasard avait décidé : je ne ferais pas carrière en Afrique.

J'ai donc continué mes activités en Allemagne Occupée

Sinécure bien payée

La troisième année a vu fondre considérablement l'effectif de mes élèves. Pendant des décennies, j'ai eu honte d'avouer ce qui suit : je n'enseignais plus qu'à Neheim même, trois heures par semaine. Et ces heures consistaient en conversations à bâtons rompus au cours desquelles, deçà, delà, je rectifiais quelque barbarisme. Onques ne vit-on telle sinécure, sinon dans les comédies de Courteline. Bien entendu, je touchais mon traitement en entier, plus l'indemnité d'Occupation.

Peut-on, à moins de trente ans, se contenter d'une telle oisiveté ? La lecture, dont pas mal de romans anglais en version originale, prêtés par Mme Noppens, ne pouvait combler mes journées. Je découvrais la vérité de cet alexandrin de Voltaire :

Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.

Je me suis inscrit à la Faculté de Pédagogie de l'ULB avec permission exceptionnelle de ne pas assister aux cours et me suis mis au travail. Mon diplôme de Philosophie et Lettres et d'agrégé me dispensait de nombreuses matières communes aux deux Facultés, ce qui me permettait d'entreprendre les deux premières années en une. Mais je devais aborder des sciences avec lesquelles je n'avais eu que des rapports très conflictuels. Le plus gros morceau était un cours de biologie, base d'autres matières comme l'hygiène générale, l'hygiène scolaire, la diététique, etc. Il existait une imposante brochure ronéotypée du cours où j'ai découvert que l'étude de la biologie supposait une connaissance très sérieuse de la chimie à laquelle je n'avais jamais rien compris. Je manquais donc des premiers éléments de chimie générale alors qu'il s'agissait, en plus complexe, de chimie organique. J'ai acheté d'énormes manuels et me suis lancé seul dans une étude à laquelle mes professeurs du secondaire n'avaient jamais pu ou su me convertir. J'ai réussi à progresser, avec peine, sans aucune aide extérieure. J'en ai conclu ceci : soit les années avaient ouvert mon esprit rebelle aux sciences, soit la motivation avait joué un rôle de catalyseur ; ou bien mes maîtres ès sciences n'avaient réussi ni à me motiver ni à exposer suffisamment clairement leur matière. Malgré l'esprit de confraternité qui devrait m'habiter, je penche pour le deuxième terme de l'alternative. J'ai été livré à moi-même dans l'étude des molécules complexes. Pour que je comprenne le mécanisme des liaisons entre atomes, la théorie des valences et tout le reste, peut-être eût-il fallu qu'on me présente, au départ, la molécule d'eau sous la forme H-O-H et non H₂O, comme on s'était contenté de l'écrire. Plus tard, dans les classes, on concrétisera dans l'espace la disposition d'une molécule de protéine, par exemple, sous forme de maquette colorée. Je n'avais jamais vu que des alignements, au tableau noir, de formules absconses.

Je n'ai pas souvenir qu'on ait tenté de concrétiser au cours de mes études secondaires, aucune des matières abstraites. Les laboratoires, quand ils existaient, étaient réduits à leur plus

simple expression. Personne n'a tenté de montrer à quoi pouvait servir la géométrie par l'usage concret qu'en faisaient, par exemple, les géomètres de l'Égypte antique après chaque crue du Nil, en vue de reconstituer les limites des champs. Je n'avais pas compris, au cours de mes humanités, l'intérêt des démonstrations mathématiques pour le développement du raisonnement logique en vue de la recherche rationnelle de la vérité. Je crois pourtant que l'esprit rationnel m'habitait à seize ans et même dès mon enfance rebelle au surnaturel, mais l'essence du mécanisme décrit par Descartes, donc de la pensée, m'échappait. Comment alors trouver de l'intérêt à l'étude des théorèmes ?

Il est vrai qu'il doit être plus difficile d'enseigner les mathématiques ou la physique que l'histoire ou les lettres. Comme le note Valéry avec humour, *ceux qui comprennent ne comprennent pas que l'on ne comprenne pas !* On a pu inventer une méthode (contestable) du « latin par la joie », je n'ai jamais entendu parler de la « chimie rigolote ». Pour suivre dans une branche abstraite le raisonnement d'un professeur, généralement pressé d'arriver au bout de son programme, il faut de la part de l'élève une attention, une concentration constantes. Tout s'enchaîne. Qu'un seul maillon manque et l'on est perdu, tout le reste échappe. Par contre, on peut très bien lire, comprendre et apprécier Rimbaud en ignorant tout de Malherbe ou de Musset.

Le jour de l'examen arriva, début juillet. Les vacances scolaires existaient aussi pour les militaires et leurs profs. Je disposais donc de quelques jours pour revoir mes cours, une ultime fois, à Bruxelles. J'entrai en contact avec des étudiants qui avaient assisté aux leçons et me rendis compte que le professeur de biologie avait ajouté au programme initial dont je disposais, tout un chapitre sur les fonctions du rein. Dilemme : je pouvais choisir de faire l'impasse sur le chapitre en comptant sur ma chance ou consacrer mes dernières heures à le digérer. J'ai penché pour la deuxième solution et j'ai réussi sans douleur la première année mais j'ai dû renoncer dès lors à présenter les épreuves de deuxième année en première session.

Malgré le sérieux de mes études solitaires, l'année 1949-1950, ma dernière en Allemagne, s'est passée beaucoup plus agréablement que les deux premières. Malheureusement, je n'ai pas profité de mes loisirs pour voyager et faire plus ample connaissance avec le pays.

Mes regrets sont tardifs. J'avais pourtant acheté en Belgique une DKW à bout de souffle que j'avais fait remettre à neuf en Allemagne pour une ou deux cartouches de cigarettes. Hélas, malgré cela, cet ancêtre de la poussive *Trabant* de l'Allemagne de l'Est tombait fréquemment en panne.

La photographie de la voiture dévoile un aspect de la Moehnestrasse.



Alors, comme en dépit de mes goûts pour le dépaysement, je suis de nature casanière, je ne quittais guère Neheim. On jouissait sur place de tant d'avantages ! On vivait à l'économie, et cela compte pour un jeune ménage. On ne manquait pas de distractions gratuites. Parmi celles-ci, les séances de cinéma dont le programme changeait plusieurs fois par semaine, les tournées théâtrales ou les concerts organisés par le Service Welfare. Nous avons eu l'occasion exceptionnelle d'entendre l'Orchestre Symphonique de Berlin dirigé par Wilhelm Furtwängler.

Je me souviens encore du programme : la quatrième symphonie en mi mineur de Brahms, compositeur favori du maître, et la Symphonie du Nouveau Monde de Dvorak. Dans le domaine de la fantaisie, on a reçu les Sœurs Etienne au sommet de leur réputation. Le théâtre est souvent venu, j'ai souvenir d'une pièce en alexandrins de Sacha Guitry avec Raymond Jérôme : *Le Mot de Cambronne*. Cambrone a épousé une Anglaise qui lui demande quel est le fameux mot. Il résiste pendant toute la pièce. Le dernier vers doit rimer avec perde... Deux prix Goncourt, Francis Ambrière, avec *Les Grandes Vacances*, relation de sa captivité dans un Stalag allemand et Jean-Louis Bory, *Mon Village à l'Heure Allemande*, tinrent la tribune des conférences avec talent. On avait le plaisir de rencontrer les artistes après leur prestation. Avec Ambrière, nous avons notamment parlé de Camus et de *La Peste*. Avec les Sœurs Etienne, le mess a dansé jusqu'à l'aube.

Le calme relatif d'une Occupation acceptée par les Allemands a été quelque peu troublé, en juin 50 par la guerre entre Séoul et Pyongyang où intervint l'ONU avec Mac Arthur, et à laquelle ont participé des troupes belges. Le Commandant Bodard, un « Neheimois » y trouverait la mort.

Plus que par la lointaine guerre de Corée, les familles avaient été perturbées par le blocus russe de Berlin, le 22 juin 1948, suivi un an plus tard, le 14 juillet, par l'explosion expérimentale de la première bombe atomique soviétique. Elle avait été construite notamment grâce à la trahison des espions britanniques, Philby, de la British Intelligence et Burgess, du Foreign Office.

Berlin, d'évidence, était un peu trop proche de la Ruhr. Mieux valait regagner Bruxelles, Gand ou Tournai moins directement exposées à une attaque russe. Nous n'avons pas bougé. Mais tandis que s'organisait le pont aérien pour ravitailler les Berlinois, nombreux ont été les officiers qui ont renvoyé femme et enfants en vacances en Belgique, quitte à tronquer de quelques jours l'année scolaire 47-48. Puis on s'était rassuré et tout était rentré dans l'ordre pour la rentrée de 48-49.

Pendant les vacances, on pouvait passer de paisibles heures dans une brasserie, la *Choubinette*, gérée par l'armée, au bord d'un beau lac artificiel, le Moehnesee, où flânait un cygne solitaire que Sully Prudhomme vous décrira mieux que je ne pourrais :

*Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix
Il serpente, et, laissant les herbages épais
Traîner derrière lui comme une chevelure,
Il va d'une tardive et languissante allure.*

Cette paix des lacs profonds et calmes avait été rudement troublée pendant la guerre, par un bombardement de la RAF qui endommagea le barrage de retenue sans parvenir à le détruire entièrement.

La Choubinette tenait son nom d'un *Kriegsgefangene* français, nommé Choubin. Il avait construit un petit foyer utilisant le seul combustible disponible dans les *Stalags*, du papier serré en boulettes.

L'Affaire Royale

Plus que les menaces russes, c'est la Consultation Populaire qui a agité la colonie belge d'Allemagne. Cette Consultation devait décider du maintien de Léopold III sur le trône. Bien sûr, la « Question royale » occupait l'opinion depuis la Libération. Le roi était resté à Laeken pendant toute la guerre.⁴ Les nazis avaient emmené le souverain dans leur retraite en Allemagne. Avec son consentement ? Les Américains ne le libéreraient que le lendemain de la capitulation allemande, le 9 mai 1945. Le Prince Charles exerçait la Régence depuis le 20 septembre 44. Trois jours après sa libération, Léopold avait écrit à son frère que son état de santé ne lui permettait pas de rentrer immédiatement en Belgique. Maladie diplomatique ? Il faut dire qu'au début mai, le parti socialiste avait marqué son opposition au retour sur le trône du souverain. Il souhaitait qu'il abdiquât. « Sire, s'était écrié avec emphase Paul-Henri Spaak, votre fils, c'est notre roi ! » Il reprochait à juste titre à Léopold, certes, sa décision unilatérale de capituler en 40, mais aussi d'avoir plus tard pris le thé, pendant plus de deux heures, avec le Führer sans, pour autant, que les méfaits des nazis diminuent dans le pays. Le bon peuple, lui, plus romantique que politique, au souvenir de la chère Reine Astrid, avait surtout été choqué par son remariage avec la gouvernante de ses enfants, Mlle Baels, devenue princesse Liliane de Réthy. Le Cardinal van Roey avait consacré cette union avant le passage devant le bourgmestre, en infraction avec la loi. Bref, l'affaire s'éternisait depuis quatre ans

⁴ Sur ces événements, on lira avec intérêt, les *Mémoires* (posthumes) *sur la Régence et la Question Royale*, aux Éditions Racine, 2003. Témoin privilégié, l'auteur, André de Staercke a été le secrétaire particulier du Prince Régent.

quand a été décidée après maintes tergiversations, la « consultation populaire », pour ne pas dire référendum ou plébiscite...

A Neheim, les conversations allaient bon train, généralement en faveur du souverain. Tel officier affirmait qu'il ne pouvait que voter le retour puisqu'il avait prêté serment de fidélité « au roi et à la constitution ». Argument spécieux : ce n'est pas à la personne du roi que les militaires et, du reste, tous les fonctionnaires prêtent serment, c'est au chef de l'Etat, ès qualités « et aux lois du peuple belge » que notre homme oubliait apparemment.

Le référendum, auquel j'ai voté « non », en mars 1950, donnera 57,68 % de « oui » au maintien, dont 72 % en Flandre mais seulement 48,17 à Bruxelles et 42,11 en Wallonie. Les Flamands veulent conserver Léopold, les Wallons, n'en veulent plus. Cruelle division bien chiffrée, qu'une abdication volontaire aurait camouflée. Autre clivage : les catholiques ont voté « oui », en majorité, les non-croyants « non ». Conséquence, le Parti Social Chrétien dominant en Flandre et qui avait fait campagne sur la Question royale emporte la majorité absolue au Parlement lors des élections générales du 4 juin. Ministère homogène PSC : un catholique à l'Instruction Publique, M. Harmel. Cela ne sauverait pas Léopold qui serait obligé, par la rue, hélas, de s'effacer quelques semaines plus tard au profit de son fils. La majorité catholique compromettrait ma réinsertion dans le système scolaire belge.

En avril j'avais fait, par écrit, une démarche au Ministère pour assurer mon avenir. J'aurais souhaité rester en Allemagne, à l'athénée belge. Et qui m'a répondu à ma vive surprise ? Une vieille connaissance namuroise, Jules Delot, qui m'avait encouragé à abandonner le journalisme pour l'enseignement. Promis à une belle carrière qui le mènerait au faite de l'administration de l'Education Nationale, il était alors Secrétaire de Cabinet du Ministre libéral Buisseret. Heureux hasard ! Ma lettre avait abouti chez le seul personnage qui me connaissait dans l'énorme ministère. Il m'annonçait que je serais désigné, non à Rösraath, mais à l'Athénée de Châtelet pour la rentrée de septembre. Il me demandait de garder momentanément la nouvelle secrète. La grande porte de l'enseignement secondaire s'ouvrait enfin sur mon avenir. Quelque temps après, M. Delot me priait d'accepter Thuin, plutôt que Châtelet. Que m'importait l'endroit, puisque je n'avais gardé qu'un domicile symbolique à Namur. Châtelet m'aurait ramené dans mon Pays de Charleroi, cher à Jacques Bertrand. A Thuin, je succéderais à M. Schiltz, dit le *Père Soupe*, mon prof de rhétorique, qui prenait sa retraite. En outre, la ville où j'avais vécu tristement mon adolescence, à cause de ma claustration au pensionnat, avait plus de charme que le Pays Noir.

Je passe sur les tribulations que ce changement a entraînées : maison déjà louée à Châtelet ; renonciation acceptée de bonne grâce par le propriétaire ; nouvelle location à Thuin, un appartement, cette fois, au lieu-dit « Chant des Oiseaux ». Et puis, patatras ! Le nouveau Ministre PSC, M. Harmel, suspend toutes les nominations de son prédécesseur...

Alors, pour la première fois, je me rends au Ministère où je suis reçu par M. Molitor, Chef de Cabinet, qui plus tard remplira cet office auprès du roi Baudouin. Je n'avais aucun appui de ce côté de l'échiquier politique. M. Molitor m'a rassuré en affirmant que ma mission en Allemagne me donnait une priorité absolue.

Et, de fait, le 28 août, après une attente angoissée de deux mois, je suis finalement désigné, non à Thuin, mais à Châtelet pour la rentrée du 1^{er} septembre 1950. J'avais trois jours pour quitter l'Allemagne et me préparer à affronter mes nouvelles fonctions. Renée, restée à Neheim, attendrait que je trouve un appartement pour déménager. L'armée n'était pas pressée de la voir quitter la maison de la Moehnestrasse en dépit du fait que je ne faisais plus partie de ses cadres.

Elle m'avait réclamé, en revanche, le parchemin par lequel le Prince Régent m'avait nommé officier. Je n'ai pas obtempéré : il fait partie des souvenirs enfouis au fond de quelque tiroir.

PROFESSEUR SOURIRE

Soyez ferme, et avec le sourire.
Claire Préaux

Nonchalamment allongée sur la rive droite de la Sambre, Châtelet à huit kilomètres à l'est de Charleroi, est une charmante vieille ville aux rues étroites et sinueuses. Elle dépendait jadis de la Principauté de Liège. Le samedi et le mardi, un important marché l'anime. Celui du mardi déborde de la place à qui il donne son nom et étale ses échoppes sur la place de l'Hôtel de Ville et jusque dans la plupart des rues avoisinantes. Le marché du samedi, plus modeste, se contente de sa place et de deux rues, ce qui, de toutes manières, ralentit considérablement la circulation. Les automobilistes redoutaient le bouchon de Châtelet jusqu'à la construction, dans les années soixante, d'un périphérique de deux bandes à sens unique.

L'activité artistique se concentre surtout autour de la peinture. Châtelet s'enorgueillira particulièrement d'avoir donné naissance au peintre des travailleurs de la mine et des terrils du Pays Noir, Pierre Paulus, que le roi fera baron et à Gustave Camus. Citons encore trois Chavepeyer : Hector, le plus doué mais dévoré par l'alcool, Gomaine et Albert. Plus célèbre, René Magritte, né à Lessines, fut élève à l'Ecole Moyenne de Châtelet.

Rue du Collège, les locaux de ce qui avait été naguère cette Ecole Moyenne se composaient de trois ailes en U entourant une cour sous laquelle on avait creusé un abri pendant la guerre.



Un haut grillage séparait la cour de la rue. En face, une simple maison bourgeoise abritait quelques classes et le « gynécée », c'est-à-dire la salle où se réunissaient, en dehors des cours, les jeunes filles qui ne pouvaient en aucun cas se trouver mêlées aux garçons en cour de récréation.

Débuts

Le 31 août 1950, plus impressionné qu'à Neheim, je me présente à mon nouveau chef. J'ai quitté l'uniforme militaire de professeur pour officiers et endossé celui du professeur civil soucieux de correction : chapeau (j'avais dû en acheter un), gants à la main. Depuis lors, couvre-chef et gants ont cessé d'être un symbole pour redevenir de simples vêtements. C'est une des conquêtes de la deuxième moitié du vingtième siècle ! L'abandon définitif de la cravate et du veston, coïncidera probablement avec la deuxième décennie de notre troisième millénaire, après celle des monnaies nationales...

En avance d'un demi-siècle sur son temps, c'est en manches de chemise, col ouvert, que me reçoit mon nouveau chef, grand, mince et chauve, moustache à la Charlot, une allure dégingandée qui lui donnait des airs de Jacques Tati. Je dis mon regret à ce M. Hulot de n'avoir pas été averti plus tôt, car j'aurais souhaité pouvoir me présenter avant le dernier jour de vacances. Je savais que ma désignation avait causé une grosse déception à un surveillant de l'établissement, né et habitant à Châtelet, Jean Fauconnier, ancien condisciple de l'ULB, plus âgé que moi, presque assuré de devenir professeur sur place. Le préfet⁵ me dit :

- En effet, je reçois un aveugle à la place d'un borgne !

Je rêvais d'un accueil plus cordial et aurais souhaité entendre un jugement plus aimable à l'égard de mon camarade et de moi-même. Mais j'allais rapidement recouvrer la vue.

- Votre nom me dit quelque chose... Vous n'êtes pas parent du terrible secrétaire du Jury Central d'homologation ?

- C'est mon oncle, Monsieur le Préfet.

⁵ Proviseur, en France.

J'ai l'impression qu'il se met mentalement au garde-à-vous. Il devient tout miel. Je ne comprendrai que plus tard ce changement d'attitude par le rôle que joue ce jury dans les établissements d'enseignement secondaire, la crainte qu'il inspire. Les diplômes ne sont pas accordés, à l'inverse de la France par un examen national du type baccalauréat. Le Jury Central contrôle le déroulement des cours de très près, peut exiger de voir tous les cahiers et journaux de classe ⁶ des élèves pour examiner si les programmes ont été scrupuleusement respectés. Il veille à ce que les examens se déroulent selon des règles strictes, avant d'accorder son visa aux diplômes délivrés par les écoles du royaume, libres et officielles. Ces dernières sont déjà surveillées par les *missi dominici* que sont les inspecteurs, nommés par le Ministre.

Il faut donc archiver devoirs et examens des élèves de la sixième à la rhétorique pour les tenir à la disposition du Jury. Sachons que par un système idiot, un élève brillant ayant, par hypothèse, sauté la sixième pour entrer directement en cinquième⁷, se voyait refuser, alors, le fameux *Certificat Homologué d'Humanités* pour la simple raison qu'il n'avait pas parcouru tout le cycle. Quand un problème d'homologation surgissait dans une école, le bruit avait tôt fait de se répandre et la réputation de l'établissement, donc de son chef, en souffrait.

Le mien pensait détenir en ma personne un ambassadeur efficace auprès de cette instance redoutée. En quoi il se trompait, car mon oncle était tellement incorruptible qu'une simple recommandation risquait d'attirer sa méfiance et de le rendre encore plus « terrible ». Je n'avais pas songé un instant à demander son appui pour entrer dans l'enseignement. Je crois avoir hérité de cette méfiance et de l'obstination à refuser d'accorder le moindre privilège à qui que ce soit. Les enfants admettent la sévérité si l'on respecte la justice. Il faut donc sans cesse veiller à se montrer juste. Ceux qui comptaient jouir de faveurs en vertu de liens particuliers, n'ont pas toujours compris ni accepté cette attitude. La fille du professeur de français de rhétorique et celle de mon chef lui-même ont dû subir un examen de repêchage. Je crains même m'être montré plus exigeant, inconsciemment, à l'égard des enfants de mes collègues et de mes amis, dans mon désir de ne pas, en les favorisant, défavoriser les autres.

C'est donc sans donner aucune assurance sur mon pouvoir de séduction à l'égard de mon oncle que j'ai pris congé de mon nouveau chef, pour rencontrer M. Fourneau, le professeur qui prenait sa retraite, un régent⁸ très redouté. Celui-ci m'invite gentiment chez lui et après m'avoir fait goûter quelques verres de son Riesling, me montre comment il organisait les cours qui me seront confiés, au moins jusqu'à l'établissement du nouvel horaire. Je constate avec plaisir qu'il n'avait classe que le matin ! Privilège des vieux professeurs surtout s'ils sont chargés de l'enseignement de matières dites principales, français, latin, mathématiques et seconde langue.

J'avais, dès le départ, - et j'ai gardé - comme principe de ne pas changer tout à trac la manière de faire des professeurs auxquels je succédais, même si leurs méthodes ne me convenaient pas. J'estimais qu'un changement radical déconcerterait les élèves et risquait de leur apparaître, en outre, comme une critique de mon prédécesseur. Qu'on sache que jusqu'au 15 octobre, parfois, on travaillait - et travaille toujours - avec les attributions de cours et les emplois du temps de l'année précédente, étant donné qu'on ne connaît pas la

⁶ En France, on dit « agenda scolaire ».

⁷ Je m'en tiendrai à la dénomination en cours au moment où se situe mon récit : on entrait en sixième *classe* pour se hisser en première. Aujourd'hui, on entre en première *année* pour arriver en sixième...

⁸ Ce titre n'existe pas en France ou du moins, n'existe plus. C'était, sous l'ancien régime, un grade universitaire. Le professeur préféré du savant mathématicien Condorcet au Collège de Navarre, Girould de Kéroudon, était « Régent en Philosophie ». Le titre français correspondant aujourd'hui à notre « régent » est professeur de collège

composition des classes avant le jour de la rentrée. Il serait simple, mais révolutionnaire, d'exiger que la période des inscriptions se termine le 1^{er} août, voire plus tôt comme cela se fait dans des pays voisins, pour pouvoir présenter des attributions et un horaire définitifs dès la rentrée. Resterait quand même une inconnue : le résultat des examens de repêchage, en septembre.

Quoi qu'il en soit, en début d'année, tout professeur était susceptible de reprendre au bout d'un mois, un mois et demi, une classe confiée auparavant à un autre. Cet autre aurait choisi, voire imposé tel manuel, tel type de cahier, etc. J'ai vu certains professeurs faire table rase de tout cela, et imposer livres et cahiers bien différents, le plus souvent par inconscience, sans considération pour les frais déjà engagés par les parents, le choc ressenti par les élèves ; mais parfois aussi pour marquer mesquinement qu'avec lui, tout allait changer. J'avais l'attitude opposée, quitte par la suite, à apporter ma marque et utiliser peu à peu mes méthodes.

Vous vous demandez, cher et indulgent lecteur, comment la composition d'un horaire peut exiger quatre à six semaines... Non ? Alors passez le paragraphe suivant, trop technique.

C'est qu'il faut obéir à une quantité de lois et de règlements dont l'Administration Centrale, à Bruxelles, contrôle soigneusement l'application. Or elle reçoit la même semaine presque tous les projets de toutes les écoles secondaires de l'Etat. Quelques rares et petites écoles moyennes rurales ne subissent aucune modification de leur population scolaire. Mais il suffit parfois d'un élève en plus ou en moins pour changer le nombre de classes, donc de professeurs que le Ministère devra désigner. Prenons une classe de trente élèves. C'était le nombre maximum. C'est déjà trop. Qu'il s'en présente un de plus et le règlement exigeait alors le dédoublement. Or, dans les établissements urbains, la population scolaire, vu la démocratisation des études et le *baby-boom* de l'après-guerre, n'a cessé d'augmenter jusqu'au milieu des années septante. Les bouleversements se sont donc poursuivis à chaque rentrée pendant des décennies pour cette raison. En France, l'absence de telles règles automatiques de dédoublement a conduit à multiplier le nombre de classes surpeuplées. La capacité du local - et encore - y constitue la seule limite ! On comprend alors que les lycéens français, furieux de se trouver à quarante-cinq dans une classe, soient descendus dans la rue. L'étonnant est qu'ils aient attendu les années 1990 pour le faire.

Ces détails de cuisine administrative exposés, revenons-en à la première journée du jeune professeur. Il est plus inquiet qu'à son arrivée chez les officiers, ses élèves de l'armée d'Occupation. Il écoute attentivement les conseils de l'ancien et se promet d'appliquer et sa sage didactique et sa répartition sur les six jours de la semaine des différentes composantes du cours : grammaire, orthographe, vocabulaire, explication d'auteurs, rédaction. La manière de voir de M. Fourneau était parfaitement conforme au programme officiel très détaillé dont le préfet m'avait donné un exemplaire.

Pendant que se déroulaient les examens de repêchage, je me suis appliqué à préparer mes leçons. Le premier contact avec des adolescents peut décider de toute l'année, voire de toute une carrière. Ils guettent le nouvel arrivant, le jaugent, et ils sont bons juges ! Le néophyte est classé, étiqueté, accepté ou rejeté, méprisé ou respecté, détesté ou aimé, écouté ou chahuté. Et cela dès les premiers jours. J'ai connu un professeur qui avait dû changer d'établissement où il était chahuté pour recommencer dans un autre sur de meilleures bases en profitant de sa première expérience. Je me souvenais de mon propre professeur de latin de l'Athénée de Thuin, le pauvre *Julien*, rendu malade par le chahut de ses élèves. Les rapports me paraissaient bien plus faciles à établir avec mes vieux commandants flamands.

M. Fourneau, en basant son jugement sur un critère qui m'échappe, m'avait dit qu'il était certain que j'aurais de l'autorité. Cela me rassurait. Mais peut-être son optimisme et le mien

étaient-ils dus au Beaujolais qui suivit le Moselle. Le professeur Fourneau, si redouté, était un joyeux drille, une fois dépouillé de sa défroque de pédagogue.

J'estimais qu'on ne pouvait établir son autorité qu'en se montrant sûr de soi, sûr de sa matière, sûr du déroulement structuré de la leçon, mais aussi respectueux de la personne des élèves. D'où un travail acharné de préparation. Les jeunes se rendent vite compte si un professeur travaille ou s'il triche. Ce sont eux les vrais inspecteurs au verdict mieux étayé, parfois, que celui des fonctionnaires nantis du titre, qui ne passent que quelques minutes dans les classes et se trompent parfois lourdement. De même au théâtre, au cinéma, le public fait la réputation des artistes parfois en dépit de l'appréciation de la critique. Or, la salle de classe est un théâtre avec son public et sa scène où se déroule un *one man show*, avec cette différence que la scène, l'estrade, est bien plus proche du public (la pédagogie *nouvelle vague* voudra même la supprimer). Ajoutez que l'acteur n'est pas maquillé, que son *show*, il le répète chaque jour devant le même public, avec les mêmes tics vite repérés, devant des spectateurs qui ne sont pas là de leur plein gré, que l'ennui risque de gagner à chaque représentation sans qu'ils puissent quitter la salle ; des auditeurs plus cruels que les adultes ; des spectateurs qui jamais n'applaudissent...

Parfois, deux ans, vingt ans, trente ans plus tard, l'un ou l'autre viendra sonner à notre porte, Christiane Dulière à quarante ans m'avouera :

- Vous m'avez forcée de lire *Cyrano de Bergerac*, je détestais. Je vous en ai voulu, mais aujourd'hui, je tenais à vous dire que je vous en sais gré...

En 1990, Françoise Bronchain et son mari Ivan Grard nous rendront visite. Nous voici photographiés par Renée sur la terrasse de notre villa.



Françoise me dira :

-Vous aviez une façon d'être, comment dire,... pas scolaire. Moi qui par tempérament refusais la contrainte habituelle de l'école, je me trouvais bien chez vous.

Dieu sait pourtant si la contrainte existait !

Les plus émouvantes des gentillesses d'élèves à mon égard ont eu lieu cinquante ans après leur passage à l'athénée ! L'un d'eux, André Bassette, est parvenu à retrouver l'adresse de ma retraite après moult recherches. Il l'a communiquée à un second, Pierre Guéret, l'élève le plus doué et que j'aie connu. Tous deux m'ont rendu visite en 2001 et 2002 en l'appartement qui avait succédé à la villa. Des photos ont célébré les rencontres.



Sur celle-ci, je suis en compagnie de Pierre Guéret. Ingénieur issu de l'Université de Louvain, il a passé cinq ans en Californie. Il est docteur en sciences de l'Université de Stamford ; il a travaillé à la Silicon Valley. Il a terminé sa brillante carrière comme directeur du laboratoire de recherches de l'IBM, à Zurich, où il vit entre de multiples voyages.

Sur la suivante, André Bassette se trouve à ma gauche. À la droite de Renée, son épouse. André a dû surmonter beaucoup d'obstacles sur le chemin de la vie. Il est retraité de la poste où il a gravi bon nombre d'échelons.



Rentré en Belgique, j'ai reçu un jour de 2009, l'étonnante lettre dont la première page est reproduite ci-dessous :

Francis DEGRÈVE

56, place de l'Église
Le Presbytère
38980 SAINT AUPRE FRANCE
04 76 06 04 54

Saint-Aupré, le 24 novembre 2009

mail: adri@franc@wanadoo.fr

Cher Monsieur Nicolas,

Je ne sais si vous vous souvenez pour vous
quelque lointain souvenir d'un élève de
l'Athénée de Châtelet (1956-58). Et à qui
me concerne, le vôtre évoque celui d'un
professeur de français qui m'a fait découvrir
les joies de la dissertation, les charmes de
la poésie et l'amour de la belle chanson
française.

C'est le hasard d'une lecture d'une revue
de l'A.P.P. de l'U.B. à laquelle moi-même
suis abonné, qui a fait resurgir votre nom
et votre point de vue sur "le projet
de réforme de notre système éducatif".
J'ai ainsi pu retrouver les grandes étapes
de votre carrière pédagogique d'avant
1958. Tous ceux qui y sont postérieurs,
j'en ai eu particulièrement en forme par
ma cousine Marie-Jeanne Degève qui
a été professeur à l'École Moyenne puis
à l'Athénée de Gilly que vous avez
été Préfet de l'Athénée. Je vous
moi-même ancien élève de l'École Moyenne
de Gilly (1952-55) avant d'entrer
à l'Athénée de Châtelet (1955-1958).

Rigueur

Sans doute, peu d'élèves se montraient aussi satisfaits ou reconnaissants. Beaucoup, certainement, m'ont trouvé trop exigeant, voire impitoyable. J'utilisais imprudemment l'ironie. Sait-on ce qui blesse ou ce qui glisse ? Je m'en suis rendu compte à temps pour y renoncer. J'ai fait, au début, devant la classe, le procès d'élèves en défaut au lieu de les prendre à part pour ne pas les exposer aux moqueries de leurs compagnons. Je me souviens notamment d'avoir montré du doigt un gamin qui avait imité la signature paternelle. Je qualifiais son acte de « faux et usage de faux », délit, disais-je, qui menait en prison. C'était exagéré et absurde, un adolescent coincé essaie par tous les moyens de s'en sortir sans pour cela être de la graine de délinquant. Bien sûr, il faut déjouer les fraudes car les parents ont le droit d'être tenus au courant des tribulations de leur rejeton, mais il ne faut pas en faire un drame.

Il est des paroles anodines, même prononcées pour se montrer accueillant, dont j'ai appris qu'il fallait les éviter. Exemple : « Tu t'appelles Durand ? Tu es le frère de Marc Durand ? » Danger ! L'aîné était peut-être brillant et le cadet faible, il s'imagine aussitôt que la comparaison lui sera défavorable : mauvais départ. Ou le frère était un « chenapan », le nouveau se dit : « Ça y est, je suis mal vu d'avance ».

Le 1^{er} septembre 1950, avant d'affronter ma première classe, je m'étais présenté à mes nouveaux collègues. Après mon oncle, mon grand-père allait me valoir de n'être pas tout à fait en terre inconnue. Cinq des professeurs parmi les plus anciens ; MM Debouny, Godart, Palart, Charue et Favresse avaient été élèves de l'école normale de Nivelles et par conséquent d'Henri Nicaise. Il leur avait laissé le meilleur souvenir. Franz Godart avait en outre usé ses culottes sur les mêmes bancs que mon père.

Vint le jour de la Première pour le *show* du nouveau professeur. J'avais acquis, comme journaliste, puis comme professeur à des adultes en Allemagne, une expérience humaine que n'ont pas les frais émouls de la Faculté. Mais, malgré le temps écoulé, je n'avais pas oublié mes trucs, mes tricheries, mes chahuts de mauvais garnement de l'Athénée de Charleroi, ni mes observations critiques sur les bancs de l'Athénée de Thuin. C'est en ce dernier établissement que s'était forgé mon destin d'enseignant, c'est là que j'avais rêvé d'être un jour de l'autre côté de la barrière, si barrière il y a. J'étais heureux d'atteindre enfin le but de mes études. La vraie vie commençait : le reste ne comptait pas. Dans mon *curriculum vitae*, j'ai longtemps négligé de faire figurer « journaliste de 1946 à 1948 ».

C'est donc tout détendu, souriant, presque joyeux, abandonnés le récent chapeau et les gants que j'avais attribués à l'uniforme du professeur, que j'entre dans ma première classe. C'est une cinquième latine.

Présentations réciproques. Pas de bla-bla, de mise en garde. Mon nom, mon prénom. Les élèves se sont installés selon leurs affinités, les quatre ou cinq filles séparées des garçons, comme il se devait, les fortes têtes probablement aux derniers rangs. Tous remplissent une fiche avec leur état civil. Un regard étonné quand je leur demande d'inscrire leur matière préférée, français exclu ; leurs loisirs : cinéma, sport, etc.. Et par quels moyens ils atteignent l'école. Je comprends que cette partie du questionnaire du premier jour n'est pas habituelle mais il me semble indispensable de montrer de l'intérêt pour ce qui n'est pas exclusivement scolaire.

Sur mon pupitre, un plan sommaire de la salle de classe : je fais l'appel en feuilletant les fiches récoltées et inscris chaque nom dans son petit rectangle. Je préviens qu'il faudra, lors des prochaines leçons, reprendre les mêmes places, librement choisies. Ainsi au bout de cinq

minutes, je puis interpellé chacun des vingt-cinq par son nom d'un seul coup d'œil sur mon plan. Par le nom de famille, comme c'était courant. Les jeunes filles avaient généralement droit au titre de mademoiselle ou au prénom. Je ne fais pas de différence et plus tard, l'une d'elle me dira que ça l'avait choquée.

- Je supposais que les jeunes filles étaient pour l'égalité des sexes, lui dis-je, sans provoquer de réplique.

Ces préliminaires accomplis :

- Prenez une feuille de papier, vous allez montrer votre force en orthographe. Je dicte...

Autre surprise. Il n'est pas courant de se voir mis au travail à la première heure du premier jour. C'est plutôt le temps des retrouvailles dans la pagaille qu'entraînent les allées et venues des surveillants qui récoltent une foule d'informations diverses : repas pris ou non à l'école, abonnements au tram, à l'autobus, au train ; choix de la morale laïque ou d'une religion, du néerlandais ou de l'anglais comme « deuxième » langue, la première étant la langue maternelle.

Il n'empêche que j'ai voulu mettre mes jeunes au travail sans attendre. Une pédagogie nouvelle souhaitera et imposera, plus tard, de prolonger l'accueil en se gardant bien de « traumatiser » les enfants par un effort immédiat.

Dans le brouhaha provoqué par la venue d'un surveillant, un élève du dernier rang se montre un peu trop espiègle : il s'amuse visiblement beaucoup. Coup d'œil sur mon plan de classe :

- Ressort (je n'ai pas oublié ce nom de ma première cible), venez au premier rang : telle sera désormais votre place.

Je vouvoie mes élèves, du moins dans la classe. Lors de tête-à-tête, pour rendre moins rigide le contact, je les tutoierai.

La même procédure se répète dans mes trois autres classes, sauf que dans les deux dernières, après la récréation, il n'y aura pas de tentative à la Ressort. Calme plat. A l'issue de la matinée, je suis étiqueté. Je surprends une conversation à mi-voix :

- Avec le nouveau, on ne rigolera pas plus qu'avec Fourneau...

Contrairement aux profs de cinéma, je n'ai jamais dû crier « silence » en entrant dans une classe. Il suffisait que j'apparaisse pour qu'il s'établisse spontanément. C'était le cas, d'ailleurs, pour la plupart de mes collègues.

Cette rigueur paraîtra sans doute excessive à bien des cœurs tendres ou à ceux qui ont gardé de leur passage à l'école, de sa discipline, un souvenir douloureux. Mais le devoir du professeur n'est-il pas d'enseigner à tous ? Qu'un seul élève soit distrait et il est volé de sa part de leçon. Il faut avoir sous les yeux, à tous moments, chacun des 25 ou 30 adolescents pour que s'installe un partage équitable de ce qu'on leur distribue. C'est un effort constant, épuisant. Je me suis rendu compte, plus d'une fois, que lorsque quelqu'un me rendait visite dans ma classe, surveillant ou préfet, je ne regardais pas mon interlocuteur, mais que mon attention, mon regard, par habitude, restaient attachés aux élèves.

Il y a d'autres façons de faire. Chacun en cette matière travaille selon son tempérament. Pourtant, quand je vois un enseignant marcher en tête du rang de ses élèves, sans même tourner les yeux pour voir s'ils suivent en ordre, je ne suis pas étonné de constater que deux ou trois font des pitreries dans son dos. Mais que parlé-je de rangs ! La pédagogie « rénovée » les a supprimés. C'est souvent la première nouveauté introduite... Pourtant, marcher à la file, en tenant sa droite dans les couloirs étroits d'une école, sans se trouver nez à nez avec celui qui vient en sens opposé, c'est un premier pas vers l'éducation civique.

Pour les « petits » de sixième, j'organiserai même un jeu. Chacune des deux files d'un rang constitue une équipe. Tous les membres de la file la mieux alignée reçoivent une bonne note

de conduite. J'avoue que l'alignement était toujours tellement parfait que j'attribuais les notes au hasard, en veillant à ce qu'elles se répartissent équitablement

Pour corser le jeu, il y avait des classements hebdomadaires et mensuels, avec une prime, bien entendu pour le classement général. Mes équipes s'appelaient Bourguignons et Armagnacs. Quand j'enseignerai le latin, elles deviendront Romains et Carthaginois. Comme dans l'antiquité, ils étaient tour à tour vaincus et vainqueurs. Mais, pour ne faire de peine à personne, la défaite des Carthaginois ne fut jamais complète et Carthage, dans nos couloirs, ne subit pas le sort que lui souhaitait Caton l'Ancien.



Préaux de l'Athénée, 1952

Quoi qu'il en soit, l'ordre régnait dans la bonne humeur dès avant l'entrée en classe et les choses sérieuses commençaient aussitôt. Il faut dire, toujours à l'intention des âmes sensibles, que l'autorité du professeur une fois établie, il pouvait se permettre la jovialité la plus complète, admettre que soit signalée une erreur de sa part, tolérer et même souhaiter qu'un élève marquât son désaccord sur tel ou tel de ses propos. Il pouvait sourire souvent et rire de bon cœur quelquefois, accorder certaines libertés avec l'assurance que chacun connaissait les limites de la familiarité. Lors de rencontres *extra muros*, en excursion, par exemple, j'ai pu, m'accompagnant de ma guitare, chanter en « rock »... ces vers de Ronsard qu'ils apprendraient par cœur : chacun connaissait les limites de la familiarité.

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle...

Le rythme s'accélérait, comme bien on pense, quand j'entonnais les derniers alexandrins :

Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain...

Cette performance musicale créait une grande stupéfaction, j'apparaissais, ma défroque de professeur enlevée pour quelques minutes, tel qu'en réalité je suis, gai luron et boute-en-train. Mais le lendemain, le chanteur débridé de la veille, copie éphémère de l'*idole des jeunes*, Johnny Halliday, reprenait son masque et tout rentrait dans l'ordre sans la moindre anicroche.

Il m'arrivait aussi, en classe, de participer à un éclat de rire général. Ainsi, en troisième, un brillant élève fort espiègle, l'un n'empêche pas l'autre, devait réciter les premiers vers de *L'Art Poétique* de Boileau :

*C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art..., pense de l'art... pense de l'art...*

« Panse de lard » était l'aimable surnom du plantureux abbé chargé du cours de religion et copieusement chahuté, mais j'étais censé l'ignorer sans quoi ma jubilation eût manqué aux devoirs de la déontologie.

Notre perturbateur s'appelait Pierre Gilet. C'était le fils de notre boucher. Comme moi, il aimait Charles Trenet. Il était la joie de vivre. Une hésitation, surtout dès le deuxième vers, entraînait une perte de points à laquelle il échappa dans le rire général car, après avoir enchaîné *pense de l'art des vers atteindre la hauteur*, il dit le reste de son texte sans une faille. Jamais Boileau n'avait fait tant rire... Pierre deviendra médecin. Hélas, il sera tué à 26 ans dans un accident sur la Nationale 7, la Route des Vacances ...

Religion ou morale

Les premières semaines de ma carrière ont donc servi à établir, une fois pour toutes, ce *modus vivendi*, en attendant les nouvelles attributions et les nouveaux horaires. Ceux de M. Fourneau m'avaient enchanté. Déception ! D'abord, je perdais un cours de français au profit de deux cours de morale laïque. Les premiers gardant, en principe, les heures favorables du matin, les seconds prenant celles de l'après-midi, j'étais tenu à l'école du matin au soir, avec un nombre considérable de « fourches », c'est-à-dire de temps libre entre les leçons : sort des nouveaux venus, car il faut privilégier les anciens et, en contrepartie, on pénalise évidemment les autres pour rétablir l'équilibre. Ces fourches n'étaient quand même pas du temps perdu, je les utilisais pour corriger de nombreux cahiers. Le cours de français est celui qui entraîne le plus de corrections : dictée et devoirs hebdomadaires, rédactions bimensuelles, interrogations écrites fréquentes. Ajoutées aux préparations quotidiennes, elles rendent interminable le travail du débutant.

Il était courant de compléter un emploi du temps avec de la morale, cours de deux heures par semaine. Cette matière était donc distribuée au petit bonheur, mais presque exclusivement à un littéraire. Vingt ans plus tard, un « spécialiste » de la morale sera assigné, et interdit de tout autre cours. Mais aucune règle ne pourra évidemment être établie pour recruter un vrai « laïque » face aux professeurs de religion bien étiquetés. Ceux-ci seront presque toujours des prêtres jusqu'à la désaffection des séminaires, contemporaine de l'afflux des élèves dans un enseignement démocratisé.

Pour le cours de morale laïque, la diversité des titulaires au cours des six années d'humanités offrait des garanties de pluralisme que le système de maître unique a supprimées. Dorénavant, le hasard pourra très bien faire tomber la morale non confessionnelle aux mains d'un personnage sans moralité, d'un fidèle éprouvé de l'une ou l'autre religion, adorateur de Jésus ou de Marx, ou de la dive bouteille. Or, si la mathématique, le grec ou la géographie ne risquent guère de laisser transparaître les opinions du prof (et encore), l'enseignement de la morale est plein de chausse-trapes. Comment ne pas faire prévaloir telle ou telle idéologie ?

C'est un truisme vieux de quelque mille neuf cent cinquante ans de dire que la morale s'enseigne par l'exemple. C'était déjà en effet l'opinion d'Epictète : « *Ne débite pas de belles maximes devant les ignorants, fais plutôt ce que ces maximes prescrivent.* » Comment prescrire la ponctualité aux jeunes si l'on arrive en retard à l'école, si l'on traîne dans les couloirs entre les cours, si l'on omet de remettre dans les plus brefs délais les devoirs ou interrogations corrigés, tant attendus ? Comment recommander le respect dû aux professeurs si on ne se respecte pas soi-même, si l'on critique explicitement ou implicitement un collègue ou le chef

d'établissement en présence des élèves ? Comment espérer développer le civisme si l'on vilipende le monde politique quelque déconsidéré qu'il soit ?

Bref, l'enseignement de la morale devrait s'insinuer à l'intérieur de chaque cours. Il ne serait pas besoin dès lors d'en faire une matière particulière : l'école laïque et républicaine de Jules Ferry a été longtemps un modèle d'équilibre entre l'apprentissage des matières et l'éducation civique intimement mêlés. Mais en Belgique, la séparation théorique de l'Etat et de l'Église ne s'est pas souvent traduite dans les faits. Les évêques, relayés par un parti catholique puissant et incontournable, ont pu imposer que soit rendu obligatoire l'enseignement de la religion dans les écoles publiques difficilement créées au milieu du XIX^e siècle. Après la première guerre mondiale, les parents ont pu faire « exempter » leurs enfants de la religion. Alors, le plus souvent, dans les classes uniques, nombreuses à la campagne, on installait, pendant la leçon de catéchisme, les très rares non baptisés au dernier rang. Dans les écoles à classes multiples, on confiait les « païens » à un autre instituteur, pendant l'heure consacrée à Dieu et à ses saints. Rares étaient les courageux qui acceptaient d'être traités en exclus, comme marqués au fer rouge, et rares les parents assez ancrés dans leurs convictions non catholiques pour imposer cet ostracisme à leurs rejetons. L'enseignement secondaire de l'Etat a donné le choix entre ce cours de religion et un cours de morale laïque au début des années 20. Mais il fallut attendre le « pacte scolaire » de 1959, pour qu'il l'accordât aux parents dans l'enseignement primaire et encore dix années pour que des maîtres de morale fussent spécialement formés.

Le cours de religion est relativement simple : il y a les dogmes. Les règles de morale, les Commandements, sont dictés par Dieu et sanctionnés par Lui, au besoin pour l'Eternité. Le prêtre, chargé des leçons, du moins jusqu'à un temps récent, n'est que le truchement du Créateur, Souverain Juge ou de Sa Sainteté le Pape, infaillible, comme on sait.

Le professeur de morale laïque, s'il est croyant, peut difficilement se départir de ce système bien établi. S'il est incroyant, il n'a comme guides que sa conscience de supposé homme probe et un programme à suivre plus ou moins librement. La pédagogie rénovée bouleversera ce programme en recommandant de ne plus « moraliser ». Au cours de morale ne faites surtout pas la morale ! Il faut discuter. Et les jeunes en concluront qu'on peut agir à peu près n'importe comment. On voit ce qu'il en est résulté dans de nombreuses écoles et par conséquent dans la société.

En 1950, aucun cours, ni pour les futurs régents, ni pour les futurs agrégés du secondaire supérieur, ne préparait à cette matière, sinon, pour certains de ces derniers, le cours de Philosophie Morale, de seconde candidature. C'était donc celle qui réclamait le plus de recherches et d'études pour peu qu'on lui attribuât l'importance qu'elle mérite. Et c'est celle qui m'a valu la première visite d'un inspecteur, M. Janson. Il faut que je la décrive pour montrer à quoi tient l'intime conviction de ces personnages tant redoutés : ils vont rendre un jugement - à l'époque sans appel ! - après avoir assisté, entre deux trains, à une partie d'une ou deux leçons.

Inspecteurs et verdicts

Ils viennent toujours à l'improviste sans même prévenir le Chef d'Etablissement⁹. Mais on les repère dès qu'ils ont passé la porte et le bruit de leur arrivée fait le tour de l'école en un éclair.

⁹ Par contre, en France, les syndicats très puissants à l'Education Nationale leur ont imposé de s'annoncer deux jours à l'avance aussi bien au chef d'établissement qu'aux professeurs. Prévenus, ceux qui remplissent mal leur mission en temps normal, ont tout loisir de se présenter au jour dit sous un meilleur aspect.

Je n'ai pas gardé le souvenir du contenu de la première leçon à laquelle M. Janson, flanqué du préfet, comme il se doit, s'est présenté un bon quart d'heure après son début. Mais j'ai souvenir du soin extrême que j'avais apporté à sa préparation. C'était dans une classe de cinquième et j'ai suivi avec le plus grand scrupule le plan qui figurait en détail sur une fiche calligraphiée que je consultais fréquemment du coin de l'œil. Notons que cette préparation écrite est obligatoire pendant les cinq premières années. Le professeur doit aussi, tout au long de sa carrière, présenter un « journal de classe » où figure le titre des leçons du jour. Ainsi, le Chef d'Etablissement ou l'Inspecteur peuvent contrôler si c'est bien la leçon prévue qu'il fait ou, au contraire, s'il a choisi, pour mieux se tirer d'affaire ou se faire valoir, un morceau de bravoure particulier sans rapport avec la suite de la matière.

L'Inspecteur n'a pas bronché pendant toute la leçon. La cloche en a sonné la fin. En traversant avec moi la cour pour gagner la classe suivante et en gravissant l'escalier qui y menait, il eut le temps de me reprocher vivement de m'être trop attaché à ma préparation, de n'avoir pu m'abstraire d'un plan rigide. Il aurait souhaité plus d'improvisation.

Je lui en ai donné dans la classe de quatrième à laquelle il a assisté du début à la fin. Ici, je me souviens parfaitement du thème de la leçon. Elle faisait partie du chapitre d'*instruction civique* et traitait de la loi électorale, du rôle des chambres, etc.. J'avais parlé à la précédente leçon, de la composition du Sénat. J'avais prévu, inscrit au journal de classe, préparé par écrit, les fonctions des différents ministres.

Eh bien, l'inspecteur ayant omis de contrôler celui-ci, je laisse les ministres aux oubliettes et refais, avec culot, la leçon précédente ! Les élèves, interrogés sur une matière qu'ils avaient déjà vue, brillent particulièrement, tout fiers de montrer leur savoir, car à cet âge, ils pensent encore que c'est eux que l'inspecteur vient contrôler. La leçon sera très animée, très désordonnée aussi, brouillonne à souhait.

Dans le cabinet du préfet, où se prononce le verdict, M. Janson, tout souriant me dit :

- Ah, cette deuxième leçon a remis les choses en place ! Bravo, je ne vous ai plus senti esclave de votre plan, c'était vivant et vous avez tiré, très habilement, la substantifique moelle des réponses de vos élèves, à la manière socratique. (Rabelais et Socrate, pas moins !)

Ouais, je leur ai tiré ce que j'avais introduit avant et vous n'avez rien vu, pensaisje !

On sait, je suppose, que le Sénat coopte une partie de ses membres. Les pères de la Constitution ont voulu par là que des personnalités éminentes de la vie civile puissent être choisies pour éclairer les sénateurs. Mais la réalité est tout autre : les partis repêchent par ce moyen quelques-uns des recalés du suffrage universel. J'avais montré, lors de la première leçon, les deux facettes. Lors du « bis » du jour, ce fut le deuxième procédé seul que rappela un élève futé. Le monde politique avait beau ne pas être aussi mal vu qu'aujourd'hui, la sagesse populaire ne lui faisait guère confiance ! Cela a beaucoup fait rire mon inspecteur, et il a apprécié la façon dont j'avais fait rectifier le tir puisque, après tout, la morale et la vertu devaient triompher.

En conclusion, il m'a annoncé qu'il me gratifiait d'emblée d'un « bien » et proposerait ma « nomination »¹⁰ au Ministre.

Le préfet n'est intervenu dans la conversation que pour approuver servilement les propos de l'inspecteur, éloges et critiques. En général, loin de défendre au besoin ses collaborateurs quand ils le méritaient, et de tenter de corriger le verdict défavorable d'un visiteur d'une heure en l'opposant à un jugement fondé sur des observations quotidiennes, il abondait toujours dans le même sens que le procureur. Car, d'une manière que je ne me suis jamais

¹⁰ Une fois « nommé » (titularisé), le professeur était inamovible, comme tout fonctionnaire.

expliquée, il craignait les inspecteurs au moins autant que le faisaient les inspectés, et au grand jamais n'aurait tenté de contredire l'important et importun visiteur.

Il est vrai que notre chef ne connaissait guère la manière d'être de ses subordonnés sur le théâtre de leur activité. Par nostalgie, sans doute, lors de ses visites dans les classes, en tout cas dans les miennes, car il était romaniste, il leur coupait immédiatement la parole pour s'attribuer le premier rôle d'un spectacle qu'il tournait en comédie. Souvent, en effet, il se livrait à des facéties sous prétexte qu'il fallait enseigner dans la joie. Ses bons mots frisaient parfois la scatologie. Pour expliquer que la consonne latine *c* s'est transformée progressivement en *ch* français, devant un *a* accentué, il ne manque pas d'exemples. Je montrais donc que *carus* a donné cher, *catena*, chaîne, etc. Mais lui, rigolard, écrivait au tableau *cacare* → *chier* ! Il avait aussi un grand plaisir à déformer le nom des élèves. Que l'un s'appelât Trussart, invariablement, il l'appelait Froussard ; un autre, Baudin, devenait Boudin. Dans ce dernier cas c'était particulièrement maladroit, car le nom de la famille était à l'origine celui de cette excellente charcuterie et elle l'avait fait changer pour éviter les moqueries. Aucune femme, je suppose, n'aime être appelée Mme Boudin, par sa modiste ou, pire, par son boucher. De toutes manières, il est constant que les gens tiennent à leur patronyme et détestent le voir déformé ou ridiculisé. Un professeur, M. Baucy, plus tard préfet de l'athénée de Gosselies, avait ainsi fait modifier son patronyme qui était Boucq, à l'origine. En réprimandant Ressort, le premier jour, j'en étais bien gardé de dire par exemple : « Ressort, je vais vous comprimer », ce dont ne se privait pas notre chef.

Quand je donnais le cours de latin, Léon - ainsi professeurs et élèves appelaient-ils entre eux celui qui présidait à leurs destinées - apportait le même désordre. J'insistais pour que l'on commençât l'étude d'une phrase par le verbe, souvent placé en fin de proposition par la langue latine. Un élève zélé se met donc à analyser d'abord *legunt* : ils lisent.

- Mais commencez donc par le début !

- Monsieur le Préfet, dis-je à mi-voix, Robert fait exactement ce que je lui ai appris.

- Oui, oui, dit-il pour rattraper son impair, dans ce cas-ci, il vaut mieux commencer par la fin...

Mais il continue sur sa lancée. On était à la page 25 du manuel.

- Prenez la page... 62, dit-il, et lisez.

C'est une petite version que les élèves ne sont nullement préparés à comprendre. Nous n'y arriverons qu'au deuxième trimestre. Alors, il revient de lui-même à la page 25, mais sans me donner l'occasion de reprendre les choses en main :

- Canard, lisez.

Il s'agit de Lanard qui rectifie :

- Vous m'avez déjà appelé Canard, la dernière fois !

- *Bis repetita placent...* Ah ! Ah ! Qu'est-ce que ça veut dire, ça, Lanard ? Allons, vous étudiez bien le latin, Lanard ? C'est du latin, mon garçon. *Bis repetita placent...*

L'intéressé me jette un coup d'œil désespéré. Je lui réponds par une petite moue d'encouragement qui veut signifier : « T'en fais pas, ça ne compte pas pour le bulletin. »

- Eh bien, mes amis, ça veut dire que « les choses répétées plaisent. » Ainsi dans la musique, le compositeur invente un thème. Prenons Beethoven, par exemple : *pom pom pom pom*. C'est le thème de sa cinquième symphonie ; il le répète en le modifiant à peine : *pom pom pom pom* et c'est ça qui plaît, la répétition du thème.

Et le voilà parti dans la composition musicale. Heureusement, il s'aperçoit qu'il lui sera difficile de chanter les variations qui suivent le *pom pom pom pom* numéro deux. Alors, il se rappelle qu'il assiste à un cours de latin :

- Lanard ! Lisez à partir de *dea*... A propos, savez-vous comment on reconnaît le sexe d'un oiseau ?

Ce brusque passage à l'ornithologie laisse pantois le pauvre Lanard qui n'aime décidément pas le rôle de vedette.

- En lui soufflant dans le cul !

Rires des élèves, gêne du professeur, un homme bien élevé, à une époque, où notons-le, les gros mots n'étaient pas signe de décontraction et où les radios censuraient des chansons du bon Brassens sans parler de Boris Vian.

Nonobstant, mon lecteur se demande probablement quel rapport il y a entre le fondement d'un ovipare à plumes et le latin. Eh bien, c'est tout simple : on découvre le genre d'un mot en regardant aussi son cul, c'est-à-dire sa terminaison. Pédagogie concrète, façon Léon. Mais de souffler n'aide nullement si l'on ne connaît pas les déclinaisons. Et encore ! Le « cul » des noms des dernières n'est d'aucun secours...

Alors quand le préfet se présentait dans ma classe, je sentais un frémissement de plaisir parcourir les rangs. Les élèves savaient que le cours allait devenir du cirque, il n'y aurait pas de leçon à étudier pour le lendemain. Mais le professeur perdait une heure précieuse qui désorganisait son plan de travail. Et s'il s'agissait, par exemple, de préparer une dictée pour le lendemain, deux leçons étaient bouleversées.

Après la visite de mon premier inspecteur de français, ses apparitions se firent de plus en plus espacées, car il faisait sans doute confiance au rapport favorable de M. Albert Peters, pédagogue remarquable particulièrement craint. Le préfet lui-même racontait que quand il se présentait dans un établissement, une rumeur circulait à travers les couloirs : « La terreur est dans nos murs !. »

Très consciencieux, il a assisté à deux leçons entières. La première, d'analyse littéraire, en quatrième. Nous étudions le poème de Victor Hugo, *Le Mendiant*, qui comblait les deux facettes de mon enseignement : la langue française et la morale. Le poète, en effet, accueille généreusement *un pauvre homme (qui) passait dans le givre et le vent*. Il l'invite à étendre ses vêtements mouillés devant la cheminée. *Le manteau*,

*Etalé largement sur la chaude fournaise,
Piqué de mille trous par la lueur de braise,
Couvrait l'âtre et semblait un ciel noir étoilé...
Et je regardais, sourd à ce que nous disions,
Sa bure où je voyais des constellations.*

La seconde séance était une leçon de grammaire. Dans mes préparations, j'écrivais en terminant, le numéro de la page du manuel où trouver la théorie exposée, plutôt que de courir le risque de voir mal copié ce que j'aurais pu dicter. Or, les éditions de la grammaire Grevisse à l'usage des classes se succédaient à un rythme rapide et, « revues et corrigées », n'avaient jamais la même pagination. Je poussais donc le souci de faciliter la recherche de mes disciples jusqu'à indiquer la page pour chacune des éditions distribuées au petit bonheur par le « Prêt du Livre », géré par l'Amicale des Anciens Elèves.

Les exercices terminés, juste avant que ne résonne la cloche mettant fin au supplice commun du prof, de ses élèves, et probablement aussi de l'inspecteur, je ne trouve pas ces renseignements sur ma fiche. Sans perdre contenance, je dis :

- Maintenant, cherchez dans l'index alphabétique la page où trouver l'accord du verbe avec plusieurs sujets.

Eh bien, M. Peters m'a félicité pour cette méthode :

- C'est une excellente idée d'entraîner les élèves à utiliser la table des matières et les index.

Mon juge m'a gratifié de la note « bien » et m'a promis d'appuyer, lui aussi, ma nomination. Il serait peut-être exagéré de dire que c'est à un oubli que j'ai dû de vivre désormais à l'abri du chômage...

Je ne voudrais pas laisser l'impression de me croire un professeur modèle. Le contentement de soi est fort répandu et je n'y échappe sans doute pas. J'ai commis pas mal d'erreurs, j'ai été trop sévère au début. Le reproche m'en a été fait vertement par l'inspecteur Urban au cours d'une inspection subie dans l'une de mes classes de latin.

Inspection du cours de latin

Mon chef m'avait attribué ce cours pour des motifs que je n'ai pas débrouillés tout de suite. En effet, deux professeurs de langues anciennes, MM. Godefroid et Matagne donnaient français en seconde et en rhétorique. Pourquoi confier dès lors du latin au spécialiste du français ?

Oh, il m'avait doré la pilule !

- Vous avez l'esprit systématique utile aux débuts du latin, vous êtes l'homme qui convient pour les premiers pas dans la langue de Cicéron.

Cette pilule, toute dorée qu'elle fût, avait un goût amer. Je ne me sentais nullement cette vocation. En Faculté de Lettres, j'avais toujours passé en trébuchant l'épreuve de latin. Plus tard, le « statut de l'enseignement » interdira d'ailleurs d'attribuer le latin à un « romaniste » et le français à un « classique ».

Notre chef, en bon catholique, préférerait-il confier le cours de lettres françaises du second cycle à des professeurs issus de l'Université Catholique de Louvain, plutôt qu'à un ancien de l'Université Libre de Bruxelles, créée par la franc-maçonnerie ? Craignait-il que je n'exerce une influence trop laïque sur mes disciples et qu'en rhétorique, je les incite à rejoindre Bruxelles plutôt que Louvain ou Liège ? Il est vrai qu'avec des collègues issus aussi de mon Université, j'organisais des visites de l'ULB chaque année. Mais libres étaient les autres de faire connaître leurs propres Facultés aux élèves qui voulaient entreprendre des études supérieures. Léon se trompait s'il pensait que je puisse exercer une pression quelconque sur la pensée malléable des jeunes qui m'étaient confiés. J'avais trop de respect pour la liberté de conscience et pour la neutralité de l'enseignement public.

Il faut faire de constants efforts pour rester neutre. La littérature offre quelques possibilités d'afficher ou de laisser deviner non seulement ses préférences esthétiques, mais aussi philosophiques et religieuses. Pascal et Voltaire sont évidemment au programme. Un tel consacrerait plus de temps au premier qu'au second, un autre favoriserait l'auteur du *Traité sur la Tolérance*. Le dix-septième siècle est respectueux, du moins en surface, des autorités civiles et religieuses, le dix-huitième les conteste. J'essayais de ne pas montrer mes préférences pour le *Siècle des Lumières*. Y arrivais-je malgré mes efforts ?

Il se peut que mon chef craignît une influence diabolique quand il m'attribua un inoffensif cours de latin qui aurait dû revenir à un autre.

Si je tenais à inspirer le respect, il me pesait d'être craint. Or les élèves n'avaient - à l'époque ! - que trop tendance à redouter, même à l'avance, tel ou tel professeur. Les adultes ont - avaient-, une tendance à comparer les enseignants au Père Fouettard. Par exemple, il m'est arrivé de rencontrer des personnes accompagnées d'enfants, parfois très jeunes. Sans motif apparent, ils disaient : « Attention, Monsieur est professeur, tu sais ! » Invariablement, je répliquais : « N'aie pas peur, mon petit, les professeurs sont les amis des enfants. » Vraiment, oui, comment peut-on faire ce métier, sans être l'ami des enfants ?

J'ai enseigné le latin en sixième avec joie. Parti sur un terrain vierge au début de l'année avec des gamins pas encore blasés, on mesure bien mieux qu'en français la moisson engrangée. Et j'ai béni rapidement mon chef de m'avoir forcé à vaincre mes réticences. Ces leçons à des petits amenaient de la variété dans mes activités et, l'ajouterais-je, étaient moins dévorantes en temps consacré aux fastidieuses corrections que le cours de français et ses interminables dissertations infligent. Au bout de quelques années, ce fut le bonheur, j'ai obtenu les deux sixièmes dont les survivants retrouvaient, en cinquième mon ami et mon maître pour le latin, Jean Masquelier. Le groupe laisse quelques malheureux en cours de route qui bifurquent généralement en section moderne. En effet, le latin est une matière ardue. Ses difficultés heurtent par leur nouveauté les jeunes issus de l'école primaire qui accèdent à l'athénée sans examen d'entrée depuis le milieu des années cinquante. Les mathématiques, la grammaire française, les langues modernes, ils connaissent peu ou prou. Ils ont déjà buté sur leurs écueils. Les premières leçons du secondaire, en ces domaines, parcourent une sente familière. Le latin, c'est l'inconnu, le danger, la peur.

Quand des parents doutaient de l'importance de son étude (« Je ne veux pas faire de mon fils un curé...»), je leur en montrais l'utilité selon les critères habituels. Jusqu'en 1964, il fallait avoir fait des humanités anciennes pour accéder, non seulement aux facultés de théologie, de langues anciennes et modernes, d'histoire mais aussi, abusivement à mes yeux, aux facultés de médecine, de pharmacie, de biologie... La loi sur l'équivalence des diplômes a heureusement mis fin à ce système qui fixait l'avenir des enfants dès l'âge de douze ans.

Je n'estimais cependant pas les critères habituels suffisants et je leur ajoutais la raison suivante, primordiale à mes yeux : le latin c'est utile de toutes manières, parce que c'est difficile... Donc formateur. Le latin **dans** la joie, peut-être. Pas le latin **par** la joie. Apprendre demande un effort, il faut bien l'imposer aux adolescents. La difficulté et la nouveauté du latin expliquent que c'est là que se rencontrent les premiers échecs, parfois confirmés plus tard en mathématiques, en raison du recours commun à l'esprit d'abstraction requis par ces deux matières, plus proches qu'on ne pense. Les statistiques ne montrent-elles pas que les plus brillants étudiants de polytechnique sont ceux issus de section latin-math plutôt que les diplômés de section scientifique ?

Retenons pour le moment que le professeur de latin court le risque d'être le premier des méchants rencontrés pendant le cursus secondaire et j'ai été, aux yeux de beaucoup, ce méchant pendant les années de mon activité en cette discipline. Ce n'est qu'au bout de la septième que M. l'Inspecteur Orban m'a rendu visite, probablement sur une plainte de parents. L'année précédente, j'avais eu la plus faible classe de latin depuis sept ans. En conséquence de quoi il y avait eu plus d'échecs que d'habitude. A l'issue de son inspection, l'inspecteur a fait un rapport fustigeant ma sévérité. Il concluait que si je persévérais, je devais recevoir des attributions dans ma spécialité. Je n'en avais jamais demandé d'autres !

Le préfet, selon son habitude avait pris la parole d'emblée et j'avais dû la lui couper pour reprendre le cours de ma leçon. En revanche, il n'avait pas dit un mot pour ma défense, lors de la confrontation suivant la leçon. Il avait même refusé de montrer les résultats de toutes les autres classes qui contredisaient totalement l'impression donnée par la dernière. Il n'avait pas signalé que tous les échecs en latin étaient accompagnés d'échec dans au moins une autre matière. Or, à la fin de l'année, il m'a fait signer son rapport annuel qu'il n'avait pas modifié d'un iota malgré la condamnation de l'inspecteur. Impulsif, mais au demeurant brave homme ! L'année suivante, il devait se montrer encore plus élogieux en m'accordant, la note générale la plus élevée : *hors-ligne*. Je donnais alors exclusivement cours de français, en troisième, seconde et rhétorique.

Depuis 1957, l'athénée avait abandonné les vétustes locaux de la rue du Collège pour s'installer dans les vastes bâtiments de briques jaunes construits tout récemment dans le parc de l'ancien Château des Gaux. En dépit de la place prise par un terrain de sport, il restait pas mal de beaux arbres centenaires : platanes, ormes et charmes.

J'ai photographié le corps professoral en fonction à cette époque et la rhétorique de 1958.



J'arrivais chaque matin plein d'entrain. En revanche Paul S., professeur de science commerciale, semblait toujours porter un énorme poids lorsqu'il abordait le seuil de l'école,

traînant les pieds. Un jour, me voyant entrer tout souriant dans la salle des professeurs, il me dit :

- Qu'est-ce qui te fait rire, Nicaise ?
- Je ne ris pas, Paul, je souris...
- Pourquoi souris-tu alors ?
- Parce que je suis content de commencer ma journée...
- Ben mon vieux...

Le lendemain, il m'accueille par un « bonjour Professeur Sourire » !

J'ai ri franchement, car il avait manifestement voulu donner une rime riche à Sœur Sourire, une religieuse dominicaine célèbre alors pour avoir enregistré quelques chansons en s'accompagnant à la guitare. Le yé-yé chrétien en quelque sorte. Une seule, *Dominique nique nique* avait fait le tour du monde et avait consacré sa gloire éphémère. Il est évident que la naïve petite religieuse, Jeanine Deckers dans le civil, ne savait pas que le langage populaire donnait un sens grivois aux syllabes trissées. Elle est morte dans des circonstances douloureuses, spoliée et trahie par sa congrégation.

Pourquoi serais-je arrivé morose au travail ? Je ne pouvais comprendre les soupirs que d'aucuns poussaient le dimanche soir, relayés par les animateurs de radio :

- Hélas, demain il faut reprendre le collier !

Après le repos dominical, c'est avec plus d'ardeur encore que je parcourais le chemin qui menait à l'école, dispos, les joues roses et, c'est vrai, presque joyeux. Je ne faisais plus seul le trajet d'une bonne vingtaine de minutes depuis 1956. Renée m'accompagnait, car nous avions eu la chance extraordinaire de la voir nommée secrétaire dans le même établissement.

La vie nous souriait.

Se loger

Nous n'avions pas pensé un instant nous installer ailleurs qu'à Châtelet même. À mon retour d'Allemagne, ma sœur m'avait donné l'hospitalité dans sa maison de Charleroi. Puis, Renée revenue au but d'un mois, nous étions devenus les premiers locataires d'un appartement à dix minutes de marche de l'athénée. Il était au second étage d'un immeuble tout neuf dressé au coin des rues du Mayeur et du Midi. Le rez-de-chaussée abritait l'exposition des « *Meubles Anciaux, Bons et Beaux* ». Ceux-ci n'étaient nullement fabriqués par ledit M. Anciaux, notre propriétaire, dont la demeure nous faisait face. Ils arrivaient de Malines par camions entiers. On disait que ce commerçant possédait la moitié des immeubles de la rue.

Toutes les pièces de notre nouveau domicile, salle de bain exceptée, donnaient en façade. Trois fenêtres ouvrant sur deux rues bien calmes éclairaient généreusement le séjour, de belles dimensions. Les deux fenêtres de la chambre se faisaient face, celle en façade qu'illuminait le soleil levant, l'autre sur des jardins que baignaient les derniers rayons du crépuscule. J'avais installé mon bureau dans la seconde chambre. L'appartement aurait présenté un confort certain s'il avait eu le chauffage central. Il fallait se contenter de foyers continus à charbon. Les deux cheminées, celle du bureau et celle du séjour, avaient un très médiocre tirage du fait de leur manque de hauteur, notre appartement se trouvant immédiatement sous un toit en terrasse dont dépassaient à peine les conduits. Par vent d'ouest, le plus fréquent, il arrivait que le poêle se mît à tirer à l'envers ! Une belle flamme bleue sortait par la porte du cendrier. Une chance que l'oxyde de carbone ne nous ait pas envoyés directement en enfer !

La radio crachait des parasites générés par l'éclairage a giorno du magasin, chaque fois qu'un tube se mettait à bégayer ce qui était quotidien.

Comme la salle de bain n'avait aucune fenêtre, que j'avais repris le développement de photos, à titre cette fois de simple passe-temps, c'est là que j'ai installé ma chambre noire. Je n'ai renoué avec mes anciennes activités « professionnelles » qu'une seule fois. Lors d'une *fancy-fair* en faveur du « Prêt du Livre », j'ai joué le rôle du photographe de trottoir. Le public surpris dans ses allées et venues le premier jour, pouvait acheter les photos le second. Ce fut une maigre contribution aux bénéfiques, mais j'avais ainsi échappé à d'autres corvées comme celle qui me répugnait : barman. Le bar était l'activité la plus rémunératrice, donc la plus répandue de ces kermesses scolaires. Je la trouvais peu digne du lieu. C'était souvent une première occasion pour les adolescents de tâter à l'alcool, voire de se payer une bonne cuite ! Quel parent aurait hésité à envoyer le fiston pour une fois seul à une fête ? Ne serait-il pas sous bonne garde ? Sécurité d'autant plus fallacieuse que certains professeurs, hélas, n'étaient pas les derniers à montrer un très mauvais exemple dans l'exercice du levage de coude. Pour la bonne cause, n'est-ce pas ! Servir au bar, pour eux, n'était pas une corvée...

L'Etat belge garantit la gratuité de l'enseignement, mais il ne procure pas les ressources nécessaires à l'achat des manuels ; il faut bien que les écoles se décarcassent pour se les procurer. Les privées parfois davantage encore que les établissements officiels, et souvent avec plus de succès, car les parents s'y montrent très généreux par conviction religieuse. Qui donne à l'école libre donne à l'Église, donc à Dieu.

Ayant eu connaissance de mes talents de photographe, hérités de mon ancien métier de reporter, le préfet m'a apporté de temps en temps ses propres négatifs. Il m'accompagnait dans mon laboratoire et c'est ainsi que j'ai pu contempler mon chef en train de suivre le déroulement des opérations dans la clarté rougeâtre du lieu, assis sur le seul siège disponible en cet endroit : la cuvette du W.C. C'était un homme simple que ne gagna jamais le virus hiérarchique...

C'est dans cette position qu'il m'a annoncé un jour de printemps 1952 :

- A propos, j'ai reçu avant-hier, la dépêche du ministère avec l'avis de votre nomination.

Une dépêche qu'il ne s'était pas dépêché de me communiquer...

Pourtant la nouvelle était de taille. Si la mode du champagne à gogo avait déjà été ce qu'elle est devenue, malgré la crise, jusque dans les milieux les plus modestes, j'aurais fait sauter le bouchon. Mais de boisson pétillante, nous n'avions que de la bière de ménage *Piedbeuf* et du *Spa* !

Les enseignants de la dernière décennie du deuxième millénaire n'auront pas seulement noté l'incongru du lieu de la communication de la merveilleuse nouvelle. Leur étonnement est sans doute encore plus grand de découvrir la rapidité du fait annoncé. J'en connais qui ont attendu dix-huit ans la fameuse nomination !

Avec un avenir assuré, à trente et un ans, nous pouvions envisager l'achat ou la construction d'une maison. A notre retour d'Allemagne, Renée n'avait plus cherché d'emploi. J'estimais que je gagnais suffisamment ma vie pour deux. Nous avions à peu près renoncé à l'espoir d'assurer une descendance vu le peu d'encouragements donnés par les diverses analyses de mes gamètes. Renée n'avait pas été privée de poupées dans son enfance. Or c'est le plus souvent le désir de pouponner qui conduit les femmes à vouloir un enfant. Non, pas un enfant. Un bébé ! Ecoutez-les pour vous en convaincre. C'est le mâle qui dit « enfant » ou plus souvent encore, « fils », c'est-à-dire un descendant qui perpétuera son nom, car il le voit déjà adulte. Cela ne m'aurait pas déplu car j'étais le dernier de ma lignée à porter celui de mon père. Le hasard en avait décidé autrement et mon insouciance congénitale, ma joie de vivre me protégea de tout complexe. On sait à quels moyens

recourent certains couples en mal d'enfant : fécondation artificielle, in vitro, mères porteuses. La déviance la plus folle - du moins pour l'instant - imaginée par des médecins irresponsables, plus soucieux d'exploit largement médiatisé et rémunéré que de la santé de la future mère et de l'avenir de l'enfant à naître, consiste à implanter un ovule fécondé en éprouvette dans la matrice de femmes de plus de soixante ans ! Dans l'espoir de paraître au *Livre des Records*, l'on ira, sans aucun doute, bien au-delà de cet âge. Faut-il trouver touchant ce désir tardif et fou de maternité ou condamner un égoïsme monstrueux ? Le danger est grand d'aller vers d'autres aberrations que les Aldous Huxley et Mary Godwin Shelley n'ont pu imaginer malgré leur génie inventif : jumeaux nés à vingt ans d'intervalle de mère veuve, clonage humain, enfants sans père issus de vierges. Enfin devient plausible l'immaculée conception sans même l'intervention de l'ange Gabriel d'ailleurs déconsidéré depuis qu'il a dicté le Coran à Mohamed. Les embryons non utilisés, s'ils ne sont pas simplement jetés à la poubelle, tenteront tous les Dr Frankenstein de la planète pressés de faire mieux que le concurrent. Se déchaîneront des batailles juridiques auprès desquelles semblera bien dérisoire celle qui a opposé les docteurs Gallo et Montagnier pour décider quel est le premier découvreur du virus qui dépeuple l'Afrique avec l'aide du Saint Père, avant de décimer la planète : AIDS ou SIDA, américain ou français.

Nous n'aurons pas de descendants, gage d'une illusoire survie. Notre amour, désormais sans la crainte d'une grossesse non désirée, suffit à remplir notre existence. Pour l'exprimer, je ne trouve rien de mieux que cet alexandrin d'Aragon :

Je suis plein du silence assourdissant d'aimer...

Il m'arrive souvent de célébrer la réussite d'un ancien en soulignant : « C'est un de mes élèves », sur le ton d'un père disant : « C'est mon fils ». Et quelle fierté quand il s'agit d'un député, même s'il est socialiste ou du Bâtonnier de l'Ordre, Michel Roels, à qui j'avais dit, en le félicitant pour une élocution faite à quatorze ans : « On fera de toi un avocat », sans me rendre compte qu'il prendrait cela au pied de la lettre ! Mais satisfaction presque aussi grande, en parlant du bijoutier, du boucher, du chapelier, d'un tailleur, d'un disquaire, d'un cadre de la poste ou d'un employé de ma mutuelle.

Presque paternel aussi est mon chagrin quand j'apprends qu'une jeune vie a été fauchée. Combien de jeunes meurent le samedi soir dans une auto écrasée contre un arbre, dramatique dénouement d'une trop joyeuse « surboum » ? Ce fut le cas, parmi d'autres, du frère cadet de Françoise Bronchain.

André Mbamgama, un élève congolais, (zaïrois à l'époque) assimilait avec courage mes leçons de latin. André était pensionnaire. Ce qui entraînait déjà une plus grande sollicitude de ma part étant donné le souvenir que m'ont laissé mes cinq ans d'internat, de « prison ». Il restait éloigné de sa famille pendant toute l'année scolaire. A treize ans ! Renée et moi l'avions invité quelques dimanches à partager nos loisirs et l'avions accueilli à Noël au milieu de nos neveux et nièces. C'était un élève volontaire, soucieux de combler les lacunes de son éducation congolaise. Il voulait devenir médecin. Mais ce sont des études de droit qu'il a menées à bien à Kinshasa et il a gravi assez vite les échelons de l'Administration des finances. Il revenait de temps en temps en Belgique pour se faire soigner de je ne sais quelle maladie, peut-être diplomatique... Toujours élégamment vêtu d'un strict complet gris au col Mao, imposé par Mobutu, il amenait dans ses bagages l'un ou l'autre souvenir de son pays, un masque d'ébène, un napperon artisanal. Nous l'avons reçu un jour avec sa femme en tenue africaine et ses trois enfants.

Il parlait toujours avec respect de « notre Président », sans s'apercevoir, semble-t-il, que Mobutu Sese Seko, dictateur mégalomane, bâtissait une fortune personnelle, colossale, sur la ruine du plus riche pays d'Afrique.

Lors de sa dernière visite à Châtelet, il a pris la photo suivante dans notre salon.



Il commençait alors à porter sur Mobutu un regard plus critique. Il se plaignait notamment du sort qu'il réservait aux intellectuels.

Or, quelque temps après, eut lieu à Kinshasa le procès dit précisément « du complot des intellectuels ». Il s'est terminé par la condamnation à mort d'une douzaine d'inculpés. Le lendemain de leur exécution, la télévision les a montrés attendant, debout, le verdict du tribunal d'exception. Et parmi eux, j'ai reconnu André Mbamgama ! Il ne me souvient pas que les démocraties aient fait pression sur le dictateur pour empêcher ce déni de justice à l'égard d'un délit d'opinion. Curieusement, les nations européennes, à commencer par la Belgique et la France ont presque toujours épargné Mobutu soit parce qu'il était un des rares à résister aux sirènes moscovites, soit parce que les groupes de pression économiques y trouvaient leur compte.

L'émotion m'étreint chaque fois que j'évoque la mort injuste d'André. C'est dire combien je m'attachais à ces adolescents auxquels je m'efforçais d'apporter quelques bribes de mes modestes connaissances. D'ailleurs, ils nous enrichissent aussi, nous les profs, jour après jour. Il y a échange continu au théâtre scolaire. Je trompais mon lecteur en parlant plus haut de mon métier comme d'un *one man show*. C'était la performance du Père Soupe à l'athénée de Thuin. Il faut au contraire faire en sorte que les auditeurs se transforment en acteurs. Ce n'est pas facile, car le professeur aime pérorer et les adolescents ont une tendance fâcheuse au repliement sur soi. Je les invitais pourtant à perdre l'habitude de se lever pour répondre aux questions. Comment établir un vrai dialogue avec ce formalisme ? Néanmoins, je me souviens de deux excellentes élèves, Maggy et Marie-Noëlle qui jamais n'ont daigné participer aux échanges. Cela n'a pas empêché la première de devenir professeur de

géographie. Réussit-elle à faire s'exprimer les plus taciturnes de ses classes ? Elle a d'ailleurs quitté celles-ci pour le bureau directorial de son école.

Construction de notre nid

Malgré la compensation que nous apportait notre métier, nous n'avions pas encore perdu tout espoir de fonder une famille en faisant les plans de notre future maison. Nous avions déniché un terrain rue des Sablières, à la limite de l'agglomération. C'était encore la campagne, à vingt-cinq minutes de marche de l'école. Derrière les saules pansus qui soulignaient la limite du jardin paissaient veaux, vaches et chevaux. L'alouette saluait l'arrivée du printemps. Un lièvre, parfois, s'égarerait dans nos parterres quand notre chow-chow Teddy était distrait par le vol d'un bourdon. Grâce à la prévoyance de Renée qui notait chaque jour toutes ses dépenses, nous avons établi un budget mensuel très serré et très précis. Jamais, malgré nos modestes traitements, nous ne connaîtrions les affres de fin de mois : il suffit d'un peu de prévoyance.

Un don de mes généreux beaux-parents, un prêt de « La Petite Propriété Terrienne » et une prime accordée en vertu de la loi de relance immobilière, dite *loi Detaye*, nous avaient permis de nous lancer dans l'extraordinaire aventure de la construction d'une maison au 249 de la rue des Sablières.

Nos collègues et meilleurs amis, Jean et Nelly Masquelier construisaient la leur en même temps au numéro 253. Quelle aventure ! À l'époque aucun de nous n'avait encore le téléphone. Nous avons dû commencer par le faire installer à la rue du Mayeur pour chercher, puis relancer, une fois le choix fait, les différents corps de métier : l'un pour le gros œuvre, un autre pour le carrelage, un troisième pour la menuiserie, etc. Au plus fort de l'hiver, avec nos amis, et toujours par les transports en commun, nous avons visité maints chantiers, choisi la brique, la tuile, les revêtements de sol, etc. Cette aventure commune nous a liés davantage. Nous partagions les mêmes goûts, les mêmes distractions. Nous nous sommes attachés à leurs enfants, Nicole que nous emmènerons un jour en vacances en Suisse, et les indissociables jumeaux Jacques et Paul. Ils étaient totalement interchangeables et nous étions parmi les rares à pouvoir les distinguer.

Quel magnifique terrain de jeu qu'un chantier où traîne une citerne en attente d'installation !



Commencées le 1^{er} mars 1953, les deux maisons ont été terminées en octobre de la même année. Enfin, terminées c'est beaucoup dire : quand nous avons investi la nôtre, manquaient encore les portes intérieures. J'avais peint toute l'huissierie extérieure pendant les vacances. Les peintures intérieures ne seraient achevées, en partie par nous, que trois ans plus tard...

Trois ans sans prendre de vacances, si l'on entend par là les passer hors de chez soi, comme c'est la règle aujourd'hui pour la majorité des gens. Pour beaucoup, ce doit même être hors du pays, hors d'Europe. Nous n'en éprouvions pas le besoin. L'installation d'un jardin d'agrément, les plantations et semis étaient le plus agréable et le plus sain des passe-temps. Et quand nous voyions le résultat, obtenu par notre seul travail au cours des ans : quelle bonheur !



Combat contre la drogue

J'ai livré au même moment un combat victorieux contre la drogue à laquelle je m'étais adonné dès l'âge de seize ans : le tabac. Je fumais un paquet par jour et songeais depuis quelques mois à me délivrer de cet esclavage. Récemment m'étaient tombés sous les yeux des récits de tentatives de sevrage. Notamment dans deux ouvrages aux antipodes de la mouvance littéraire : *Journal* d'André Gide et *Ma Route et mes Chansons* de Maurice Chevalier.

Il ne faut pas se fier à sa seule volonté. Il faut l'aider par toutes sortes de moyens. Comme Chevalier, tenter l'aventure avec un copain en faisant le serment solennel et réciproque de s'arrêter. Pour l'homme au canotier qui avait enchanté ma jeunesse avant Trenet, ce fut raté. Il trahit son serment lors d'une tournée à Londres.

Les méthodes modernes de sevrage se sont multipliées et diversifiées : acuponcture, « timbre » de nicotine, dynamique de groupe, week-end à la campagne, sans compter celles proposées par de fallacieuses publicités qui promettent un sevrage « sans effort ». Aucune de ces astuces n'existait. Les milieux médicaux n'avaient pas encore alarmé le public en découvrant que le cancer du poumon touchait les fumeurs à quatre-vingts pour cent. Notre médecin recevait dans l'âcre fumée de son cigarillo. On sait maintenant que les risques d'autres cancers et de l'infarctus du myocarde sont multipliés par le tabagisme, même passif : les fumeurs empoisonnent les non-fumeurs. Je l'ai fait pendant des années...

Ce n'est pas le souci de ma santé et de celle de mes amis qui a entraîné ma décision de l'arrêt brusque et total ; c'était pour sortir d'une dépendance stupide. La guerre et la vie dans les camps n'avaient-elles pas amené de pauvres « accros » à échanger leur pain contre du tabac ? Or, en 1953, la guerre n'était pas finie. Simplement elle avait attrapé froid. Le risque qu'elle se réchauffât brusquement, avec son cortège de privations n'était pas exclu. La mort

de Staline, le 5 mars, ne changerait pas grand-chose à la politique belliqueuse de l'URSS, comme le prouveront les événements suivants : dès juin 53, violente répression par l'Armée Rouge du soulèvement de Berlin Est ; appui soviétique à Nasser en 54 ; pacte de Varsovie, en 55. Qu'en 1956, Khrouchtchev fit adopter par le congrès du PC le principe de la coexistence pacifique, que le Kominform fût dissous en avril n'empêcheront pas les chars de l'Armée Rouge d'entrer dans Budapest pour apprendre aux Hongrois que la liberté est une drogue funeste. Le 31 octobre 1956, Français et Britanniques interviendront militairement sur le canal de Suez, *scénario machiavélique monté par des enfants de chœur*, comme l'a écrit Raymond Aron. Et en effet, le 7 novembre, sous la pression des soviétiques et des Américains, pour une fois d'accord, les envahisseurs mettront fin à l'opération. En 57, les Etats-Unis décideront d'installer des fusées à ogive nucléaire en Europe pour contrer celles des Russes. Les menaces de conflit étaient donc toujours présentes. J'en passe et d'ultérieures.

En cas de guerre et des privations qui s'ensuivraient, pourquoi ajouter à des besoins vitaux insatisfaits un besoin artificiellement créé, mais tout aussi impérieux ?

Un mal de gorge tenace m'a décidé. A la sortie d'un de mes cours, j'avais les amygdales en feu et mon premier geste fut d'allumer, comme toujours, la cigarette familière. N'était-ce pas stupide ? Si j'étais incapable de m'abstenir pendant quelques heures pour calmer une inflammation particulièrement insupportable dans mon métier, il fallait que je me débarrasse de cette manie une fois pour toutes. J'écrasai furieusement l'objet de mes désirs.

J'ai annoncé à mes collègues, en salle des profs, que j'arrêtais. Ainsi, la honte de paraître faible viendrait au secours d'un moment de tentation. Rentré chez moi, j'ai flanqué au feu tout ce qui traînait comme tabac dans la maison. Sans quoi, j'aurais inmanquablement succombé à la tentation.

J'avais demandé à un ami pharmacien un adjuvant qui m'aidât à me désintoxiquer. Il se mit à rire et me dit :

- Le meilleur produit, c'est la volonté. Tiens quinze jours et reviens me voir.

Je me suis donc juré d'atteindre ce premier terme. Le premier ? Non pas. Le vrai premier pari c'est de tenir d'abord une heure après le réveil, puis la suivante, la demi-journée, la première soirée. Ne pas succomber au week-end, car dans l'oisiveté, l'envie, la lancinante envie est présente à chaque minute. En revanche, l'activité professionnelle, la mienne en tout cas, distrait de la terrible obsession. Et quand on a tenu une journée, pourquoi ne pas continuer un deuxième jour et ainsi de suite ?

Peu à peu, l'envie de fumer se fait moins continue. Elle augmente à certaines heures, après le repas qu'on prolonge autant qu'on peut, en reprenant du dessert ; en présence de fumeurs ; en buvant un verre. Au sortir du cinéma, on n'a pas encore perdu l'habitude de tâter ses poches. On s'aperçoit, en effet, qu'on ne manque pas seulement du plaisir de fumer, de sa ration de nicotine mais qu'il faut se déshabituer de gestes machinaux, d'automatismes, de la contenance que donnait la cigarette, de toute une manière d'être. Arrêter le tabac, c'est presque changer de peau !

Au bout de quinze jours d'abstinence, je suis allé revoir mon pharmacien, non pour me vanter triomphalement de ma force de caractère mais, encore une fois, pour soutenir ma volonté au cas où je risquerais de faiblir.

Je ne lui ai plus demandé de drogue de substitution. Je suçais des caramels ou croquais du chocolat quand une envie me démangeait. L'aiguille de mon pèse-personne commença son ascension.

Deux semaines d'abstinence constituent déjà un précieux adjuvant pour la suite. Comment ! J'aurais fait pour rien ce formidable effort ? J'aurais, en préparant mes cours,

tenu mon crayon entre l'index et le majeur, en feignant d'y aspirer une délicieuse bouffée, comme un gosse qui fait semblant de fumer ? J'aurais résisté à l'envie de sortir pour acheter mon poison ? J'aurais refusé vingt fois de succomber à un paquet tendu par un collègue distrait ou malveillant ? Tous ces sacrifices pour rien ? Pour rien ?

Ainsi, semaine après semaine, mois après mois, sans jamais rechuter, j'ai eu la grande chance d'abandonner définitivement ma drogue. Je ne revendique aucun mérite d'avoir pu éradiquer ma manie dès la première tentative, aucune fierté particulière d'avoir secoué le joug qui me pesait depuis l'adolescence. Je n'ai jamais dit avec condescendance à qui me tendait une cigarette, « je ne fume plus » mais simplement « je ne fume pas. » La vraie satisfaction vient d'avoir conquis un espace de liberté. Un des rares que l'homme peut saisir, car il en détient seul la clé.

Certes l'envie persiste longtemps, longtemps. Un beau jour, on s'aperçoit qu'on n'a pas pensé à la délicieuse bouffée après le petit déjeuner. Après quelques mois on n'y pense plus que sporadiquement.

Sauf, sauf en certaines occasions où d'anciens réflexes refont surface : à l'entracte du théâtre, aux premières vacances, au premier banquet... Et cela même longtemps après la fin de l'esclavage. Envie fugitive, certes, envie vite et facilement réprimée car je savais qu'une seule bouffée conduisait à la rechute totale, comme la moindre goutte de vin, un chocolat à la liqueur pour l'alcoolique stabilisé. La dernière tentation, je crois, m'est venue encore, très fugace, au bout de trois ans et demi ! Je me souviens de la date, du lieu et de la circonstance avec précision : à Bruxelles, dans un restaurant de l'Avenue de la Toison d'Or, au cours du dîner du Nouvel An 1956.

Après la mort de mon père, Maman était allée habiter à Bruxelles l'appartement du troisième étage de l'immeuble dont ses parents occupaient le premier. En 1955, l'avenir se montrait un peu plus souriant pour elle. A cinquante-sept ans, elle en paraissait quarante-cinq ! Elle nous avait demandé de renoncer devant notaire à une partie d'usufruit sur la succession de notre père que nous aurions été en droit, paraît-il, de revendiquer en cas de remariage. Ce manque de confiance m'avait choqué. C'est sa demande même qui m'apprenait que j'avais une part de l'héritage, bien modeste au départ, la ruine de notre maison bombardée en mai 1944. Je pensais que tout appartenait sans partage au conjoint survivant. Jamais je n'aurais songé que j'y eusse quelque droit.

Une opération bénigne

La situation financière de ma mère s'était améliorée du fait que les « Dommages de Guerre » lui avaient permis de reconstruire l'immeuble de Marcinelle-Villette détruit par le bombardement du 10 mai 1944. La location de trois appartements s'ajouterait à une très maigre pension de veuve. Elle avait déployé une énergie extraordinaire dans cette entreprise commencée pendant mon séjour en Allemagne. Avant son veuvage, je ne l'avais jamais vue signer un chèque, remplir une valise, ni même tailler le pain, toutes missions dévolues à mon père. Or, elle a mené cette affaire avec une remarquable vigueur. Jamais elle n'a fait appel à moi pour choisir un architecte, étudier un devis, pour discuter avec un entrepreneur. La pensée ne pouvait m'effleurer qu'un centime pût me revenir des ressources d'une entreprise qu'elle avait menée à bien avec tant de détermination et dans une totale discrétion.

Elle a montré autant de discrétion quand elle a résolu de se faire opérer de calculs à la vésicule biliaire par un lumineux mois de juin 1955. Elle ne pouvait évidemment pas songer à confier cette opération à un autre chirurgien que son ami d'enfance, Franz Belot, chef de service de chirurgie à l'hôpital civil de Charleroi en qui elle avait une confiance aveugle.

Sans rien dire à ses parents de la vraie raison de son départ, elle est venue s'installer à Marcinelle chez ma sœur en attendant son admission à l'hôpital. Ce séjour chez sa fille n'avait rien d'insolite : elle adorait sa petite-fille Christine, alors âgée de trois ans, et multipliait les occasions de la voir.

Sur la photo suivante, on voit la grand-mère et sa petite-fille en promenade sur la digue de La Panne.



Pour moi, c'était la période des examens. J'ai passé à son chevet la première nuit suivant l'opération. J'avais emporté des copies à corriger. Elle ne semblait nullement abattue par une intervention d'ailleurs qualifiée de bénigne. Au contraire, elle parlait avec sa volubilité habituelle et je n'ai pas eu pas l'occasion de lire la première page de la première copie. Son soliloque prenait de telles proportions que j'ai dû lui faire remarquer que ce n'était pas raisonnable.

Elle m'avait montré une enveloppe cachetée avec ses dernières volontés au cas où l'opération tournerait mal. Je lui conseillai de chercher le sommeil. Le médecin avait signalé des « adhérences ». J'ignorais ce que cela signifiait, mais le ressentais comme une complication qui commandait la prudence.

Elle dormait enfin paisiblement quand j'ai quitté la chambre vers sept heures du matin pour ma journée d'examens. Ma sœur la veillait la deuxième nuit.

Le matin du deuxième jour, vers onze heures, le préfet vient m'annoncer dans ma classe qu'on m'appelle au téléphone. Il confie le contrôle de l'examen de morale à un surveillant. Maman ne va pas bien, ma présence immédiate à l'hôpital est souhaitée. J'y accours aussi vite que le permet le tram bringuebalant.

J'ouvre la porte de la chambre. Vision terrifiante ! Maman gît inconsciente, un tuyau dans le nez, relié à une bonbonne d'oxygène. J'éclate en sanglots.

L'après-midi se passe sans amélioration. Le médecin s'inquiète que la malade n'ait plus uriné depuis une dizaine d'heures. Il la sonde : pas une goutte. Blocage des reins. Vers sept heures du soir, Maman commence à râler. On fait appel au chef de service de médecine interne. Il ausculte la malade en secouant la tête... L'attente de la mort redoutée commence. Le cher visage se met à gonfler et à bleuir. A dix heures, le râle s'arrête. Franz Belot met un doigt sur la jugulaire de la moribonde :

- C'est fini, mes enfants.

La mort, en les figeant pour toujours, avait donné leur âge véritable aux traits encore juvéniles de notre mère, animés souvent par le sourire et le plaisir de vivre.

J'ai laissé à mon beau-frère, Fernand Bernard, le soin des formalités administratives car m'attendait une redoutable mission : annoncer la nouvelle à mes grands-parents qui avaient vu partir leur fille en bonne santé apparente : presque une jeune fille gagnant son séjour de vacances. Je leur téléphonai le lendemain matin :

- Maman a été opérée d'urgence. Tout va bien, mais je dois venir chercher du linge, car elle devra rester un peu plus longtemps que prévu à cause d'adhérences.

- Des adhérences ? Où ça ?

- Je ne sais pas trop. J'arrive, je vous raconterai.

Avant de prendre le premier train pour Bruxelles, je téléphone à leur médecin traitant. Après lui avoir annoncé la nouvelle, je le supplie de rendre aux pauvres chers vieux une visite impromptue vers l'heure prévue pour mon arrivée, au cas où le choc provoquerait une réaction funeste.

- D'accord, dit-il. Mais c'est à vous de leur faire part du malheur qui les frappe.

Est-il utile de dire combien le voyage m'a paru long ? A la gare du Midi, le tram 81 a évidemment filé sous mes yeux. Dix nouvelles minutes angoissantes de perdues. Le docteur pourrait-il m'attendre ?

Rue Washington, le rideau de la loggia était soulevé et la frêle silhouette de Bonne-Maman guettait mon arrivée.

- Alors quelles nouvelles, dit mon grand-père en m'accueillant sur le seuil de l'appartement ?

- Elles ne sont pas bonnes, fis-je piteusement en entrant plus avant pour embrasser ma grand-mère : il y a de sérieuses complications...

Je n'ai rien dû ajouter.

- Tu ne veux pas dire qu'elle est...

- Si, c'est fini.

Le pauvre vieux se mit à pleurer. Bonne-Maman n'avait pas bien compris ce dialogue à ellipses. Ce sont les sanglots de son compagnon qui la firent réaliser leur malheur. Le médecin palpa leur pouls dans l'immédiat, puis prit leur tension. Il s'en alla rassuré, nous laissant à notre chagrin. Je leur racontai par le menu les événements de ces derniers jours, avec quelle confiance Maman était partie en secret pour ne pas les inquiéter.

Ils ont émis le désir d'aller la voir une dernière fois. Impossible, on l'avait déjà mise en bière. De toutes manières, il fallait leur épargner la vue de ce visage déformé d'un corps sans âme.

- Je ne pourrai jamais me faire à l'idée qu'elle est morte sans l'avoir vue dans un cercueil, dit Bonne-Maman...

Et c'est seulement alors qu'elle a versé ses premières larmes.

Mon grand-père a donc vu descendre les restes de sa fille unique dans le caveau qu'il avait fait construire au cimetière d'Ixelles pour recueillir son propre corps. Un mois plus tard, en respect des dernières volontés de Maman, j'ai fait exhumer la bière de son compagnon des bons et des mauvais jours afin qu'il vienne reposer à ses côtés. Ainsi se trouvait réuni ce couple modèle dont le bonheur trop court avait été perpétuellement troublé par l'angoisse de la maladie.

Ces terribles événements hantaient encore ma mémoire à la table du restaurant où l'on célébrait l'année nouvelle, six mois plus tard. Malgré leur deuil, mes grands-parents étaient restés fidèles à une tradition sacro-sainte. Le premier jour de l'an était aussi l'anniversaire de ma grand-mère. On fêtait ainsi deux événements sans jamais faire allusion au second. N'était-il pas indécent d'évoquer l'âge des dames ? Personne n'a donc fait remarquer que la doyenne de la famille était rudement alerte le jour où elle faisait son entrée dans le cercle restreint des nonagénaires.

C'est au dessert, tandis que le grand-père allumait son cigare, que pour la dernière fois, j'ai eu une fugace envie de fumer...

L'héritage d'un immeuble de trois appartements en indivision avec ma sœur, ne nous rendait pas riches mais nous apportait une certaine aisance. Le partage des meubles et tableaux n'a donné lieu à aucune de ces controverses qui, trop souvent, créent des brouilles ou suscitent des rancunes tenaces au sein des familles.

Nos nouveaux revenus nous ont permis une première acquisition d'importance : une *Opel Rekord*. Mais nous continuions néanmoins à nous rendre à l'école à pied, par habitude, par sport.

Insuffler le désir de lire

Quand j'ai eu la chance d'enseigner dans les trois classes supérieures, j'ai organisé mes cours sur un cycle de trois ans puisque j'étais sûr d'en assurer la continuité. Malgré les impératifs du programme, j'avais la conviction que l'histoire de la littérature ne devait prendre qu'une place très modeste dans l'étude des lettres et s'établir peu à peu après lecture des auteurs, œuvres complètes, si possible, larges extraits, en tous cas. Il me paraissait sans intérêt de bourrer le crâne de mes disciples avec des considérations sur un roman, une pièce de théâtre dont ils n'avaient rien lu. Moins encore de m'étendre sur des détails biographiques d'un écrivain. Ils ne peuvent intéresser que ceux qui s'intéressent d'abord à ce qu'il a créé. Ce n'est pas l'homme qui compte mais l'artiste. Laissons aux spécialistes le plaisir de faire le compte des amants de George Sand. Au lieu de m'étendre d'abord sur les péripéties de sa vie, comme on le fait fréquemment avant d'aborder les écrits d'un auteur, je faisais le contraire sauf si quelques aspects biographiques aidaient à la compréhension du texte. Je ne vois pas ce que gagne la lecture d'*Adolphe* à savoir que Benjamin Constant tenait un compte précis de ses nuits d'amour avec Mme de Stael, comme aimait le raconter Henri Guillemin. Apprendre que Proust couchait avec son chauffeur ne doit pas tarir l'envie de partir *A la Recherche du Temps Perdu*. Qu'importe si Albertine était Albert ! Bien entendu, ce

ne sont pas ces détails scabreux qui me seraient venus à l'esprit, mais dans le même ordre d'idée, je ne pensais pas utile à la compréhension de *La Légende des Siècles*, l'annonce que Victor Hugo est né à Besançon, avec obligation de le retenir pour l'examen. Valéry a raison quand il écrit qu'il faudrait *réduire à zéro la personnalité de l'écrivain (...) Son devoir qui est son métier, est de disparaître, lui, son visage, ses amours et ses affaires.*

Je me rappelais combien nous avions bâillé lorsque, avant d'ouvrir *La Quiete dopo la Tempesta*, au cours d'*Etude Approfondie d'un Auteur Italien*, le Professeur Charlier dictait une vingtaine de pages sur la vie de Leopardi dont on apprenait qu'il était né au numéro 26 de je ne sais plus quelle rue de la ville de Recanati. Cette interminable biographie prenait tellement de temps et en laissait si peu pour s'attaquer au texte italien lui-même qu'une connaissance tout à fait élémentaire de la langue était suffisante : on pouvait étudier à peu près par cœur la traduction des quelques strophes lues ! Je n'étudierais d'ailleurs vraiment la langue italienne qu'à l'approche de la soixantaine, lorsque j'habiterai non loin de la patrie de Dante.

Faire lire, aider à bien lire, à comprendre ce qu'on lit, susciter un jugement personnel, c'est ce que je considérais comme ma tâche essentielle de professeur de français. L'écriture vient après : on ne peut avoir de style sans avoir lu les bons auteurs. En classe, on apprenait à bien lire par l'analyse littéraire. La lecture à domicile se réservait surtout la littérature narrative. Elle concernait, en principe, une œuvre complète. En réalité, souvent, au pis-aller, les larges extraits d'une bonne centaine de pages de la collection des *Classiques Larousse*, peu coûteuse. Car si l'on peut trouver les auteurs consacrés dans la plupart des bibliothèques publiques, plus rarement un exemplaire à l'école, il n'est que trop évident qu'il était plus commode pour les élèves de posséder l'ouvrage à lire. Il leur était aussi utile de se constituer un embryon de bibliothèque personnelle à partir du moment où ils avaient intégré le cycle supérieur. La collection bon marché du *Livre de Poche* procurait le nécessaire contingent de romans des XIX^e et XX^e siècles. L'Administration ne prévoyait qu'un budget scandaleusement dérisoire pour l'établissement d'une bibliothèque dans les écoles : presque toutes sont d'une pauvreté inimaginable. Pas de local réservé, pas davantage de bibliothécaire prévu à l'organigramme. Si l'*Amicale* de la plupart des écoles fournit les manuels, vite obsolètes d'ailleurs, il n'est pas question qu'elle offre à chaque élève les romans à lire à domicile. Or il m'importait que ces œuvres fussent lues en même temps par tous les élèves, une par quinzaine, pour servir de matériaux à une discussion en classe où chacun puisse intervenir en connaissance de cause. L'année scolaire compte tout au plus trente semaines de cours, retranchées les vacances, les périodes d'examen et de révision. On ne lira donc à domicile que quinze ouvrages obligatoires par an, soit quarante-cinq au cours des trois années du cycle supérieur.

L'obligation dans laquelle se trouve, malgré tout, le professeur de lettres de faire lire les chefs-d'œuvre que l'histoire a consacrés, présentait à mes yeux un inconvénient inévitable. Je désirais avant tout donner aux jeunes le goût, la passion des livres. En vérité, passé douze ans, les carottes sont cuites ! Ce *vice impuni* de Valéry Larbaud, se contracte vers huit ou neuf ans. Mais je n'allais pas baisser les bras. Ma mission était de récupérer un maximum de lecteurs. Les œuvres austères qu'ils étaient obligés de lire pouvaient leur en donner au contraire le dégoût. À l'automne, il m'est arrivé d'apporter quelques noix cueillies au noyer de mon jardin. Qui n'aime pas les noix ? Mais avant de déguster le cerneau, il faut enlever le brou, casser l'écale et enfin détacher la pellicule amère. Ces opérations demandent une certaine dextérité. À la douzième noix, on l'a suffisamment exercée pour atteindre plus vite le plaisir de la dégustation. Il en va de même pour les livres d'apparence trop « sérieuse ». Le plaisir est caché sous diverses enveloppes, tantôt amères, tantôt difficiles à briser. On hésite à

ouvrir le premier volume d'une œuvre classique. Il peut sembler rébarbatif comme l'est le brou qui macule les doigts. Les premières pages peuvent paraître rebutantes comme l'est l'écale, résistant au casse-noix. Une série d'efforts sont nécessaires jusqu'à ce que l'ultime pelure, le dernier rempart - difficulté du vocabulaire, complexité de la phrase - soit contourné. Ce n'est pas encore gagné. N'a-t-on pas tendance à avaler le cerneau avec sa dernière pellicule en dépit de son amertume ? Il faut persévérer...

Il n'empêche qu'il était difficile, à cause des contraintes imposées, de faire admettre que la lecture ne constituait pas un « travail scolaire », mais un délassément.

Au premier cycle, on pouvait mieux choisir ce qui pouvait attirer les adolescents, sans descendre jusqu'aux bandes dessinées. Encore qu'elles puissent, elles aussi, donner l'envie, le **besoin** de lire...

Au *Grand Meaulnes*, je préférais un roman récent qui traduisait les mêmes rêves de l'adolescence, son désir impatient du bonheur : *Le Pays où l'on n'arrive jamais*. La presse en parlait beaucoup car il avait valu à André Dhôtel le prix Goncourt de l'année. Pauvre Dhôtel, bien plus oublié aujourd'hui qu'Alain Fournier à l'unique et inimitable chef-d'œuvre.

Je n'exploitais pas le seul domaine français. *L'Ile au Trésor* de Stevenson faisait concurrence au *Tour du Monde en Quatre-vingts Jours* de Jules Verne...

Dans les classes supérieures, on pouvait profiter de la sortie du film *Le Rouge et le Noir* avec un magnifique Gérard Philippe, pour aborder Stendhal.

Pour essayer de rencontrer au mieux les goûts de mes élèves, j'organisais un sondage à la fin de l'année. J'invitais chacun à inscrire anonymement, sur un bout de papier, l'œuvre qu'il avait préférée et celle qu'il avait détestée parmi les quinze imposées. Je demandais d'ajouter un livre particulièrement apprécié en dehors de cette liste. J'ai souvenir que *La Princesse de Clèves* atterrit deux années consécutives au premier rang des mal-aimés. La troisième, j'ai supprimé ce roman pourtant remarquable, étape importante dans la littérature romanesque française. Je l'ai remplacé par *Le Bal du Comte d'Orgel* de Radiguet qui traite du même sujet et qui a plu. En tête de la liste des préférés (ou devrais-je dire pour être dans le vent, *au top* du *Hit Parade*), je me souviens du *Lion* de Kessel.

J'organisais le contrôle de ces lectures de la manière la plus stricte. Je me souvenais de l'inefficacité de celle de mon prof de rhétorique quand une grande partie de la classe qui n'avait rien lu recopiait un même résumé, seule exigence du professeur. Chaque quinzaine au jour dit, je me contentais de poser par écrit cinq questions, valant chacune deux points, sur des détails. Il fallait nécessairement avoir lu l'œuvre au cours des deux semaines précédentes. Cela prenait cinq minutes : les réponses pouvaient généralement s'exprimer en deux mots. Avec quatre réponses correctes, l'élève fournissait la preuve suffisante qu'il avait lu le livre. Si je n'imposais pas à tous un résumé, je le leur conseillais pour deux raisons. D'abord pour garder le souvenir écrit d'une lecture, ensuite pour l'exercice lui-même, excellent entraînement à la synthèse, faculté peu répandue spontanément et dont l'acquisition est indispensable. A tour de rôle, deux élèves seulement étaient chargés de se livrer à cet exercice avec mission impérative de ne pas dépasser une quinzaine de lignes. Ils lisaient leur texte livré ainsi à la critique générale. Puis j'invitais la classe à synthétiser encore davantage en tentant de rendre compte de l'intrigue en une seule phrase de deux lignes maximum. On ne peut imaginer la difficulté que la plupart des gens ont à faire de *Robinson Crusoé*, l'histoire d'un naufragé solitaire qui parvient à survivre sur une île déserte grâce à son habileté à utiliser les restes de son navire et les ressources locales. L'un ou l'autre élève découvrait bien qu'on pouvait encore condenser cette synthèse en supprimant les mots soulignés et l'améliorer en remplaçant le banal « les restes » par le terme propre, l'épave.

Je n'exigeais pas le recours au dictionnaire, je conseillais même d'essayer de s'en passer, en insistant encore une fois sur le caractère non scolaire de cette lecture. Simplement, je préconisais de lire crayon en main et de souligner ou noter les mots nouveaux, étranges ou bien choisis. Il serait encore temps d'ouvrir le dictionnaire, une fois le livre refermé. Seuls les deux élèves chargés du résumé avaient pour mission de noter et de donner la définition d'une vingtaine de mots qu'ils avaient choisis. Ils faisaient alors circuler leur synthèse revue et corrigée avec cette liste de mots accompagnés de leur définition que le reste de la classe copiait ou que plus tard j'ai pu dupliquer sur stencil.

Je ne sais combien de disciples j'ai convertis à la lecture. Deux seulement sont venus me dire spontanément, au terme des trois années, qu'ils avaient pris goût aux livres qui les rebutaient au départ.

Les œuvres lues faisaient presque toutes l'objet des élocutions hebdomadaires : exposé d'un quart d'heure, suivi d'une discussion générale d'une dizaine de minutes. Ainsi, le plus souvent, deux élèves par leçon se livraient à l'art de la rhétorique. Un jour, j'ai inscrit l'une d'elles, Anita Dewulf, au concours d'éloquence hennuyer qui se déroulait à Mons. Elle n'a réussi qu'à occuper une très modeste place au classement final. Je me suis rendu compte que les mieux classés avaient certainement été beaucoup plus « chauffés » et probablement largement aidés dans la rédaction de leur texte. Nous avons été trop honnêtes...

Foutues rédactions

Les instructions faisaient obligation au professeur d'imposer dix rédactions ou dissertations par an, c'est-à-dire grosso modo une par quinzaine. C'est ce qui constitue la tâche la plus ingrate pour les élèves, la plus lourde et la plus décevante pour les professeurs de français. Je serais même tenté de dire la plus inutile jusqu'en seconde (aujourd'hui cinquième, rappelons-le). En effet, la plupart des élèves se contentent du premier jet, souvent rédigé la veille du jour désigné pour remettre le devoir, alors qu'il a été laissé quinze jours de délai. Pour y remédier autant que faire se pouvait, j'exigeais un brouillon à l'issue de la première semaine. J'en ramassais deux ou trois au hasard pour contrôler que c'était rédigé sérieusement, en faisais lire deux autres pour en organiser, ensemble, l'amélioration. Mais c'était un maigre palliatif du laisser-aller et à l'autosatisfaction. Le devoir définitif remis, commençait leur correction. Longue et fastidieuse corvée du professeur de français, mais, tous comptes faits, le seul moment propice à un enseignement individualisé. J'avais instauré un code qui me permettait d'indiquer plus rapidement le genre de fautes commises ou les améliorations à apporter : répétitions, longueurs, obscurités, barbarismes, absence de paragraphes, etc..

En réalité au lieu de faire rédiger, au cycle inférieur, d'emblée une ou deux pages sur *Portrait d'un camarade*, *Souvenirs de vacances* ou, pire, *Racontez un rêve*, c'est-à-dire n'importe quoi, il vaudrait mieux leur livrer des exercices courts, un seul thème, par exemple, décrire l'envol d'une hirondelle ou d'un pigeon. Et lorsque c'est possible, en imitant un auteur qui aurait traité le même sujet à propos d'un avion ou d'un aigle. Ou encore proposer de simplifier, de raccourcir une ou deux phrases, pas plus, choisies pour leurs longueurs, leur emphase, ou au contraire en enrichir une sélectionnée pour sa sécheresse, l'extrême banalité de son vocabulaire, etc.. Phrase rédigée pour la circonstance ou mieux, tirée d'un écrivain au style particulièrement incolore comme celui de Fénelon. Il existe aussi des documents montrant les différentes versions retravaillées par de grands écrivains. Oui, donner à imiter. Tous les grands génies ont commencé par copier leurs classiques, avant de faire œuvre personnelle car, comme l'écrit Alain, *les esprits originaux sont toujours ceux qui ont beaucoup lu.*

Comment faire pour tenter de donner du style à un élève qui n'en a pas ? S'il veut vraiment réussir, on doit lui conseiller la méthode... *Assimil*. C'est-à-dire l'inviter à consacrer chaque jour un quart d'heure à la lecture à haute voix, à plusieurs reprises, d'une page de Voltaire dont le style est, assurément, le plus pur de la langue française. Somerset Maugham ne raconte-t-il pas dans *The Summing Up*, qu'il lisait une page de *Zadig* avant de se mettre à écrire ? Pour changer, on peut choisir Anatole France ou le Montesquieu des *Lettres Persanes*.

Bien entendu, la mission du professeur de français n'est pas de fabriquer des écrivains mais d'apprendre à dire et écrire simplement et clairement des choses simples. Se fixer comme objectif la phrase de La Bruyère : *Vous voulez dire « il pleut », dites « il pleut »*. Or trop souvent, l'on pense que « bien écrire », c'est faire compliqué, comme le style des questions posées à ses professeurs par un inspecteur mécontent du trop grand nombre de recalés :

Quel facteur avez-vous pris en considération pour déterminer le niveau taxonomique des compétences à faire acquérir par vos élèves ? Qu'avez-vous utilisé comme règle d'opérationnalisation (sic) pour transformer ces compétences en comportements directement observables chez vos élèves ? Qu'avez-vous respecté comme principes docimologiques pour construire les révélateurs de ces compétences lors des épreuves certificatives (sic) proposées à vos élèves ¹¹.

Si j'avais reçu de mon inspecteur un tel galimatias, avec ses deux néologismes ridicules, je l'aurais immédiatement flanqué à la corbeille. Le galimatias, j'entends... Notez que les « épreuves certificatives » ce sont tout simplement les interrogos ou les examens.

Je ne résiste pas au plaisir de citer un autre texte d'une autorité pédagogique, la première phrase d'un éditorial du Recteur de l'ULB dans le bulletin de l'Université de mars 1997 : « *Par une sorte d'aposiopèse de la plume, le moment de l'éditorial du Telex devient parfois l'agent étiologique du syndrome de la page blanche* ».

Dans le français que je m'efforçais d'enseigner, ça veut dire : « Au seuil de cet éditorial je ne sais par où commencer ». J'espère qu'il faut prendre cette littérature absconse au deuxième degré, sans quoi ce serait désespérer des *huiles* qui ont en charge l'enseignement, fût-il supérieur. Le Recteur doit se moquer d'un de ses collègues.

Pour forcer mes élèves au travail du style en seconde, la classe que l'on appelait jadis la « poésie », j'ai utilisé plusieurs fois la méthode du Père Soupe de mon adolescence, la seule dont je n'ai pas pris le contre-pied : j'ai fait rédiger douze alexandrins avec la série de règles strictes imaginées par les classiques.

C'était évidemment dans le but, non d'en faire des poètes, mais de les obliger à appliquer le principe de Boileau, *Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage / Et, sans perdre courage, ...* parcourez le dictionnaire à la recherche de synonymes permettant de dire en trois syllabes ce que la paresse habituelle vous dictait en deux ; choisissez une métaphore, une périphrase, ou *harangue* à la place de *discours* pour rimer avec *langue*. Y en avait-il parmi eux qui disposaient d'un dictionnaire des synonymes ou, encore plus rare, d'un dictionnaire de rimes ? A leur âge, je n'avais que mon *Larousse Illustré* 1932. Ainsi, pour une fois, mes ouailles consacraient autant de soin à la chasse aux mots qu'à la poursuite de la solution d'un problème d'algèbre ou de chimie. Leurs poèmes ne ressemblaient pas à du Hugo, ni même à du Richepin, mais étaient mieux réussis que leurs longs travaux en prose, parce que les règles strictes de la versification les forçaient à travailler quasi sur chaque mot et que le délayage était impossible.

¹¹ Cité par *Le Soir* du 21/5/92. Le journal se demande si ce personnage se faisait accompagner d'un interprète...

Mais multiplier ce genre d'exercices qui augmentent la tâche des élèves tout en diminuant la longueur des copies à corriger par le professeur risque de déranger l'ordre établi. Me soupçonner de veiller à ma tranquillité plutôt qu'aux impératifs d'un programme routinier eût été stupide. Il faut cependant compter sinon avec la malveillance des gens, du moins avec la terreur qu'inspirait à mon chef le Jury Central chargé de compter jusqu'à dix le nombre de « dissertations » annuelles.

J'ai utilisé néanmoins encore un autre procédé pour tenter de resserrer au maximum le thème à traiter et mettre l'accent exclusivement sur le travail de la phrase : la version. La disparition progressive de l'étude des langues anciennes a mis au rancart cette pratique qui exige certes une connaissance de la langue source, mais constitue encore plus un exercice de langue maternelle. Baudelaire, piètre angliciste, a réussi une excellente traduction d'Edgard Poe. De même, Gide quand il traduisait Shakespeare.

L'étude des langues vivantes a de plus en plus évité la traduction, thème ou version : il convient de tenter de faire penser directement en anglais ou en allemand, d'où les exercices de répétition de tournures, les dialogues à partir d'images, etc.. La version est morte, je la faisais revivre de temps en temps en proposant de « rendre » en français, un texte d'anglais facile emprunté, soit à Hemingway, *A Farewell to Arms*, soit à Agatha Christie, tout en aidant au mieux les élèves, entre autres pour le vocabulaire. L'exercice terminé, j'en donnais la version du traducteur officiel. Bien entendu le programme, le sacro-saint programme ne prévoyait pas qu'un prof de français pût faire de la version anglaise...

Toujours pour éviter la dispersion dans les « narrations » imposées en cinquième, je lisais le début d'un conte sans en dire l'auteur, *Le Horla* de Maupassant ou un des récits de *Servitude et Grandeur Militaires* de Vigny. La matière ne manque pas. Il s'agissait d'imaginer le dénouement de l'histoire en tenant compte de ce qui s'était passé et sans trahir la vraisemblance. Pour la « description », une collègue du Lycée de Charleroi faisait décrire, paraît-il, un œuf sur une nappe blanche. On s'en moquait ou s'en irritait, mais je comprenais bien son intention. Sans aller jusque-là, et toujours pour réduire le thème, pour forcer à serrer la réalité, à exercer la faculté d'observation, j'exposais un objet dans la classe : vase, tableau simple, etc..

Voilà comment je concevais l'apprentissage de l'écriture, du style. Mais je ne prétends pas avoir raison. Peut-être étais-je, après tout, un très piètre professeur. Et mon lecteur trouvera que ma méthode n'a pas réussi à mon propre style. On s'illusionne toujours sur soi-même !

Le fléau de l'école

Je ne parlerai pas des heures passées à enseigner l'orthographe, à faire des dictées, encore dans le cycle supérieur sinon pour m'élever contre le sadisme qui consiste à glisser des chausse-trapes dans chacune. Pour savoir l'orthographe, une fois de plus, il faut **lire**. Mais il y a d'excellents liseurs qui ne prêtent guère d'attention à la graphie des mots. La dictée est l'exercice qui insiste sur cet aspect de la lecture. Donc, il incombe au professeur de la préparer en soulignant toutes les difficultés qu'on y rencontrera. Dans les petites classes, je donnais le texte à l'avance, de manière à engager les élèves à le lire et le relire mot à mot. Je rencontrais l'opposition de certains collègues. Ils estimaient que les élèves n'avaient plus l'occasion de réfléchir puisqu'il leur suffisait de faire appel à leur mémoire. Et en effet, les meilleurs, les plus bûcheurs, connaissaient leur texte presque par cœur. Tant mieux, car je dictais toujours une page de bon écrivain et non des lignes rédigées pour l'occasion, truffées de difficultés, aux dépens du style.

Notre aberrante orthographe d'usage ne fait appel, la plupart du temps, qu'à la mémoire visuelle. Et l'on est obligé de consacrer des centaines d'heures à l'apprentissage de ce qui n'est, après tout, qu'un aspect mineur, des fioritures de la langue. Il est évident, hélas, que toujours on confond *langue* et *orthographe*. La première est un moyen d'expression avant tout oral qu'on peut manier très correctement tout en offensant la seconde. Comme l'écrit justement Bertrand Russel, *il n'y a aucune nécessité de connaître l'orthographe d'aucun mot. Shakespeare et Milton ne connaissaient pas l'orthographe. (...) On croit que l'orthographe est une bonne chose, en partie par snobisme en tant que matière facile de distinguer les hommes « instruits » des « non instruits » ; en partie pour la domination du troupeau.* Et, de ce côté du Channel, le fameux linguiste Ferdinand Brunot écrit : « *Bonaparte aujourd'hui n'entrerait pas à Saint-Maixent, et Mme de Sévigné serait refusée au certificat d'études.* »

L'un des plus grands écrivain français, Montaigne, se moquait aussi de l'orthographe. Il écrit « forçénée » avec une cédille intempestive devant *e*, trahissant une règle qu'on apprend avec le b.a.-ba. On trouve deux orthographes d'un même mot sur la même ligne : « *Il ne leur importe qu'on les frape, pourvu qu'ils frappent* ». (Livre II , chap. XII). Sur la même page, au L.XII, Chap. XVII, on lit « *Mansonge et mensonge, mantir et menterie* », quelques exemples seulement, parmi une foule de cas.

On peut très bien connaître les règles d'orthographe et ne pas les appliquer par étourderie. Ce qui arrive à l'auteur de ces lignes ! Un concours de dictée est irréalisable en italien, en espagnol, en néerlandais ou en norvégien à l'orthographe quasi phonétique ; tous les concurrents feraient le maximum. Les dictées d'un Bernard Pivot, de plus en plus tirées par les cheveux, sont les preuves éclatantes avec celle de Mérimée, de l'imbécillité de la nôtre. Aucun écrivain n'a réussi le zéro faute ! C'est parce que d'habitude les préoccupent davantage la recherche du terme propre, l'emploi correct de l'indicatif dans les subordinées commençant par *après que* et le subjonctif après *quoique*. Leur attention fixée sur le sens, ils voient moins la graphie, préoccupés de l'âme de la langue, ils en observent moins l'enveloppe charnelle. Les gagnants « amateurs » se dopent plutôt au Larousse et au Robert. Ils réussissent moins bien les questions de vocabulaire, donc de langue, qui ont été ajoutées heureusement au bout de quelques années.

En réalité, nous n'enseignons guère la langue. Le grand grammairien Ferdinand Brunot n'a cessé de mettre sa notoriété d'historien de la langue française au service d'un enseignement qu'il voulait "moderne" du français, en faveur d'une réforme de l'orthographe. Pour lui, ce n'est pas l'expression écrite qui fait le génie de la langue, mais bien l'expression orale : la langue parlée. Tout au début de l'existence du phonographe, dès 1910, il a parcouru de nombreuses régions de France pour enregistrer des récits. On peut aussi entendre sur le Web, des poètes du XIX^e ou du début du XX^e, comme Apollinaire récitant *Sous le Pont Mirabeau...*

Brunot s'est battu en polémiste, mais en vain, contre une aberration dont il écrivait ceci, il y a plus d'un siècle : « *L'orthographe est **le fléau de l'École** (C'est moi qui souligne). Tous les congrès l'ont dit et le répètent. Néanmoins, j'ai voulu avoir tout récemment encore une impression directe. J'ai prié un inspecteur primaire de réunir en conférence les instituteurs et institutrices de sa circonscription. Je voulais avoir devant moi le personnel entier, non seulement les jeunes, probablement déjà ouverts à des idées de changement, mais les anciens, plus enclins à rester fidèles aux préjugés. Or, pas une voix ne s'est élevée pour défendre l'état de choses actuel, alors que toutes les mains, d'un même élan, votaient l'adoption d'une réforme radicale, systématique, de l'orthographe officielle.* » Lettre au Ministre de l'Instruction publique dans laquelle on trouve aussi un brin d'humour : « *dans tout examen, l'épreuve orthographique joue un rôle (...) considérable Qu'un enfant veuille en effet être*

admis à cultiver des choux à l'Institut de Beauvais, des fleurs à Versailles ou des arbres à Nogent-sur-Vernisson, qu'il prétende être mécanicien ou garde-mine, entrer dans les postes ou devenir maître au cabotage, pénétrer au Bon Marché ou au Louvre, l'odieuse dictée le guette au seuil de la maison, et sa carrière dépend, partiellement au moins, de la façon dont il écrit la finale de il coud ou de l'accent qu'il met sur événement.

À l'école primaire et au premier cycle du secondaire, on apprend l'orthographe, au second cycle, la littérature. Quand prend-on le temps d'étudier le moyen de communication qu'est la langue ? Or, l'on devrait estimer beaucoup plus grave d'employer improprement l'anglicisme *efficient* quand on veut dire *efficace* que de voir écrit fautivement *exigeance* parce qu'on écrit *exigeant* ou *combattif*, parce que *combattre* et *combattant* ont deux t, ou *attrapper* avec deux p, très logiquement, puisqu'il dérive de *trappe*. J'en passe et des centaines.

C'est une constante que les échecs scolaires, les redoublements sont bien moins nombreux en Flandre qu'en Wallonie. Certains commentateurs ont pu écrire sans rire que c'était à cause de la mixité plus générale en Wallonie qu'au Plat Pays ! Le mélange des sexes distrairait les pauvres potaches titillés par la puberté. Relents bibliques ou coraniques. Le sexe, voilà l'ennemi. L'amour est néfaste à l'orthographe. Le saviez-vous ? La raison de la disparité n'est pas si diabolique : les Flamands ont une orthographe simple, presque phonétique, régulièrement réformée, et passent par conséquent beaucoup moins de temps en dictées.

Les Espagnols, les Allemands n'hésitent pas à modifier de temps en temps leur orthographe alors que leur langue est parlée hors du sol national. En 1996, les Suisses alémaniques, les Autrichiens ont signé une convention avec l'Allemagne en vue de l'entrée en vigueur progressive de nouvelles règles du 1^{er} août 1998 à la mi-2005. Dans ses grands principes, la réforme vise à rationaliser l'orthographe en la rapprochant de la prononciation. Le nombre des règles d'orthographe est réduit de 212 à 112. Seules neuf des cinquante-sept règles de ponctuation subsistent. Bien sûr, on entend ça et là quelques grognements des traditionalistes.

Moins qu'en France, cependant, où tout projet de réforme de l'orthographe, même modeste, provoque une levée de boucliers. C'est qu'elle représente un privilège, celui des soi-disant savants pleins de mépris pour les « démunis » de l'orthographe. Comment un peuple que l'on dit cartésien a-t-il pu conserver un système hérité, en gros, de la Pléiade dont les membres ont ajouté un tas de lettres inutiles par souci de rappeler une étymologie souvent fautive d'ailleurs. A la graphie du moyen âge *euure*, ils ont substitué *œuvre*, pour rappeler le *o* du latin *opera* ; d'*euil*, pluriel *yeux*, ils ont fait *œil* parce qu'il dérive d'*oculus*. On devrait écrire *Édipe*, mais on a *Œdipe*, pour montrer qu'il s'agit du grec *Oidipous*. En conséquence de quoi, on entend prononcer fautivement *euidipe* alors qu'il faut dire *édipe* comme on doit dire *ésophage* quand on lit *œsophage*, etc.. Autrement dit, les subtilités de l'orthographe provoquent des fautes de la langue. Il n'arriverait pas aussi fréquemment à des professionnels de radio ou de télévision, donc du français oral, de prononcer *gageure* de travers, si on l'avait écrit *gajure*, comme cela doit s'entendre.

Les adversaires des réformes prétendent qu'elles défigureraient le français. Allons, donc ! On n'a pas défiguré la femme en passant de la crinoline à la mini-jupe, au contraire ! On ne lit plus Ronsard, Montaigne, Rabelais, Racine et Molière et même Hugo dans l'orthographe qui était la leur. Pour ce qui est de défigurer la langue, s'en chargent de nombreux journalistes friands de toutes les nouveautés « branchées », souvent anglo-saxonnes. L'*Express* le constata avec aigreur et consacra une grande partie d'un numéro d'août 1984 au déclin de la langue. La page de couverture montrait un Victor Hugo fort dépité s'écriant : *Sait-on*

encore parler français ? Hélas, le déclin s'est accentué à la fin du siècle notamment avec l'envahissement du vocabulaire anglo-saxon de l'informatique.

Enfin, en 1990, l'Académie Française, à l'unanimité, a décidé quelques timides simplifications orthographiques. Le « Conseil de la Langue », en Belgique et au Québec, et le « Conseil International de la Langue Française », représentant toute la francophonie, ont émis un avis favorable sans toutefois imposer l'usage au début. Il subsistera donc deux orthographes admises en même temps !

Or, pensons au sort fait par les Français à leur « nouveau » franc introduit en 1959 ! L'ancien a survécu à son inventeur, Antoine Pinay. Mort pourtant à cent deux ans, près de trente-cinq ans plus tard, il aura continué à considérer tristement la boulangère lui tendre sa baguette en disant : « *trois cents francs* ». Il lui donnera trois pièces d'un franc, « son » vieux « nouveau franc », et elle l'en remerciera. Les bateleurs de jeux télévisés, les candidats aux élections et même les revues les plus sérieuses continuaient, à la veille de l'introduction des pièces et des billets en Euro, à traduire les millions de francs en milliards de centimes de crainte de n'être pas compris. Il y a donc de gros risques que l'ancienne orthographe subsiste aussi longtemps que l'ancien franc français ! Les citoyens de l'Hexagone continueront à la vénérer au moins jusqu'à la moitié du vingt et unième siècle ! En attendant, les adeptes du SMS en inventent une nouvelle complètement anarchique dans sa simplification.

Les dictionnaires ont commencé à enregistrer à peu près la moitié des modifications décidées en 1990, à hue et à dia, à partir de 1994. En a fait autant *Le Bon Usage* revu par André Goose, gendre et continuateur de Maurice Grevisse et Secrétaire perpétuel de notre Académie Royale.

Dès lors, à qui se fier puisque les deux orthographes resteront concurrentes ? Ceux qui usent correctement de l'une, quelle qu'elle soit, risquent de se faire traiter d'ignorants par ceux qui usent de l'autre. En tout cas, en ce qui me concerne, paradoxalement puisque j'ai tant appelé une réforme de mes vœux, je continue à utiliser l'orthographe que j'ai apprise péniblement. Même si je vis aussi longtemps que l'homme au chapeau rond, je suis trop vieux et ma mémoire trop paresseuse pour me recycler, avant ma mort, sans être sûr du triomphe des nouvelles graphies « recommandées » en 1990. Je rejoins ainsi Jean d'Ormesson de l'Académie Française quand il écrit « *Pour ma part, (...) je continuerai à utiliser les singularités, les bizarreries, les étrangetés que j'ai eu tant de mal à apprendre. Et je continuerai, naturellement, à faire ces fautes délicieuses qui sont pour beaucoup dans les charmes de la grammaire.* »

D'ailleurs, toujours en veine de paradoxes, je trouve cette réforme bien trop timide, en fin de compte ! Tant qu'on y était, on aurait dû la pousser plus loin ; supprimer, par exemple, toutes les doubles consonnes puisque le français, contrairement à la plupart des langues latines, ne les prononce pas. C'était plus facile à enregistrer et à retenir que les complications engendrées par de nouvelles exceptions dans l'emploi de l'accent circonflexe, du trait d'union ou des verbes en *eler*. Les conséquences incalculables sur l'économie de l'édition de livres et de logiciels n'auraient pas été plus lourdes puisqu'on devra, même avec la réformatte, apporter des corrections à chaque page et donc tout réimprimer ou re-numériser. Les timides rectifications de 1990 laissent les réformistes sur leur faim et provoqueront, tôt ou tard, de nouvelles réformes encore plus coûteuses.

Je plains les écrivains, les imprimeurs, les correcteurs professionnels, les professeurs, les enfants sur les bancs de l'école et les simples citoyens qui écrivent de temps en temps et qu'on bousculera encore dans cinquante ans, mais je persiste à faire miennes les lignes suivantes de *l'Association pour l'Application des Recommandations orthographiques* extraites de *L'Echo de l'A.Pr.Br*, l'organe des professeurs issus de l'ULB.

Aucun linguiste sérieux, ni même aucun profane moyennement cultivé, ne peut plus défendre l'immobilisme qui paralyse la langue écrite ; un siècle de recherches a condamné la soi-disant logique d'un système graphique bricolé au hasard, et dont le charme désuet ne séduit plus que les amateurs de nénéphars et de chausse-trap(p)es.

L'anglais est aussi mal loti que nous quant à l'orthographe d'usage. Mais c'est l'idiome d'un peuple dont le traditionalisme fait se gausser les Français. En revanche, sa grammaire est d'une grande simplicité et, grâce à cela, il continuera à supplanter le français dans le monde. Il est déjà la langue de l'aviation et domine l'*Internet*, où il fait figure de langue universelle.

Restons cependant dans les années cinquante. J'allais pouvoir exercer bientôt ma connaissance de cet « espéranto » du vingt et unième siècle.

Un rêve se réalise

En février 1958, une circulaire du Ministère affichée, comme tant d'autres en salle des professeurs, a retenu toute mon attention. Elle annonçait la possibilité d'un séjour aux Etats-Unis pour les professeurs du secondaire qu'on invitait à participer à la sélection pour l'obtention d'une bourse « Fulbright ». C'était le nom d'un sénateur américain, auteur d'une loi généreuse prescrivant qu'au lieu de rapatrier aux USA les fonds recueillis par la vente des surplus américains sur chacun des théâtres de la guerre, on les emploierait à alimenter des bourses d'échanges d'étudiants et de professeurs de ces pays. Les ressources tirées du matériel de guerre profiteraient à une opération pacifique : la rencontre d'intellectuels de toutes origines et cultures.

La circulaire était destinée avant tout aux maîtres d'anglais mais ne m'a nullement empêché de faire acte de candidature. J'ai été prié d'adresser à l'Ambassade des Etats-Unis un dossier avec mes références, d'y décrire, en anglais, mes motivations. Parmi celles-ci, je me suis gardé d'avouer que j'avais toujours rêvé de passer la Noël sur une plage de Miami parmi de jolies baigneuses. Cela ne fait pas sérieux. Il valait mieux déclarer que me poussait un vif intérêt pour les expériences pédagogiques, ce qui, à tout prendre, n'était pas faux ; qu'à mon aventure allemande, il me semblait utile d'ajouter celle du nouveau monde. J'ai glissé quelques considérations puisées à bonne source sur l'organisation des écoles américaines, l'absence de ministère fédéral de l'instruction publique, l'excellence de la pédagogie américaine dont je citais quelques éminents représentants, notamment leur fameux pédagogue et philosophe John Dewey. Malheureusement, c'est en français que j'avais lu son *Essai sur l'Éducation*. En anglais, j'avais parcouru, en Allemagne déjà, un ouvrage américain dont j'ai oublié le titre, mais pas le nom de l'auteur, grâce à Maurice Chevalier : Mr Valentine... J'avais heureusement consigné l'essentiel et de nombreux extraits sur fiches et j'« oubliai » de signaler par des guillemets les emprunts, en un anglais évidemment très correct, que je lui faisais !

Le préfet a rempli un formulaire que le jury lui avait adressé. Bien qu'il dût rester confidentiel, il me l'a montré. Élogieux ! Je lui avais suggéré de souligner que j'avais suivi des cours d'été à la Sorbonne donnés, entre autres, par le fameux sémiologue Roland Barthes. Il a écrit : «Toujours soucieux de se perfectionner, etc...». Je l'ai suffisamment brocardé pour pouvoir ici le remercier.

Restait la redoutable entrevue orale. On me convoque en mars à la Fondation Universitaire.

L'épreuve commence d'une manière catastrophique. J'étais attendu pour 14 heures et j'avais fait cours jusqu'à midi et demi. Je gagne facilement Bruxelles en une heure, le volant d'une main et un sandwich de l'autre. Mais je n'avais pas compté avec le problème du stationnement à proximité de la Fondation que je n'avais de ma vie fréquentée. Je dois tourner en vain pendant vingt-cinq minutes à la recherche d'un stationnement légal. Mon énervement est à son comble. Je vais être en retard et donner ainsi un piètre exemple de ma ponctualité. « Ils » vont certainement me recalculer. En désespoir de cause, je me décide à me garer sans égard pour le code de la route.

Au moment où j'arrive en courant à l'étage où se déroule l'épreuve, j'entends appeler mon nom.

- Dépêchez, me dit l'huissier c'est la deuxième fois qu'on vous hèle.

Je ne jurerais pas que ce sont les termes exacts de son apostrophe, mais c'est le sens.

Introduit dans la salle de torture, j'aperçois une tablée d'une dizaine de gentlemen et une lady dont j'ai appris plus tard qu'elle était, à l'ambassade US, la très sévère et très dévouée responsable des échanges culturels, Mme Dorothy Moore-Deflandre.

Invité à m'asseoir, hors d'haleine, je balbutie en ahanant :

- *Excuse me, I'm out of breath, I taught at Châtelet till half past twelve and couldn't find a place to park my car correctly.*

Ce qui détend quelque peu l'atmosphère : mon retard se justifiait par mes occupations professionnelles dont je n'avais même pas songé à me faire dispenser.

Une moitié du jury se livre à un feu croisé de questions. Il y a toujours une bonne part de personnages muets, membres d'honneur invités pour leur statut de notables autant que pour leur supposée compétence. Ce ne sont pas toujours les plus indulgents. Je dois défendre mon travail écrit. Personne ne soupçonne l'aide involontaire de Mr Valentine. En tout cas personne ne m'en fait le reproche. Je quitte la salle sans savoir si mes arguments et mon anglais ont convaincu.

Ce n'est qu'au mois de juin qu'on me fait savoir que je suis désigné pour enseigner le français **et le latin** à Kingsport, dans le Tennessee. Renée apprend aussitôt, en se plongeant dans l'*Assimil*, que son tailleur est riche...

Moi, je me jette sur mon vieil atlas qui me montre cet Etat allongé d'est en ouest, c'est-à-dire des monts Appalaches au Mississippi, au sud de la Virginie et du Kentucky mais ne me livre pas Kingsport. J'ai fini par dénicher à la bibliothèque de l'ambassade une brève description de la petite ville, toute proche de la Virginie, et rassemble surtout des informations sur le Tennessee, l'un des Etats les plus arriérés des Etats-Unis ! Une de ses villes était pourtant connue du monde entier : Oak Ridge. Là avaient été construites les bombes atomiques qui avaient réduit en cendres Hiroshima et Nagasaki et amené le Japon à la capitulation. Les *fans* d'Elvis Presley savaient probablement que leur idole habitait une autre ville à l'extrême ouest de l'Etat, Memphis.

Mon deuxième mouvement est de remercier *in petto* le bon M. Buysse qui, à l'Athénée de Thuin, m'avait indiqué la voie à suivre pour continuer à pratiquer l'anglais après l'athénée, quelles que fussent les études entreprises par ailleurs. Sa méthode était originale : « Vous en savez assez pour lire des romans anglais : lisez des policiers pour commencer. Vous aurez plus envie de connaître la fin : Conan Doyle, Agatha Christie. N'utilisez le dictionnaire que lorsque le contexte ne vous permet pas de comprendre les mots inconnus, comme vous l'avez fait enfant pour le français ». J'avais heureusement suivi ses conseils à la lettre et j'avais persévéré dans la lecture sans m'en tenir, heureusement, aux romans policiers. C'était bien lui qui m'avait ouvert la porte de cette merveilleuse aventure. Merveilleuse et encore

exceptionnelle en 1958, quand aucun charter ne transportait des foules de touristes outre-Atlantique.

Mon troisième mouvement est une montée de l'angoisse en présence de deux soucis : la perspective d'un départ précipité (le mois d'août est bien proche) et la surprise de devoir enseigner le latin à des Américains.

J'espère que mon école ne ressemblera pas à celle décrite dans un film récent, *Blackboard Jungle*, dont la bande sonore a lancé le *rock and roll* dans le monde entier avec *Rock around the Clock* de Bill Haley. Des voyous d'élèves cassaient les précieux disques de jazz qu'un de leurs professeurs leur faisait écouter en sortant des sentiers battus pour tenter de les intéresser.

Il reste peu de temps pour préparer dans les meilleures conditions une absence d'un an au moins. La bourse *Fulbright* payait le voyage de l'*exchange teacher* mais pas celui de son conjoint. Il n'était pas sûr que Renée pût obtenir un congé « de convenance personnelle » en d'aussi brefs délais, vu la lourdeur de l'Administration. Pour subsister avant le versement du premier salaire américain, il fallait disposer, en outre, de trente mille francs (750 €) au moins. Une somme considérable comparée à mon traitement mensuel net de douze mille francs (300 €). Je comptais sur la vente de mon Opel pour réunir le montant nécessaire, mais j'avais un besoin quotidien de ma voiture parce que j'étais décidé à parcourir mon pays pour le faire connaître outre-Atlantique. Heureusement, j'ai trouvé un amateur, un ouvrier italien qui acceptait d'attendre jusqu'au mois d'août.

L'ambassade américaine avait organisé une séance au cours de laquelle j'avais pu entendre les commentaires et conseils d'anciens boursiers et je savais que toutes sortes de clubs me solliciteraient pour des « lectures ». Je comptais illustrer ces conférences pour les transformer en diaporamas, moins soporifiques.

Parmi les *Fulbright Alumni* rencontrés, je retiendrai les noms du germaniste Daniel Godfrind, qui serait nommé, l'année suivante, à trente-sept ans, Directeur Général de la Croix-Rouge. Repris par le virus de l'enseignement, il renoncera un peu plus tard à cette remarquable situation, non sans avoir rencontré à plusieurs reprises, son président, le Prince Albert de Liège, futur roi Albert II. J'ai fait aussi la connaissance de deux autres brillants anglicistes, le pince-sans-rire Guy Toebosch, un Flamand qui illustrerait à plusieurs reprises les émissions radiophoniques et télévisées de *La Pensée et les Hommes* et Georges Férir, futur inspecteur de l'enseignement secondaire. Ce dernier avait un peu choqué Mme Deflandre, en rendant compte, avec humour, des différences entre l'anglais *british* et américain. Il avait, entre autres, imité l'accent yankee le plus vulgaire ! En présence de ces spécialistes, je me demandais si ma place d'angliciste amateur était parmi eux...

Lorsqu'il a été question de solliciter le visa, une nouvelle angoisse m'a envahi. Je devais présenter une radiographie des poumons ! C'était donc fichu. Allait se répéter la mésaventure africaine. Epreuve intellectuelle réussie, la tête ça va, le reste ne suit pas. Heureusement, et ceci confirme qu'il y avait eu erreur ou manœuvre dix ans plus tôt, aucune déficience pulmonaire ne vint se mettre en travers de la réalisation de mon rêve d'enfant.

Pourtant, j'allais éprouver bien d'autres angoisses !

UN HOMME LIVRÉ AUX ENFANTS AMERICAINS

*Il n'y a d'homme complet que
celui qui a beaucoup voyagé.*
Lamartine

Les deux mois et demi qui nous séparent du départ nous paraissent bien courts. La Fondation Américaine se charge de toutes les réservations, mais il nous reste une foule de démarches administratives à accomplir, de problèmes à résoudre. Ce n'est qu'in extremis, par exemple, que Renée obtiendra son congé d'un an, « sans solde, pour convenance personnelle ».

Je veux emporter quantité de diapositives et de films pour décrire la Belgique. Je pourrai en illustrer mes cours, trouver matière à dialogues. J'ai toujours mon vieux Rolleiflex pour la photo papier en noir et blanc. Pour la couleur, j'ai acheté un *Voitgländer 24/36* et une caméra *Paillard*.

Il n'y a pas de meilleur moyen de connaître son propre pays que d'essayer de le faire découvrir à des étrangers. L'Exposition Universelle de Bruxelles de 1958 en attirait beaucoup mais n'offrait qu'un intérêt médiocre pour mes projets. J'y ai passé sans doute moins de temps que maints touristes. Mais j'ai visité ou revisité Anvers, Gand, Bruges, Liège, Tournai, etc., en prenant force notes. Je fais une ample provision de diapositives et de films en m'attachant autant à des petits faits de la vie courante, en ville et à la campagne, qu'aux monuments et sites célèbres comme la grand-place de Bruxelles, les canaux de Bruges ou le Mémorial américain de Bastogne. Le folklore a aussi les faveurs de mes objectifs. Ce n'est pas la saison du carnaval. Mais, à défaut des gilles de Binche qui ne se déplacent jamais, ceux de La Louvière sautillent sur leurs sabots et agitent sonnailles et plumes d'autruche à l'ombre du tout nouvel Atomium. La *Marche de sainte Rolende* à Gerpinnes et celle de la Saint-Pierre à Walcourt, avec leurs rangs de soldats d'époque napoléonienne, les salves étourdissantes, impressionneront mes pellicules dans l'espoir d'en faire de même avec mes futurs auditoires.

Je retarde par manque de courage l'annonce à mes grands-parents d'une si longue absence. Elle leur fera mal. Je les entoure aussi souvent que me le permettent mes courses à travers le pays. Bonne-Maman porte allègrement nonante-trois ans ; Bon-Papa, à quatre-vingt-quatre, se rétablit lentement d'une opération de la prostate. Je leur fais visiter l'Exposition. Je les y filme pour garder au moins ce souvenir vivant d'eux.

Je leur réserve ma dernière journée. Une journée de pénibles adieux. J'emporterai l'image douloureuse du vieux couple qui m'accompagne sur le palier comme pour retarder le plus longtemps possible le moment de la séparation. Dans leur bonté, ils ont admis que je ne pouvais pas laisser passer une pareille occasion. Aujourd'hui, ils feignent la sérénité. Je descends quelques marches et me retourne une dernière fois. J'aperçois à travers le brouillard de mes larmes deux statues raidies par la volonté de ne laisser point paraître leur chagrin, deux visages désespérés. Les reverrai-je ?

Cette émotion m'habite encore dans le train qui nous emmène à Paris, le lendemain. J'en suis distrait par un personnage étonnant qui nous adresse d'emblée la parole et aussitôt nous fascine. Il est originaire de l'île Maurice. Il nous décrit avec passion cette île de l'Océan Indien. Découverte par les Hollandais, colonisée par les Français sous le nom d'*Île de France*, elle a abrité pendant quelques années Bernardin de Saint Pierre. Il y a situé l'idylle de *Paul et Virginie*, un des livres les plus lus, les plus admirés de la littérature romanesque, traduit en une infinité de langues.

L'île a été conquise par les Anglais en 1810 et la France a dû se résoudre à abandonner sa colonie à la couronne britannique. Elle est restée un pays officiellement bilingue et accueille un mélange de groupes ethniques et de religions : Hindous, Musulmans, Chinois, Créoles. M. Ballgobeen nous raconte tout cela en un français parfait trahi seulement par un léger accent. Sa langue maternelle est l'hindi. Très cultivé, il affirme respecter les principes de sa religion, ne manger ni chair ni poisson, ne pas fumer et se passer d'alcool : la sagesse hindoue personnifiée. Il a voyagé en Afrique, il a parcouru l'Inde pendant six mois.

- Et l'Europe ?

- Elle ne m'a pas réservé de grandes surprises après l'Himalaya...

En nous faisant ses adieux, il ajoute :

- Si j'ai pu dire quelque chose qui aurait pu vous froisser, excusez-moi, c'est sans le vouloir.

A Paris, pluie chaude d'août. Après un repas pris sur le pouce, poulet et riz au curry, nous embarquons dans le train du Havre. On nous débarrasse de nos valises : nous les retrouverons à bord du *Mauretania*, paquebot de la britannique *Cunard Line*.

Croisière dans l'Atlantique

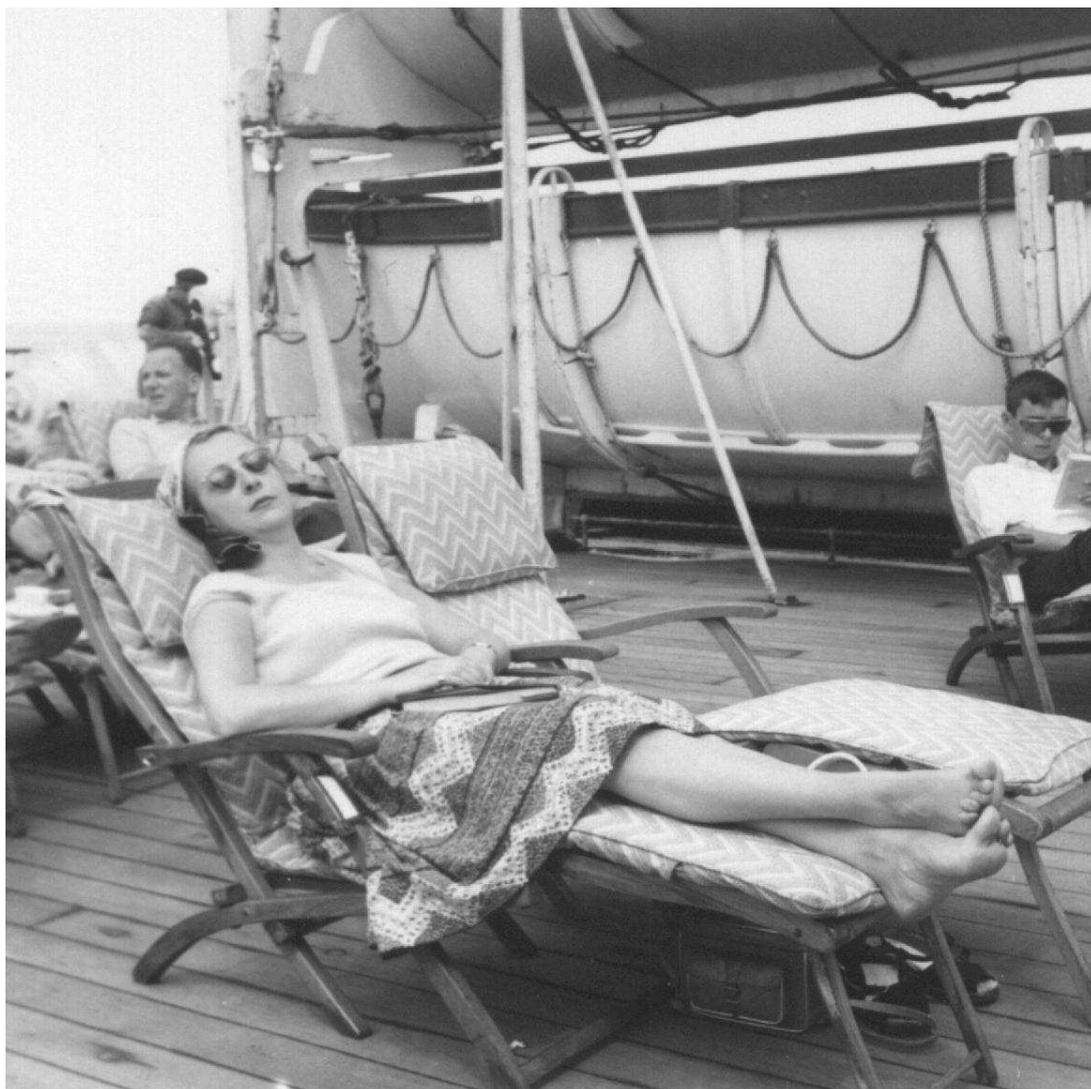
Une agréable croisière va nous reposer après les fatigues des préparatifs d'un long séjour à l'étranger. Elle durera une semaine, une semaine de *dolce farniente*, mais aussi de mondanités : dîner à la table du commandant, bal travesti, etc. Nous faisons plus ample connaissance avec les deux autres professeurs d'échange belges, Anne-Marie et Odette. La classe « cabin » est confortable, le service très britannique. La cuisine aussi, hélas ! Comme naguère, en Irlande, les plaisirs de la bouche se concentrent autour du petit déjeuner anglais : pamplemousse, œufs et bacon, et du thé, servi traditionnellement à quatre heures. Le steward l'apporte où qu'on soit, au salon ou sur le pont. Il distribue aussi un bol de bouillon à dix heures et demie.

Chaque matin, l'*Ocean Times* glissé sous notre porte, relate les nouvelles du monde mêlées à celles du paquebot. On y apprend par exemple que Mao Tsé-Tung (on ne l'a pas encore rebaptisé « Ze-dong ») menace de débarquer sur les îles Quemoy et Matsu, tenues par les nationalistes de Tchang Kaï-Chek. Les Etats-Unis font savoir qu'ils sont prêts à intervenir pour défendre ces îles.

Au milieu de ces nouvelles internationales graves, le journal publie le programme des festivités quotidiennes. La piscine n'est accessible à la classe « cabin » qu'à certaines heures,

les moins favorables. On joue un film différent chaque jour. Nous tenterons sans grand succès de comprendre l'intrigue d'un « thriller » de Hitchcock, *Vertigo*. En le revoyant de nombreuses années plus tard en version française, je comprends notre... incompréhension. Alors encore, ce n'est qu'en rassemblant mes informations avec celles de Renée que nous avons saisi une trame très obscure et bavarde où Kim Novak, la partenaire de James Stewart, joue au surplus un double rôle. De quoi s'y perdre !

Nous éviterons ensuite le cinéma marin, car le roulis et le tangage, même légers, n'offrent guère de confort à qui doit fixer un écran. Nous donnerons la préférence à la chaise-longue à qui convenait parfaitement, en l'occurrence, le nom de transat.



L'océan ne sera pas toujours aussi gracieux que le jour de la photo. Un soir, le vent forcira, la houle gonflera et je préférerai rester étendu sur ma couchette plutôt que d'affronter un balancement générateur de nausées. Renée, en revanche, supportera tous les coups de tabac avec une assurance de vieux loup de mer, y compris dans la salle de restaurant. Elle la verra se vider graduellement quand verres, assiettes et couverts commencent à se promener d'un bord à l'autre de la table.

Renée saisit une première occasion d'améliorer sa connaissance de l'anglais en prenant un verre avec deux Américaines



On danse tous les soirs au bar après la partie de « bingo ». Le premier jour, j'ai gagné suffisamment de livres sterling à ce jeu de loto pour régler toutes nos consommations et les inévitables suppléments de la traversée.

New York

Le temps passe vite et nous accostons à New York à onze heures du soir, au bout de six jours. Le débarquement n'aura lieu que le lendemain matin. Accoudés au bastingage nous contemplons les mille et une fenêtres des gratte-ciel qui scintillent dans la nuit comme autant d'étoiles. Une rivière argentée se déplace là-haut, vers le nord. C'est la file des voitures qui descend sur Manhattan. Elle croise le fleuve sanglant des véhicules qui quittent la ville. Nous ne pouvons détacher nos yeux de ce spectacle féérique. Nous retardons au maximum l'heure du coucher. Quand nous déciderons de gagner nos couchettes superposées, enfin immobiles, nous trouverons difficilement le sommeil. Notre impatience de mettre enfin le pied sur la terre promise et de découvrir l'immense métropole nous tient éveillés. La réalité américaine se montrera-t-elle conforme à mon rêve ?

Nous passons la douane et les services d'immigration sans encombre. C'est seulement alors, sur la terre ferme, que Renée éprouve un léger mal de mer ! Les gabelous fouillent à peine les bagages, à la recherche de fruits ou de plantes vivantes, les seules denrées dont l'entrée soit interdite. On m'a invité à tenir à la main la radiographie de mes poumons ! Un officier de santé la scrute attentivement et me donne quitus. Il faut plus de temps pour expédier nos malles directement à Kingsport. Il est déjà midi passé quand notre taxi nous dépose en face de l'hôtel dont des chambres ont été réservées pour les « Fulbright » belges, le *Sheraton-McAlpin Hotel*, au coin de *Broadway* et de la 34^e Rue, au centre de Manhattan.

Nous avons hâte de déposer nos valises et de faire un brin de toilette dans l'intention de nous précipiter dans ce fameux *Broadway*. Mais c'est d'abord avec un hôpital que nous ferons connaissance ! Pendant la traversée, Odette s'est enfoncé une écharde dans le pouce. La légère blessure s'est infectée. Panaris. Souffrances et fièvre. Plutôt que de recommander un médecin, l'hôtel conseille d'aller directement à l'hôpital et nous décidons de ne pas laisser notre collègue seule dans un taxi, pour un tour de ville inattendu, douloureux et peu touristique, qui nous mènera dans le quartier du *Bronx*. Pendant que l'interne incise le pouce souffrant, nous assistons à l'entrée des urgences qu'une série télévisée rendra célèbre bien des années plus tard. Envers du décor que nous ne pensions pas découvrir de sitôt ! Et deux bonnes heures de perdues pour la visite de cette cité presque mythique, inhumaine et fascinante à la fois.

Les constructions ne sont plus à la mesure de l'homme, mais la ville est exaltante malgré une saleté qui nous étonne. Il semble que le monde entier y grouille parmi les vieux papiers que le vent soulève. En dépit de l'intense circulation, elle n'est pas aussi bruyante que Paris ou Rome. J'en comprendrai la raison dans la tiédeur climatisée et ouatée de notre chambre au vingt-troisième étage, où seul un murmure nous parvient : les grosses voitures américaines glissent sans bruit tandis qu'à Rome ou à Paris, les *vespas*, les *Cinquecenti*, les *mobylettes* et les *deux chevaux* font à elles seules le vacarme de dix *Chevrolet* ! En maints endroits, c'est la police montée qui règle de haut la circulation démentielle où dominent les véhicules jaune vif de la compagnie des taxis.

Je ne vais pas décrire cette « ville tentaculaire », modèle paroxystique de celles dénoncées par Verhaeren. Elle l'a été des milliers de fois.

Il est très facile de la parcourir puisque les rues, dûment numérotées, orientées approximativement ouest-est et les avenues nord-sud, sauf *Broadway*, se croisent à angle droit en constituant des *blocks*. Quand, égaré, je demande mon chemin, on me répond, par exemple : « Continuez tout droit pendant deux blocs, avant de prendre à droite »... L'ennui c'est que les blocs peuvent être très petits ou très gros, si bien qu'on risque de faire des kilomètres inattendus qui ajoutent considérablement à la fatigue du touriste dans une immense ville inconnue. Aussi, emprunte-t-on souvent les bus qui filent toujours tout droit, ceux des avenues ne daignant jamais virer dans une rue. En montant, on glisse dix cents, une « *dime* », (prononcez *daïme*) dans une sorte de moulin à café, une tirelire placée à côté du chauffeur. Pas de tickets, sauf si l'on désire une correspondance pour s'engager dans une *street*.

Nous parcourons des dizaines et des dizaines de miles pendant quatre jours, de monuments en musées, de l'*Empire State Building*, au *Rockefeller Center*, de *Greenwich Village* à *Central Park*, du *Cloyster* au *Museum of American Indians*. Mon appareil photographique et ma caméra commencent leur consommation effrénée de pellicule. Le guide sommaire fourni par l'hôtel nous assaille des mentions *biggest in the world* : la *Pensylvania Station* est la plus fréquentée du monde ; nous assisterons à un spectacle de danse avec les fameuses « *Rockets* » à *Radio City Music Hall*, *the largest theater in the world*. Nous visiterons à la hâte la bibliothèque publique de la ville, *the largest library system in the world* et terminerons par l'église *St John The Devine*, la plus grande cathédrale gothique du monde, qui ne sera achevée qu'en 2020, paraît-il. Non loin de là, le *Washington Bridge* qui enjambe l'*Hudson* n'est malheureusement que le deuxième plus long pont suspendu du monde.

Il est facile - et oiseux - de se moquer de cet étalage de records. Toutes les nations du monde s'empressent de se glorifier de leurs réalisations quand elles en ont la possibilité. Paris, se vante de posséder avec les Champs Elysées, la « plus belle avenue du monde », jugement esthétique, donc sujet à caution. Grâce au Louvre, la France se targue de gérer le

plus grand musée du monde. La Normandie se flattera d'être nantie, à partir de janvier 1995, du plus long pont à haubans. Mais aucune nation ne bat le record des records des Américains, peuple étonnant, persiflé dans la mesure où l'on envie son énergie, sa maîtrise et son imagination audacieuse.

Épuisés par nos marches forcées, nos stations dans les musées, nous découvrons les endroits bon marché pour nous sustenter : drugstores et cafétérias, plutôt que le restaurant du *Sheraton*, trop cher pour nos maigres bourses. Nous sommes agréablement surpris par la qualité de la nourriture, en tout cas en comparaison avec la mauvaise réputation qu'on lui fait et avec notre brève expérience au pavillon américain de l'Exposition de Bruxelles. Qui a dit qu'en Amérique on ne « mange » pas, on se « nourrit » ? C'est vrai si l'on en croit les énormes panneaux « FOOD », « nourriture », plantés au bord des routes à l'approche d'un restaurant. Les « foods », agrémentés de l'épithète « fast » ont depuis envahi nos villes et nos bourgs. Je suggérerais aux ministres de la francophonie de proposer la traduction de cet horrible mot par « bouffe-vite » ou « Boufvit ».

Nous nous « nourrissons » donc agréablement et sans trop chercher à « manger » ! Nos moyens ne nous le permettent pas plus aux *Etats*, comme disent les Québécois, qu'en Europe.

Il n'y a pas **une** cuisine américaine, il y en a des dizaines surtout dans la cité de la « Grosse Pomme » : italienne, chinoise, grecque, kacher, créole, sudiste et peut-être, de ça, de là, yankee, comme chez *Tad's Steaks*, sur la 42^e rue, entre la 6^e et la 7^e avenue. On y déguste un *T bone steak* et une énorme *Idaho potato* en robe des champs, généreusement beurrée, pour 1,65 \$. Si l'on y ajoute une bière *Budweiser* ou *Miller*, cette entrecôte vaut le détour comme dirait M. Michelin ! Nous avons des goûts simples et les citadins habitués aux « trois étoiles » nous trouveront bien ruraux.

Washington

Nous atteindrons par le train la prochaine étape de notre voyage initiatique : Washington, « Attention de vous embarquer dans un convoi de la compagnie dont vous détenez les billets » nous a-t-il été recommandé. En effet, les mêmes destinations sont desservies par plusieurs sociétés privées indépendantes. Nous ne devons pas manquer la « Pennsylvania Railroad ».

C'est encore un *Sheraton* qui nous abritera pendant notre séjour dans la capitale fédérale. Il rassemble, cette fois, les quelque deux cents professeurs d'échange de tous les pays invités par le sénateur Fulbright. Au cours d'une soirée bien arrosée, un Norvégien que la Gestapo a torturé en le pendant par les pieds, se prend de querelle avec un Allemand. Celui-ci a eu la maladresse de lui dire :

- La Norvège ? Quel beau pays. J'y ai passé l'année 1943 !

Qui n'a entendu pareil manque de tact de la part de nos anciens occupants ? Trente ans plus tard, en France, invité par un voisin commun, je trinquerai avec un ancien pilote de la *Luftwaffe*, une coupe de champagne à la main. Apprenant que j'avais habité Châtelet, il me dit :

- Ah ! Châtelet, je connais, j'ai été basé à l'aérodrome de Florennes pendant la guerre.

- Eh bien, si je vous avais rencontré alors, dis-je, j'aurais souhaité vous voir mort !

Notre hôte en entendant cette répartie, ne put retenir une exclamation scandalisée.

- Mais je comprends parfaitement M. Nicaise, rétorque le citoyen de la République Fédérale.

En conclusion, je lève ma coupe en disant :

- Prosit ! Nous sommes aujourd'hui réunis sans aucune animosité. Ceci ne prouve-t-il pas la stupidité des guerres ?

- Tout à fait d'accord, à votre santé !

La querelle germano-norvégienne de Washington ne s'est pas terminée d'aussi pacifique manière, il a fallu l'intervention de tiers pour séparer les deux antagonistes avinés. Accroc dans une belle harmonie cosmopolite où la langue anglaise facilitait les contacts cordiaux et même au-delà à en juger par le tendre et flagrant rapprochement de couples internationaux rapidement formés. Tant mieux si la paix mondiale y gagne à défaut de celle des ménages !

Je retrouverai notre Allemand au bord de la piscine.

- Je ne suis pas raciste, dit-il, mais je répugne à me baigner : il y a trop de nègres.

Le *Sheraton* abrite en effet un congrès d'universitaires noirs. Ce mélange racial était assez étonnant dans le Sud, comme nous verrons. L'employé qui a pris les réservations ne se serait pas rendu compte qu'il s'agissait d'une association noire. Il paierait même sa bévue d'une mise à pied ! Pourtant, dans la capitale fédérale dont la population est en majorité noire, on ne devrait pas être ségrégationniste.

On ne nous a pas rassemblés à Washington pour nous permettre de nous ébattre dans la piscine, par un temps splendide, égayé du chant des cigales, ni pour goûter à force cocktails favorisant tantôt les tendres contacts, tantôt les heurts nationalistes.

Nous sommes invités à participer à des séances d'information au *Département of Health, Education and Welfare*. Je me rends vite compte que notre *briefing* a été très complet à Bruxelles sous l'impulsion de Mme Deflandre. Je n'assisterai qu'à la première séance, clôturée par une photo de notre imposant groupe sur les marches du ministère. Je préfère consacrer les quelques derniers jours de vacances à la visite de la ville.

Nous visiterons d'abord le Congrès abrité par le Capitole. Averti, le sénateur Fulbright a convoqué un photographe de presse pour se faire photographier avec nous et Anne-Marie.

Prise en contre-plongée déformante, la photo enlève à mon épouse sa sveltesse naturelle...



Washington est une cité de toute beauté. Elle a été édiflée sur un site vierge, au bord du Potomac, près de Mount Vernon, le village où s'élève la résidence du Président Washington. Nous visiterons celle-ci. Plantée au milieu d'un majestueux jardin, elle domine le fleuve. Nous voguerons en bateau mouche pour regagner la capitale fédérale.

C'est un architecte français, Pierre L'Enfant, qui a dessiné les plans de la capitale des USA. Il s'est inspiré en partie de Paris en tenant compte de la tradition militaire du XVIII^e siècle, qui se préoccupait d'assurer la défense de la ville. Le plan articule les larges avenues autour de ronds-points d'où des canons pourraient tirer dans toutes les directions. La cité n'a jusqu'ici subi aucun assaut, grâce au Ciel. Son architecture s'inspire de l'art gréco-romain, colonnes corinthiennes, frontons ornés de frises ou de bas-reliefs audacieux du Capitole, de la *National Gallery*, du palais de la Cour Suprême, du Ministère des finances, des merveilleux « *memorials* » de Lincoln et Jefferson, du Palais des archives. Tous ces édifices s'élèvent au milieu de jardins et de parcs. Le mémorial de Jefferson se reflète dans un lac, le *Tidal Basin*, alimenté par une dérivation du Potomac dont il règle les crues, et bordé des trois mille cerisiers du Japon, offerts par la ville de Tokio en 1912. Dans la rotonde, on a gravé ces mots fameux du rédacteur de la « Déclaration d'Indépendance » : *I have sworn upon the altar of God eternal hostility against every form of tyranny over the mind of man*.¹²

Nous réserverons une journée entière, à peu de choses près, à la *National Gallery of Arts* que le guide décrit avec raison comme « un triomphe de beauté architecturale ». La climatisation ajoute son confort à la déambulation à travers les salles admirablement aménagées, dédiées aux chefs-d'œuvre de la peinture depuis les primitifs jusqu'aux impressionnistes. C'est un panorama de l'art hollandais (pas moins de seize Rembrandt), flamand (notamment deux beaux portraits de femme de Rogier van der Weyden), italien (en particulier, l'*Alba Madonna* de Raphaël), espagnol, anglais et français. On passe de salle en salle dans le silence et le recueillement, car il n'y a pas de groupes agglomérés, plus ou moins distraits, autour d'un guide s'époumonant. Un casque sur les oreilles, loué à l'entrée, on écoute les commentaires diffusés (en anglais exclusivement) par radio.

Il n'est pas interdit de photographier. Au contraire, on vous donne le mode d'emploi et les précautions à prendre avec le flash.

A la mi-journée, on déjeune à la cafétéria du musée de manière à ne pas perdre de temps à la recherche hypothétique d'un *food* dans ce quartier dédié exclusivement à l'art, à la mémoire des grands hommes et à l'administration de l'État fédéral.

Je garde le souvenir d'une autre découverte, la *Folger Shakespeare Library*. Cette bibliothèque recueille des livres imprimés en Angleterre, entre 1475, donc des incunables, et 1640, des centaines de manuscrits, des souvenirs de l'auteur d'*Hamlet* ainsi qu'une maquette de son théâtre.

Nous quitterons Washington, avec plus de regrets que New York.

Dans le wagon-lit, je rencontre les premières difficultés linguistiques en essayant de comprendre le jargon de l'employé noir préposé au service. Au petit déjeuner, je ne vais pas me contenter de commander pain et confiture. En bon Américain, j'opte pour deux œufs sur le plat, *fried eggs*. Cette simple demande m'attire une question dont je ne saisis qu'un mot qui me semble être « *down* ? ». Les questions c'est le piège. Pour le reste, on s'en tire, par de petits signes de tête assez vagues, un grognement, où l'interlocuteur ne peut discerner si on

¹² J'ai juré sur l'autel de Dieu une éternelle hostilité contre toute forme de tyrannie sur l'esprit de l'homme.

l'approuve ou désapprouve. Une question demande réponse, c'est le drame ! Je prie mon groom de répéter, entends quelque chose, comme « *Snap o down* ». Je répète à tout hasard : « *fried eggs* ». Ce n'est manifestement pas ce que le *Negro* attend. Il hausse les épaules, s'en va et m'apporte... deux œufs sur le plat. J'apprendrai plus tard que sa question était : « *sun up or down ?* », c'est-à-dire, vous l'avez compris, « *soleil dessus ou dessous ?* » Il est évidemment bien difficile de penser d'emblée qu'un serveur vous interroge sur la cosmologie en réponse à la commande de deux œufs sur le plat ! Eh bien devant mon incompetence, il avait décidé que je mangerais mes œufs avec le « jaune au-dessus ».

Je commence à m'inquiéter de l'efficacité de mon anglais livresque qui avait satisfait le jury de sélection. *Gone with the Wind* m'avait, pensais-je, quelque peu familiarisé avec la langue et l'accent du Sud que Margaret Mitchell tente de rendre dans les dialogues de son fameux roman. Mais je crains d'être bien désarmé. Même si vous ne parlez pas un mot d'anglais, ô paresseux lecteur, vous savez que « oui » se dit « *yes* ». Eh bien, pas du tout ! C'est *yah*. Prononcez entre *yè*, avec un *è* très ouvert, et l'allemand *ya*. A ma grande honte, j'ai de mon côté enseigné que *yes* se traduisait par *oui*. Or dans le langage des Parisiens, adolescents ou attardés, c'est *ouais* qui convient et l'on sait depuis Villon qu'il n'est bon bec que de Paris, n'est-ce pas. C'est aussi à tort qu'on pense que « petit » (p'tit) se traduit par *little*. En Amérique, c'est *lil'l*, écrit tel quel dans certains dialogues.

Arrivée à Kingsport

Alors que je me suis plongé, par association d'idées, dans mes souvenirs des aventures de Scarlett O'Hara et de Red Buttler, nous arrivons à Bristol, terme de notre parcours en train. Mrs Mary Johnson, le professeur dont je prendrai la place, nous attend sur le quai. C'est une agréable surprise. Pas besoin de signe de reconnaissance, elle distingue très bien notre dégain européenne et nous accueille avec chaleur. Après les rapides salutations d'usage, je lui dis assez sottement :

- I came to fight with General Robert E. Lee and his courageous Confederates.

Cette proclamation insensée provoque un moment de vive surprise, puis un gros éclat de rire. J'étais adopté d'emblée par le Sud Profond, le *Deep South*, en la personne de la menue Mary Johnson. Chaque fois qu'elle présenterait à ses amis le « professeur belge qui va me remplacer », elle ajouterait : « Et vous savez quels ont été ses premiers mots ? 'Je suis venu combattre avec Robert E. Lee et ses courageux confédérés. Ha, Ha, Ha !' ».

Je ne tarderai pas à me rendre compte que le souvenir de ce que nous appelons Guerre de Sécession, *Civil War* pour les Américains, restait toujours extrêmement vivace dans le Sud vaincu, bien qu'on dût célébrer le centième anniversaire de sa fin trois ans plus tard. On peut même dire que les blessures n'en étaient pas encore cicatrisées. En maintes occasions, bals, mariages, funérailles, on arborait le drapeau confédéré, rouge, barré d'une croix bleue en diagonales frappées d'étoiles blanches.

La ville de Bristol où nous débarquons est coupée en deux. La frontière entre la Virginie et le Tennessee passe par le milieu de *Main Street* ! Mary nous fait remarquer que le côté Virginie de cette rue principale rassemble un nombre considérable de « pubs », tandis que le côté Tennessee en est dépourvu. Nous apprenons ainsi que l'Etat ou en tout cas, le *county* dans lequel nous allons vivre est encore soumis à la prohibition !

Mary conduit très prudemment en observant scrupuleusement les limites de vitesses. Les autres automobilistes en font autant car aucune voiture ne nous dépasse. Pourtant, pour un Européen, ces limites paraissent bien lentes.

De nombreux panneaux publicitaires annoncent l'approche des villes et des bourgs. Nous étonnent surtout, mêlés à ceux vantant *Coca Cola* ou *Camel*, d'immenses placards avec ces mots : *Jesus saves*, ou encore *Try to be there when Jesus comes*. Et pour être là à coup sûr, quand Jésus viendra, il vaut mieux suivre le conseil illustré donné aux amoureux : *Don't drive cheek to cheek*.

A notre entrée dans Kingsport, nous sommes assaillis par l'odeur tenace de produits proches de l'alcool maudit : méthanol et acétone. Une énorme usine *Eastman Kodak* emplit l'atmosphère des émanations de solvants utilisés dans la fabrication de textiles, de films, de plastiques à base d'acétate de cellulose. Pas vraiment sympathique ce premier contact, tout olfactif, avec la ville où nous allons devoir vivre un an.

Elle est toute jeune, cette cité, non seulement à l'échelle européenne, mais aussi américaine. Son histoire reproduit en miniature celle du Nouveau Monde si près de dominer l'ancien, par la vigueur, le courage et la persévérance de sa population, héritière des pionniers.

Les premiers Blancs presque tous d'origine irlandaise ou écossaise, les fiers *WASP*, *White Anglo Saxon Protestants*, ne se sont pas installés sur le site avant 1748. Ils trouvent une vallée fertile, en cuvette, protégée des vents par des collines boisées de chênes et de châtaigniers et arrosée par les deux bras de la rivière *Holston*, affluent du Tennessee, lui-même tributaire du Mississippi. A cet endroit, l'*Holston* devient navigable pour des bateaux à fond plat et ouvre la route de l'Ouest. Les Indiens *Cherokees* sont bien disposés, au début, à l'égard des pionniers. Pourtant la guerre éclate en 1761. Elle ne se terminera qu'en 1777 par un traité qui, en réalité, spoliait les indigènes de leurs meilleures terres. Aussi, les envahisseurs blancs vivront-ils dans l'insécurité jusqu'en 1812. Actuellement, les *Cherokees* sont parqués dans leur réserve, plus à l'est, en partie en Caroline du Nord. Un peu plus de quinze cents d'entre eux vivent de petite agriculture et du tourisme, dans une région boisée au doux relief, les *Smoky Mountains* que l'on pourrait comparer, en plus vaste évidemment, à nos Ardennes. L'automne sèmera son or dans les splendides frondaisons des montagnes souvent couronnées d'un voile de brume, d'où leur nom de « fumeuses ».

Un port fluvial a été installé sur l'*Holston* et le lieu sera connu sous le nom de *Boat Yard*, puis de *King's port*, non parce qu'un roi y aurait séjourné, mais parce que son propriétaire, un vétéran de la Guerre d'Indépendance, était le Colonel King. Il s'agissait donc tout simplement du *Port à King*.

Une petite industrie prend son essor, centrée essentiellement autour du trafic fluvial et du chantier naval : scierie, pour traiter l'abondante matière première naturelle ; fonderie fonctionnant au charbon de bois ; forge, presse à huile de lin, tannerie ; filature de coton, minoterie. La rivière fournissait la force motrice nécessaire¹³. Un village de cinquante familles se développe, avec ses deux boutiques, ses deux églises, ses deux *saloons* et ses deux médecins.

Hélas, en 1861 survient la Guerre de Sécession. La population y prend une part active. Elle est déchirée entre son allégeance au Gouvernement fédéral et son amour pour le Sud, où l'attachent ses racines. Divisée par la suspicion et la haine qui caractérisent toutes les guerres civiles, décimée par les raids militaires, la petite communauté sort exsangue de la plus terrible épreuve intestine qui ait jamais secoué le peuple américain.

Le nouveau chemin de fer vers l'Ouest, qui passe par Bristol et évite le petit village, en accentue la ruine, car il supprime la rivière. Kingsport ne sortira de son isolement et de sa léthargie que lorsqu'une compagnie privée, comme il se doit dans le pays de la libre

¹³ Notons qu'en anglais, le substantif *mill* signifie à la fois moulin et fabrique...

entreprise, a l'ambition de relier par le rail Charleston, Caroline du Sud, à Cincinnati, dans l'Ohio. La ligne ne sera jamais terminée mais son embryon traversant le Tennessee oriental du sud au nord, joindra Kingsport à Bristol, en 1909. Dès lors, le village va renaître. Les premières industries à démarrer seront une briqueterie et une cimenterie qui trouvent sur place l'argile et le gypse nécessaires. Par le rail, affluent d'autres matières premières proches : sable, pierre, silice pour la fabrication du verre, charbon abondant et excellent, extrait des mines à ciel ouvert de la proche Virginie ou de l'autre voisin, le Kentucky. La renaissance sera presque aussi rapide que la mort. Alors, les hommes entrepreneurs qui habitent le village ressuscité, ont une idée bien caractéristique de l'esprit pionnier. En 1915, ils font réaliser le plan d'une ville entièrement nouvelle par des urbanistes du fameux *Massachusetts Institute of Technology*.

Elle a été planifiée dès l'origine en vue d'une expansion prévisible. Les quartiers ont été nettement délimités. La partie résidentielle est constituée de lots de bonnes dimensions. Elle est bien séparée du domaine industriel amplement fourni en terrains proches de la gare. Entre les deux, s'élèvera la partie commerciale groupée autour d'une large avenue, la *Broad Street*. Aucun immeuble élevé de plus de deux étages. C'est à tort qu'on imaginait les Etats-Unis comme un pays de gratte-ciel, ceux-ci ne surgissent que dans les grandes métropoles.

Toujours en 1915, de vastes espaces (de deux à cinq hectares) ont été réservés pour chacune des futures écoles, proches des résidences. Un terrain de dix « acres », environ cinq hectares, à l'abri du bruit mais pas trop éloigné, a été prévu dès l'origine pour l'érection d'un hôpital civil. Quelques cliniques privées ayant paru suffisantes, la première pierre n'en sera scellée qu'en 1933. Le site avait été préservé pendant dix-huit ans, en dépit des convoitises diverses. Il le sera en permanence pour supporter les agrandissements successifs. Des soixante-trois lits de 1934, on est passé en 1941 à cent neuf, étant donné l'afflux de main-d'œuvre attirée par la production de guerre. En 1945 on portait la capacité à cent quarante-sept lits et en 1950, à deux cent neuf. Il y en avait trois cents en 1958. Ces chiffres qui paraîtront sans doute fastidieux, montrent mieux que de longs discours, à travers l'expansion d'une petite ville partie de rien, le dynamisme répandu dans toute une nation jeune, travailleuse et extraordinairement entreprenante à laquelle l'Europe doit d'avoir conservé liberté et prospérité. Rappelons 1917 et 1942 aux anti-Américains primaires à la remorque de Sartre. En effet, il faut bien souligner le stupide aveuglement du célèbre philosophe en citant une phrase d'un article paru le 22 juin 1953 dans le journal *Libération*, qu'il avait fondé en 1946 : « *Ne vous étonnez pas si nous crions d'un bout à l'autre de l'Europe : attention, l'Amérique a la rage. Tranchons tous les liens qui nous rattachent à elle, sinon nous serons à notre tour mordus et enragés* ». Raymond Aron à qui j'emprunte cette citation ajoute : « *Bien que postérieur à la mort de Staline, ce texte appartient à la littérature hyperstalinienne. Rien n'y manque, y compris le meurtre rituel. Les Américains tiennent dans la démonologie sartrienne la place que les Juifs tenaient dans la démonologie hitlérienne* »¹⁴. Jugement terrible de ce Juif à l'égard de son ex-« petit camarade » de l'Ecole Normale Supérieure. On sait que Sartre a proclamé préférer la dictature de Staline à « celle de de Gaulle » ! Il n'a pas vécu assez longtemps pour constater qu'il avait des disciples inattendus. On retrouvera en effet des propos aussi démentiels sous la plume de... Kadhafi, le despote Lybien au moment de l'invasion de la Grenade par les G.I : *L'arrivée au pouvoir d'un Reagan à la tête d'une grande puissance tyrannique signale la déchéance de l'humanité et marque le retour à l'ère de la barbarie, de la sauvagerie et de l'irrationnel*¹⁵. *Seule une alliance mondiale qui envahirait les Etats-Unis pour y établir les principes d'humanité, de*

¹⁴ Mémoires. Ed. Julliard

¹⁵ Propos qui conviendront mot pour mot à ses amis les islamistes !

liberté et de justice et en extirper l'esprit malfaisant et le nazisme pourrait sauver la civilisation et la liberté humaine...¹⁶

Et, en 1999, l'Union Européenne, pourtant unanime, aurait été bien incapable de faire entendre raison à Milosevitch sans l'aide militaire des USA. Sans son aviation sophistiquée, le cruel dictateur serbe, coupable de génocide aurait continué, au Kosovo, la « purification ethnique » commencée en Bosnie avec deux cent mille morts.

Hélas, l'Amérique, désormais sans rival, trop sûre d'elle, franchira en 2003 un pas fatal. En lançant sa guerre contre l'Irak, sans l'aval de Nations-Unies, George W Bush déchaînera la haine universelle des USA et provoquera la mobilisation du monde musulman. Cette invasion, je le crains, sera la première bataille d'une Guerre des Civilisations qui risque d'ensanglanter le XXI^e siècle.

Nous étions loin d'entrevoir un aussi sombre avenir, le 28 août 1958, tandis que nous venions de débarquer au Tennessee.

Sur le chemin de la maison de Mary Johnson, nous respirons un air assez désagréablement pollué. L'odeur d'acétone s'atténue quelque peu dans le quartier résidentiel. Celui-ci ressemble à ceux de toutes les petites villes américaines.

Le cinéma les a rendus familiers. L'*East Wanola Street* où s'élève la modeste villa de Mary ne fait pas exception à la règle : rue bordée d'érables, de platanes, de robiniers où en octobre (l'été indien) chantera une symphonie de couleurs ; villas en lattes de bois blanchies, plantées au milieu d'un gazon. Pas de clôtures entre les jardinets.



La ménagère qui balaie le trottoir ne saurait être américaine !

¹⁶ Lettre (octobre 1983) du dictateur libyen à Mitterrand, citée par Jacques Attali dans *Verbatim I*. Fayard, éditeur, 1993. Reagan rendit la politesse à l'aimable Colonel, dans le *New York Times* du 10 avril 1986, en le qualifiant de *mad dog of the Middle East*...



Passé le porche traditionnel, on accède directement au living-room toujours protégé par une moustiquaire.

Cette disposition nous vaudra la première scène burlesque de notre séjour.

En dépit de la prohibition annoncée, Mary nous offre immédiatement un whisky. C'est le premier que Renée ait jamais bu. Mais voici qu'on sonne à la porte.

- Ah, mon Dieu, fait Mary, j'avais oublié : c'est le laundry man. Il est aussi le marguillier d'une église, cachez vite votre verre. La loi n'est pas strictement observée, mais un professeur se doit de ne pas scandaliser un serviteur de Dieu.

Entre le livreur de la blanchisserie. Présentations. « Le professeur etc. ... »

- Ah, glad to meet you. What's your Church ?

La question s'adresse à Renée qui la comprend parfaitement mais panique devant ce qui passerait chez nous pour une singulière indiscretion. Elle me dit en français :

- Jean, il me demande quelle est notre église ! Qu'est-ce que je dis ?

Nous savons qu'il est indécent d'avouer en Amérique qu'on n'appartient à aucune religion. La devise de la nation gravée dans la pierre au-dessus du siège des juges, imprimée sur les billets de banque, n'est-elle pas « *In God we trust* », qu'on peut rendre par « C'est à Dieu que nous faisons confiance, ou que nous nous en remettons » ?

Je réponds à la place de mon épouse désarçonnée :

- Any

Je crois que j'ai traduit « aucune ». C'est la vérité pas bonne à dire. Mais si je fais preuve de franchise, je démontre que j'ai oublié une des subtilités de la langue anglaise et les bonnes leçons de mes maîtres. « Aucune » se dit *not any*, (adjectif) ou *none*, le pronom. Je me rends compte rapidement qu'en fait c'est « n'importe laquelle » que j'ai répondu, car l'employé de la blanchisserie sourit et me dit :

- Alors, vous pourrez venir à la mienne...

A partir de cet instant, sur le conseil de Mary qui ne fréquente apparemment pas d'église, puisque le hasard m'a soufflé une réponse assez neutre, je donnerai toujours la même à ceux

qui me posent la question pour ne pas me faire mal voir: *What's your church*. C'est l'une des premières que beaucoup de personnes posent après que l'on a décliné ses prénom et nom. Ma réponse attire la même invitation : *Then, come to mine* ! Il aurait été inconvenant, que nous révélions son incroyance.

Pour soixante mille habitants environ, la ville compte quarante-deux églises, dont une seule catholique, Saint-Dominique. Les autres rassemblent les différentes variantes protestantes : baptiste, méthodiste, presbytérienne, luthérienne, épiscopale (proche de l'Église anglicane), mormone. Il y a une *Church of Jesus Christ*, une *Church of Christ*, qui auraient pu faire douter que les autres ne se vouassent point au Rédempteur. Il y a une *First Church of God*, qui malgré sa prétention était la dernière construite et l'une des moins fréquentées, concurrencée par une *First Christian Church* et, plus encore, par la *First Assembly of God*. J'arrête ici mon énumération, bien incomplète. La Chambre de Commerce donnait le nombre de membres de chaque église ainsi que l'évaluation de ses biens. La plus fréquentée (2133 membres) et aussi la plus riche (289.000 \$ de 1958) était la *First* (oui, encore une « première ») *Baptist*. La *First Pentacostal Holiness* était la... dernière en fréquentation (25) mais pas la plus pauvre (6000 \$) qui était la *Morisson City Christian*, 5000 \$ malgré ses 80 membres.

Nous accepterons quelques invitations, d'abord par courtoisie puis par plaisir, car cela fait partie des expériences de mon séjour. D'ailleurs, j'aime les chants entonnés par tous les fidèles. Plongé dans le recueil qu'on me prête, je les accompagne à l'occasion. J'ai aussi remarqué qu'une telle invitation était une marque d'estime. La réunion dominicale au temple est un événement mondain. Après le service, pendant lequel les enfants suivent les cours de catéchisme, la *Sunday school*, on boit le café et grignote des petits fours. Il ne me sera malheureusement pas possible d'assister à un service dans une église noire dont le pittoresque et les rythmes m'auraient enchanté. J'aurais certainement mêlé les claquements de mes blanches mains aux « colorées ». Mais Blancs et Noirs auraient trouvé cette présence incongrue et probablement suspecte.

Bible Belt

Les églises jouent un rôle social éminent aux Etats-Unis. Elles créent des mutuelles, accordent des prêts à très faible intérêt, aident les familles en difficulté matérielle ou psychique. Les athées sont assimilés aux communistes, c'est-à-dire la pire engeance. Encore à la fin du siècle, l'anecdote suivante est significative. Dans sa fameuse émission télévisée *Inside the actors'studio*, James Lipton interroge les grandes figures du théâtre et du cinéma. On y appelle un chat un chat. Une star y avoue son alcoolisme, une autre son homosexualité. A la fin de l'entretien, James Lipton passe au questionnaire du « fameux » (dit-il) Bernard Pivot. On connaît la dernière question : « Si Dieu existe qu'aimeriez-vous lui entendre dire à votre mort ? » Ce doute quant à l'existence de Dieu ne peut passer à l'antenne devant des millions d'Américains. La question devient : « Si le paradis (heaven) existe, qu'aimeriez-vous que Dieu vous dise quand vous y arriverez ? »...

Les habitants de la région qui nous occupe sont particulièrement pieux. Nous sommes dans le *Bible Belt*. Au Tennessee, la loi Butler de 1921 a interdit d'enseigner le darwinisme dans les écoles publiques ! Un jeune professeur, Thomas Scopes, pour avoir enfreint la loi, a été condamné à cent dollars d'amende, la moitié de son traitement mensuel. Pendant notre séjour, la branche du Tennessee de l'Association des Professeurs d'Université a intenté une action pour l'abrogation de cette loi rétrograde, non pas au nom des impératifs de la science, mais parce qu'elle « s'oppose à la liberté de pensée et de parole garantie par la

Constitution », ce qui est aussi évident. La requête a été rejetée en 1959 ! Les attendus de la Cour affirmaient textuellement : « La théorie de l'évolution est contraire aux enseignements de la Sainte Bible et à notre mode de vie chrétien. » La loi Butler fut finalement abrogée en 1967. Mais en 1981, encore, un puissant lobby intégriste a réussi à faire voter, dans l'Arkansas, une loi imposant un enseignement du créationnisme en concurrence avec l'évolutionnisme. Ainsi, malgré les dernières trouvailles de la cosmologie, de la paléontologie et de la biologie, les écoles **publiques** devaient enseigner que l'univers avait été créé par Dieu en six jours, tous les êtres en leur forme actuelle. Tous les hommes descendent du seul Adam, d'où le nom d'Adamisme donné à cette théorie. Heureusement, la loi a été rejetée le 5 janvier 1982, comme contraire au premier amendement de la Constitution, en sa clause d'*Establishment of religion*.

Un sondage du *Southern Focus Poll* révélera, encore en 1996, que 66 pour cent des habitants du Sud croient que la Bible est « scientifiquement, historiquement et littéralement vraie »¹⁷ ... Plus curieux, encore, certains milieux universitaires professent la même opinion, si l'on en croit Guy Sorman ! Il rapporte qu'à Cornell (...) *une université en pointe, (...) des enquêtes d'opinion régulièrement conduites auprès des étudiants en biologie révèlent que les trois quarts d'entre eux croient soit en un créationnisme strict tel qu'il est décrit dans la Bible, soit que l'évolutionnisme a un but...*¹⁸

En plus du darwinisme, le mélange des « races » était aussi contraire au mode de vie du Tennessee.



¹⁷ Les archéologues israéliens réputés, Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman soutiennent, au contraire, que des événements comme la sortie d'Égypte et la conquête de la terre de Canaan, sont des légendes compilées au VII^e siècle avant J-C. Leur livre de 432 pages *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, traduit de l'anglais a été publié en 2002 par les éditions Bayard.

¹⁸ Dans *le Progrès & ses Ennemis*, éd. Fayard, p.74.

Un roman d'Erskine Caldwell *The Weather Shelter*, décrit bien la haine des *Braves Gens du Tennessee* (titre ironique de la traduction française) à l'égard d'un blanc, Grover Danford, qui a fait un enfant, Jeff, à une « négresse », Kathlee. En fait, il s'agit d'une institutrice métisse presque blanche. « La Bible ne permet pas à un Blanc de coucher avec une Noire » proclame le pasteur du village qui a dû mal lire le Livre Saint. Il entraîne des adeptes du *Ku Klux Klan* à pourchasser l'adolescent pour le lyncher. Le racisme des Noirs apparaît aussi dans la réaction du père de Kathlee : il refuse d'héberger son petit fils en fuite.

La réalité retrouvait la fiction. Le démontre l'arrêt, en 1959, d'un autre tribunal de Nashville, la capitale de l'Etat, connue alors pour la réplique grandeur nature en béton, du Parthénon et devenue célèbre pour sa *country music* et le nombre et la qualité de ses studios d'enregistrement. Le directeur-fondateur d'une école publique, Myles Horton était poursuivi sur plainte de témoins scandalisés. Un photographe a projeté devant la Cour un film montrant, comme le relate le journal dont j'ai la coupure sous les yeux, « différentes activités de l'école, près de Monteagle, notamment des *Negroes* et Blancs nageant ensemble dans le lac de l'école ». Ce photographe était mandaté, curieusement, par la Commission de l'Education d'un Etat voisin, la Géorgie.

Dans ses déclarations, le même espion racontait qu'il avait découvert une kyrielle d'attitudes « néfastes au pays ». Exemple : des *whites and Negroes* discutant en groupe dans la bibliothèque. « Les traditions sudistes m'ont enseigné, ajoutait-il, qu'il fallait garder les races séparées, fréquenter l'école, l'église et la *Sunday school* ». Un autre témoin dit « son sentiment que le directeur de l'école était intimement associé avec ces gens qui plaident pour la destruction des Etats-Unis tels que nous les avons connus ». Les idées de McCarthy restaient décidément vivaces. Pourtant le célèbre et malfaisant sénateur catholique qui pourchassait de nombreux artistes, accusés de sympathies communistes, avait été désavoué par son propre parti et blâmé, en 1954, par le Sénat. Trop tard pour un Charlie Chaplin qui avait quitté définitivement l'Amérique.

Le record du burlesque n'appartenait pas au Tennessee, mais à l'Alabama. Une bande dessinée pour enfants de moins de cinq ans racontait le mariage d'un lapin à poils blancs avec un lapin à poils noirs. L'Etat a ordonné aux bibliothèques publiques de les enlever des étagères de libre service : il considérait que cette histoire naïve portait atteinte au principe du ségrégationnisme !

Il est facile de traiter ironiquement ces réactions quand on appartient à un pays mono-racial. Le racisme, la xénophobie gisent au plus profond de la nature humaine. C'est la notion animale du « territoire ».

En 1950, à la recherche d'un logement à Châtelet, je parcourais les petites annonces. Un certain nombre offrant des appartements en location spécifiaient : *Italiens s'abstenir*. Bien sûr, je m'abstenais aussi ! Quand, à partir des années quatre-vingts, les immigrés africains ou les Turcs peupleront maints quartiers de nos villes et que le chômage sera devenu endémique, les manifestations de la violence raciste se multiplieront en Europe. Dans la belle région méditerranéenne qui attire tant de touristes, un quart des électeurs voteront pour un parti dont le seul programme sera : « La France aux Français, les immigrés dehors » ! Nous ne serons pas en reste en Belgique, une même proportion d'Anversois sera séduite par le slogan du parti néofaciste *Vlams Belang* : « La Flandre aux Flamands ». En Allemagne, des fanatiques mettront le feu à des habitations occupées par des Turcs. Des commandos se constitueront sur le modèle du haïssable *Ku-Klux-Klan* !

Oui, le racisme est en nous ! On entend trop souvent : « Je ne suis pas raciste mais... » Hypocrisie ! Je préfère dire : « Je suis raciste, comme tout le monde mais... je m'en rends

compte et je me soigne. » Ainsi, quand je vois un couple formé d'un Noir d'ébène et d'une Blanche, un je ne sais quoi me choque. La pensée m'effleure, vite repoussée, que la femme a mal choisi son compagnon, qu'elle n'en a pas trouvé de sa couleur... Une telle pensée, ne vous est jamais venue, ô lecteur ? *Hypocrite lecteur, mon frère*, écrivait Baudelaire ! Allons un moment de sincérité, voyons. J'ai bien avoué, moi !

Ségrégation

J'ai essayé de comprendre l'attitude des Blancs américains qui faisaient tout pour empêcher un bourgeois noir de s'installer dans un quartier « blanc ». C'est que, du jour au lendemain, la valeur des propriétés diminuait de moitié. Comment souffrir d'être ruiné ?

A vrai dire, le journal de ma petite ville d'adoption relatait les excès du racisme pour les déplorer. Les industries comme *Eastman Kodak*, parmi d'autres, avaient attiré de nombreux ouvriers et cadres du Nord à l'esprit plus large. Bien plus, des ingénieurs français et belges travailleront à la *Blue Ridge Glass Corporation* dont les actionnaires majoritaires sont la française *Saint-Gobain* et la belge *Saint-Roch*.

Les Noirs ne constituaient pas cinq pour cent de la population étant donné que les propriétés agricoles avaient toujours été trop petites pour employer de la main-d'œuvre servile, à l'opposé des Etats à coton. Ils étaient venus plutôt de Géorgie et fournissaient surtout la main-d'œuvre domestique à la bourgeoisie locale. L'année 1959-60 verrait les timides débuts de l'intégration scolaire. Les *colored* seraient admis partout insensiblement en commençant par la première primaire. Il n'en serait pas de même aussi tôt dans maintes villes du Sud. Ainsi, en octobre 1962, encouragés par le gouverneur du Mississippi, le raciste Ross Barnett, des émeutiers se sont installés sur le campus de l'Université de cet Etat pour barrer l'entrée des locaux au premier Noir inscrit, James Meredith. Deux personnes ont été tuées et vingt mille hommes de troupes fédérales ont été envoyés pour rétablir l'ordre !

La Géorgie s'est illustrée bien plus tard encore dans la lutte d'arrière-garde contre l'intégration. Un certain Lester Maddox tenait un *fried chicken* restaurant à Atlanta. En 1964, il a armé certains de ses clients de manches de pioches pour frapper tout « nègre » qui prétendrait manger dans son établissement. C'était l'année (seulement trente ans avant l'Afrique du Sud si décriée) où, enfin, le *Civil Rights Act*, signé par le Président Johnson, avait rendu illégale la ségrégation officielle ! En 1966, Maddox, en dépit de son inexpérience politique, est parvenu à se faire élire Gouverneur ! Ses discours, avant et après son élection, étaient empreints de rhétorique ségrégationniste qui, heureusement, n'ont pas été suivis d'actions pour retarder l'intégration. Blackboulé lors de l'élection suivante, il a ouvert une boutique pour touristes dans les faubourgs d'Atlanta où il vendait parmi d'autres « souvenirs », des manches de pioches miniatures autographiés !¹⁹

Avant le *Civil rights Act*, les terrains de jeux, les clubs sportifs, les crèches, les écoles de tous niveaux, les bibliothèques séparaient rigoureusement les « races »²⁰ dans le Sud. J'allais enseigner à la *Dobyns-Bennett High School*, à des Blancs. Les Noirs fréquentaient, au secondaire, la *Douglas High School*, d'un niveau nettement inférieur, comme nous allons le voir sans tarder.

¹⁹ Rapporté par John Shelton Reed et Dale Volberg Reed, deux de mes anciens élèves de *Kingsport*, dans *1000 Things Everyone should know about the South*, éd. Baltam Dell Publishing Group, Inc, New York, 1996. Leur idylle, terminée par le mariage, avait commencé à l'école...

²⁰ Je mets les guillemets, car le mot « race » ne convient pas. Il y a la « race humaine » dans laquelle on distingue plusieurs groupes.

Trois jours avant la rentrée des élèves, fixée au 1^{er} septembre, les professeurs se réunissent pour la préparer. Les nouveaux font connaissance. Des conférenciers viennent rendre compte de leurs expériences. L'un d'eux nous décrit longuement la manière d'utiliser le tableau noir ; un autre comment découper du papier pour confectionner de petits personnages. Ne me suis-je pas trompé d'école ? Ne suis-je pas entré par erreur dans la section primaire ? Non, je suis bien dans une *High school*, un lycée, école secondaire du cycle supérieur...

Pas de ségrégation à l'occasion de cette prise de contact avec l'année scolaire. Les professeurs « *colored* » étaient aussi conviés à *Dobyns-Bennett*. C'est la seule fois de tout notre séjour que j'ai vu une telle promiscuité. Un collègue noir, Oscar Gill, m'a demandé si je pouvais l'aider dans sa nouvelle mission, l'enseignement du français. Il donnait déjà musique et mathématiques, alors que ses collègues blancs se chargeaient d'une seule, rarement deux matières, comme en Europe. Il avait étudié quelques mois le français au cours de ses études. Je l'ai invité à la maison le dimanche suivant. Il est venu avec son épouse, une femme ravissante, elle aussi professeur de musique dans une école pour *colored*. Entre-temps, j'avais lu au micro d'un magnétophone, emprunté à *Dobyns-Bennett*, tout le contenu du manuel que nous utiliserions l'un et l'autre, *French for a Modern World*. Je me demande comment le pauvre prof a pu s'en tirer car je ne l'ai revu qu'une fois. Je l'ai rencontré Broad Street, me suis arrêté, lui ai serré la main et lui ai demandé des nouvelles de ses leçons de français. Il m'a paru gêné et s'est défilé aussitôt. Il m'a néanmoins envoyé un exemplaire des questions du « *six week test* ». Titre « Un examen en français (La semaine sixième ». « Part I - *La vocabulaire : donnez l'anglais* ». Suit une liste de 30 mots la chaise, la plume, etc), parmi lesquels *le déjeuner, l'orthographe* !

L'anglais tel qu'on le parle

J'entretenais les meilleures relations avec l'un de mes voisins, un sympathique retraité, ancien mécanicien, Hubert Quillen. C'était un homme simple qui émaillait son discours de fautes d'anglais que même un étranger découvrait aisément. Lors de notre première rencontre, il ne m'avait pas demandé quelle était mon église ; je crois que comme Mary, il n'en fréquentait aucune. Il m'avait dit en me serrant la main :

- Call me Hubert, Mr Nicaise. By the way, what's your first name ?

- John !

« Jean » était imprononçable pour l'Américain moyen. C'était d'ailleurs un prénom féminin, avec la prononciation universelle attribuée à un pantalon de vacher qui habille tant de gentlemen et de ladies aujourd'hui.

- Well, John, there're two things you must know. Never say « a Yankee », say « a damn Yankee »²¹. And never say « a Negro », say « a big fat nigger ». (Ne dites jamais « un Yankee », dites un foutu Yankee. Ne dites jamais « un Noir », dites « un gros nègre plein de soupe ».)

Il ajoutait :

« Ces foutus Yankees ne parlent pas la même langue que nous ! D'ailleurs, comment voulez-vous qu'on s'entende avec des gens qui mettent du sucre sur leur melon ? »

Je ne me suis jamais risqué à déguster ce fruit succulent en y mettant du sel, comme dans le Sud.

²¹ Contrairement à l'amalgame que l'on fait en Europe, le mot *Yankee* est réservé aux Américains du Nord, avec, dans le Sud, une connotation péjorative.

Hubert m'avait aidé dans la recherche et l'achat d'une voiture d'occasion, une *Plymouth* 1955, pour quatre cents dollars, c'est-à-dire 20% moins cher que je n'avais revendu mon Opel.



A la lumière des considérations linguistiques d'Hubert, je ne m'étonnais pas des difficultés que je rencontrais à comprendre mes interlocuteurs. Un Belge francophone visitant la France, pourrait aussi trouver qu'on ne parle pas la même langue que chez lui : les Français déjeunent quand les Belges dînent, ils dînent quand nous soupions. Nos chicons se transforment en endives, nos poêlons sont appelés casseroles, nos casseroles deviennent des « fait-tout ». Chez le boucher, le Belge se trouve en face de morceaux aux noms inconnus. Chez l'épicier, s'il a le malheur de commander cent septante-cinq grammes de riz, on le fixe avec des yeux ronds jusqu'à ce qu'il rectifie : cent soixante-quinze.

Quant à la langue américaine, un auteur facétieux, Frank Loxley Griffin avait pu écrire un pamphlet intitulé *Learn English Before You Go*, conseil donné aux Américains projetant d'aller en Angleterre !²² Certes, Griffin et Hubert exagéraient, on parlait à peu près la même langue partout mais avec des accents aussi différents que celui de Toulouse comparé à celui de Dunkerque. Les autochtones avaient un accent traînant comme les pales de leur ventilateur de plafond. Ils usaient d'expressions purement méridionales, émaillées de termes argotiques, le *slang*, qu'on n'enseigne pas dans nos écoles ni dans *Assimil*. Les jeunes, comme tous les jeunes, avaient leur jargon et parlaient plus « *slang* » que les adultes.

²² Un exemple de l'humour américain que je ne traduirai pas: *The American language, to be sure, is partially understood in England but the wise tourist, aware that this understanding is not universal, will take the precaution of learning at least a few words of the English vocabulary, before he ventures into the unknown.* C'est moi qui souligne.

Vous avez appris que dans *right, bright, night* (écrit parfois *nite* aux E-U), le *i* se prononçait comme *âie*. Pas au Tennessee ! Il faut faire entendre à peu près *râte, brât* et *nât*. Pour rendre le son du pronom personnel *I*, Margaret Mitchell l'écrit *Ah* dans *Gone with the Wind*.

Début septembre, Mary est partie pour la Belgique. Elle avait présenté Renée à ses relations, notamment à une vieille amie, notre voisine Rose Quillen, ancienne institutrice, qui travaillait maintenant à la poste. Elle serait notre mentor, notre *nounou* pendant tout notre séjour. Mary avait aussi familiarisé Renée avec la ville, les boutiques, notamment le supermarché, nouveauté pour un Belge en 1958. Elle l'avait promenée dans les environs et jusqu'en Virginie. C'est à la ville de Gate City, très proche, qu'elle achetait son whisky.

Le français de ce professeur de français était tout à fait élémentaire. Je n'avais pas à rougir de mon anglais, langue que je n'enseignais pas, moi. Ce n'est qu'en anglais que nous conversions. Passe encore pour moi, à l'aise partout. Mais Renée n'avait que trois mois de méthode *Assimil*, sans l'aide des disques, trop coûteux ! Trois mois qu'elle avait utilisés, certes, avec sa persévérance habituelle. Mais ce court apprentissage, sa timidité, son manque de confiance en ses capacités que je déplorai toujours, ne me semblaient pas l'avoir préparée à s'immerger dans une langue étrangère surtout face à un prof de français. Or, même quand ces dames étaient seules, c'est l'anglais qu'elles utilisaient ! Episode heureux, en fin de compte, car il donna l'assurance qui a permis à mon épouse de supporter l'énorme bouleversement provoqué à sa petite vie bien tranquille par un époux aventureux.

Fort marris du départ de Mary, car elle était charmante et nous nous étions attachés à elle, nous nous sommes donc retrouvés seuls dans la maison. Nous la lui avions louée à un prix intéressant mais elle n'avait rien du confort que nous nous attendions à trouver aux Etats-Unis ni de celui de notre demeure de Châtelet. Nous ne nous étions pas donné le mal de chercher un appartement plus confortable et probablement plus cher. Avec un seul traitement, particulièrement modeste au Tennessee, comparé à celui d'autres Etats, nous voulions faire un maximum d'économies pour pouvoir visiter une grande partie des États-Unis.

De toutes manières, nous disposions du minimum indispensable : deux chambres à coucher, une salle de bain, une grande cuisine. Le living-room était pauvrement meublé : un divan fatigué et l'indispensable rocking-chair. Pas de télévision pourtant déjà répandue, en 1958, dans presque tous les foyers. Une radio minable.

Il y avait aussi une pièce servant de bureau où Mary avait rassemblé un fourbi qui le rendait inutilisable. Je ne me souviens pas s'il s'y trouvait une bibliothèque. En tout cas, je n'y ai jamais emprunté un seul livre.

La vieille chaudière à vapeur du chauffage central au gaz naturel nous en voulait. Quand le thermostat, réglé la nuit sur 60° Fahrenheit, lui ordonnait de se mettre en route, les radiateurs en fonte, trop brusquement dilatés, protestaient en émettant des claquements qui nous réveillaient.

Un nouveau monde... scolaire

Les débuts de mon enseignement ont été extrêmement pénibles. Je vivais dans l'angoisse, dormais mal, faisais des cauchemars. On m'avait bien dit que la façon européenne d'enseigner ne pouvait convenir en Amérique. D'abord, pas question d'apostropher les élèves par leur nom de famille, mais par leur prénom et pour beaucoup par son diminutif : *Joe, Phil, Dottie* (pour Dorothy), *Kate*, etc. Pourquoi s'en étonner quand on sait que les

Américains appelaient leur Président *Ike* et plus tard, l'appelleront tantôt *Jimmy* (Carter), tantôt *Ron* (Reagan) ou encore *Bill* (Clinton).

Les élèves n'avaient pas l'attitude respectueuse des Européens à l'égard de leur professeur. Rappel, nous sommes en 1958 ! Nos garçons n'agressaient pas encore leurs profs dans les couloirs ou dans la rue ! Ils portaient encore veste et cravate, nos filles devaient cacher leur robe sous un tablier. Les *boys*, à Kingsport, se contentaient de la chemise et d'un pantalon de toile, et les *girls* rivalisaient d'élégance. La mode voulait qu'elles vêtissent d'amples jupes évasées gonflées par trois ou quatre jupons empesés. C'était un plaisir de voir le balancement rythmé de ces jupons tandis qu'elles gravissaient avec légèreté les marches du parvis de l'école ! Dommage qu'une autre mode ait, plus tard, instauré la tenue unisexe quand ce n'est pas, avec ses *jeans* exprès déchirés, celle empruntée aux clochards qui n'attendent même pas Godot. L'élégance vestimentaire de l'époque ne cadrait pas toujours avec une exquise urbanité. Outre que les élèves mâchassent de la gomme aux cours, ils vous claquaient les portes battantes au nez. Au début, comme font les gens bien élevés chez nous, je les maintenais ouvertes pour l'étudiant qui me suivait. Puis j'ai fait comme tout le monde.

Quant au chewing-gum, j'ai essayé de l'interdire, car je suis intolérant à l'égard de cette manie que je trouve vulgaire. Aux cours de français, j'ai prétexté que l'on ne pouvait bien articuler avec une chique en bouche et que la courtoisie française prohibait (cela a bien changé !) le mâchouillage perpétuel. Mais mes ouailles rétorquaient que le prof de diction, Miss Nancy Necessary, chiquait en enseignant. Je suis arrivé au moins à réduire l'amplitude du mouvement des mâchoires de ceux qui tentaient de se réfugier dans la clandestinité.

En latin, je n'avais pas d'arguments étant donné le caractère peu oral de l'étude de cette langue morte, sinon que l'invention du chewing-gum était postérieure à l'époque de César et même d'Auguste ! Mais lors de la semaine « *a dime for crippled children* », au cours de laquelle, on disposait dans chaque classe un tronc en faveur des enfants handicapés (heureuse initiative sociale !), j'avais obligé tout chiqueur à jeter dix cents au tronc. La mesure n'avait pas été mal accueillie, puisque c'était en faveur d'une œuvre. Les avarés avaient retiré leur chique mais quelques généreux jetaient en entrant leur « *dime* » dans la boîte en me disant dans un sourire :

- Comme cela je pourrai chiquer...

Que voulez-vous que le professeur désarmé fit ? Qu'il sourît !



Lorsque des élèves me rencontraient en rue, soit ils ou elles m'ignoraient, soit ils, ou plutôt elles, me faisaient de grands signes accompagnés de bruyants « *Hi Mr Nicaise* », même si elles déambulaient sur le trottoir opposé de la *Broad Street*. Elles m'adressaient aussi avec force gestes le même « *hi* » (prononcez *hai*) joyeux si elles m'apercevaient d'une des voitures qui, le samedi soir, descendaient et montaient la rue principale en un étrange et ininterrompu va et vient : *passaggiata* à l'américaine ! Parfois, en classe, je découvrais des réactions franchement amicales. Mais elles étaient tout de même assez rares et les moments plaisants plutôt exceptionnels.

J'ai montré plus haut que le professeur sûr de soi établit naturellement son autorité. En Belgique, je sais exactement comment m'y prendre. Je connais et l'argot scolaire et le wallon. Mon oreille fine entend les réflexions éventuelles de mes élèves en quelque jargon qu'elles s'expriment. Enfin, *nourri dans le sérail*, j'en connais les détours, les codes, les limites à ne pas franchir. Ici, rien de pareil. Je n'étais jamais certain de bien comprendre mes élèves quand ils me parlaient un anglais correct. D'ailleurs, savais-je s'il était correct ? J'ignorais tout du jargon scolaire, du langage « jeune », du patois local et aussi des mots, des syllabes qu'il faut éviter de prononcer à cause de leur double sens. Apprend-on à l'athénée que *cock* n'est pas seulement un gallinacé mâle mais est une des expressions pour désigner le phallus ou, mieux le « *zob* », pour choisir un terme phonétiquement proche dans la longue liste des mots populaires désignant en français cet organe dont les mâles sont fiers souvent dans la mesure où ils en parlent plus qu'ils n'en usent. Même l'innocent *baby* a un double sens et aucun professeur d'anglais, jamais, n'apprend à ses élèves que *to screw* ne signifie pas seulement « visser », mais aussi « baiser » ou mieux, « *tringler* » ! Ce ne sont qu'exemples parmi d'autres ambiguïtés qui m'échappaient. Un accent tonique mal placé peut modifier le sens d'un mot, comme d'une manière moindre en italien. Plus d'une fois je n'ai pas compris la cause d'une brusque hilarité générale que je n'avais pas sciemment provoquée. Je dois dire que c'est surtout lors de cette pénible expérience que j'ai décelé pourquoi certains collègues étaient chahutés : ils avaient conscience de quelque faille. A tort ou à raison, ils n'étaient pas sûrs d'eux.

On ne me chahutait pas vraiment. Je crois que les élèves américains étaient plus espiègles, habitués chez eux à observer discipline assez bon-enfant, que portés au chahut méchant²³. Car il entre de la méchanceté dans certains chahuts. Mes élèves ont été très étonnés quand, me conformant aux usages belges, je les ai envoyés au tableau pour réciter leur leçon ! J'ai dû y renoncer.

Mes cours de français se déroulaient beaucoup mieux que ceux de latin : je n'y parlais que français, comme il se doit. Il faut dire que je me faisais presque mieux comprendre de mes débutants qu'en seconde année, où la prononciation enseignée par Mary n'avait avec la française, même teintée de mon indéradicible intonation wallonne, que des rapports très éloignés.

Pour le latin, j'ai bien dû me conformer à la prononciation utilisée par Mary, car je n'avais que deux secondes années. J'ai déjà eu l'occasion de dire que la version est surtout un exercice de langue maternelle, même s'il suppose, bien entendu, une connaissance au moins élémentaire de la langue source. Or, d'évidence, mes élèves connaissaient mieux les nuances de l'anglais que leur pauvre professeur de latin. Le rapport de forces était inversé. En dépit de mes longues soirées de travail de préparation, à l'issue d'épuisantes journées, je me faisais parfois reprendre légitimement par l'un ou l'autre, sans hostilité ni moquerie, mais cela me désarçonnait, me déforçait. Je pense, en outre, que les classes de latin étaient bien moins motivées que celles de français.

Une anecdote montrera les difficultés de communication qui parfois ralentissaient le cours. On étudiait les pronoms démonstratifs et indéfinis. J'inscris au tableau, dans les trois genres, le pronom « *idem, eadem, idem* », dont on sait qu'il signifie *le même, la même*. Je traduis donc oralement, *the same* (prononcé *séme*, comme je l'ai appris).

- What do you say ? (What d'ye saï)
- The same (séme, en articulant)
- What d'ye saï ?

Je me décide, un peu tard, à écrire « *the same* » au tableau.

- Ah yah, the saïme, I got it, 'sciouse me seuh (sir) !

Il faut savoir que tous les cours des trois années du cycle supérieur sont à option. La semaine scolaire s'étend sur cinq jours, du lundi au vendredi, sans congé intermédiaire d'un après-midi. Chaque journée comprend six périodes de soixante minutes, réparties également entre matinée et après-midi. On ne connaît pas nos « récréations ». Les élèves ne doivent consacrer que cinq périodes à un cours. Ils sélectionnent quatre matières. La cinquième, l'anglais, est la seule obligatoire. Ainsi, qu'ils choisissent musique chorale, géométrie, algèbre (jamais ces deux derniers la même année), biologie, chimie (id), « *band* », espagnol, etc., ils ont toujours cinq heures par semaine dans chaque matière tout au long de l'année. Mais ils ne sont pas obligés de continuer la deuxième année dans aucune de ces branches. Ils peuvent donc se contenter d'étudier en classe « *sophomore* » du français élémentaire, en « *junior* », du latin élémentaire, et en « *senior* », la dernière année, de la biologie sans avoir fait de chimie. Ils peuvent très bien aussi terminer leur secondaire sans avoir étudié, au cycle supérieur, les mathématiques, les sciences ou l'histoire, exception faite de l'histoire américaine obligatoire en classe « *senior* », notre rhétorique. Quand la Belgique, avec

²³ Une élève m'écrira: We sometimes are fussy but, honestly, all of us do love ya (=you!). Déclaration d'amitié inconcevable en Belgique !

l'enseignement « rénové », introduira les options, nous garderons, au cycle supérieur, beaucoup trop de matières obligatoires, à commencer par la religion ou la morale.

Il n'y avait même pas de cours d'éducation physique inclus dans l'horaire scolaire proprement dit. Ils étaient remplacés par les sports, hors curriculum. Pas de cours de religion, réservés à la *Sunday School*. Pas de prière quotidienne contrairement à ce qui existait dans d'autres écoles et qu'une campagne des conservateurs veut réintroduire au début du XXI^e siècle ! L'intrusion de la religion se limitait à une demi-heure de prêche, le lundi, par un des nombreux « révérends » de la ville, à tour de rôle. La séance se déroulait dans la salle de basket-ball. Les mille élèves et leurs professeurs étaient tenus d'occuper les gradins, sans possibilité d'exemption.

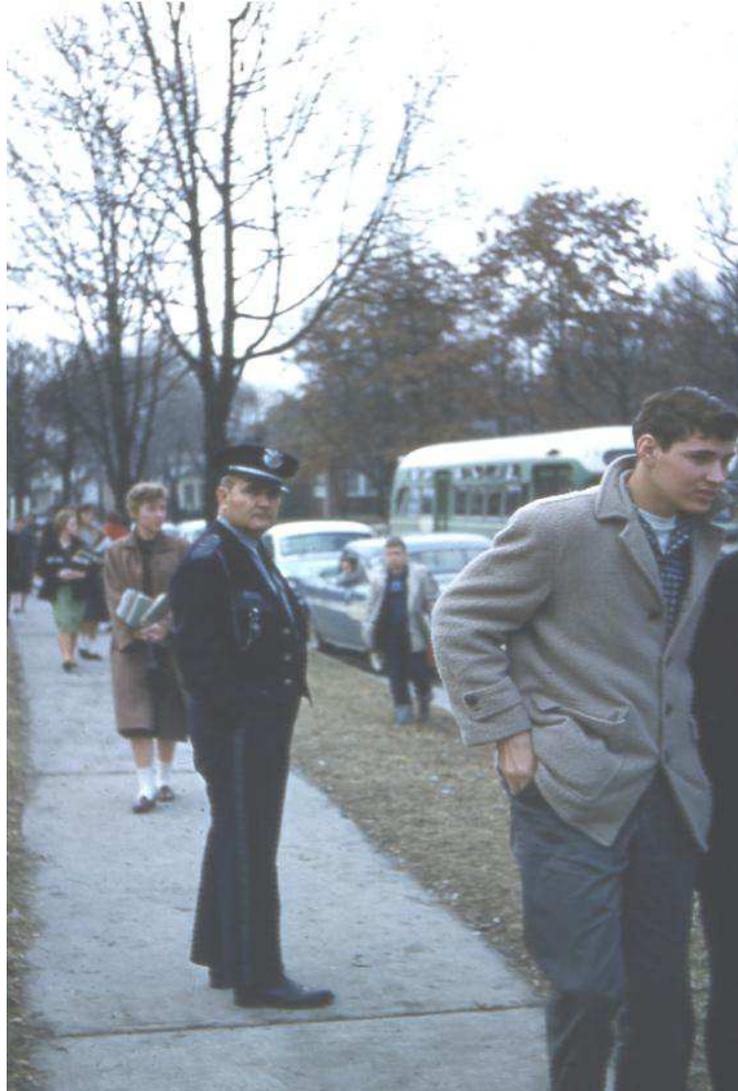
J'admirais le talent de ces « *preachers* », exclusivement protestants, qui avaient affaire à un auditoire peu réceptif. Sur un ton bonhomme, ils commençaient généralement par commenter le dernier match de foot ou basket-ball. Puis, habilement, en tiraient la leçon de morale religieuse qu'ils avaient mission de transmettre.

La seule période non consacrée à un cours, se passe soit à l'étude, soit à des activités auxiliaires dans l'administration de l'école. Le *study hall*, surveillé en permanence par le même éducateur haut perché, jouxte une magnifique bibliothèque gérée par une bibliothécaire professionnelle *full time*. Elle est aidée par quelques-uns de ces auxiliaires. Les élèves vont et viennent en silence de leur place aux étagères libre-service. Un rêve, cette bibliothèque et sa bibliothécaire présentes dans toutes les écoles américaines et scandaleusement absentes dans presque toutes les belges.

Hormis le costaud chargé de l'étude, il n'y a pas de surveillant. On ne pénètre pas dans les locaux avant le coup de cloche, précédé du salut au drapeau hissé par deux jeunes garçons. A la fin de chaque cours, les élèves se répandent bruyamment dans les couloirs tapissés d'armoires, les « *lockers* »²⁴. Des couples se forment qui déambulent la main dans la main.

L'absence de surveillant est compensée par la présence quasi permanente d'un policier détaché par la ville, Mr Coward, surnommé *Dutch*. En dehors de ses rondes à l'extérieur des bâtiments, c'est lui qui apprend à conduire à des gamins qui n'ont parfois que quatorze ans. Le permis est accordé normalement à partir de seize ans et parfois à quatorze pour les orphelins de père ! Mais dans cette dernière hypothèse, seulement pour le trajet entre le domicile, d'une part et l'école ou le supermarché d'autre part ! Il y avait donc pas mal d'élèves qui venaient en classe en voiture. En redémarrant, si Dutch ne se trouvait pas dans les parages, comme ici, ...

²⁴ Armoires vestiaires métalliques individuelles fermant avec un cadenas à secret. Les élèves y prennent le manuel du prochain cours à chaque changement. En fin de journée, huit sur dix y remettent livres et cahiers et ne travaillent pas leurs cours à domicile. Le cartable est un accessoire inconnu.

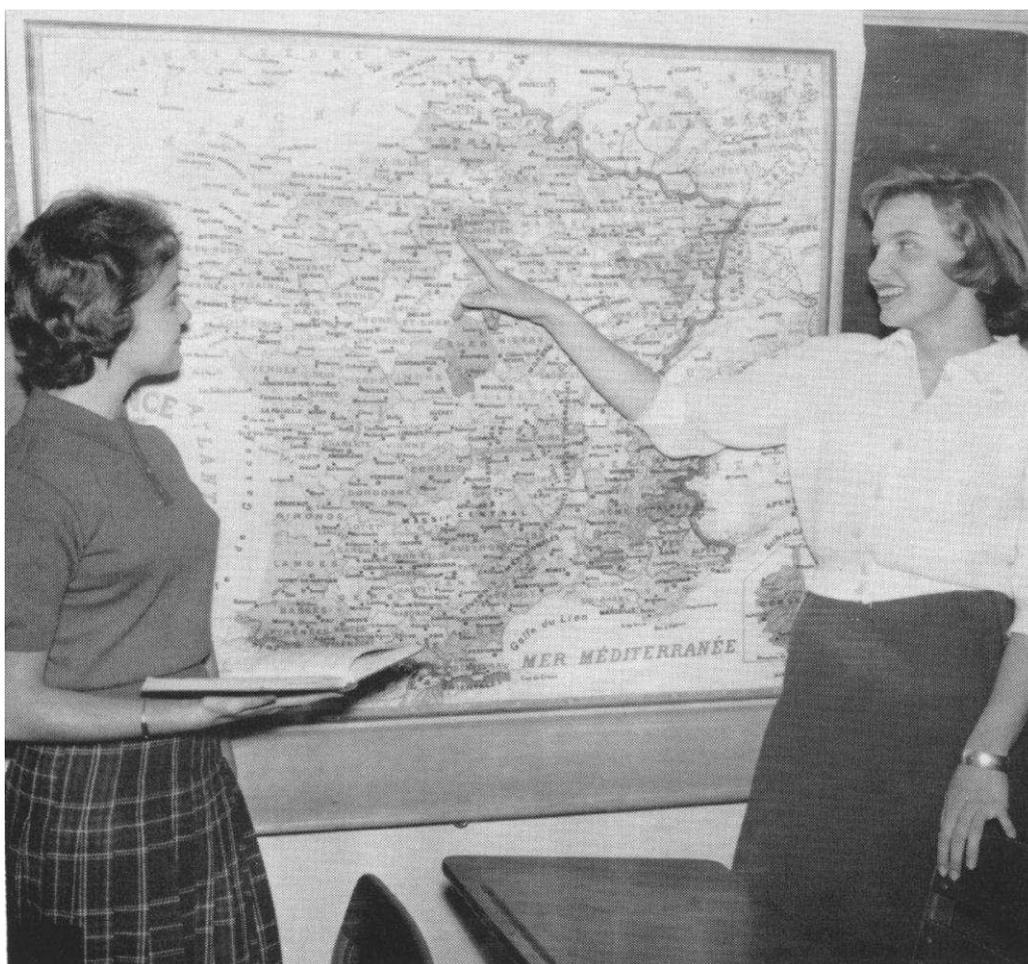


...ils accélèrent brutalement pour faire crisser les pneus et épater les copains. Les non-motorisés pouvaient tous profiter du *school bus*, un service parfaitement organisé. Ces bus sont, à travers les Etats-Unis et même au Canada, tous pareils, d'un jaune bien visible. Une loi fédérale interdit de les dépasser quand ils sont à l'arrêt : sage mesure. Ils prennent et ramènent tous les élèves à proximité de leur domicile. La législation de l'Etat du Tennessee prévoyait que les enfants devant parcourir plus de deux miles pour atteindre le *school bus* ou autre moyen de transport public, étaient dispensés de l'obligation scolaire ! Or, dans les campagnes cela arrivait assez fréquemment. Les paysans des montagnes étaient encore souvent illettrés : le nom qui les désignait, *Hillbillies*, que je me risque à traduire par « Jeanfoutres des collines », était nettement péjoratif.

Les professeurs avaient aussi un horaire de cinq cours journaliers, avec une période libre qu'il convenait de passer dans l'établissement. Le poids de ces vingt-cinq heures semaine était donc déjà considérable pour un autochtone. C'était un choc, au départ, pour le professeur d'échange, gâté par ses six ou sept demi-journées de présence se partageant vingt ou vingt-deux périodes de cinquante minutes, c'est-à-dire dix-sept à dix-huit heures effectives auxquelles, d'un côté comme de l'autre, il faut ajouter, évidemment, les heures de recherche, de préparation et de correction à domicile. Chaque professeur devait encore compter avec de nombreuses activités hors cadre : mentor d'un « club » de diction, de cuisine, de théâtre, de

photographie ; animateur du journal de l'école, *Indian Tribune* ; édition de l'annuaire de fin d'année ; *sponsoring* des *cheer leaders*, du club des *Futur Business Leaders of America*, de l'*Amateur Radio club*, etc. Pendant les quarante minutes de l'interruption de midi, on voyait des profs attablés avec leurs élèves dans une classe, le sandwich à la main, en train de discuter avec animation.

J'avais en charge le club de français. J'y ai montré mes films et mes diapositives. Comme l'école disposait de plusieurs pianos, j'ai chanté et fait chanter outre *A la claire Fontaine*, *Douce France*, bien sûr, et *Boum, quand notre cœur fait boum* du merveilleux Charles Trenet.



On comprend que les cœurs fassent boum à la vue de si charmantes clubistes.

Il y a débauche de congés en Europe. A Dobyms Bennett, nous avons, au premier trimestre, en tout et pour tout, deux jours à *Thanksgiving* ! Au second, après les deux semaines de Noël, pas un seul « break » jusqu'à Pâques dont les « vacances » allaient du Vendredi Saint au lundi, soit deux jours en plus du week-end habituel. Au troisième trimestre, pas un seul jour, ni Ascension, ni Pentecôte, ni Premier Mai, ni Huit Mai. On célébrait la fête du travail en travaillant et on commémorait de même les grands événements chrétiens, civils et militaires.

L'école du soir aurait voulu ajouter à mes lourdes tâches celle de professeur de français pour adultes. J'ai refusé, je n'aurais rien pu ajouter à mon labeur premier²⁵. Mon refus n'a pas été apprécié.

Le prof avait évidemment, tout au long de la semaine, les mêmes élèves aux mêmes heures, dans le même local. Ainsi dans la *room 202* que j'avais garnie de cartes et d'affiches françaises, et où l'on me découvre avec Mary.



Je devais affronter la même classe de latin tous les jours à la dernière période, fourbu face à des élèves fourbus (*pooped* en *slang*) et nerveux. Le vendredi, fatigue et énervement étaient portés à leur comble. Un quart d'heure avant la fin du dernier cours, le haut-parleur installé dans chaque local appelait les musiciens du *Band* de l'école pour la répétition de l'hymne de l'établissement.

²⁵ *L'Indian Tribune*, mensuel avec photos et publicité pour le financer, publié comme un vrai journal par un club d'élèves fort aidés par un professeur, m'avait présenté dans son numéro d'octobre : « *Teaching French and Latin (and deciphering our slang) keeps Mr Nicaise busy* ».



Défilèrent aussi les *cheer leaders* pour répéter les gesticulations destinées à conduire les vivats des supporters de l'équipe scolaire de football, la seule de la ville.

Un jury de professeurs élitait quatorze jeunes filles parmi vingt-cinq candidates. Elles devaient être bonnes élèves, avoir bonne réputation et, évidemment, évoluer avec suffisamment d'entrain et de grâce. Leurs condisciples choisissaient les sept élues parmi les quatorze des profs.

Que faire avec une classe amputée de cinq ou six élèves ? Ceux qui restaient étaient comme sur des *starting blocks*, prêts à foncer vers la porte au premier son de la sonnerie de fin de cours, de fin de semaine. D'ailleurs, la sonnerie de chaque fin de période agissait comme un couperet sur toute phrase entamée et comme un ressort sur les boys et les girls lancés vers la sortie, tandis que mes petits Belges savaient qu'ils devaient attendre mon propre signal pour courir à la récré.

Un jour, un élève de la dernière période du vendredi, moins pressé que les autres, s'arrêta à ma hauteur et me dit :

- Vous avez eu une rude journée (a tough day), Mr Nicaise...

Le brave gosse !

Ces gestes d'amitié, voire de familiarité, n'étaient pas rares et parfois, il faut le dire, assez inattendus. Une élève, Judy Noël, en quittant le cours, m'a tiré la cravate, sans y mettre aucune malice. Je lui étais sympathique, voilà tout et elle me le faisait savoir à sa manière. Un soir, Renée et moi assistions à un match de basket-ball, car nous voulions nous mêler à un maximum d'activités de l'école. Du haut du gradin supérieur de la magnifique et immense salle de gym, une de mes élèves, me passa la main dans les cheveux :

- Hi, Mr Nicaise ! Hello M'am !

C'était une de mes meilleures en français, Jo Royall, et je la savais très attachée au cours.

Questions et réponses

J'avais souhaité connaître dès la première leçon ce qui avait motivé le choix de ma langue plutôt que l'espagnol, par exemple. A la petite fiche que je faisais établir traditionnellement en Belgique, j'avais donc ajouté : *Why did you chose French ?* » Parmi les réponses, on trouvait « Parce que j'ai voulu saisir l'opportunité de l'apprendre de la bouche d'un « Français » puisque j'étais pour tous le « *French teacher* », ce qui signifie aussi bien professeur français que prof de français. Je n'allais pas chicaner. Ce n'est qu'au cours de latin que j'ai bien spécifié ma nationalité quand on traduit la célèbre phrase de César : « *De tous les peuples de la Gaule, les Belges sont les plus braves.* » Curieusement, leur manuel illustre l'*oppidum* des Aduatiques par la citadelle de Namur !

La réponse la plus fréquente à ma question était : « Parce que je voudrais visiter la France ». La plus curieuse vint d'une mignonne de dix-sept ans, Carol, rouge à lèvres, ongles vernis flamboyants et rimmel, comme la plupart de ses camarades :

- Parce que le français est la langue de l'amour, et je suis très romantique.

Je croyais jusque-là que la langue de l'amour était l'italien. C'était du moins l'opinion de Voltaire. Dans une lettre à Marie-Louise Denis, on lit : *Je ne m'étonne pas que vous écriviez si bien en italien. Il est convenable et juste, ajoutez-il, un tantinet coquin, que vous soyez connaisseuse de la langue de l'amour.*

Enfin puisqu'on m'apprenait qu'en Amérique c'était le français, je me félicitais d'enseigner un aussi délicieux langage !

Quelque temps après, je rappelais pour la dixième fois la différence importante pour une lecture correcte, entre l'accent aigu et l'accent grave. Carol que je voyais pensive depuis quelques instants, lève le doigt. On m'avait dit qu'il fallait toujours répondre aux questions des élèves, quelles qu'elles fussent.

- Oui, Carol ?

- Is't true...

- En français, Carol !

- Est-ce... euh... vrai que les Français sont les plus bons euh... amants du monde ?

- On dit les meilleurs, Carol.

En Belgique la classe se serait tordue de rire et l'interromptrice aurait été tancée. Ici, on attend sagement ma réponse sans plus se préoccuper du sexe des accents. En tant que supposé Français, je me rengorge :

- C'est l'opinion générale, Carol, mais je ne suis pas qualifié pour la confirmer.

- Et pourquoi sont-ils les plus...euh... les meilleurs ?

Je pense rapidement au *Kamâsutrâ*. Ce n'est pas les Français qui l'ont inventé. Il faut trouver une réponse satisfaisante pour la virilité et la libido françaises et suffisamment scolaire pour la décence pédagogique.

- Carol, c'est simple, parce qu'ils parlent tout naturellement la langue de l'amour !

La jolie Carol s'est mariée avant la fin de l'année scolaire quoiqu'elle n'eût pas eu le temps de bien savoir une si merveilleuse langue. Elle a dû quitter l'école, comme c'était la règle imposée à tous, à Kingsport. Règle fort controversée, elle avait fait l'objet de plusieurs articles du *Kingsport News*. Le journal rapportait les opinions des adversaires et des partisans de cette mesure inique. Un quotidien de Californie, rendrait compte, à la fin de l'année scolaire, de l'esprit de tolérance d'une école de cet État, sous le titre : *Mother of Triplets is High*

School Grad. En effet, cette jeune et prolifique maman, Linda Sue Voss, figurait avec fierté parmi les 469 diplômés d'une école de Redlands. Au journaliste qui l'interrogeait, elle révélait qu'avec son mari, 19 ans, absent ce jour-là pour cause de *baby sitting*, elle poursuivrait ses études à l'Université. On ne précisait pas si les heureux parents emmèneraient leurs trois jumeaux sur le campus !

J'espère que notre Carol, exclue de l'école sans même avoir fait un seul bébé, (enfin, peut-être y avait-il « un polichinelle dans le tiroir »... *a bun in the oven* !) a filé le parfait amour en dépit de ses lacunes dans la langue d'icelui !

Heureusement, les questions posées par les élèves n'avaient pas toujours le caractère saugrenu de celle de Carol. Beaucoup s'intéressaient à la France et à ses habitants. Dès la première leçon, j'ai affirmé que le béret était un couvre-chef très minoritaire et plutôt rural, c'est-à-dire porté pas nos *hillbillies*, que les Français ne mangeaient pas des escargots tous les jours et ne nourrissaient par leurs bébés au pain trempé dans le vin.

Un soir fut organisé, selon la coutume, un raccourci de la journée scolaire à l'intention des parents. Les cinq cours réduits à un quart d'heure étaient donnés en présence d'un petit groupe de parents attentifs, assis sagement dans le fond de la classe. Mes leçons obtinrent un succès de curiosité. On voulait voir et entendre l'*exchange teacher*. Au premier cours de français, je distinguais une maman qui répétait les phrases, *mezza voce*, avec une application que n'avait pas son fils. Puis, je l'ai vue accompagner avec un plaisir non dissimulé le morceau de bravoure de la mini-leçon, la chanson *Au Clair de la Lune*. Son fils, qui voulait être appelé *Chip* bien qu'il s'appelât Albert, était le cancre de la classe et au lieu de l'accompagner dans ses pérégrinations de cours en cours, elle était restée pour suivre mes autres leçons. A la fin de la soirée, elle est venue me trouver. Sans craindre l'hyperbole, elle me dit que j'étais un merveilleux (*wonderful*) professeur.

- Je souhaiterais prendre des leçons particulières.

J'étais flatté non seulement par la reconnaissance de mes talents pédagogiques mais peut-être, par l'idée que mes capacités supposées de *French lover* avaient séduit une jeune et jolie Américaine. L'étude du français devait être un prétexte. J'ai répondu que je ne donnais pas de leçons particulières mais que ma femme serait ravie de le faire et je lui ai donné mon numéro de téléphone. J'étais persuadé que Judy, ainsi s'était-elle présentée, ne donnerait pas suite à son projet d'apprendre le français à partir du moment où les leçons se limiteraient à d'austères exercices linguistiques. Renée le pensait aussi au point de ressentir un petit pincement de jalousie au cœur quand je lui ai fait part de mon succès.

Eh bien ! Judy appela dès le lendemain mon épouse et devint la première d'un quarteron d'élèves, enfants, adolescents ou dames de la bonne société Kingsportoise. En conséquence, Renée fut invitée un peu partout et se créa un réseau de relations très sympathiques. Mes collègues, en revanche, ne souhaitaient pas prolonger hors de l'école les rapports purement professionnels qui nous réunissaient à la salle des professeurs... mâles. Car il y avait une *male teachers room* et une *female teachers room* ! Il faut dire que mon statut d'étranger - de « Français » ? - m'a donné le privilège d'être invité dans le salon de ces dames également. Mais je m'y trouvai toujours le seul mâle.

Relations publiques

Les cocktails, les dîners, les soirées bien arrosées dans cet Etat prétendument sec, je les dois donc aux *public relations* de mon épouse. Je lui dois aussi d'avoir été sollicité pour une quantité de « lectures » illustrées de diapositives dans un tas de cercles en majorité féminins, *Book Club*, *American Association of University Women*, *Beta Sigma Phi Sorority*, *Daughters of the*

*American Revolution*²⁶, *United Daughters of the Confederacy*²⁷, *Business and Professional Women Voters*. Peut-être ai-je oublié l'un ou l'autre club. Une année n'aurait pas suffi à apporter à tous les lumières conjuguées de ma science et de mon projecteur : il y avait plus de cinquante clubs et associations. Or j'ai aussi été sollicité par des organismes officiels comme l'Université de Johnson City où j'ai reçu un excellent accueil.

Je faisais toujours de très courts exposés, puis me soumettais au jeu des questions. Au bout de peu de temps, je prévoyais les questions et les réponses qu'il fallait leur apporter. La plus fréquente demandait pourquoi, à mes yeux, les Américains étaient les mal-aimés de la planète. En effet, un peu partout dans le monde, des mécontentements populaires se terminaient parfois par l'incendie d'un centre culturel américain, geste stupide de foules ignorantes, ou par le saccage des locaux d'*American Airways*. Envoyé en mission en Amérique du Sud par le Président Eisenhower, le vice-président Nixon avait subi les outrages d'une populace qui avait lapidé sa limousine.

Je répondais en trois points à la question posée :

1. Les gens pèchent souvent par ignorance. Ils n'ont pas le privilège de découvrir, comme moi, l'Amérique profonde. La plupart du temps, ils ne la connaissent et ne connaissent ses habitants que par ses plus mauvais représentants, les militaires et les touristes. La caméra sur le ventre, ceux-ci étalent un peu trop leur bonne santé et leurs dollars, en s'imaginant, en outre, que le monde entier comprend l'anglais.

2. Les pauvres envient les riches et finissent par les détester.

3. Enfin, non seulement on constate que les Américains conservent jalousement leur « *way of life* » à l'étranger, mais on a le sentiment qu'ils veulent exporter, voire imposer ce mode de vie au monde entier comme leur *Coca Cola*. J'ajoutais généralement qu'après tout c'était aux soi-disant conquies de résister et de continuer à jouir de leur vin, de leur bière ou de leur *Orangina*, de leur *Wolkswagen* ou *Deux-chevaux*. Je ne pouvais savoir qu'un jour même *Orangina* serait convoité par *Coca Cola* !

J'insistais tout de même sur le fait que la grande majorité des Européens gardaient toute leur reconnaissance à leurs libérateurs et considéraient avec émotion les innombrables tombes des *GI* qui avaient sacrifié leur vie pour la sauvegarde de la liberté. A un auditoire universitaire, je rappelais la trame de la fameuse comédie de Labiche, *Le Voyage de Monsieur Perrichon*, et la remarque du perfide Daniel à l'honnête Armand : *Un imbécile est incapable de supporter longtemps cette charge écrasante qu'on appelle reconnaissance*. Bien entendu, ajoutais-je, l'Europe n'est pas peuplée que d'imbéciles.

Nous avons aimé l'Amérique et les Américains. Nous nous sommes fait des amis très chers, mais aucun parmi les enseignants. On nous a dit que c'était peut-être parce qu'ils avaient un complexe vis-à-vis de l'Européen, de son bilinguisme, complexe que ne partageaient pas les intellectuels, médecins, ingénieurs, tous aussi unilingues, dont Renée fréquentait les épouses et qui nous ont souvent invités chez eux pour cocktails ou dîners.

Les enseignants, à une exception près, jamais. Le « Principal », Elery Lay, nous a fait visiter son champ de tabac.

²⁶ Ces "Filles de la Révolution américaine" forment une sorte de noblesse du Nouveau Monde puisque qu'elles descendent des premiers Européens installés sur le sol américain, de la chevalerie qui a combattu les Anglais et créé les États-Unis.

²⁷ Une "noblesse" moins ancienne puisqu'elle groupait les descendantes des combattants sudistes de la Guerre de Sécession. Elle pouvait néanmoins compter dans ses rangs des membres du groupe précédent.



Il nous a dédié son roman, *That Reek of Sin*. Le prof de comptabilité, Finley B. Elliott, m'a invité à une partie de pêche (miraculeuse, car j'ai réussi à ferrer **un** poisson) ; quelques collègues m'ont prié d'assister à un service dominical de leur église. Une seule, Sarah G. Pauley, professeur de sciences économiques avec laquelle j'avais sympathisé et qui prenait plaisir à me parler *slang* pour jouir de mon embarras, nous a invités, peu avant notre départ, à un dîner d'adieu. Ce fut une soirée mémorable ! Avec une autre collègue et son mari, Mrs and Mr Tom Browder, nous sommes allés au Country Club. Comme dans tous les restaurants du Tennessee, on n'y servait pas de boisson alcoolisée. Le mari de Sarah, un ingénieur, a donc commandé de l'eau gazeuse puis, d'un sachet de papier gris, a tiré une bouteille de *Kentucky straight Bourbon Whiskey* dont nous n'avons pas tardé à voir le fond. Je serais bien en peine de décrire le solide avec autant de précision que le liquide. Après le repas, nous avons fait un tour par les machines à sous où nous avons perdu des montagnes de « nickels » (cinq cents) puis nous sommes repassés chez nos gentils amphitryons. Les messieurs ont été invités à tomber la veste et les dames à se débarrasser de leurs escarpins. Renée se sentant plus à l'aise chaussée que pieds déchaux, a gardé les siens. Rendu très joyeux par le *Bourbon n'soda*, j'ai demandé s'ils n'avaient pas, par hasard, un piano. Oui, il y en avait un relégué à la... buanderie. Qu'à cela ne tienne, c'est dans ce local peu idoine autant pour une réception que pour un concert, que nous nous sommes retrouvés, un verre d'encouragement à la main. J'ai donc tapé quelques accords de jazz, accompagné par Tom Browder, et quelques ritournelles d'un répertoire plus européen mais nullement classique, tandis que le maître de maison marquait le rythme en tambourinant sur le lave-linge !

Sarah Pauley était une femme cultivée, mais je dois bien dire que les connaissances de nombre de mes collègues frisaient l'indigence au regard de celle des professeurs européens. L'Etat du Tennessee était à la remorque des autres à beaucoup de points de vue. Une blague courait sur le compte de ses habitants : portaient-ils des chaussures ? Sur le plan économique, son agriculture avait été ruinée par l'érosion. De nombreux *Hillbillies* fabriquaient clandestinement du whisky qu'on appelait *Moonshine*, parce qu'il était prudent de le distiller la nuit, au clair de lune. L'industrie de l'État où avait vécu le fameux Davy Crockett commençait seulement à redécoller grâce au gigantesque plan d'irrigation et de barrages conçus par la T.V.A, *Tennessee Valley Authority*, connue jusqu'en Europe. C'était d'ailleurs surtout à travers

cette entreprise que j'avais entendu parler, en Belgique, de cet État et de son fleuve. Il y avait trois barrages sur l'Holston River, à proximité de Kingsport, qui fournissaient leur électricité aux industries de la ville et offraient leurs lacs aux excursions et sports nautiques.

Formation des "teachers"

A propos de l'éducation, on disait à l'école : « *Thanks to Mississippi, we are not the last* ». Je me suis enquis du programme des études qui conduisaient à l'enseignement. Les professeurs, du moins les Blancs, étaient soit « *bachelor* », soit « *master* ». Les premiers avaient fait quatre ans d'université (« *college* »), les seconds, cinq. Pour obtenir un diplôme, il faut avoir accumulé un certain nombre de « crédits », dans pratiquement n'importe quelle matière. Tout cours réussi produit un certain nombre de crédits. J'ai obtenu d'un professeur d'espagnol et d'anglais, Miss Campbell, qu'elle me fasse la liste des matières étudiées pendant ses quatre ans d'université. Elle avait dû, certes, présenter une « *major* » d'espagnol, c'est-à-dire un nombre majoritaire de matières gravitant autour de cette langue et une « *minor* » d'anglais. Mais on trouvait à côté des branches peu nombreuses relatives à ces parlers, certes, un cours de pédagogie mais aussi : dactylographie, allemand élémentaire (non suivi d'allemand moyen ou supérieur !), basket-ball élémentaire ! Quand on sait quelle pauvre formation précédait l'entrée à l'université, c'est sidérant.

On a vu que Mary ne pouvait soutenir une conversation en un français hésitant et rendu à peu près incompréhensible par un invraisemblable accent. Un jour, s'est amené à l'école un jeune Bolivien dont le père avait été engagé à Eastman Kodak. Il ne parlait pas un mot d'anglais. On l'a dirigé vers Miss Campbell et un autre prof d'espagnol. Elles n'ont pas réussi à établir le contact. C'est finalement à moi que le Principal a envoyé le gamin et j'ai dû servir d'interprète espagnol-anglais alors que je n'avais plus pratiqué la langue de Cervantès depuis huit ans ! D'ailleurs, on m'avait bien confié le latin en dépit de mon manque de connaissance approfondie de l'anglais et j'ai appris plus tard qu'un professeur d'échange belge (et flamand), Jérôme Vervaeke, licencié en philologie classique, avait enseigné, non seulement le français, mais aussi l'anglais en Californie ! C'était, il faut le dire, un personnage très brillant et je ne doute pas qu'il se soit bien tiré d'affaire. Il finira sa carrière comme préfet de l'Athénée de Gand.

Quand j'ai appris que mon grade était assimilé à « *bachelor* » et mon traitement calculé en conséquence, j'ai vivement protesté. On m'a rétorqué que j'avais quatre ans de Faculté. J'estimais avoir droit aux émoluments d'un « *master* ». J'ai fait venir de Belgique un exemplaire du programme de mes études, j'ai écrit à Mme Moor-Deflandre. En vain. Heureusement, au mois de novembre, j'ai reçu une nouvelle extraordinairement réjouissante : l'Education Nationale belge avait décidé de conserver leur traitement intégral aux professeurs d'échange. C'était un fameux cadeau qui compensait le fait que Renée ne touchait plus un centime. Nous pourrions envisager de voyager sans vivre chichement toute l'année. Mais j'avais fait de mes revendications, une question de principe. Non, nous ne pouvions décidément pas accepter l'assimilation qui nous était imposée quoique je fusse nul en dactylographie, que je n'eusse jamais touché un ballon de basket. Le terme « *bachelor* » lui-même était significatif, il valait tout au plus celui de bachelier français et encore, tel qu'il est devenu, depuis que réformé chaque année, dévalué comme la monnaie, il a été promis par un ministre démagogue à quatre-vingts pour cent de la classe d'âge.

Ce niveau médiocre des études aux Etats-Unis peut surprendre quand on constate la valeur de la science américaine. Si l'on y regarde de plus près, nombre de savants, quelques prix Nobel notamment, étaient des Européens naturalisés de fraîche date. En outre, les

universités au nom prestigieux, comme Princeton, Harvard, etc. et quelques écoles secondaires privées basent leur recrutement sur une sélection rigoureuse. Il y avait aussi des établissements pour les mieux doués dans certaines grandes villes.

Un observateur particulièrement qualifié, le Directeur Général de l'Enseignement Secondaire belge a jugé aussi très inférieures aux nôtres les écoles américaines.

Un beau matin (pourquoi les matins sont-ils toujours beaux, dans cette expression ?), un matin ni plus beau ni plus laid qu'un autre, je suis appelé d'urgence au secrétariat : un coup de téléphone de Washington ! Qu'est-ce qu'il peut bien m'arriver ?

- Allo, ici Levarlet !

- Bonjour, Monsieur Lev... euh, le Directeur Général.

En une seconde, j'ai retrouvé les réflexes belges du savoir-vivre hiérarchique. On n'use pas en Amérique des titres que l'Administration délivre à ses chefs, petits chefs et sous-chefs. A *Dobyns Bennett*, le Principal est tout simplement Mr Lay. Le « *supervisor* », ancien prof de l'établissement est « Jack ». Celui-ci a assisté à deux de mes cours et s'est montré satisfait, sans doute sur ma bonne mine, puisqu'il ne savait ni le français ni le latin.

Bonjour Nicaise. Je suis en voyage d'études aux Etats-Unis. Comment allez-vous ? Je passerai quelques jours au Tennessee...

- Alors j'aurai le plaisir de vous recevoir ?

- J'aimerais vous rendre visite mais il faudrait que vous veniez me chercher.

- Où débarquerez-vous au Tennessee ?

- A Knoxville. Vous avez une voiture ? Je puis disposer du week-end.

- J'irai vous chercher, Monsieur le Directeur Général.

Docteur en sciences mathématiques, Henri Levarlet avait été, à ses débuts dans l'enseignement, le jeune collègue de Charles Nicaise à l'Athénée d'Ixelles. Mon oncle lui avait rendu quelques services et il lui en était reconnaissant. Je le rencontrais aux assemblées de l'Association des Professeurs issus de l'ULB, dont il avait été président. Mon oncle m'avait présenté en disant :

- Il a aussi mauvais caractère que moi...

Il exagérerait, voyons !

Knokxville est distant de 150 km. En réalité, je ne suis pas sûr de la disponibilité de ma voiture, au garage pour une panne dans le circuit de refroidissement. Mais pas mal d'amis accepteront certainement de me prêter un véhicule : on n'est pas attaché à son auto, comme en Europe, avec la jalousie d'Othello pour Desdémone. M. Levarlet pourra donc passer le week-end entre Belges. Je sais combien un visiteur européen peut se sentir isolé en fin de semaine. Comme la maison de Mary n'a que le strict nécessaire, et vu la qualité de notre hôte, Rita Shobe, la plus dévouée des amies, nous prêtera en hâte de l'argenterie et une nappe de dentelles ! C'est évidemment Renée qui se souvient de ces détails domestiques.

Elle mitonnera pour la circonstance une blanquette de veau. Je parviens à déguster, en Virginie probablement, une bouteille de Bordeaux, à moins que ce ne soit du Chianti. Français ou italien, le vin modifiera agréablement le régime du voyageur, condamné au thé glacé, au lait ou au Coca Cola invariablement servis dans les restaurants de l'État aux innombrables barrages.

La voiture réparée, nous sommes donc allés prendre notre hôte à son hôtel de Knokxville, le vendredi après les cours.

Le samedi matin, il a rencontré le *Superintendant* des Ecoles de Kingsport et quelques-uns de mes élèves qui ont fait l'effort et de venir et de dire spontanément quelques mots en français, mieux que je ne les avais jamais entendus faire en classe. Importance de la motivation !

L'après-midi, le *Kingsport News* est venu nous photographier à Wanola Street et a interviewé le Dr Levarlet.



Le dimanche, il a découvert avec nous les environs de Kingsport, jusqu'aux contreforts des Smoky Mountains, glorieusement rajeunies par le vert tendre du printemps. Il nous a parlé, avec beaucoup de simplicité et de chaleur, de sa famille, surtout, avec émotion, de sa fille cadette âgée d'une dizaine d'années. Il nous a fait aussi le portrait humoristique de quelques personnages pittoresques du monde de l'Education Nationale, inspecteurs ou préfets. Il nous a dévoilé que c'était lui qui avait convaincu le Ministre de ne pas supprimer le traitement belge des professeurs d'échange.

En tête-à-tête, il n'avait pas hésité à comparer le diplôme de *Bachelor Degree* à celui de notre « candidature », accordé après deux ans de Faculté seulement. Il était encore en dessous de la réalité. Il avait évidemment modéré ses propos devant la presse. Le journal titrait « *Belgian Official Says American Schools Aren't So Bad After All* ²⁸ ». Ce qui montre que les Américains étaient parfaitement avertis de leurs lacunes surtout que les Russes leur avaient damé le pion en étant les premiers à faire tourner autour de la terre un satellite artificiel de

²⁸ « Les écoles américaines ne sont pas si mauvaises après tout ». Il avait surtout vanté les écoles pour mieux doués dont nous manquons par phobie des élites.

cinquante-huit centimètres de diamètre, le fameux Spoutnik. C'était un an seulement avant mon arrivée outre-Atlantique.

Qui leur permettrait de rattraper les Soviétiques en concevant la fusée *Jupiter C.*? L'ingénieur allemand naturalisé, Werner von Braun! Celui qui avait mis au point, en 1944, les dernières cartouches de Hitler, les V2! Soulignons tout de même que l'Amérique dépasserait rapidement les Soviétiques, que si le premier homme à tourner autour de la terre serait le Russe Gagarine, le premier à poser le pied sur la lune, le 21 juillet 1969, Neil Armstrong, serait américain et le sol de Mars serait parcouru en 1997 par le stupéfiant robot *Sojourner*, dû au génie des hommes de la NASA.

En attendant, conscients de la mauvaise qualité de leur enseignement, notamment de la place dérisoire faite à l'apprentissage des sciences et des langues étrangères, les Américains, encore sous le choc du *Spoutnik*, incitaient la jeunesse à s'y mettre. A Kingsport, tombant d'un travers dans l'autre, avec une touchante naïveté, le *School Board* avait décidé d'introduire l'étude du français dès la troisième primaire. Ne nous rengorgeons pas. La Belgique veut tenter une aventure encore plus stupide : entamer l'étude d'une seconde langue à... l'école maternelle! Quand les gosses ne manient pas encore la leur facilement! Le mythe du bilinguisme national refait surface. Mais même si les Wallons en venaient, par extraordinaire, à parler couramment le flamand, la Belgique unitaire ne ressusciterait pas de ses cendres.

Le *supervisor* des *elementary schools*, Mr Gardner, s'était lui-même institué professeur. Au bout de deux mois et demi de cours à raison de trois leçons de trente minutes par semaine, ses élèves jouèrent déjà des saynètes pour les membres de la *Parent Teacher Association*. L'initiateur de cette séance « théâtrale » typique des mœurs scolaires kingsportoises, pour ne pas dire américaines, en a fait parvenir le texte à Renée, deux pages ronéotypées. Une catastrophe! Nous avons découvert très exactement vingt-deux erreurs, contresens, fautes de syntaxe, barbarismes dans des dialogues forcément élémentaires pour ne pas dire débiles. Nous avons longuement débattu sur la conduite à tenir. Fallait-il prendre le risque de froisser ce personnage si sûr de lui? Pouvions-nous d'autre part laisser passer de telles aberrations? Finalement, Renée renvoya les feuillets avec les corrections qui s'imposaient. Quelques jours plus tard, le professeur improvisé lui adressait un mot de remerciement accompagné d'un bouquet de fleurs! Bel exemple de civilité américaine! L'année suivante, quelques dames de la bonne société sans aucune formation viendraient renforcer le *staff* des profs incompetents. En trouvera-t-on de mieux formés en Belgique? Si on veut que des gamins de cinq ans, voire de trois ans apprennent le flamand, il ne faut pas leur donner trois fois une demi-heure de cours par semaine par leur institutrice, mais les mettre en nourrice en Flandre pendant six mois!

Activités parascolaires

J'ai dit que très peu d'élèves travaillaient leurs leçons à domicile. J'avais interrogé une tête de classe *senior*, Dale Volberg. Elle m'avoua quelle n'ouvrait jamais un livre scolaire à la maison et que les meilleurs de ses condisciples suivaient son exemple.

- J'ai ma musique, disait-elle, mon frère a son basket-ball.

Un sondage *Gallup* révélera qu'une majorité de parents souhaitaient plus de *home work*. Même les jeunes s'en rendaient compte. Mais cela nécessitait une réforme profonde des mentalités. Les activités parascolaires occupaient beaucoup le temps, les soirées et l'esprit des adolescents : élection du conseil des élèves avec réunions électorales, affichage (« *Vote for Barbara* »); rédaction, recherche de publicité, mise en page et impression du mensuel *Indian*

Tribune ou de l'annuaire (*Year Book*) avec photo de **tous** les professeurs et élèves, individuellement et en groupe ; organisation de bals, dont le plus pittoresque était la *Barn Dance*, en tenue paysanne de *Hillbilly* ; participation du « band » à l'inauguration de la nouvelle poste ; élection de miss *Kee Club* et j'en passe. Naturellement ces activités avaient un but éducatif. Elles favorisaient en particulier le travail d'équipe, formaient le sens civique très fort des Américains, les engageaient dans la vie sociale, donnaient aux meilleurs l'occasion de prendre des responsabilités. Les matches rassemblaient toute l'école et toute la ville sur les tribunes et contribuaient à former un esprit de corps inconnu chez nous.

Pascal déjà remarquait qu'on n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens et on leur apprend tout le reste. L'enseignement américain fait l'inverse. La preuve, on la découvre dans le *curriculum vitae* d'un étudiant. Il fait une large part à toutes les activités sociales. Dans le *Year Book*, *Maroon and Gray*, ne figurait, à côté de la photo individuelle des « seniors » aucune mention de résultat scolaire, mais toutes les tâches parascolaires étaient détaillées y compris celles des années précédentes. Qui se serait contenté d'accumuler les bonnes notes en mathématiques, langues ou sciences sans participer à aucun des clubs, n'aurait pu intégrer aucune université de renom, car elle lui aurait reproché son égocentrisme et son manque d'esprit d'initiative.

L'occupation principale était évidemment le sport, le sport d'équipe surtout : football (américain, s'entend) à l'automne, basket-ball en salle l'hiver, athlétisme et base-ball au printemps. Bravo, *mens sana in corpore sano* ! Néanmoins, il n'était pas obligatoire. Les sports ont une place beaucoup trop réduite dans les écoles belges, mais l'éducation physique existe pour tous. Pour le reste, la conviction pascalienne reste vraie.

L'école était située au milieu de vastes terrains d'entraînement, dans un quartier tranquille qu'atteignaient néanmoins les effluves éthyliques d'Eastman Kodak. Le tout occupait cinq hectares.

Les « coaches » étaient d'anciens champions professionnels mieux payés que les professeurs. Il y en avait quatre, leur chef, Mr Brixley, haut et large, démarche de débardeur, était le personnage respecté qui surveillait l'étude et y imposait la même discipline qu'à ses « boys » de l'équipe de football. De septembre à décembre il y avait entraînement à peu près tous les jours après la classe. Comment aurait-on pu demander à des gamins fourbus de rouvrir les cahiers une fois rentrés chez eux ? Dale Volberg m'a décrit son frère au retour, à six heures, de l'entraînement quotidien de basket-ball : il mangeait en bâillant et allait se coucher !

J'ai filmé pas mal de « trainings » de football, l'équipe des *Indians* participant à un championnat de l'East Tennessee.



C'était hallucinant : chocs violents entre ces cuirassiers du vingtième siècle, coups, ecchymoses, saignements de nez, hurlements, sans compter les maillots déchirés. Si le vendredi soir, quelque survivant du *training* se risquait à participer à une sauterie, il était envoyé au lit par le *head coach* qui faisait la tournée des discothèques, des *driving cinemas*, etc., à la recherche de ces inconscients. C'est du moins ce que j'ai découvert beaucoup plus tard dans le *best seller* d'une Kingsportoise de la meilleure société, Lisa Alther. Son roman, *Kinflicks*, traduit en français sous le titre de *Ginny*²⁹, avait fait scandale dans la petite ville, on comprendra bientôt pourquoi. En revanche, la critique avait salué avec enthousiasme le talent remarquable du jeune écrivain et le public avait partagé ses sentiments. En effet, après l'édition originale de 1976, la fameuse collection de poche *Penguin Books* s'est emparée du livre dès 1977 et l'a réédité douze fois entre cette date et 1986, date de ma propre édition et il m'étonnerait qu'elle ait été la dernière. Je n'ai jamais trouvé l'édition en français chez Gallimard. Elle est épuisée. Le roman narrait les tribulations, au cours des années soixante et septante, de son héroïne, *Ginny*, âgée de quinze ans au début du récit. Or, l'auteur avait précisé cet âge quand j'étais à Kingsport ! Son frère, un de mes meilleurs élèves, aussi le plus turbulent, deviendra directeur de l'Institut de Recherches en Sciences Sociales à l'Université de Caroline du Nord. Sa mère, une femme remarquablement cultivée et d'une grande distinction, faisait partie du petit groupe des fidèles des séances de conversation française et elle est restée la plus constante des correspondantes de Renée.

En modifiant à peine le nom, *Hullsport* (« hull » signifie « coque »), Lisa décrit très exactement la ville que j'ai connue, le *Church Circle* avec ses « *five large red brick churches all various shades of Protestantism* », *Broad street*, devenue *Hullstreet* menant à la gare, au bord de la rivière. Elle note aussi l'envahissant remugle : « *the vilest air for human lungs of any town its size in a nation of notoriously vile air*³⁰ ». Il faut dire que j'ai omis de signaler qu'une odeur bien

²⁹ Éd. Gallimard

³⁰ "L'air le plus abominable d'une ville de sa taille dans une nation connue pour son air infect".

plus épouvantable que celle d'Eastman Kodak se répandait certains soirs dans notre quartier : celle de chair en putréfaction des rebuts d'une usine de charcuterie. Elle refluit par les égouts dont le siphon était à sec et nous obligeait à vivre toutes fenêtres fermées à la bonne saison.

Dans *Kinflick*, le *coach* s'appelle *Bicknell*, c'est le portrait exact (et le nom à consonance proche) de Brixley, *a huge muscle man in his forties with a gunboat grey cut and squinty eyes and inevitable non neck*³¹. J'ai été sidéré par les aventures des jeunes que l'auteur décrit certainement d'après ses propres souvenirs. Dix ans avant la libération sexuelle de 1968, les couples qui assistaient au *Driving Cinema*, dans leur voiture, auraient été bien en peine de raconter le film. Ginny y perd sa virginité à quinze ans, sans plaisir. Apparemment, mes gentils étudiants se livraient à bien d'autres débordements que je n'aurais osé imaginer, jusque dans le local de l'école d'où l'on diffusait au micro divers messages destinés à tous. Ce *public address system* aurait même abrité les amours des représentants du *Teen team for Jesus* chargé de répandre la bonne parole. Pour éviter toute intrusion dans cette petite salle isolée acoustiquement, pendant la diffusion du religieux message, il était prévu que l'on fermât la porte à double tour. Ce qui permettait à un couple de déroger au sixième commandement, sans crainte d'être surpris par le Principal qui siégeait non loin de là, le dos malade soutenu par une montagne de coussins. *Se non è vero, è ben contato* par Lisa Alther.

Mais arrêtons là le roman et revenons à la réalité, dont il s'est largement inspiré.

Renée et moi avons pris beaucoup de plaisir à assister aux rencontres en nocturne des *Indians* auxquelles se pressait toute la ville. Nous n'avons jamais rien compris au jeu, fort différent du rugby européen, quoi qu'on puisse penser. Mais le spectacle était complet sur le terrain et dans les tribunes. A la mi-temps, parade du « band », à moins qu'il ne soit remplacé, pour une fois, par le défilé d'une Cadillac blanche décapotable avec à son bord *Miss Kee Club* et ses demoiselles d'honneur en éblouissantes robes du soir, fusillées par les flashes du *Camera Club*. Pendant le jeu, dans les tribunes, on obéissait aux injonctions des *cheer leaders* habillées aux couleurs de l'école, jupette marron et blouse grise ornée d'un énorme K.

C'étaient des élèves qui, au nom du *Kee Club*, tenaient la buvette sans alcool, louaient des coussins, vendaient du *pop-corn*. Ce club avait des activités charitables, s'occupait d'enfants handicapés, etc. Un autre récoltait de l'argent pour l'achat de l'équipement de football en faveur des élèves peu fortunés, car c'étaient normalement les familles qui payaient maillots, chaussures à crampons, casques, cuissards, genouillères, protège-coudes, épaulières, etc., armure des chevaliers du ballon ovale.

Je regrette de n'avoir jamais accompagné l'équipe en déplacement. Ça ne devait pas être triste ! Je me suis contenté d'assister au départ de trois autocars de supporters. Ils étaient ornés de banderoles qui vantaient les mérites de l'équipe « *Maroon and Gray* », *Indian,s* et annonçaient la défaite certaine des adversaires de Chattanooga ou de Johnson City. Les soixante-six musiciens de la fanfare en rutilants uniformes saluaient l'embarquement en jouant l'hymne de l'école, avant de prendre place dans la caravane de cars avec majorettes et porte-drapeaux.

Tous les clubs continuaient à fonctionner pendant les examens qui avaient lieu matin et après-midi, sans interruption, sans congé pour réviser. Les tests étaient conçus selon le système de réponses multiples. Il suffisait donc de cocher un chiffre en face de la réponse que l'on jugeait correcte. Ainsi à l'examen d'anglais, on n'écrivait pas un mot d'anglais. Pas

³¹ "Un costaud plein de muscles, dans la quarantaine, cheveux grisonnants taillés en brosse, bigleux, avec l'inévitable cou de taureau". La traduction, comme souvent, trahit l'original. Ma description du personnage n'était ni si cruelle, ni si talentueuse, ni si ressemblante !

étonnant que fussent écrits dans un style exécration les journaux nombreux, volumineux et fort bien imprimés qu'un cycliste de douze ou treize ans jetait, sans descendre de vélo, dans le porche des villas des abonnés ou vendait aux automobilistes arrêtés par un feu rouge. J'ai bien dû me conformer plus ou moins à l'usage des tests. Le seul avantage du système était la facilité et la rapidité de la correction. J'ai conservé les questions de l'examen du premier semestre. Je les trouve hérissées de difficultés. Il faut croire que mes élèves les ont surmontées, car aucun n'a été recalé. (*failed*, en anglais, *flunked* dans leur bouche). De toutes manières, je m'étais assuré qu'une éventuelle mauvaise note en français ne les obligerait pas à redoubler : il fallait avoir échoué dans trois branches sur cinq pour subir cette sanction, sans espoir d'absolution par un conseil de classe ou l'ultime chance d'une épreuve de repêchage.

Noël en Floride

Les examens terminés, j'ai poussé, probablement plus que mes élèves, un énorme soupir de soulagement. J'étais épuisé non seulement par les cours proprement dits, mais aussi, comme l'avait signalé l'*Indian Tribune*, par l'apprentissage du *slang*. J'avais en tout cas pris l'accent du coin. A mon retour, comme je devais jouer, à l'ambassade américaine, le rôle de vétéran à l'intention des partants de 1959, Mme Deflandre m'a présenté en soulignant que j'allais leur parler avec un *terrific Tennesseean accent*. C'était évidemment le constat d'une *damn Yankee*. En matière d'accent, on trouve toujours étrange ou comique celui des autres mais on n'entend pas le sien. Quand un Parisien dit, avec un peu de dédain, « il a l'accent », en parlant du méridional, il croit que lui, il n'en a pas. En quoi il se trompe !

Longtemps avant décembre, Renée et moi avons préparé minutieusement le voyage qui nous permettrait de réaliser, enfin, mon rêve d'enfant : passer la Noël en Floride via les deux Carolines et la Géorgie.

Un collègue m'a conseillé de m'adresser à *Friendship for Oversea College and University Students* ou FOCUS. C'est en effet dans un vrai foyer que l'étudiant pouvait être reçu lors d'un voyage. Il y avait belle lurette que nous n'étions plus étudiants, mais l'homme n'est-il pas un éternel apprenti ? On nous a donc admis et priés de fournir bien à temps un itinéraire, en indiquant les villes d'étape où *Focus* se chargeait de trouver des familles d'accueil pour une nuit. On demandait aux voyageurs d'arriver vers dix-huit heures et de ne pas manquer de téléphoner si l'on était retardé. Le système prévoyait que l'on serait invité au *dinner* et le lendemain au *breakfast*. On priait les « étudiants » mâles de quitter la maison immédiatement après le petit déjeuner si le mari en faisait autant ! On craignait visiblement que le jeune homme fût à l'amphitryon américain, le mauvais tour que Jupiter avait joué au grec. Il n'était pas conseillé pour autant aux *girls* et aux couples de s'attarder. En ce qui nous concerne, nous n'en avons pas envie.

Tout était réglé jusqu'au moindre détail. « Pas de cadeau, pas de fleurs mais un petit mot de remerciement après le départ. » L'accueil était toujours extrêmement cordial et nous avons fait une des plus heureuses expériences de notre séjour.

Une invitation à dîner en Belgique est presque toujours l'objet d'un cérémonial bien établi. L'invité remercie en ajoutant :

- Alors en toute simplicité ! Ne dérogez pas à vos habitudes...
- D'accord, à la fortune du pot.

L'invité sait que c'est faux, que la maîtresse de maison va mettre les petits plats dans les grands. La fortune n'est pas celle d'un *smicard* et le pot engendre de nombreux petits,

notamment ceux remplis d'un liquide dont l'abus a fait perdre toute dignité à Noé, un beau soir. Rien de tel là-bas, heureusement. On n'a pas ainsi l'impression de déranger et les boissons sont les traditionnels verres de lait frais, de thé glacé ou le café.

Je ne vais pas décrire toutes les marques de gentillesse dont nous avons été l'objet. Qu'il me suffise de narrer l'accueil qu'on nous a réservé à Miami. Il est exemplaire du sens de l'hospitalité des Américains et de la confiance qu'ils accordent aux gens, fussent-ils des étrangers totalement inconnus. Je puis dire que toutes les familles que j'ai rencontrées étendaient à l'homme la confiance qu'elles mettent en Dieu, *In God we trust* pourrait se comprendre *In Man we trust*.

A notre entrée dans le *Sunshine State* même l'accueil de la police avait été aimable. Elle nous avait arrêtés avec le sourire pour nous rappeler les règles de prudence et les limites de vitesse à respecter.

Nous sommes arrivés à dix-huit heures à l'entrée de Miami, vaste cité. Nous avons donc téléphoné pour annoncer un retard probablement important. On nous a répondu qu'il nous faudrait au moins une heure pour trouver le quartier et la maison, situés à l'autre extrémité de la ville. Et encore, nous avons la chance que ce fût un dimanche.

- Nous serons à l'église, au service du soir, mais la maison sera éclairée et la clé sera cachée dans un pot de fleurs sous le porche.

Que la maison fût éclairée n'était pas superflu, étant donné que les quartiers résidentiels n'avaient pas d'éclairage public ! Nous avons trouvé assez facilement et le quartier et la maison illuminée et la clé. A l'intérieur, bien en vue, un grand carton : « *Welcome, make yourself at home* ». D'autres plus petits indiquaient où « faire comme chez soi » : la direction de la salle de bain que nous étions conviés à utiliser à notre gré ; de la cuisine où l'on nous priait de solliciter le frigo si nous avions faim. Et au cas où nous n'aurions pas voulu profiter de ces invitations, la télévision - déjà en couleur en 1959 - était allumée pour nous aider à passer le temps de l'attente !

Les parents et les deux enfants sont rentrés vers vingt heures trente. Nous n'avons évidemment pas profité des denrées stockées au « *fridge* ». Alors, on s'est mis rapidement à table puisque le *dinner* faisait partie de l'accueil. Autant que le manque visible d'appétit de nos hôtes, ce sont les enfants qui les ont trahis : ils avaient déjà soupé. Mais ils s'étaient gardés de le dire pour ne pas nous mettre mal à l'aise. En effet, plutôt que de nous restaurer seuls, nous aurions prétexté que nous avait coupé la faim la route depuis notre précédente étape, Daytona Beach et son immense plage où nous avons fait prendre un bain de... pneu à notre voiture.

Le lendemain matin, le mari s'en allant vaquer à ses occupations, nous avons voulu partir en même temps que lui. Mais sa femme nous a retenus presque toute la matinée pour bavarder.

Nous avons dû écourter notre visite des *Everglades* avec ses manipulateurs de serpents, son village indien « authentique ». Nous avons visité au pas de course les « fermes » d'alligators et filmé vite fait mal fait les évolutions des dauphins « basketteurs » de Marina. Hélas, je suis tombé à court de film au moment où le champion marquait un panier. Néanmoins, la *thank you letter* que nous avons adressée à nos si charmants hôtes fut particulièrement cordiale et j'espère que les photos souvenirs que nous avons jointes ne constituaient pas un accroc à la règle « pas de cadeau ».

Les familles qui nous recevaient étaient généralement aisées et concevaient le repas du soir de manière variée. L'une, à Augusta, Georgia, nous a invités au restaurant, une autre a commandé des pizzas express apportées dix minutes plus tard, toutes fumantes. A Tampa, Florida, c'est un jeune étudiant en théologie qui nous a hébergés dans un foyer beaucoup

plus modeste, preuve d'un remarquable altruisme. Avant de passer à table, le futur pasteur dit la prière. Nous avons été un peu surpris qu'il n'ait pas baissé le son de la radio : elle diffusait Elvis Presley dans un rock'n roll endiablé, *Long legged Girl with the short dress on*.

Rare était la famille où le repas ne commençait pas par le « *blessing* » dit par le père, tandis que le reste de la maisonnée, invités compris, baissait la tête en une attitude de recueillement. Ce n'était jamais une prière toute faite, comme le *Benedicite* ou le *Pater* catholiques, quoiqu'elle obéît à un certain stéréotype. Le chef de famille remerciait le *Lord*, avec des mots simples, pour l'abondante nourriture répandue sur la table, qu'il aurait en plus le privilège et la joie de partager avec des hôtes si instruits et venus de si loin...

À Atlanta, capitale de la Géorgie, nous avons été reçus par une famille qui comptait quatre fils. La piété y atteignait une telle bigoterie qu'elle confinait au sacrilège. Le repas se servait dans des assiettes en faïence peintes d'une tête de Christ ! Oui, on mangeait sur le visage de Jésus. On ne buvait ni thé ni café, jugés breuvages excitants. Ni Coca Cola... La ville était pourtant le siège de la société qui a inondé le monde de sa pétillante boisson.

Une de nos charmantes hôtesse de côte est de la Floride m'a demandé de lire un passage de la Bible. C'était nous faire particulièrement honneur. Honneur redoutable car l'archaïsme de la langue ne facilite pas la lecture et mon irrégion me rendait peu habile à cet exercice. Je ne touchais pas aux bibles déposées sur la table de chevet de tous les hôtels ; ma lecture à haute voix se passait à Saint-Petersburg, sur le golfe du Mexique. La ville est habitée par de nombreux retraités souvent modestes, parfois installés dans des caravanes résidentielles. Le bord de mer est, en de nombreux endroits, transformé en marinas aux villas plus cossues. Le rêve de l'enfant du Pays Noir devenu réalité, l'ambiance de cette ville, baignée autant par le soleil que par les flots, a provoqué un nouveau rêve : vivre un jour au bord de la mer, au soleil, sous le ciel méditerranéen.

Le but extrême de notre voyage n'était pas Miami, mais la pointe extrême de la Floride, Key West, que l'on atteint par une route extraordinaire sautant d'îles en îlots. La ville nous a accueillis dans l'éclat d'un superbe coucher de soleil qui répandait sa pourpre sur les flots tranquilles. Nous avons passé une semaine dans un motel situé au bord de l'océan. La mer était tiède, le ciel radieux, la piscine limpide. Les vergers croulaient sous le poids des oranges et des pamplemousses. A Bruxelles, sous le gel, la mère de Renée s'effrayait de nous savoir à quelques milles seulement de Cuba où la guerre civile faisait rage. Mais les combats cessèrent justement le premier janvier, l'autocrate sanguinaire, Batista, ayant pris la fuite sous les coups des *barbudos* de Fidel Castro. Une dictature s'écroulait, une autre allait naître sous le signe de l'utopie marxiste, ce qui ferait du Cubain le chouchou de l'intelligentsia gravitant autour du Café de Flore, en dépit de l'absence totale de liberté laissée au peuple. Dès le 15 janvier, son premier ministre Miro Cordona démissionne ! Castro, qui s'était déjà proclamé « chef des Armées », prend sa place. En juin, il décide de ne pas organiser d'élections libres, comme il l'avait promis. « Des élections, pour quoi faire » ose-t-il lancer !. Et pourtant, Fidel vieilli, mais non repenti, serait reçu en 1995 par un vieux président de la République Française, ardent défenseur des Droits de l'Homme. La femme légitime dudit président (il avait aussi une famille illégitime) sauterait au cou du dictateur et enfouirait son visage pointu dans la barbe grise du grand homme, devant les caméras !

A notre retour à Kingsport, un abondant courrier nous attendait. Nombre de collègues de Châtelet nous adressaient fort gentiment des vœux. Aussi plusieurs élèves. L'un d'eux, Philippe Gibon, écrivait sur une carte par lui artistiquement illustrée : « *Avec mes meilleurs vœux et l'espoir que les génies américains ne vous font pas oublier les cancre de Châtelet* ». Pas de danger ! Un autre, Jacques Bertrand : « *Revenez vite, on n'apprend plus rien en français* ». Cette

déclaration un peu trop flatteuse ne faisait pas illusion : il est fort probable que beaucoup d'autres Châtelettains étaient bien contents de me savoir par delà les océans ! J'apprendrais à mon retour ce qui avait justifié ces paroles trop aimables : des classes entières avaient été privées de ce cours pendant plusieurs mois, faute de trouver un intérimaire. Ce n'est qu'en janvier que le ministère a envoyé une jeune personne qui fut horriblement chahutée jusqu'au jour où l'on s'est aperçu qu'elle avait trompé l'Administration et n'avait pas de diplôme pédagogique ! Je pense qu'il doit s'agir d'un cas unique : on réclame plutôt deux fois qu'une la copie « certifiée conforme » de tous les parchemins. Le préfet avait fait cours en rhétorique et recalé plus de la moitié de la classe de section moderne alors qu'il nous reprochait régulièrement notre sévérité !

Bien entendu, mes élèves, collègues et amis américains m'avaient aussi inondé de *Christmas cards* et autre *season greetings*.

J'ai repris mes cours avec un entrain retrouvé. Nos relations s'étaient étendues. Nous étions souvent invités ici et là. Le mal du pays, envahissant au premier trimestre, avait disparu. Bientôt, nous le sentions, la pensée du retour ferait naître une grande nostalgie. On m'avait proposé un poste de chef de la section langues dans une grande école privée et extrêmement sélective à *St.Louis Country day School*, Missouri, avec la certitude d'obtenir un nouveau visa et la perspective d'une carrière aux Etats-Unis. Renée aurait probablement trouvé facilement un poste de secrétaire bilingue.

Après des débuts éprouvants, le mode de vie américain nous plaisait. C'est un pays d'anciens immigrants où, en fait, on ne se sent jamais étranger. Mais Saint-Louis restait l'inconnu. Y rencontrerait-on la même ambiance chaleureuse qu'à Kingsport ? En outre, la confortable retraite promise en Belgique n'existait pas aux *States*. Pas davantage la sécurité sociale ni la possibilité de conserver son traitement en cas de maladie au-delà de cinq ou six jours d'absence. J'en ai fait la triste expérience comme on va le voir.

Séjour à l'hôpital

Un mardi tandis que mars fort clément sous cette latitude, engage vivement les magnolias à gonfler leurs bourgeons, les bois de Judée à préparer leur floraison et les forsythias à faire déjà éclater la leur, je suis pris de fièvre. Diagnostic du Dr Cox : angine et grippe... européenne ! Le *Kingsport News* a en effet qualifié de la sorte la petite épidémie qui réduisait considérablement le nombre d'élèves par classe. J'espérais bien en tant que concitoyen du virus, en être immunisé !

Le jeudi, je suis toujours au lit, un élève téléphone pour savoir si je serai présent le lendemain ! Le vendredi, mes collègues me font porter un vase avec un bouquet de mufliers et d'iris, la fleur emblème du Tennessee. Je me souviens qu'au début de l'année, chacun a versé deux dollars « pour les fleurs ». Le samedi j'ai toujours de la fièvre, mais j'ai quitté le lit pour le *rocking chair*. Jo Royall et Judy Noël insistent au téléphone pour venir me voir. Elles se présentent à l'heure dite, porteuses d'un panier comprenant un ananas, deux bananes, trois oranges, trois chocolats, un paquet de chewing gum, une boîte de cacahuètes et plusieurs cartes de vœux de rétablissement. C'est tellement gentil que j'ai noté le contenu précis dans une lettre à mes grands-parents. Je la retrouve aujourd'hui, car ils avaient gardé mon courrier comme une relique.

Je ne reprendrai mes cours que le mardi suivant, avec un mal de gorge persistant. Le soir, j'ai encore un peu de fièvre, j'appelle le Dr Cox qui vient à vingt-deux heures me faire une piqûre de pénicilline. Ce ne sera pas, hélas, la seule atteinte à ma santé. La suivante sera plus pénible et plus spectaculaire.

Un matin, après une nuit rendue très agitée par la fièvre, pas moyen de vider ma vessie. Le Dr Cox, appelé au saut du lit, ne veut pas me sonder. Il me conseille des bains de siège bouillants. Ils n'ont aucun effet. Au fur et à mesure que les heures passent, la souffrance devient insupportable. Vers quinze heures, je me tords de douleur, avec une vessie proche de l'éclatement. Renée prend le volant de la Plymouth pour me conduire à l'hôpital. L'urologue, le Dr Jones, me soulage immédiatement en me sondant. Enfin ! Mais il décide de me garder quelques jours. Heureusement, il y a une chambre particulière disponible, car s'il est un endroit où je répugne à partager nuits et journées avec un inconnu, c'est bien à l'hôpital. Je vais faire là une nouvelle expérience de la pudibonderie anglo-saxonne et de la séparation rigoureuse des sexes.

Le médecin n'avait malheureusement pas laissé la sonde en place. Au milieu de la nuit, refus persistant de mon urètre de participer honnêtement à la vidange de la vessie. Il y a encore nécessité absolue de me sonder. Imaginez les nouvelles difficultés de communication qui surgissent alors ! Le vocabulaire des maladies, de leurs remèdes, bref, d'un milieu absolument nouveau n'est pas non plus l'objet des cours d'anglais scolaires, ni d'ailleurs de la littérature anglo-américaine dont je m'étais nourri. Je me rendrai compte trente ans plus tard que le jargon des hôpitaux de la Wallonie et de la France, pourtant si proches, varie dans de fortes proportions. Les circonstances m'obligent à rester dans le domaine de l'évacuation naturelle. Bloqué au lit, si le malade demande l'*urinal*, en France, en tout cas dans le Midi, pour satisfaire un légitime besoin, il provoque une mimique d'incompréhension totale. Il essayera donc d'user de périphrases, il tentera une description sommaire de son état d'urgence et le visage de l'infirmière s'éclairera :

- Ah, le pistolet !

Non ce n'est pas un petit pain croustillant, comme pourrait le penser un bon Belge, c'est bien le récipient souhaité qu'elle apporte. Même cérémonie, même mimique, mêmes descriptions seront nécessaires si c'est la *panne* qu'une malade souhaite dans l'urgence. On lui apportera le *bassin*.

Alors, on s'imagine le problème posé à Kingsport ! Comment dit-on « sonder » ? Avec force gestes et approximations, j'explique à l'infirmière de nuit accourue à mon coup de sonnette, que je dois faire pipi. Je ne provoque pas de mimique interrogative mais une expression d'horreur, une fuite éperdue et l'arrivée d'un infirmier noir porteur de la salvatrice sonde qui montre que je me suis fait comprendre. Je passe sur les détails et les douleurs d'une opération que le brave homme effectuait pour la première fois ! Je ne l'apprendrai que le lendemain en même temps que je me rendrai compte qu'une infirmière, au Tennessee, ne prodigue pas de soins sous la ceinture des malades mâles, mais les confie à un infirmier de sexe masculin, pas nécessairement noir de peau d'ailleurs, quoique le métier, mal payé, semble rebuter les Blancs.

Le même « *colored* » me fera donc prendre les bains chauds supposés déboucheurs de tuyau et me conduira à la radiographie en indiquant à l'infirmière de service qu'elle doit quitter la salle étant donné que l'objectif visera à proximité immédiate de mes cuisses.

La sonde étant laissée maintenant à sa place pour cinq jours et son utilisateur laissé conséquemment au lit, j'aurai l'occasion de constater une nouvelle fois la gentillesse de mes élèves : après s'être enquis auprès de Renée si cela m'agréait, ils me rendront de courtes visites de réconfort et John Reed m'apportera même une télévision pour m'aider à supporter ma réclusion.

L'assurance que j'avais eu la prudence de contracter paiera directement tous les frais de clinique et de médecin, mais non les jours chômés à l'école. Hélas, avec ma grippe « européenne », j'avais épuisé mon petit capital de congés de maladie et mon traitement

mensuel fut donc amputé d'un quart. Mais j'avais hérité d'un poste de télévision que John refuserait de reprendre avant la fin de mon séjour...

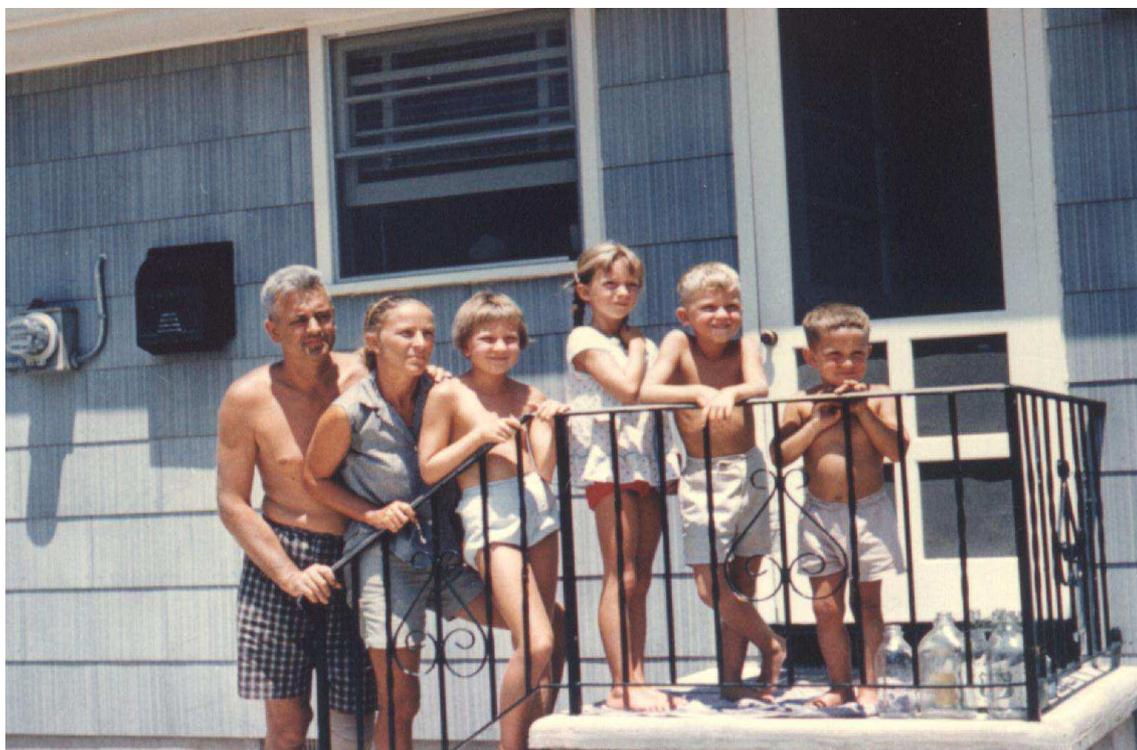
Cet épisode a probablement joué un rôle dans mon refus d'enseigner à Saint-Louis, Missouri. Et quand après mon retour en Belgique, le *Headmaster* de l'école, Ashby T. Harper m'a écrit pour m'inviter de nouveau à rejoindre le staff de son établissement. Je n'ai pas donné suite.

Mon hospitalisation m'a aussi donné l'occasion de vérifier qu'il y avait des mots qu'il était inconvenant de prononcer devant les dames. J'avais souffert d'une inflammation de la prostate. Je me suis vite rendu compte qu'il fallait éviter d'en faire mention en présence féminine. Quand on me demandait ce qui avait nécessité une hospitalisation, généralement moins courante qu'aujourd'hui, je répondais que j'avais eu des problèmes de rein. Le mot *kidney* est lui tout à fait décent et s'emploie même en cuisine, là où la bienséance française préfère parler de *rognon*.

Loisirs

Le deuxième semestre se déroule trop vite. Nous profitons maintenant largement de nos week-ends pour explorer tous les lieux dont nous voulons conserver le souvenir. Pendant la semaine, les moments libres laissés par ses nombreuses leçons de français et les soins dus à son prof d'époux, conduisent Renée encore davantage dans les « parties » exclusivement féminines, avec café ou thé, petits biscuits et tournois de bridge ou de canasta.

Nous voyons de plus en plus souvent nos amis Rita et Merritt Shobe et leurs quatre délicieux enfants.



Rita est une jolie petite blonde vive et alerte, toujours en mouvement, toujours souriante, toujours disponible pour aider ses amis ; Merritt, chirurgien orthopédiste, bel homme, immense, dégingandé et pince-sans-rire, la chevelure abondante prématurément blanchie,

nous interroge sur l'Europe car il est curieux de tout. Ils habitent une grande demeure patricienne érigée dans le plus beau quartier, au milieu d'un jardin toujours fleuri, car Rita a la main verte. Elle est aidée par une bonne de couleur, prénommée Mary.

Les « vacances » de Pâques, réduites à un week-end prolongé, nous lancent sur les routes de Caroline du Sud. La pluie mêlée de neige nous ralentit dans les cols des Appalaches. C'est pour mieux nous faire apprécier la douceur printanière de Charleston dont les environs resplendissent de la floraison de milliers d'azalées où mars finissant fait surgir des millions d'améthystes.

Il y a des élections municipales et, plus précoces que les rhododendrons en attente de mai pour déployer leurs boutons, des affiches électorales fleurissent partout. L'une attire particulièrement mon attention : « *Vote for Gaillard* », un nom très peu « *wasp* » en vérité ! C'est que la ville où Gershwin fait vivre *Porgy and Bess*, avait accueilli des protestants fuyant la France après la Révocation de l'Edit de Nantes. Dans une des rues principales, niché autour de l'église *huguenote* (en français sur la façade), le cimetière révèle, tapies sous un voile de mousse, des épitaphes anciennes rédigées dans la langue de Calvin.

Nous nous rendrons à l'île toute proche, où s'érige le fort Sumter, par une mer agitée, plus rude encore au retour, contre le vent. C'est là qu'a été tiré le premier coup de canon de la Guerre de Sécession et en bons Américains sudistes d'adoption, nous nous devons d'y faire pèlerinage.

Le printemps apporta son cortège de fêtes à l'école. La plus attendue était la *Prom*, banquet suivi de bal que les *Juniors* offraient traditionnellement aux *Seniors*.



En réalité, c'étaient surtout les professeurs « *sponsors* » de la classe, qui travaillaient et comme sur la photo servaient notamment les diverses limonades, coco-cola ou thé glacé à l'exclusion de breuvages euphorisants. Heureusement, j'étais *sponsor* des *sophomores* et, partant, invité à la fête. Est de rigueur le *smoking*, que l'on appelle « *evening suit* » ou « *dinner suit* » outre-Manche et « *tuxedo* » outre-Atlantique. Ne leur demandez donc pas, invité à une soirée, si vous devez endosser un « *fumant* » ! Voilà un des nombreux exemples d'emprunt à un anglais que les Anglais n'emploient pas !

Ma collègue Sarah Pauley me prêtera le tuxedo blanc de son mari dans lequel les kilos pris en abusant des délicieuses *ice cream* chez Howard Johnson, se faufilèrent difficilement.

A la porte du Country club, deux élèves grimés en serviteurs noirs, leur blanc visage passé au cirage, accueillent les invités. Ils font très style colonial anglais dans leur livrée du siècle dernier. Toutes les jeunes filles ont revêtu des robes vaporeuses avec des mètres de tulle et des dizaines de jupons. L'ambiance est très chic. La plupart des smokings sont blancs. Je n'ai pas demandé si les élèves de toutes les classes sociales pouvaient se permettre un tel luxe... Les tables devant accueillir les deux cent quatre-vingts personnes sont fleuries. Traditionnel *blessing* d'un révérend, puis dîner simple mais bon, sans boisson alcoolique, cela va de soi. Ensuite, programme culturel, monologues et chorale sous la direction de Miss Hutchinson, tellement maigre et sèche qu'on pouvait craindre à tout moment qu'elle ne cassât.



Il est neuf heures quand l'orchestre entame des airs de danse civilisée et quelques rock an'roll que personnellement j'apprécie davantage mais auxquels mes fonctions m'empêchent de me donner à fond. Pour ce dernier exercice, les filles ont presque toutes abandonné leurs talons aiguilles, rangés soigneusement sous leur siège. Elles dansent pieds nus ou chaussées des ballerines qu'elles ont eu la prudence d'amener. Pendant que leurs élèves s'amuse, profs, Principal et *supervisor*, aidés d'un seul élève déplacent des tables, d'autres sont de service au vestiaire, d'autres, enfin, distribuent les rafraîchissements. La soirée est de bon ton, très ambiance bourgeoise si l'on excepte la langueur de certains slows, dansés joue à joue...

Pour se rendre aux toilettes, on passe près d'une autre salle du *country club*. Dutch, le *cob* de l'école monte la garde devant la porte pour en détourner les étudiants. Quand elle s'ouvre, elle libère des effluves d'alcool incompatibles avec les mœurs supposées d'une ville « sèche ». Je marque mon étonnement au représentant de la loi :

- Vous ne sentez rien ? Ça pue le whisky !
- Oui, je sais, mais ce sont des gens bien, des « huiles » (big shots).

Fin de l'année scolaire

L'année scolaire se terminait le 1^{er} juin. La direction priait les professeurs de ne révéler sous aucun prétexte les résultats des derniers examens avant la remise des bulletins.

- Méfiez-vous, me dit un collègue, ils vont essayer par tous les moyens de vous tirer les vers du nez.

Alors que j'étais occupé à corriger mes copies dans la salle de lecture de la bibliothèque, s'amène une délégation conduite par John Reed. Je la reçois avec des gestes de dénégation :

- Non, non, inutile, je ne communique aucun résultat !

- Mais, nous ne sommes pas venus pour cela, Monsieur, mais pour ceci.

Ils me donnent un paquet en me recommandant de ne pas l'ouvrir sur place. Rentré chez moi, j'ai compris pourquoi. Il s'agissait d'un cadeau bien français offert au French teacher : une bouteille de cognac.

Nous avons bien sûr assisté à la cérémonie de remise des diplômes de *High School* à la classe *senior*, le *commencement day*. Il n'y avait aucune distribution de prix dans les autres classes. Chez les seniors, seuls les trois meilleurs élèves étaient distingués par les trois *honors*, successivement : *valedictorian*, *salutatorian* et *third high*.

Hollywood a rendu familières ces solennités. Toutes les familles endimanchées, les amis, les supporters des différents clubs occupent les gradins de la salle de gym. Sur un podium improvisé, le chœur en grande tenue donne une aubade dans une discipline parfaite, puis on passe à la remise des diplômes. Les récipiendaires ont revêtu la toge et coiffé un curieux bonnet carré garni d'une floche. Une élève, en robe du soir à volant, fraîchement libérée du salon de coiffure, dépose délicatement ses escarpins à talons aiguilles à côté du tabouret de l'orgue pour distiller sans arrêt *Pomp and Circumstance*, d'Elgar. Les héros du jour montent sur l'estrade, à la queue leu-leu, reçoivent et transfèrent la floche de leur étrange coiffure de gauche à droite, à moins que ce ne soit de droite à gauche. C'est le Superintendant des *City schools* aidé du Principal qui distribue les diplômes.



Heureux moments de la vie familiale qui éclairent les visages de Mom et Dad ainsi que ceux des *boy-friends* et *girl-friends*.

A la fin de la cérémonie, une délégation m'apportera la récompense de mes dix mois d'efforts et d'angoisses pour m'adapter à l'enseignement américain et aux extravagances de certains de mes élèves : l'annuaire, le *year book*. Il contient les dédicaces de quarante-trois garçons et filles qui expriment tant de reconnaissance et d'affection que je risquerais de penser que j'ai laissé le souvenir d'un prof idéal si je ne savais qu'il s'agit plutôt d'un exemple de cette convivialité américaine dont j'ai noté nombre d'exemples. Toutefois, de nombreux messages ont chacun une note personnelle et certains recèlent un accent de sincérité qui me touche encore aujourd'hui quand je les relis. Dick Lee a été le seul à écrire en français, enfin en un sabir approchant dont le professeur n'a pas à se montrer fier :

Cher Monsieur Nicaise,

Je pense que j'ai appris très beaucoup en français avec vous pour mon professeur. Malheureusement mes actions et mes examens ne montrent pas cela, mais je suis très heureux que vous a été mon professeur.

Je ne résiste pas au plaisir de citer le billet suivant qui montre que, malgré les difficultés de ma tâche, j'étais resté « professeur sourire ». Au début de l'année, pourtant, j'avais usé d'une sévérité toute européenne à l'égard de la jolie Dottie Moran, une des *Cheer Leaders*.

Voyant qu'elle écrivait une lettre personnelle au cours de français, je me suis approché, m'en suis emparé et, bien sûr sans la lire, je l'ai déchirée ostensiblement et la lui ai rendue en lambeaux, au grand étonnement de toute la classe. Je répétais ainsi le comportement un peu brutal de ma première leçon de stage pour m'imposer. La coupable a versé des torrents de larmes, mais, comme on peut le constater ne m'en a pas tenu rigueur, au contraire.

Elle rédige remarquablement mieux que la moyenne de ses condisciples.

Mr Nicaise,

You came to America ; you saw how my people are like ; you conquered our hearts. I shall never forget your classes in 202. I think that you and your people are more on the road to happiness and peace of mind than any other. You are the first person I have met who could match my imagination and who had my restless spirit and unyielding soul. This must be the French blood coming out in me.

I hope I did not cause you too much anguish with my tears and glaring temper (remember the day you tore up a letter I was writing?). I love your friendly smile. Stay as happy as you are and never forget me.

Lots of love & admiration

Dottie Moran

On voit que je n'ai pas oublié la *cheer leader* Dottie.



Son gentil billet montre, en tout cas, que le professeur réussit à se faire aimer malgré son intransigeance. Ces messages de sympathie ont plus de prix à mes yeux que le projecteur de diapositives que tous m'ont offert.

Je recevrai aussi un mot de remerciement du superintendant des City schools, Dana F. Swick, à l'avant-plan devant le principal sur la photo de la remise des diplômes . : « *Having you with us during the present year was a privilege and a pleasure. I feel you have made a definite contribution to Dobyms-Bennett and I wish to express my thanks to you.* » Il terminait en me souhaitant bon succès pour les années à venir et me disait son espoir que je me rappellerais avec plaisir mon expérience. Ces pages sont, en quelque sorte, ma réponse...

Si j'ai cru devoir citer cette lettre, c'est qu'aucune autorité belge n'en a fait autant au bout de trente-cinq ans de carrière. Nous verrons plus tard comment un ministre ou un membre de son cabinet traitent les bons serviteurs de la jeunesse.

Mais passons puisque des vacances enchanteresses allaient couronner une extraordinaire année scolaire.

Notre tour d'Amérique du Nord

Nous préparions un tour des *States* depuis le mois de février. Nous avons trouvé un organisme patronné par *Texaco* à qui nous avons soumis notre projet. Il nous avait adressé une carte générale des Etats-Unis où étaient marquées chacune des étapes, les distances à parcourir ainsi que la route à suivre, éventuellement avec variantes. Il y avait ensuite une série de fiches avec le détail de chaque itinéraire.

En route dès le 2 juin, nous avons fait un merveilleux voyage de plus de quinze mille miles qui nous a conduits au Canada en un long détour par le sud. Notre périple nous a d'abord menés au Mexique en passant par l'Alabama, le Mississippi, la Louisiane et le Texas. Nous logions à bon compte dans les motels climatisés recommandés par l'American Automobile Association. Nos vêtements n'étaient pas enfermés dans des valises mais pendus à l'arrière de la Plymouth, comme font les voyageurs de commerce en habillement. Nous garions la voiture à la porte de notre chambre sans avoir besoin de la décharger, notre garde-robe à portée de la main.

Si nous nous arrêtions parfois dans les restaurants ou *drugstores* du bord de route pour manger un hamburger ou un *southern fried chicken with French fries*, nous préférons avaler en vitesse un frugal pique-nique, installés à une *road side table*. Nous nous ravitaillions en pain, beurre, fruits, lait et coca dans les supermarchés, et trouvions dans toutes les stations d'essence de la glace pour notre glacière.

Il faudrait tout un livre pour rendre compte en détail de ce fabuleux voyage. Je me contenterai de quelques souvenirs parmi les plus remarquables.

Et tout d'abord, l'étape merveilleuse de la Nouvelle Orléans. J'avais été déçu par un aspect inattendu de la vie culturelle américaine. J'avais rêvé d'un pays féru de jazz, je pensais en entendre à de nombreuses reprises à la radio. Erreur ! Elle diffusait de la Country music, les chansons de vedettes des fameux spectacles télévisés, comme le *Perry Como Show*. De jazz, musique noire, point ! Ou si peu. Une seule fois, j'ai vu et entendu à la télévision Ella Fitzgerald, à moins que ce ne soit Sarah Vaughan. Fats Domino a donné un concert à Kingsport, mais je n'ai pas pu y assister.

La Nouvelle Orléans, cette ville mythique, c'était la promesse d'une fête du jazz. Nous visitons bien entendu le « quartier français », découvrons, entre autres, une boulangerie où les petits pains s'appellent des *pistolettes* ! Les noms de rues sont des titres de blues : *Basin street*, *Rempart street*, *Canal street*. En revenant du fameux cimetière, empli de souvenirs français, nous serons pris dans un embouteillage monstre à cause d'un déluge tropical et arriverons en retard chez les amis de Rita et Merrit Shobe, John et Pauline Ahrens. Pauline est une femme superbe, John est architecte, il tire de sa bouffarde la fumée d'un infect tabac. Le couple paraît vivre largement. Très occupés, ils reçoivent les retardataires brièvement dans l'après-midi pour leur donner rendez-vous à vingt-deux heures !

Le ciel est redevenu serein et brillant d'étoiles quand nous démarrons dans la Cadillac décapotable blanche de nos amis d'un soir. John conduit à un train d'enfer pour que nous puissions visiter dans *Bourbon street*, un maximum de boîtes de jazz. Nuit inoubliable. Nous goûtons pour une fois aux plaisirs des noctambules. L'air, si étouffant de jour, est maintenant d'une délicieuse fraîcheur. Mais nous respirerons surtout les effluves éthyliques et enfumés des bars, la seule industrie de cette rue fameuse. J'ai surtout gardé le souvenir de la boîte où une excellente formation de cinq musiciens (noirs, est-il besoin de le préciser ?) se dépense sans compter, installée sur un podium, au milieu du comptoir circulaire. A la *Dream Room*, la bien nommée, on danse au son de l'orchestre du saxophoniste Sam Butera. Mais malgré le plaisir évident d'enlacer la belle Pauline, je préfère écouter et regarder l'excellent orchestre sans être distrait par des pensées profanes dans ce temple de la musique syncopée. Je ne suis pas capable de faire le compte des boîtes que nous avons fréquentées ni des *bourbons* subséquemment engloutis. La nuit la plus folle et la plus mémorable de mon existence, après celle de la Libération, se terminera vers quatre heures du matin, heure à laquelle les fêtards font place aux services de la voirie qui arrosent à grandes eaux la rue du whisky.

La deuxième visite de la ville, avec un tour sur le Mississippi, sera écourtée du fait que nous nous levons à onze heures, la tête aussi lourde que la couche de nuages qui menacent la vieille cité d'un nouveau déluge heureusement évité.

Je ne décrirai ni les villes de San Antonio et de Houston, Texas ; ni les cités du Mexique qui constituent un monde bien éloigné des plantureux Etats-Unis, un contrepoint méridional misérable à la riche mélodie du nord américain. Une seule anecdote : je trouve à me garer sur une place de Ciudad Juárez. Mais je n'ai pas le moindre peso pour alimenter le parcmètre. J'avise une banque devant laquelle un policier fait les cent pas. Je l'aborde et lui explique que je vais changer quelques dollars pour me mettre en règle.

- N'en faites rien, Señor, je me charge du parcmètre. Visitez la ville et revenez avant six heures.

Et le brave homme met une pièce dans la machine.

Nous allons chiner dans un vieux marché plein de charme exotique, achetons quelques souvenirs mexicains en vérifiant qu'ils ne sont pas *made in Hongkong*, mangeons de la chèvre nappée d'une sauce pimentée arrache-papilles dans un restaurant très pittoresque. A notre retour, je dois insister pour que mon étrange policier accepte quelques pesos.

Nous continuons notre route par le Nouveau Mexique puis l'Arizona. Malgré tous les éloges qu'on nous a faits du Grand Cañon du Colorado, les photos et les films que nous avons pu voir, nous avons le souffle coupé par les grandioses paysages où, semble-t-il, on découvre d'un simple coup d'œil l'histoire de la terre depuis deux milliards d'années. Le plus fabuleux musée géologique qui soit !

Nous avons l'audacieuse idée de descendre au fond du cañon à dos de mule. Les Américains se montrent généralement prudents. Ils ne sont pas avares de conseils. En l'occurrence, ils mettent en garde les cavaliers sur la façon de s'habiller pour affronter l'animal et la chaleur. Ils ne précisent pas que la séance d'équitation improvisée sera longue et difficile. C'est donc qu'on peut y aller sans crainte. Beaucoup de nos compagnons sont plus âgés que nous. Nous supposons que cuisses, reins et fondement encore jeunes supporteront la chevauchée sans trop de dommages, en dépit du manque d'entraînement. Nous nous contentons de suivre à la lettre les conseils vestimentaires et achetons jeans et chapeaux de paille à large bord qui transforment notre couple en pseudo cow-boy et cow-girl. L'ordre immuable du cortège des mules nous sépare car l'animal de Renée fait partie des poids légers en avant-garde, tandis que le mien, plus costaud, ferme la marche. Le muletier, Bob, me l'a désigné après un coup d'œil sur la rondeur de ma taille épaissie par maints *hamburgers*. La descente au fond de la gorge, par les innombrables lacets de la *Bright Angel Trail*, prend deux bonnes heures et nous débarque déjà passablement secoués sur un plateau herbeux où les mules trouveront leur pique-nique tandis que le nôtre sera distribué par Bob. La remontée tiendra du calvaire. Bob ménage ses bêtes en leur permettant de nombreux arrêts. Mais interdiction, lors de ces haltes, de sauter à terre ou de tenter de reposer les muscles endoloris en modifiant quelque peu sa position. Il faudra quatre heures pour rejoindre enfin le point de départ et la fraîcheur du sommet. L'abandon des étriers et les retrouvailles avec le sol ferme s'accompagnent de gémissements et de jurons. C'est le moment que choisit le ciel pour déverser une ondée glacée alors que seul un bain chaud pouvait tenter de détendre articulations et muscles raidis par tant d'heures de position figée. Les mêmes gémissements retentiront le matin suivant au lever des apprentis cavaliers. Nous garderons deux jours dans nos muscles le souvenir d'une piste qui, en dépit de son nom, n'a rien d'angélique...

J'ai fait provision d'images fixes et animées et je jette à la boîte mes films à développer, en oubliant d'y mettre mes nom et adresse. Catastrophe ! Je m'en rends compte alors que nous

avons déjà repris la route. Je préviens aussitôt le laboratoire de Kodak à Palo Alto, Cal., en décrivant le contenu des films, l'endroit où je les ai livrés à la poste. Eh bien ! avec ce sens du service qui caractérise les commerçants américains, mes précieuses images seront retrouvées parmi des milliers et envoyées à Kingsport.

Las Vegas, passé en trombe sans daigner y faire un arrêt, nous atteignons enfin la Californie.

C'était le but de notre projet initial. Nous y aurions séjourné davantage si nous n'avions pas cédé aux prières de la tante canadienne de Renée, la sœur de son père inconsolée d'avoir émigré avec son a mari au début du siècle.

L'Est des USA, n'est pas, toutes proportions gardées, tellement différent de l'Europe. L'Ouest, voilà l'image authentique du rêve américain, d'un nouveau monde, d'un autre monde. Nous ne passerons malheureusement que trois jours à Los Angeles en y rencontrant une fois encore un exemple de la gentillesse et de la disponibilité des citoyens US.

Nous avons désigné à nos familles et amis les villes où nous irions chercher du courrier poste restante. A la poste centrale de L-A, comme on dit là-bas, de nombreuses lettres nous attendent. L'une d'elle donne des nouvelles plus rassurantes de la santé de mon cher grand-père qu'un précédent courrier décrivait préoccupante.

Il y a aussi une lettre d'un inconnu. C'est le frère de Mary Johnson. Elle a lié connaissance à Bruxelles avec ma belle-mère qui lui a communiqué le plan de nos postes restantes. Sam nous invite à faire une petite croisière vers l'île de Santa Catalina, avec ses deux fillettes.

Par téléphone, nous acceptons de grand cœur de croiser quelques heures dans le Pacifique. Il nous donne rendez-vous dans un port, non loin de L-A et s'amène avec un petit *cabin cruiser* remorqué par sa Chevrolet. Un grutier procède à la mise à l'eau. Le temps est radieux, la mer tranquille. Sam me confie la barre et me voici promu capitaine, l'œil rivé à la boussole pour garder le bon cap.

Nous passerons presque toute la journée sur l'île.



Le retour sera moins paisible. Le vent s'est levé, la houle aussi. Sam prend la barre en murmurant entre ses dents :

- Gosh, she is rough ! (Tudieu, elle est mauvaise !)

J'apprends tout à la fois, d'une part que pour un marin l'océan est du genre féminin, comme son navire (*ship*) et d'autre part, que le retour sera rude.

- Vous savez, nous ne sommes pas tenus strictement à notre horaire. On pourrait attendre ici une accalmie.

- Mais moi je dois absolument rentrer ce soir, car ma femme ne serait pas contente que je la laisse s'occuper seule du déménagement un jour de plus.

C'est ainsi que nous apprenons qu'il a abandonné son épouse au milieu des caisses pour nous permettre de faire cette magnifique excursion !

Le retour au statut de simple passager, l'absence d'activité physique et de responsabilité me donnent le mal de mer d'autant plus que le vent a encore forcé. Je redemande mon brevet de barreur. Bob me le restitue bien volontiers et mes nausées disparaissent. L'allure est considérablement plus lente, le frêle esquif tape dans les vagues, tangue et roule piteusement. Brusquement le moteur s'arrête.

- Gosh, faut remettre de l'essence, dit Sam.

Il ouvre un jerrican et s'efforce d'en verser le contenu dans le réservoir du moteur. Mais le bateau refuse de coopérer. Comme il ne fend plus les vagues, il en devient le jouet. Un peu d'essence se répand dans le cockpit. L'odeur ajoutée au mouvement donne maintenant des nausées à Renée, pourtant peu sensible au mal de mer. Enfin, Sam parvient à mettre la plus grande partie du contenu de son jerrican dans l'espace normalement prévu pour le recevoir et nous redémarrons.

La nuit tombe quand nous approchons des côtes. Le grutier est rentré chez lui. Sam devra atteindre un plan incliné à quelques miles plus au nord pour pouvoir sortir son bateau. Il

me débarque sur le ponton de départ et me demande de ramener Chevrolet et remorque au plan incliné.

Toutes les manœuvres terminées, Sam peut aller retrouver son épouse et nous notre motel de Sunset Boulevard.

Notre voyage continue vers le nord. En Oregon, nous roulons bon train. Nous avons pris du retard. Renée tient le volant. Il est midi et demi, nous traversons une petite ville endormie, sans nous embarrasser de respecter la limite de vitesse de 30 miles. Une voiture de police nous prend en chasse, toutes sirènes hurlantes. Renée ne se rend pas compte que c'est un ordre de stopper.

- Arrête, mais arrête !

Enfin, elle range la voiture sur le bord de la route. Le shérif freine derrière nous, et demande à Renée son permis de conduire. Elle ne l'a pas sur elle. Il faut enlever toutes les valises du coffre et farfouiller dans la dernière où le permis s'est logé. Coup d'œil sur la « *driving licence* » heureusement parfaitement en règle.

- You are under arrest! Follow me.

Puisque nous sommes en état d'arrestation, nous le suivons piteusement jusqu'au... tribunal !

- Le juge est en train de déjeuner, elle ne reviendra pas avant deux heures, nous dit notre geôlier. L'amende encourue est de dix dollars. Vous pouvez pourtant partir tout de suite, mais alors ce sera vingt dollars.

- Nous attendrons !

Après avoir expérimenté les services de santé, il est intéressant de connaître la justice américaine en direct, autrement qu'à travers les innombrables audiences que nous offre le cinéma.

Au bout d'un quart d'heure, le shérif semble avoir pitié de nous. Il téléphone au juge et lui demande de revenir plus tôt ! Ce qu'elle accepte de bonne grâce !

- Vous plaidez coupable ou non coupable ?

- Coupable, votre Honneur.

- Vous pouvez vous faire assister d'un avocat.

- J'assurerai moi-même la défense de mon épouse.

- Non, vous êtes témoin. Vous devez prêter serment.

Je jure donc de dire la vérité, toute la vérité, *so help me God*

Et je donne ma version des faits. Nous sommes étrangers, je suis professeur, nous faisons le tour des États-Unis et nous avons un gros retard à combler. Ma femme n'a pas vu le panneau de *speed limit*. Gros mensonge et parjure. Elle me l'avait fait remarquer et je lui avais dit de pousser sur le champignon, vu notre retard...

Alors le shérif joue le rôle de l'avocat :

- Votre Honneur, ce sont de braves gens ! (Nice people).

- Bien, je vous condamne au minimum : dix dollars d'amende.

Dix dollars, trente pour cent de plus qu'une nuit dans nos motels ! Cette sévérité explique peut-être que les États-Unis, comme l'Angleterre d'ailleurs, compte proportionnellement deux fois moins de tués sur les routes que la France. Dans les pays anglo-saxons, la loi est la loi. On ne discute pas. On ne se contente pas de la « prévention » dont les chauffards se moquent. Les Français préfèrent rejoindre la tombe prématurément que de supporter que les gendarmes camouflent leurs radars. Et un ministre des transports leur donnera raison ! Les gendarmes devront être bien visibles et les radars annoncés. Alors pourquoi lever le pied ? Il suffit de rester vigilant pour découvrir à temps les képis des

représentants de la loi et leur fameux radar. Quand on en installera d'automatiques, le nombre de tués diminuera de moitié après une hécatombe de près d'un demi-siècle

Enfin, nous atteindrons le Canada et rendrons visite à la tante et aux cousins germains de Renée avec un jour de retard. D'abord à Edmonton, dans l'Alberta. Puis, après une traversée monotone des immenses étendues du Saskatchewan et du Manitoba, à Trenton, Ontario. Nous serons déçus par les chutes du Niagara vues de Niagara City sur la rive canadienne. Je pensais découvrir un site plus sauvage, mais l'industrie du tourisme l'a enserré de *Honeymoon Hotels*, de marchands de souvenirs et de *hot dogs*. Il est vrai qu'après la grandiose et sauvage splendeur du Grand Cañon du Colorado, il faudrait davantage pour nous ébahir.

En redescendant vers le Tennessee, nous avons encore passé un jour en Virginie Occidentale, à Point Marion, chez la cousine germaine de Maman, née Jeanne Scory en 1902, à Jumet. Les parents de ma grand-mère maternelle et trois ou quatre de ses frères et sœurs avaient émigré aux États-Unis au début du siècle. Arrivée enfant, Jeanne parle encore français avec l'accent de Charleroi, ce qui nous émeut beaucoup. C'est qu'en sa jeunesse, les familles souhaitaient que les filles parlent français tandis que les garçons continuaient à parler wallon. Ainsi le mari de Jeanne, Jules Devillé, lui aussi né à Jumet, nous parlera wallon. Il a fondé et dirigé une entreprise de verrerie jusqu'à sa retraite. Il m'entraîne dans son bistrot où je rencontre d'autres ex-compatriotes avec lesquels j'entreprends une conversation en anglo-wallon, tout en avalant quelques pintes de bière. Jules me fera visiter le cimetière de son village. De nombreuses tombes portent des noms de notre région : Lardinois, Moreau, Michaux, Seguin... Jeanne nous a cuisiné des plats qui ont encore une saveur bien de chez nous. Nous quittons ce petit coin de Belgique, un peu déçus de ne pouvoir y prolonger notre séjour. Mais notre horaire ne nous permet plus de nous attarder. Nous contenterons d'une photo souvenir, en compensation d'un bien court séjour.

Le personnage dont le chapeau ombre le visage est Jules Devillé. Derrière lui, A-J (prononcé é-djé) Scory, un autre cousin germain de ma mère dont le vrai prénom était *Amour* ! À droite, Jeanne et Renée.



Mon arrière-grand père Léopold Scory a émigré de Jumet au début du siècle avec la plupart de ses neuf enfants, mais pas ma grand-mère maternelle. Déjà adulte et elle avait un emploi stable. Les Scory ont fait souche aux Etats-Unis, on en retrouve sur le site des Mormons dédié à la généalogie.

Un télégramme attendait notre retour à Kingsport : nous apprenions, le 6 juillet, que mon grand-père était mort trois jours avant. Je reverrai toujours, le cœur serré, l'image du vieillard figé sur le palier de nos adieux. Quelle lugubre malice du hasard avait fait disparaître mon aïeul pendant le seul moment où l'on ne pouvait me joindre. C'est alors que, pour la première fois de tout notre séjour nous est venue l'idée de téléphoner en Belgique. En ce temps-là, on trouvait exorbitant le prix d'une communication internationale.

Les derniers moments de notre séjour américain allaient être assombris par ce deuil. Il y avait beaucoup de choses à régler avant notre départ. La revente de la Plymouth se fit sans difficultés, toujours grâce à notre ami Hubert Quillen.

La traversée, toujours sur le *Mauretania*, malgré un temps splendide et une mer d'huile sera assombrie par la perspective de retrouvailles bien tristes avec la famille. Bonne-Maman est désormais seule à nonante-quatre ans. Une cousine inconnue lui tient compagnie.

Totalement coupé des turbulences politiques du pays, je me replonge dans une ambiance belge. Un entrefilet dans le *Kingsport News* avait bien signalé que notre jeune roi avait fait un séjour aux Etats-Unis mais la presse américaine avait préféré accorder la première page à une photo d'Yves Montand et de Marilyn Moroe apparemment très amoureux. On a dit que le souverain avait trouvé dans son voyage l'occasion de se sentir libéré de l'emprise paternelle.

C'est, en effet, après le séjour de son fils aux Etats-Unis, que Léopold III s'est enfin décidé à s'installer à Argenteuil avec la Princesse de Réthy née Liliane Baels, et leurs enfants. Le *Soir* a commenté la nouvelle en ces termes : « *Baudouin apparaîtra désormais comme le seul et*

vrai détenteur du pouvoir royal ». L'année suivante, le jeune souverain épousera doña Fabiola Mora y Aragón. Voici comment les époux royaux seront décrits par un féroce pamphlétaire belge : Un Baudoin (sic) qui se prenait continuellement les pieds dans son chapelet et une fabiola ramassée dans un bénitier espagnol³² !

Ce mariage tout en amenant enfin le sourire sur le visage du jeune souverain, le confina de plus en plus, c'est vrai, dans une ambiance tellement intégriste et bigote, qu'il refusera, quelque trente ans plus tard, de signer la loi dépénalisant l'avortement. Pourtant cette loi imposait des critères précis très restrictifs. S'y opposer c'était favoriser les avortements clandestins inévitables et incontrôlables, c'est-à-dire condamner des malheureuses à avoir recours à des pratiques parfois mortelles. Par un tour de passe-passe juridique bien belge, le roi fut déclaré dans « l'incapacité de régner durant trente-six heures ». Une abdication, un moment envisagée, aurait plongé le pays dans une crise politique dont on a voulu faire l'économie. Ainsi, la loi votée par les représentants de la Nation a pu être promulguée, sans que le Chef de l'Etat doive y mettre son sceau. C'était la première fois depuis l'avènement des Saxe-Cobourg sur le trône de Belgique.

Le lendemain un sondage révélera que 52% des Belges, toutes régions confondues étaient favorables à l'avortement et que 52% également, en Flandre comme en Wallonie, reconnaissent au roi le droit à l'objection de conscience. La Belgique rejoignait enfin la plupart des nations occidentales déjà acquises à l'indulgence, depuis longtemps, en présence du drame qui pousse tant de femmes au désespoir et propulse dans la vie trop d'enfants non désirés. Ainsi sera-t-il mis fin à une hypocrisie flagrante, puisque, à de rares exceptions près, les tribunaux, pour s'adapter aux mœurs, n'appliquaient plus la loi qui considérait l'avortement comme un crime. Toujours prompts à trouver des euphémismes, on appellera l'opération « Interruption Volontaire de Grossesse », et mieux encore, IVG. Bientôt, les statistiques montreront qu'il y aura de moins en moins d'infanticides et d'enfants abandonnés.

Mais revenons en 1959.

Je retrouve mes élèves belges avec joie. Je suis sollicité pour donner des conférences. Tout au long de l'année, je ferai des projections commentées de mes diapositives. J'en tirerai deux exposés. L'un intitulé *Amérique d'aujourd'hui, Europe de demain* s'attachera à décrire les découvertes que j'avais faites. Mon titre était prophétique : en très peu de temps, les supermarchés bousculaient les petits commerces, la télévision entrainait en adolescence, la carte de crédit naissait, l'automobile devenait un indispensable outil, la mode s'emparait des jeans et les parents cédaient le pouvoir aux enfants. Ainsi mon exposé est rapidement devenu obsolète et mes diapositives réservées au cercle familial, disparurent au fond d'un tiroir.

Je destinai au monde de l'enseignement la seconde conférence, toujours largement illustrée par les projections au fur et à mesure de l'exposé. J'y détaillais ce que le lecteur connaît en gros de mon expérience avec mes *boys* et mes *girls*, sans oublier quelques aspects de mon long périple de vacances puisqu'elles font heureusement partie de la vie d'un prof. Prétexte pour projeter mes meilleures vues de sites et de paysages. En référence à l'excellent témoignage de René Masson, *Des Hommes qu'on livre aux Enfants*³³, j'avais intitulé mon exposé : *Un Homme livré aux Enfants Américains*.

³² José Versluys, *De Jésus et autres fantômes*. Ed. Les Presses du Midi, 1997.

³³ Robert Laffont, éditeur.



NOUVEAUX HORIZONS

Viser le plus haut et s'estimer au plus juste.
Raymond Aron

Le goût des voyages et le désir d'une nouvelle expérience à l'étranger m'avaient engagé à solliciter une bourse qui me permettrait de suivre des cours à l'Université d'Oslo pendant les vacances d'été 1960. Elle était attribuée sur dossier et je pense que mon aventure américaine a bien disposé le jury en ma faveur. On ne prête qu'aux riches !

Nous avons décidé de joindre la Norvège en voiture, une Renault Dauphine, achetée d'occasion. Nous avons quitté Châtelet tôt le 1^{er} juillet, et par les rapides autoroutes allemandes, avons atteint dans la soirée le port de Grosenbrode sur la Baltique. C'était un pari risqué parce qu'au bout d'une cinquantaine de kilomètres, nous nous étions rendu compte que nous avions laissé à la maison les billets pour le ferry qui devait nous conduire au Sjaelland, la plus grande île du Danemark. Nous avons décidé de continuer étant donné que les places passagers et voiture étaient retenues à notre nom pour la date du 2 juillet. Pari gagné, nous avons pu embarquer. Preuve que les Allemands trouvent aussi des accommodements avec le règlement.

Après une rapide visite de Copenhague qui, sillonnée de milliers de vélos encore plus que La Haye, n'était pas encore devenue la capitale des *sex-shops*, nous avons logé dans la calme petite ville d'Elsingør, autrement dit Elseneur, et son austère château de Kronborg où flotte le souvenir d'Hamlet.

Le lendemain, courte traversée en ferry du Sunde, au cours de laquelle les Suédois se dépêchent d'acheter force bouteilles d'alcool hors taxes. Débarqués à Hälsinborg, nous avons expérimenté la conduite à gauche sans trop d'anicroches. Quelques années plus tard, le gouvernement prendra la sage décision de se conformer au code général du continent européen.

Ce n'est pas tellement la circulation sur la route qui surprend. Redevenus piétons à Göteborg, belle ville aux paisibles canaux, nous obligeons quelques voitures à freiner en catastrophe. En effet, quand on traverse une rue, le réflexe habituel est de regarder d'abord à gauche, d'où peut surgir le danger immédiat. Là-bas, naguère comme aujourd'hui encore en Angleterre, il fallait inverser la tendance sous peine de se faire écraser. Heureusement, la ville de Londres soucieuse de protéger les touristes continentaux, les avertit d'où vient le danger par des inscriptions bien visibles à même le sol, sur les passages pour piétons.

Nous retrouverons rapidement la circulation à droite en passant la frontière norvégienne. Arrivés à Oslo dans la soirée, nous avons été étonnés de pouvoir nous faire comprendre en anglais par des gens simples, notamment par les policiers auxquels nous demanderons plus d'une fois notre chemin pour l'université. Il est vrai que les Norvégiens sont bien obligés d'apprendre une langue de grande expansion ; ils ne sont que quelque trois millions et se paient encore le luxe de parler deux idiomes. L'ancien ou *bokmål*, rural, et le nouveau, *nynorsk*, (y se prononçant *u*, cf le néerlandais *nieuw*). Ce dernier, urbain, est plus proche du danois. Ils ont chacun leur littérature et leurs journaux. C'est celui des villes que j'avais commencé à étudier. Je déteste me trouver dans un pays dont j'ignore totalement la langue. Parmi les cours que je suivrais, outre *Histoire de Norvège*, *Art Scandinave*, *Organisation de l'Enseignement*, qui se donnaient en anglais, je m'inscrirais aux leçons de norvégien.

La Norvège a une histoire très mouvementée. Les Vikings ont fait régner la terreur sur presque toutes les côtes d'Europe, ont découvert le Groenland, encore aujourd'hui lié au Danemark, et ont très probablement établi des bases en Amérique. Elles n'ont laissé aucune trace archéologique suffisante pour qu'on en soit sûr. Seules les *Sagas* donnent à penser que c'est arrivé.

J'ai appris comment la Norvège n'avait été christianisée qu'au onzième siècle, d'une manière que Jésus n'avait certainement pas prévue. La Norvège avait été longtemps divisée en petits royaumes. Après une première tentative d'unification par Harald I^{er} Hårfager, au début du dixième siècle, le pays des Vikings était retombé sous la coupe de roitelets. Ayant réussi à le dominer en 1015, Olav II Haraldsson a décidé de christianiser définitivement son royaume en passant par les armes tous ceux qui refusaient le baptême. Pour ces glorieux services, Olav a été canonisé et est devenu le saint patron du pays !

A propos de l'enseignement, je retiendrai, qu'il est devenu obligatoire en 1867, bien avant la Belgique,

Un Américain, le Dr Philip Boorman dirigeait l'école subventionnée par les Etats-Unis. Les Américains formaient le gros du bataillon des 265 étudiants. Je me suis présenté au directeur en lui montrant mes diapositives, mon projecteur et le texte de ma conférence grand public, que j'avais traduite en anglais.

- Excellente idée, me dit-il sans jeter le moindre coup d'œil sur le second. Après-demain, vous ferez un exposé devant tous les étudiants, intitulé « Ce que je n'ai pas aimé en Amérique »...

Pan ! J'avais quarante-huit heures pour préparer des propos désagréables à jeter à la tête d'un auditoire majoritairement américain et en anglais. Il fallait donc que je trie et reclasse entièrement mes diapositives et que je griffonne sur un bout de papier les grandes lignes de mon exposé, sans manquer les cours déjà commencés. Je me suis tiré d'affaire, dans le grand amphithéâtre, en dénombrant quelques traits négatifs de l'*American way of life* parmi lesquels les tribulations de ma vie de professeur, les signes et anecdotes témoins les plus stupides de la politique de ségrégation, etc.. Puis, bien entendu, j'ai enchaîné par tout ce que j'avais aimé, et ce deuxième chapitre de ma conférence était le plus copieux. Ainsi, la première partie satisfaisait les Européens souvent prêts à se gausser des « Yankees », et la seconde, les Américains tant il est vrai que l'on n'écoute et ne retient que ce qu'on veut entendre ! Les jours suivants, nous avons lié amitié avec tout qui parlait français, dont un Luxembourgeois, un Hongrois réfugié en Suisse, prénommé Otto, un Italien, Francesco et une ravissante Indienne en sari, ajoutés aux deux seules Françaises.

Au bout d'une semaine, avaient lieu les élections des délégués au *Students' Senate*. Des « sénateurs » bien jeunes, à vrai dire, car avec mes trente-neuf ans, je faisais figure d'ancêtre.

Alors, nous assistons à l'une de ces campagnes électorales comme elles se déroulent dans les écoles américaines. Les Européens, étonnés, n'y prennent aucune part. Une jeune étudiante de New York prénommée Nancy, la plus active des candidats, faute de pouvoir organiser un meeting, faute de pouvoir coller des affiches, faisait, si je puis dire, du porte à porte. Je lui promets de voter pour elle. Le candidat arrivé en tête serait président.

Le jour des élections arrive. Le scrutin est présidé par le directeur. Les postulants sont présentés par leurs champions, selon la formule américaine traditionnelle, *I nominate Johnny*. (De là vient l'agaçant terme franglais de « nominés » pour l'*Antenne d'Or*, les *Césars du Cinéma* et même, pauvre Jean-Baptiste Poquelin, pour le *Molière du Théâtre*).

J'occupais les premiers rangs. Du fond de la salle surgit une voix : *I nominate...* Je reconnais la voix d'Otto qui ajoute... *Jean Nicaise* ! Je me retourne, fais de grands signes de

dénégation. J'avais composé mon emploi du temps par un choix de cours du matin exclusivement. Je comptais bien occuper les longues après-midi à baguenauder dans la ville, à visiter les environs, à me baigner dans la mer ou dans quelque lac réchauffé par les interminables journées d'été. Le très lent crépuscule ne s'installe que vers vingt-trois heures et la nuit n'est jamais complète en juillet sous ces latitudes proches du cercle polaire et de son soleil de minuit. J'avais toujours évité de participer à quelque comité que ce fût. A plus forte raison en ces circonstances où les loisirs de vacances étaient déjà largement sacrifiés. Mais Francesco embraye et crie qu'il appuie la nomination. Le piège !

On vote. A cause de ma causerie illustrée, j'étais le seul *nominated* connu de tous. Le piège se referme et j'obtiens la majorité. J'ai dépassé de quelques voix Nancy, pour qui j'avais voté. Je propose de lui laisser la présidence. Le président du scrutin refuse. Il faut accepter démocratiquement le suffrage exprimé. A part, il me dira qu'il est heureux qu'un Européen occupe le siège, car l'école, à l'origine américaine, s'est transformée officiellement en Ecole Internationale depuis peu. Les Européens sont encore très minoritaires et les citoyens de l'Est exceptionnels.

Nancy sera la secrétaire du « sénat ». Une secrétaire très active qui trouvait que je ne convoquais pas assez de réunions. La mission de cet organisme consistait théoriquement en la défense du corps étudiantin. Il recevait donc les doléances des éternels mécontents, des rouspéteurs nés, des revendicateurs congénitaux et, tout de même, quelques plaintes justifiées à propos du logement, de la nourriture, etc. ; rarement des suggestions constructives. Je n'ai pas usé de mes privilèges pour faire cesser une curieuse manie dont nous étions victimes dans notre modeste hôtel, géré par l'université. Notre porte n'avait pas de verrou et la femme de chambre utilisait son passe-partout pour entrer sans frapper à tout moment, même les plus intimes.

M'était échue une mission pas trop désagréable : représenter le Sénat à toutes sortes de manifestations mondaines ou protocolaires. Ainsi, Renée et moi avons été invités dans les ambassades aux fêtes nationales respectives des Etats-Unis, le 4 juillet; de France, le 14; de Belgique, le 21; d'Italie, le 27.

*L'Ambassadeur d'Italie
et Donna Tatiana Colonna*
prient
M. Jean Micaze
de leur faire l'honneur de venir
prendre un cocktail
à l'Ambassade d'Italie
le mercredi 27 juillet 1960, 10.18 heures
Lukognitogate 5 P. S. V. P.
44.20.38

La Suisse c'était le 2 août. Nous avons aussi été reçus par le chargé d'affaire du Maroc pour l'anniversaire de l'accession au trône de Hassan II. C'était dans cette ambassade d'un pays

musulman que les boissons alcooliques coulaient le plus généreusement. Au bout d'une heure, il avait déjà fallu sortir un Norvégien complètement noir et l'on a dû reconduire sur le campus un médecin soudanais totalement ivre pour avoir oublié les recommandations de son Coran.

Mais la réception la plus exceptionnelle fut celle offerte aux étudiants par le roi Olav en son palais d'été, en toute simplicité. La presse n'était même pas invitée. Le plus important journal d'Oslo avait appris, je ne sais comment, que le président du *Students'Senate*, se déplaçait rarement sans ses appareils photographiques. Or, il n'était pas interdit aux invités de s'en servir dans le palais. Le responsable de la rubrique mondaine m'a offert de racheter l'un de mes films à un très bon prix pour réussir ainsi un *scoop*.



Est-ce l'appât du gain combiné au souvenir de mes jeunes années de journaliste ? Je n'ai pas longtemps hésité à aider le journal à violer les convenances. Le lecteur m'en blâmera d'autant plus que j'ai fustigé ces pratiques indiscrettes dans le premier tome de ce récit. J'en ai honte aujourd'hui. J-J Rousseau avait bien compris que *ce n'est pas quand une mauvaise action vient d'être faite qu'elle nous tourmente, c'est quand longtemps après on se la rappelle ; car le souvenir ne s'en éteint point.*

Finalement, ce n'est pas moi qui ai pris la photo publiée, c'est Renée, car j'y figure avec les cinq autres membres du comité qui entourent le roi sur les marches du palais. Je me tiens en bout de rangée, à gauche tandis que Nancy n'a pas raté l'occasion de se placer tout contre le souverain, en parfaite républicaine... L'Italien Francesco est en costume clair, à la gauche du roi. Je photographierai Renée en compagnie des deux sympathiques Françaises.



Quelques jours de congé entre les deux sessions nous permettront de faire mieux connaissance avec la ville d'Oslo, d'abord et avec la Norvège rurale ensuite. Le musée de peinture nous a surpris par la mélancolie répandue sur les œuvres de peintres scandinaves, sans doute marqués par la tristesse, la dépression qui doit gagner les artistes pendant un rude hiver, aux nuits interminables, rançon des longues soirées ensoleillées de l'été. Pour s'en convaincre, il suffit de penser aux tableaux sombres et tragiques d'Edvard Munch. En revanche, le sculpteur Gustav Vigeland exalte la jeunesse et la vigueur joyeuse des corps. C'est du moins l'impression que donnaient les bronzes exposés dans un parc de la capitale, par un chaud soleil. Pour terminer ce trop rapide tour d'horizon de l'art norvégien, l'Université nous a fait la surprise d'un concert de son génial Edvard Grieg. Sa musique empruntant en effet presque tous ses thèmes dans le folklore de son pays, était un beau couronnement des études.

Après Oslo, nous avons pu visiter la deuxième grande ville, Bergen, grâce à un voyage jusqu'à la pittoresque côte ouest. Nous constaterons que la plupart des routes sont de terre battue mais assez roulantes. La nature est belle et sauvage.

Partout, de l'eau dévale des montagnes. Nombre de déplacements se font par mer grâce à toute une flotte de petits ferries qui croisent dans les splendides fjords profonds et escarpés.



Nous nous embarquerons sur un ferry pour voguer lentement sur celui qui s'enfonce de 150 kilomètres dans les terres, le *Sognefjord*.

Ces loisirs ne m'empêcheront pas de préparer les examens avec le plus grand sérieux pour l'obtention d'un diplôme inutile. Ou presque, comme nous verrons.

Lors du discours d'adieu, prononcé, ès qualités, dans la cantine, j'ai utilisé ma connaissance élémentaire de la langue norvégienne. C'est évidemment en anglais que je m'exprimais mais j'ai tenu à remercier le personnel local dans sa langue. Mon dernier contact avec le norvégien sera une lettre adressée à mon professeur. Je lui décrivais les péripéties de mon retour par le Danemark, l'Allemagne et la Hollande.

Nous avons vécu une traversée assez mouvementée du Skagerrak, connu pour ses colères. Nous nous étions installés chaudement habillés sur le pont après avoir lesté notre estomac du dernier *smørbrød*, suivi d'un comprimé de *dramamine*, puis nous nous sommes calés dans un transat. Autour de nous, les passagers allaient et venaient, très gais, souvent abreuvés d'aquavit détaxé. La piscine grouillait de plongeurs bruyants. Mais une fois en haute mer, les promeneurs et les nageurs se sont évaporés. Quand, au débarquement, nous avons vu l'état des coursives et des toilettes, nous avons découvert la cause de cette disparition. Le mal de mer s'était emparé de presque tous les voyageurs.

La Norvège, relativement pauvre à l'époque, a bien dû changer grâce aux revenus du pétrole off-shore qui la classe aujourd'hui au dixième rang des nations les plus riches et la tient fièrement en dehors de l'Union Européenne.

L'année 1960 s'est terminée en Belgique par un drame qui a secoué le pays pendant près d'un mois : les grèves des services publics contre la « loi unique » du gouvernement social-chrétien et libéral dirigé par Gaston Eyskens. Une série de mesures destinées à assainir les finances étaient rassemblées en une seule loi. L'un des articles retardait de cinq ans l'âge de la pension des enseignants. Ceux de l'école officielle lancèrent le mouvement de grève en décembre. C'était la première fois que des professeurs faisaient grève. .

Des trois syndicats des services publics, libéral, social-chrétien et socialiste, seul ce dernier, la CGSP, avait invité ses membres à cesser le travail et à conseiller à leurs élèves de rester chez eux. Les autres partis ont annoncé qu'il s'agissait d'une grève politique, il est vrai que l'enseignement libre, c'est-à-dire catholique comme le premier ministre, n'a pas bougé. Les

socialistes étaient dans l'opposition. Ils ont échoué à faire capoter la loi unique mais ont réussi à provoquer des élections générales en mars 61 pour rentrer en fanfare dans le premier gouvernement de Léo Tindemans.

Le soir de l'annonce de la grève, le préfet me convoque à son domicile. Il se sent souffrant et me demande d'assurer l'intérim. Je l'avais trouvé en bonne forme l'après-midi... J'étais loin d'être le plus ancien à qui revient normalement cette tâche. Mais les plus vieux, les plus concernés, car plus proches de la retraite, avaient décidé de se joindre au mouvement. Le seul non gréviste plus âgé, du même bord que notre chef, avait prudemment refusé cette lourde responsabilité. J'ai d'abord fait de même. Il insistait. J'ai demandé à pouvoir réfléchir. J'ai téléphoné à un aîné, Paul Simon, en qui j'avais confiance, pour lui faire part de la demande du préfet. Il appartenait au syndicat organisateur. Il m'a convaincu d'accepter en se disant persuadé que je ferais « moins de dégât » qu'un partisan déclaré du premier ministre. D'autre part, Renée qui croyait son chef vraiment malade, m'a engagé à accepter.

Le matin suivant, nous arrivons donc fort inquiets à l'école. Nous passons sans encombre les piquets de grève assez débonnaires. Le second repousse néanmoins les enfants qui se présentent. Inquiet de les voir livrés à la rue, sans que les parents en soient avertis, j'interviens pour les inviter à entrer. Les grévistes me font grise mine, mais me laissent faire.

Comme de nombreuses classes n'ont pas de titulaires, malgré le fait d'assumer les prérogatives du préfet, j'estime nécessaire d'assurer mes cours, d'autant plus qu'il faut en distribuer parmi les professeurs « en fourche ». Il y a peu d'élèves absents, il faut donc les occuper. Je compte sur mon épouse-secrétaire pour m'avertir en cas de besoin d'un problème à résoudre. Bientôt, elle vient me chercher, car une délégation de professeurs non-grévistes, les plus nombreux, souhaitent signer une liste de présence. Je la fais donc circuler et retourne à mes cours.

L'après-midi, sûr de n'affronter aucune violence, le préfet, guéri comme par miracle, vient reprendre la direction des affaires à mon grand soulagement.

Le lendemain, la grève commence à toucher les transports publics et les élèves sont plus clairsemés. Il faudra donc que j'organise mes cours en tenant compte des nombreux vides. Je veux occuper les présents : j'estime correct de travailler puisque je ne participe pas à la grève. Comme d'autre part, je ne peux léser les absents en continuant la matière, j'essayerai d'occuper les présents par des leçons en marge du programme. Je viendrai, par exemple, avec mon projecteur et un choix de diapositives pour tenter d'illustrer la manière de composer une rédaction. En effet, une projection de diapositives obéit aux mêmes règles qu'une description ou une narration. Trop de photographes amateurs voulant par exemple projeter leurs images de voyage ou de vacances, se contentent de les présenter en vrac, sans aucun ordre et de les commenter une à une, répétant souvent ce que l'image montre très bien.

C'est ce que je commence par faire, photos ratées comprises, pour montrer ce qu'il faut éviter. Les élèves remarquent que ce n'est pas le bon moyen de captiver un auditoire.

Les images, dis-je, ce sont les *idées* de la rédaction. Elles arrivent en vrac, sans ordre. Il en vient peut-être trop, il faut commencer par élaguer, se débarrasser de celles qui n'ont aucun rapport avec le sujet, exclure radicalement les sous-exposées, les floues. Si, au contraire, on manque d'idées (de photos), on en trouvera quelques-unes des années précédentes pour enrichir le propos, c'est faire appel à l'*expérience* ; on voudra en introduire de nouvelles suggérées par celles qu'on a déjà retenues, c'est travailler par *analogie* : au besoin, on fera d'autres photos pour combler un vide.

Puis *classer* tout dans un ordre logique ou un crescendo, c'est le *plan* de la rédaction ; imaginer un petit scénario, c'est le *développement* du plan ; composer soigneusement un texte qui sera d'autant plus sobre qu'une photo réussie doit se passer de commentaire, c'est *éviter*

les répétitions. Il n'est pas besoin de posséder un projecteur qui réalise les fondus enchaînés, ce serait pourtant un moyen de marquer une *transition*. Il faut *varier* pour ne pas lasser son auditoire. On glisse un trait humoristique parmi les propos austères, la photo d'un personnage grotesque parmi celles, plus graves, des monuments d'une grand-place ; la vue d'un lac bien horizontal au milieu de clichés de montagne ; alterner les cadrages en largeur, généralement les plus nombreux, et en hauteur. S'étendre sur telle vue qui exige plus d'attention, puis en passer quelques-unes rapidement. Enfin, ne pas faire long.

Veiller à soigner sa diction, c'est le travail correspondant du soin apporté au *style*, à l'*orthographe* et à la présentation matérielle d'un discours écrit. On a peut-être pensé à illustrer par de la musique choisie à bon escient.

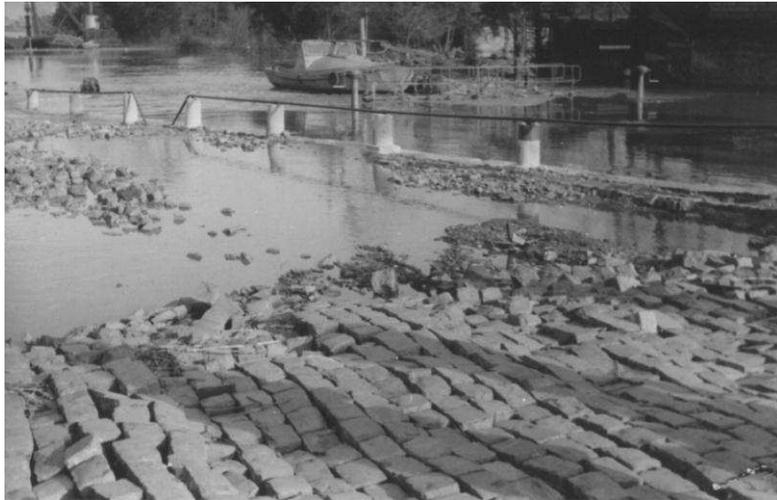
Il faut commencer par une *introduction* qui aigüise la curiosité ou l'attention du public et terminer par une brève *conclusion* aussi originale que possible, en espérant recueillir des *applaudissements*, plutôt que des bâillements ou une furieuse envie du public de se lever au plus vite.

Dans une classe encore plus réduite, je suis venu avec mon tourne-disque pour raconter l'histoire sommaire du jazz. Or, les grèves ont pris de plus en plus d'extension, et ont duré jusqu'à la mi-janvier. J'en suis arrivé, après l'interruption des vacances de Noël, à faire entendre Louis Armstrong, Count Basie ou Art Tatum à un seul élève ! Plus tard, quand une grève se déclarera, même si elle n'engage qu'une partie des professeurs, les parents garderont leurs enfants à la maison. Mais la nécessité où je me trouvais d'intéresser les élèves avec des cours inédits m'a servi par la suite. L'approche illustrée de la rédaction que les événements m'avaient suggérée a suscité un si vif intérêt que j'ai utilisé le procédé à plusieurs reprises bien après la fin de la grève.

Châtelet sous les eaux

La même année, les caprices du temps ont bouleversé Châtelet : la Sambre est sortie de son lit et a envahi tout le bas de la ville. Les photos suivantes seront plus éloquentes que les mots pour décrire la catastrophe.





Depuis d'énormes travaux dans le lit de la rivière protègent mieux Châtelet de drames semblables et on espère ne plus revoir de canoë dans la rue du Perron.

Théâtre à l'école

Mais revenons à l'école après qu'elle eut recouvré le calme.

A mon retour d'Amérique, j'ai organisé un spectacle, *Terror of Oklahoma*, que j'avais vu au Théâtre de Poche. C'était un pastiche des westerns avec cortège des immigrants, bagarre dans un saloon, attaque des Indiens, avec cow-boys attachés à des poteaux.



Il y fallait beaucoup d'acteurs, donc on pouvait y entraîner une ou deux classes entières. C'était monté comme un film muet, avec *voix off*. Cela réglait le problème de la diction trop « châtelettaine » de nos vedettes. Il fallait seulement exploiter leur talent de mime.

C'est de la même façon que j'ai abordé une entreprise théâtrale beaucoup plus ambitieuse et à caractère plus culturel. Il s'agissait de la rencontre d'Enée et de Didon, d'après Virgile. Entreprise ambitieuse, car j'ai eu l'immodeste audace d'écrire un scénario original (ou voulu tel) directement à partir de l'Enéide dans la collection Budé. Or le thème de la passion malheureuse de Didon a été porté des dizaines de fois sur les planches à toutes les époques depuis la Renaissance et par quelques-uns des grands génies de la tragédie et de l'opéra. Très loin de nous, Alexandre Hardy et Etienne Jodelle, membre de la Pléiade, novateur de la tragédie classique que porteront à son apogée Corneille et Racine ; les Anglais Christopher Marlow, en Espagne, parmi d'autres, Guillèn de Castro... On ne compte pas les musiciens que l'épopée virgilienne a inspirés, depuis Monteverdi jusqu'à Berlioz, en passant par Métastase. L'un des chefs-d'œuvre de la musique universelle n'est-il pas *Dido and Aeneas* de Purcell ? Or, curieusement, cet opéra a été joué la première fois dans un pensionnat de Chelsea, en 1669 et les élèves y tenaient la plupart des rôles !

C'était de l'inconscience de vouloir donner ma version du drame. Mais je n'y eus que peu de mérites : tout est dans Virgile, il suffit, pour la construction dramatique, de suivre l'Enéide pas à pas, fidèlement. Il fallait diviser le poème épique en actes et le transformer en œuvre théâtrale en respectant au maximum l'original afin que les auditeurs entendent bien du Virgile et non du Nicaise ce qui n'aurait eu aucun intérêt. J'ai intitulé mon « œuvre » *Enée à Carthage* et c'est Renée, évidemment, qui l'a dactylographiée sur stencil pour la polycopie.

Pour les trouvailles de mise en scène et la direction d'acteurs, il y avait un jeune professeur, fou de théâtre, Jean-Marc Masquelier, le cousin de mon ami. Deux Masquelier dans un seul établissement c'était très compliqué pour le Ministère qui les a confondus longtemps. Mais passons.

Avec Jean-Marc, le véritable artisan du succès de ce spectacle et du précédent, je me suis mis au travail, dans la fièvre. Il avait fait un stage d'expression corporelle et c'est celle-ci qui a guidé nos pas. Pour la raison dite plus haut, il valait mieux éviter de trop nombreux dialogues car nos amateurs ne pouvaient évidemment pas rivaliser avec les professionnels des théâtres, du cinéma et de la télévision et nous voulions donner un vrai spectacle de qualité et éviter le style de patronage. La représentation serait payante et nous espérions qu'une fois rentrés dans les frais, nous enregistrerions un bénéfice pour l'Amicale des Anciens Elèves qui avançait les fonds.

On connaît la trame : Enée, après avoir échappé à la destruction de Troie et au massacre de ses concitoyens, s'embarque avec son vieux père Anchise, son fils Ascagne et quelques compagnons pour gagner l'Italie et fonder Rome. Ainsi en ont décidé les dieux. Mais ils ne sont pas tous d'accord. La terrible Junon intime à Eole l'ordre de lâcher tous ses vents et provoque une tempête. Neptune ayant calmé les flots, le navire s'échoue sur la côte de Carthage.

Le premier acte montre donc les efforts des rameurs sur leur trirème, d'abord sur une mer tranquille puis secoués par la tempête. Excellent exercice d'expression corporelle réglée avec minutie par Jean-Marc. On entend la voix *off* du narrateur, Virgile. Et le prélude des *Niebelungen*.

La scène de la salle des fêtes n'est pas petite mais on a dû l'occuper presque entièrement par une machinerie complexe cachée par un vaste écran blanc tendu sur toute la largeur, juste devant la rampe. La section technique a donc installé un proscenium : un plancher posé sur des tréteaux. Toutes idées audacieuses de mon collaborateur.

C'est devant l'écran, sur l'avant-scène improvisée, éclairée par l'arrière, que les rameurs s'époumonent dans la pénombre.

Deuxième acte. Décor : l'ombre chinoise d'un palmier projeté, sur l'écran. Devant ce paysage, les naufragés échoués sur une plage, se reposent, à l'aube, après la tempête, tandis que retentit un mouvement lent des *Pins de Rome* de Respighi.

Mais il faut se mettre en route à la recherche d'un gîte et de nourriture. Alors une petite avant-garde mime la marche sans se déplacer car c'est le paysage qui défile sur l'écran en ombres chinoises : la campagne, puis enfin, des remparts, une ville. La classe de dessin avait découpé les arbres, les maisons miniatures dans du carton. Les élèves de section technique ont réalisé un ingénieux système de rail qui fait avancer régulièrement le carton devant le projecteur caché derrière l'écran, au fond de la scène. La distance entre le projecteur et l'écran agrandit les objets pour leur donner une dimension proche de la réalité.

Au troisième acte, les Troyens attendent sur la place du marché d'être accueillis par la Reine Didon. C'est l'acte le moins virgilien. On voit des échoppes, des bateleurs, des acrobates et une foule de curieux qui vont et viennent sur le proscenium.



Le quatrième acte se passe dans le palais royal. Didon a offert un banquet à ses hôtes. Le début de la *Suite de Sheherazade*, accompagne les agapes. Cupidon a emprunté les traits d'Ascagne sur l'ordre de Vénus. Le rôle est joué par un petit de la section préparatoire. Enée, à la demande de la reine, fait le récit de la destruction de Troie. C'est le gros morceau de bravoure de la pièce. Un petit cheval de 20 cm se déplace devant le projecteur et se transforme sur l'écran en immense cheval que les Troyens, pensant faire plaisir aux dieux, introduisent dans la ville, malgré les objurgations de Laocon.

Et la fatale machine pleine d'hommes et d'armes franchit nos murs. Elle s'avance, elle glisse menaçante jusqu'au cœur de la ville...

Répandus dans l'enceinte de leurs murailles, les Troyens se sont tus et le sommeil presse leurs membres las. Le cheval s'ouvre et de ses flancs de bois, sortent furtivement les chefs : Thessandros et Sthéléno, le féroce Ulysse... et avec eux tous les Grecs... Ils tuent, pillent, et portent le feu aux quatre coins de la cité.

Les ombres chinoises des envahisseurs grecs casqués (coiffés d'un simple cimier en carton) et des Troyens nu-tête, tous armés de glaives en contre-plaqué s'entremêlent tandis qu'éclate le crescendo de cuivres et de timbales de Rimski-Korsakov. Un feu de Bengale enflamme la scène de ses lueurs pourpres. Le combat homérique se termine par la défaite des Troyens. Enée épargné, l'ombre immense de sa divine mère, Vénus, lui apparaît et lui ordonne de partir pour le Latium.

A ce récit, Didon s'enflamme d'amour pour Enée, touché, lui aussi par Cupidon.

Acte cinq. Enée reste sourd aux supplications de Didon et continue sa route. La reine se donne la mort sur un bûcher. La rhétoricienne qui tenait le rôle de Didon disait le difficile texte de Virgile avec un tel talent qu'à chaque répétition, elle m'émouvait.

Tu n'étais qu'une épave, tu manquais de tout, je t'ai recueilli... Lorsque la froide mort aura séparé mon âme de mes membres, partout où tu iras, mon ombre sera là.

Les adolescents présents, acteurs ou accessoiristes étaient aussi émus. Je le voyais en filigrane à travers leurs plaisanteries, conformes à la pudeur de leur âge.

Le spectacle eut un tel succès qu'on l'a redonné plus tard.

L'important pour le professeur était la découverte de talents ignorés, de personnalités cachées, d'un réel enthousiasme et du désir de bien faire dans la réalisation d'un but commun, alors que les répétitions avaient lieu après les cours ou le mercredi après-midi. On a même dû consacrer quelques matinées des vacances de Pâques pour apporter la touche finale au spectacle. Des mamans s'étaient dévouées pour coudre les nombreux costumes.

L'année suivante, Jean-Marc a organisé un autre spectacle : une mise en scène de poèmes, toujours avec l'aide de la section technique. C'était pour participer à un tournoi national et nos élèves ont gagné la finale à Bruxelles.

Je ne m'imaginai pas que ces entreprises spontanées me vaudraient un rapport élogieux à la suite de la dernière inspection de ma vie de professeur. Car, bien entendu, nous avions invité l'inspecteur de français.

Concours pour une promotion

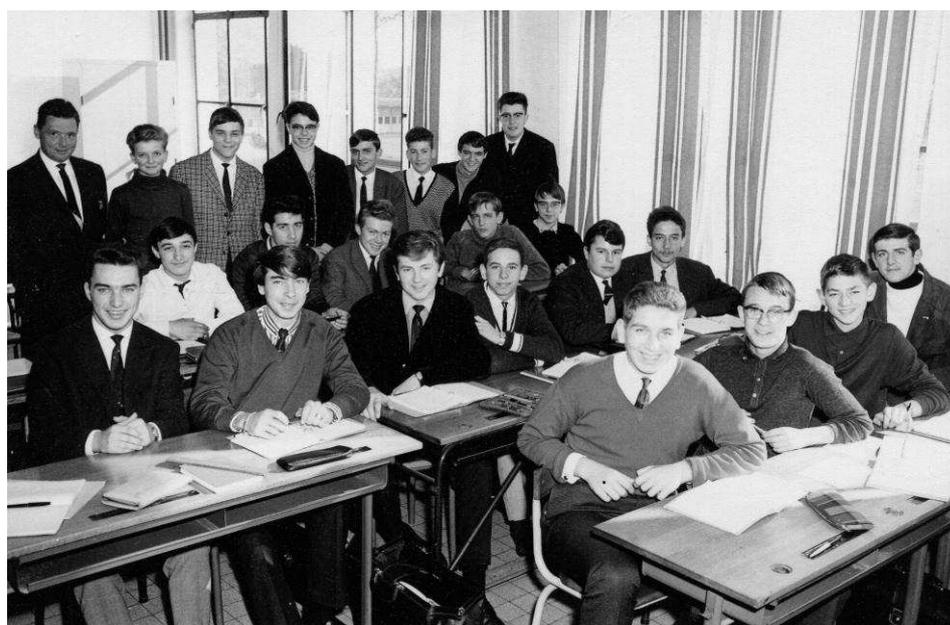
En 1964, le ministère a organisé, pour la première fois, un concours pour la nomination de chefs d'établissements. Enfin, les promotions ne seraient plus celles du bon vouloir des ministres en poste ou de leur cabinet, ne dépendraient donc plus d'un piston politique, mais seraient dorénavant accordées au mérite.

Je n'avais jamais songé à solliciter une promotion avant cette date. Faire ma cour à des politiciens ? Non ! D'ailleurs, j'étais heureux dans mes fonctions de professeur, j'aimais mon école et son environnement, la vue sur le parc au-delà de sa vaste cour de récréation.

Pourquoi changer ? La fierté d'une promotion pouvait-elle compenser les soucis, la responsabilité de la direction d'un établissement inconnu ? Ma nouvelle école serait-elle aussi sympathique que l'athénée de Châtelet ? Ne devrais-je pas m'imposer une navette ? Et si j'allais regretter le contact direct, quotidien avec les élèves ?



Les classes étaient tellement lumineuses que, pour la photo suivante, le photographe en a fait tirer les rideaux pour éviter un pernicieux contre-jour !



Pourtant, la perspective d'une nouvelle aventure et de nouveaux horizons m'a décidé à m'inscrire au concours de 1966. Après tout, c'était un défi que je me lançais. L'expérience même de l'examen valait bien d'essayer. En cas d'échec, je ne perdais rien. En cas de réussite, je pouvais toujours refuser un poste qui m'éloignerait trop de mon domicile. Or, entre-temps, j'ai appris que le préfet de l'Athénée de Marchienne-au-Pont obtiendrait sa mise à la retraite en septembre.

Les épreuves se sont déroulées début juin. Le Jury, sous la présidence d'un magistrat de la Cour d'Appel, était composé d'inspecteurs, de préfets, de directeurs généraux auxquels on avait adjoint, cette année-là, des chefs d'entreprises du privé. Cette dernière et curieuse initiative, fort mal reçue par le monde enseignant, n'a pas eu de lendemain.

Le verdict qui devait sélectionner quatorze élus sur cinquante-sept candidats, reposait sur cinq éléments (j'emploie l'imparfait car chaque session a eu ses propres critères) :

1. Examen du dossier des postulants qui devaient avoir fonctionné dans le cycle supérieur de l'enseignement secondaire de l'Etat pendant au moins dix ans.

2. Assistance à une leçon dans une matière scientifique pour les littéraires et vice-versa. Rapport écrit et jugement noté sur vingt. J'ai rédigé ce dernier avec la rapidité du journaliste que j'avais été. En le remettant au bout de peu de temps, avant tout le monde, je tentais perfidement de désarçonner mes cinquante-six concurrents.

3. Epreuve sur la connaissance des textes administratifs : matière nouvelle pour les professeurs. Il nous a été demandé, entre autres, quelle était la date de retour au travail d'une fonctionnaire après un congé de maternité, commencé le 12 février d'une année bissextile. Question stupide, à mon sens. Elle faisait appel à la mémoire, alors qu'une fois en fonction, on consulterait simplement les textes officiels.

4. Exposé écrit sur la façon dont on concevait la mission d'un professeur et d'un Chef d'Etablissement. J'estime que les littéraires étaient privilégiés et j'ai tiré, une fois encore avantage de mon premier métier. J'avais longuement réfléchi sur ces questions, j'avais déjà écrit beaucoup d'articles sur ma conception du rôle de l'enseignant. J'ai donc rédigé mon texte directement au net et l'ai remis le tout premier pendant que presque tous les collègues

bataillaient encore à la moitié de leur brouillon. Tandis que je longuais les travées, l'un d'eux me souffla, tout pâle : « Tu as vraiment fini ? »

Ces dignes professeurs de quarante ou cinquante ans avaient, en effet, retrouvé une âme de potache. On était passé tout naturellement au tutoiement.

Lors de la cinquième et ultime épreuve régnait l'ambiance retrouvée des examens universitaires. Une interview était menée par le Directeur Général de l'Enseignement Secondaire, « aidé » de deux chefs d'entreprise.

On se pressait près de la porte de la salle des tortures, soit pour défendre sa place, soit, au contraire, pour tenter de pousser un compagnon avant soi dans l'espoir de recueillir des tuyaux. Quand un candidat sortait, il était entouré comme un pot de confiture par un essaim d'abeilles.

- Qu'est-ce qu'on t'a demandé ?

On avait déjà récolté de l'épreuve de 1964 une série de questions parmi lesquelles, j'avais retenu la suivante :

- Une élève de rhétorique est enceinte. Quelle est votre réaction ?

- Ma première réaction serait de la plaindre et de me dire que, décidément, les moyens de contraception sont encore bien mal connus. Mais vous me posez une question dans l'absolu. Or, ma seconde réaction dépendrait de l'environnement. Dans une petite ville, dans un milieu à majorité catholique, une « fille-mère », comme on disait, subira la réprobation générale. A Liège ou à Bruxelles, la chose passera quasi inaperçue. De toutes manières, je prendrais les dispositions nécessaires, avec les parents et le géniteur, s'il ne s'est pas esquivé, pour que la fin de la grossesse, l'accouchement et les relevailles ne constituent pas un handicap tel que la pauvre jeune fille rate sa dernière année.

La question ne m'a pas été posée. Et celles qui l'ont été ont recueilli, je pense, une réponse satisfaisante puisque j'ai été classé treizième ex aequo parmi les quatorze reçus. Il est vrai que j'avais surtout été interrogé sur mon séjour au pays du roi Olav et sur mon école américaine et. On se rappelle qu'une élève en était renvoyée du simple fait de convoler en justes noces.

Or plus tard, j'ai eu à résoudre, *in vivo* à deux reprises, le fameux problème de grossesse intempestive autant que prématurée ! J'imagine qu'au XXI^e siècle, c'est une péripétie même pas digne d'être notée.

Quelques jours avant la rentrée de septembre 1969, j'ai reçu dans mon bureau une mère éplorée accompagnée de sa fille que j'appellerai Marianne. Celle-ci avait trop aimé son fiancé, un jeune instituteur dans la petite ville de Chimay, berceau du vieux chroniqueur Froissart. C'était une excellente élève au seuil de son année terminale.

- Jamais je n'oserais la représenter à l'athénée de Chimay, dit la mère.

- Comment cela ?

- Le préfet ne voudra certainement pas la reprendre...

Je le connaissais. C'était un type assez coincé dans une région à majorité catholique et conservatrice.

- Accepteriez-vous de l'inscrire chez vous ?

- Mais certainement, Madame, la grossesse n'est pas une maladie contagieuse, dis-je pour détendre l'atmosphère. Au contraire, l'exemple de Marianne peut engager ses futures compagnes à se montrer plus prudentes. Cependant, imaginez la navette épuisante que votre fille va devoir s'imposer. Et dans son état ! Ne tenteriez-vous pas plutôt de convaincre mon collègue chimacien de l'inscrire pour sa dernière année ? Voulez-vous que j'intercède ?

Vain plaidoyer. J'ai donc inscrit Marianne en rhétorique. Elle rentra aussitôt après les relevailles sans prendre le congé que la loi accorde aux travailleuses et que j'avais naguère dû calculer.

Un peu plus tard, une autre donzelle a cédé à Eros sans élémentaires précautions. Appelons-la Josiane. J'ai reçu une mère en larmes dans mon cabinet qui s'est transformé, comme souvent, en confessionnal.

Josiane venait d'avoir seize ans, je ne me souviens pas si elle savait très bien qui était l'autre responsable de son état. De toutes manières le pleutre n'avait pas demandé son reste.

- Vous comprenez, Monsieur le Préfet, je n'ai pas osé dire à mon mari que sa fille attendait famille.

- Non, je ne comprends pas. Il la battrait ?

- Je ne pense pas mais il entrerait dans une colère bleue... Vous ne voulez pas vous charger de faire la commission ?

- Madame, je ne peux m'immiscer dans vos problèmes familiaux ! Mon rôle s'arrête à vous affirmer que Josiane ne sera pas renvoyée de l'école. Elle est déjà suffisamment pénalisée comme cela. Dites à votre mari que sa fille pourra continuer ses études. Elle en aura d'autant plus besoin. L'école et ses compagnes se chargeront de lui rendre compte des cours qu'elle devra manquer.

Elle en manqua en effet beaucoup car elle nourrit sa petite fille au sein pendant quelque temps. En annonçant la nouvelle à sa classe, j'ai mis en garde ses compagnes contre les Don Juan qui « ne pensent qu'à ça ». Si, malheureusement elles cédaient à l'appel des sens, qu'elles prennent les élémentaires précautions que décrivait un chapitre du cours de morale. Ce faisant, je ne pensais pas contrevenir à une règle stricte dont l'infraction pouvait avoir de funestes conséquences sur une carrière. En effet, il nous était interdit de guider le choix entre morale laïque et religion. Or, il n'était que trop évident que ce n'était pas le cours de religion qui rendait compte des moyens contraceptifs. En outre, il y avait peu de temps qu'en parler ne constituait plus un délit.

J'ai fait circuler un *Petit Guide illustré d'Information affective et sexuelle* que j'avais rédigé. Les illustrations ne représentent pas, qu'on se rassure, l'union des corps, mais celle des gamètes. En réalité, le guide était plutôt prévu pour des enfants pré-pubères, mais les adolescents étaient et sont encore très ignorants en ce domaine, quoi qu'on pense.

Les jeunes filles de seconde économique ont entouré Josiane de leur amitié. Elles lui ont rendu visite à la maternité dans les premiers jours de la naissance d'une petite Joan. Le père n'avait pas piqué la colère redoutée. Josiane, dès qu'elle l'a pu, est venue fièrement pousser le landau de son bébé aux abords de l'école.

Prise de fonction.

Le télégramme m'annonçant ma nomination à Marchienne-au-Pont m'atteignit le 3 août 1966 dans le Camping de la Lègue, à Fréjus, d'où nous surveillions la construction de notre villa, à quelques kilomètres de là, en front de mer, au hameau Le Trayas, commune de Saint-Raphaël.

Tente aussitôt repliée, nous avons rejoint Châtelet. Là m'attendait une lettre personnelle de confirmation du Ministre Michel Toussaint. « *Il m'a été particulièrement agréable de reconnaître vos hautes qualités d'enseignant en vous confiant la direction d'un de nos établissements* ». J'étais si fier que je ne me rendais pas compte qu'il s'agissait d'une formule protocolaire. Le lendemain, je suis allé me présenter à M. Cobut sous la direction duquel l'école moyenne avait été transformée en athénée, cinq ans auparavant.

Il m'a accueilli chaleureusement et m'a dit combien il avait pris plaisir à diriger l'établissement. Il était très satisfait, en général, du corps professoral et du *corps de balais*, n'avait à se plaindre que du concierge, un tire-au-flanc. Il m'a fait part des rares soucis que le personnel lui avait causés, notamment un flirt entre un professeur de français, par hasard un de mes anciens élèves, et une jeune géographe, nouvelle venue dans l'école. Jacques M. était marié et père de trois garçons et la demoiselle, fille d'un notable membre du conseil scolaire où il n'apparaissait plus depuis qu'il savait. Jacques continuera à être attiré par les jeunes recrues du corps professoral et finira par quitter femme et enfants pour une autre collègue trop séduisante.

M. Cobut m'a conseillé d'avoir toujours un œil sur un professeur de dessin, Maurice M., conseiller provincial communiste, non pour le culte qu'il rendait à Staline mais pour celui de Bacchus qu'il préférait manifestement au petit père des peuples. Les deux n'étant pas incompatibles et se célébrant souvent conjointement le dimanche, il avait une propension désagréable à s'absenter le lundi. M. Cobut l'avait installé à côté de son bureau, pour mieux le surveiller. Or, il se faisait que je le connaissais depuis mon adolescence et que j'avais même fumé mes premières cigarettes avec lui. Il s'est montré très déférent à mon égard, quoique dans son regard traînât toujours une lueur complice quand il me servait du « Monsieur le Préfet ».

M. Cobut tissa également pour moi le fil d'Ariane qui me guiderait dans le labyrinthe du Ministère de l'Éducation Nationale et m'y présenta aux hauts fonctionnaires avec lesquels j'aurais à traiter dans l'avenir.

Marchienne-au-Pont, à quatorze kilomètres de Châtelet, est la commune la plus polluée de l'agglomération carolorégienne.

Les fumées rouges des hauts fourneaux, les fumées blanches de la centrale électrique et les poussières noires que le vent enlève aux terrils se mélangent pour envelopper la ville d'un poudreux manteau.



En compensation, les hauts fourneaux illuminent le ciel nocturne de soudains flamboiements.

Les bâtiments qui abritaient l'athénée, Place Roosevelt, au confluent de l'Eau-d'Heure et de la Sambre étaient vraiment déplorables. Les locaux anciens, en dur, logeaient l'Ecole Moyenne pour jeunes filles, l'athénée ne devenant mixte qu'à partir du cycle supérieur. Des « préfabriqués », c'est-à-dire des baraques aux minces cloisons d'éternit, « provisoires » depuis de longues années, comprenaient la plupart des classes et les bureaux, chauffés par des poêles au mazout, souvent en panne. Mal isolés, certains de ces locaux, dont mon bureau, étaient glacials en janvier, torrides en juin. D'autres classes avaient trouvé refuge dans de vieilles maisons louées à prix d'or par le Ministère des Travaux Publics. Car, curieusement, l'Education Nationale n'avait pas la charge de ses propres bâtiments.

Comment on crée une école

La façon dont ont été créées nombre d'écoles relève de l'improvisation la plus totale. Il arrive que la décision soit prise pour faire plaisir à un édile communal du même bord que le ministre. Ainsi avait été fondé un athénée à Pont-à-Celles, une petite bourgade hennuyère à population scolaire réduite. L'entrepreneur bourgmestre, un jour condamné pour malversations, avait perdu ses droits civils et politiques pour cinq ans. Au bout de ces cinq années, ses concitoyens le réélirait, ce qui prouve que les électeurs n'ont pas de mémoire ou qu'ils se moquent de propulser à la tête de leur commune, voire de choisir comme député ou ministre, un personnage pour le moins suspect. Après quoi, il leur arrivera de prétendre que la politique « c'est combines et compagnie »...

On fonde donc un peu partout un nouvel établissement, on promeut une école moyenne en athénée sur le papier, sans études prospectives, sans se préoccuper de la possibilité de les loger et puis on invite les chefs d'établissement à trouver des locaux quels qu'ils soient. C'avait été le cas tout à fait courtelinesque à Châtelet quelques années auparavant. L'athénée

avait, en 1957, intégré ses nouveaux bâtiments construits dans un grand domaine donnant sur trois rues : des Gaux, de Fleurus et de l'Abattoir.

L'aile principale occupe le nord, côté rue de l'Abattoir avec vue, depuis le large couloir de dégagement, sur un teruil bordant la Sambre. Toutes les classes aux amples fenêtres ouvrent plein sud sur une vaste cour de récréation dallée et un terrain de sport entouré de frondaisons diverses. Pour briser la monotonie du grand corps, on a disposé en biais la salle de gymnastique, d'un seul étage.



L'angle Gaux-Fleurus est occupé par la section préparatoire qui dispose de son propre espace de récréation, de la dimension d'un court de tennis. Avant d'entrer dans la cour principale par la rue des Gaux, on longe, à droite le coquet pavillon de la conciergerie.

La grande salle de gymnastique peut se diviser en deux, par une cloison en accordéon, pour permettre le déroulement de deux leçons à la fois. Elle peut aussi se transformer en salle des fêtes, car elle dispose d'une scène de belles dimensions. C'est là que se sont déroulées les représentations dont j'ai rendu compte.

Malheureusement, à l'opposé, une aile de l'école prévue au programme n'ayant pas été construite pour des raisons mystérieuses, a laissé pour jamais un pignon lépreux dont saillie l'ébauche de murs mort-nés.

Mais ce n'est pas le seul coup porté à l'esthétique d'un projet somme toute ambitieux. Les cantines scolaires n'étaient pas chose courante dans les années cinquante. Le ministère a accepté, sur proposition du préfet, d'en créer une à Châtelet. Or aucun local n'avait été prévu pour abriter cuisine et réfectoire. Au lieu d'achever l'aile manquante, on a installé des préfabriqués dans le coin est du beau parc après avoir abattu une rangée de platanes centenaires. Un quart de siècle plus tard, le provisoire gâtait toujours le site.



Mais le comble de l'ineptie administrative a été atteint par l'aventure du pensionnat. Je ne sais qui a décidé, en plein mois de juillet 1959 ou 60, d'en créer un sur papier. Le préfet a toujours prétendu qu'il avait été pris au dépourvu, mais j'en doute. Les chefs d'établissement mettaient un point d'honneur à battre les records du nombre d'inscriptions nouvelles et les écoles officielles ou privées se faisaient une concurrence acharnée. Il ne m'étonnerait pas que notre chef ait vu là un moyen de gagner d'un coup une trentaine de gamins dont les familles entendaient se débarrasser pour bonnes ou mauvaises raisons.

Le réfectoire existait donc, ainsi que la salle d'étude de l'externat. Une salle de classe serait transformée en salle de jeu. Mais il fallait coûte que coûte trouver pour la rentrée un bâtiment qui abritât le dortoir. En attendant, on annoncerait la création de l'internat dans la presse.

Eh bien le préfet a trouvé ! Un cinéma désaffecté à deux kilomètres de l'école, au bord de la Sambre, au bas de la rue de la Station. On y a installé les lits. J'imagine que l'ancien cinéma avait des WC et un ou deux lavabos. Pour les douches, on se servirait de celles de la salle de gym.

J'imagine, car je n'ai pas eu l'occasion de visiter ce dortoir bizarre. Au bout de six mois, les pompiers l'ont déclaré insalubre et dangereux. Il a fallu déménager les lits du jour au lendemain. Où ? Dans la belle salle de gym, voyons ! Au moins les pauvres pensionnaires n'auraient plus à parcourir deux kilomètres à pied, dans un sens avant le petit déjeuner, et dans l'autre après les fatigues d'une journée de classe, qu'il vente qu'il pleuve ou qu'il neige...

Pour remplir la charge de surveillant, il suffisait d'avoir le certificat homologué d'études secondaires. Le Ministre a désigné un ancien douanier d'une cinquantaine d'années, et un ancien entrepreneur que son penchant pour l'alcool avait conduit à la faillite. Un instituteur bon organisateur a été nommé directeur.

Dès lors, les leçons d'éducation physique ont eu lieu dans la cour, sur le terrain de sport ou sous un préau. Par mauvais temps, le préau ne pouvant abriter qu'un groupe, l'autre professeur se contentait de surveiller ses élèves à l'étude. Quand il faisait beau, la cour retentissait des cris des joueurs de basket-ball, de handball ou de football que les fenêtres aux châssis d'acier ne pouvaient assourdir.

Il y avait une troisième leçon de gym simultanée : celle des jeunes filles dont les évolutions en petite tenue devaient être soustraites aux regards lubriques des garçons. Elles se déroulaient dans un couloir, ce que rendait possible le nombre relativement restreint des étudiantes.

Je ne puis dire combien a duré l'occupation de la salle de gymnastique par les *squatters* de l'internat. En tout cas assez pour que se construise, à l'entrée du domaine, face à la conciergerie, de nouvelles classes préfabriquées. On avait prévu le raccordement au chauffage central général ; il n'y avait donc pas de cheminée. Or, budget dépassé, on n'a pu raccorder les nouvelles classes. On a vu déboucher des fenêtres les buses d'évacuation de poêles au mazout, comme à Marchienne-au-Pont.

Les lits des internes ont alors investi les classes libérées dans la section préparatoire et la salle de gym a été rendue à sa destination première.

Châtelet, pourtant était un palace au regard de Marchienne. Devant le désolant tableau qui s'offrait à ma vue, ma première réaction a été d'établir un dossier photographique de l'effrayante misère des lieux. Je ne l'ai malheureusement pas conservé après l'avoir utilisé deux fois.

Classe dans un bistro

A quelques encablures des préfabriqués, de l'autre côté de la Place Roosevelt, rue de Châtelet, à forte circulation, on trouvait une construction qui avait dû avoir un certain cachet. Au dix-huitième siècle ! Elle logeait la section préparatoire et le département d'électricité de la filière technique. A l'intérieur, l'horreur : dans certaines « classes », le papier peint pendait des murs, les plafonds menaçaient de s'effondrer. Un bout de terrain minuscule en terre battue était baptisé cour de récréation. Pas de préau. Il s'y trouvait un seul urinoir et un W.C.. La photo que j'ai faite du premier avait un coup de jour. J'ai joint néanmoins aux autres le document à moitié raté dans l'album envoyé au ministre. En guise de légende, j'ai écrit : *Un seul urinoir pour plus de cent élèves ! La pellicule en a frémi !*

On avait installé trois cents mètres plus loin, Place Albert 1^{er}, l'atelier de menuiserie et de mécanique. C'est dire le temps que perdaient les classes pour s'y rendre, des cours théoriques reçus dans les baraquements et vice-versa. Mais ce n'était pas le plus grave ! Ce que j'ai appelé atelier était une sorte d'arrière-salle d'un café italien. On y accédait par un large couloir longeant le bistrot. Cette **seule issue** était encombrée des tonneaux de Chianti et de Stella Artois ! Pas de fenêtre, la lumière naturelle pénétrait timidement par un toit vitré couvert du manteau pulvérulent qui habille Marchienne. Un gros poêle chauffait la salle tant bien que mal. Une grande quantité de bois brut était stocké sur une sorte de mezzanine.

Au-dessus de chaque établi pendait une ampoule accrochée à son fil. Sans abat-jour ! J'ai eu soin d'en saisir une en avant-plan sur mon cliché.

Il n'y avait pas que les bâtiments qui m'occupaient. Je devais me consacrer à l'aspect pédagogique de mes nouvelles fonctions, organiser mon bureau, apprendre le métier.

Faire la connaissance d'une soixantaine de professeurs n'est pas une mince affaire. Je multiplie mes visites de classe. Sans jamais intervenir dans la leçon, comme aimait tant le faire mon ancien chef, je note sur fiches quelque aspect physique des professeurs à côté de leur nom pour faire entrer le tout dans ma mémoire. Au bout d'une semaine, je pouvais appeler chacun par son nom. Mais je ne réussirai jamais, contrairement à certains préfets que j'enviais, à en faire autant pour les six cent quarante-cinq élèves.

Le Directeur Général de l'Enseignement Secondaire, lorsqu'il avait reçu les nouveaux promus, leur avait recommandé de faire une visite de courtoisie aux chefs d'établissements de l'arrondissement. J'ai fait volontiers la connaissance de mes nouveaux collègues. Le préfet de Charleroi, M. Glotz, m'a tenu ces encourageants propos :

- Ah, vous avez souhaité une promotion flatteuse, hein ! Mais mon pauvre ami, vous allez surtout vous occuper des chasses de cabinets.

C'était une façon imagée de prédire que j'aurais à veiller davantage à l'intendance qu'à la pédagogie. Et, en effet, j'avais commencé sinon par les chasses de cabinets du moins par la photographie d'un urinoir ! Il était temps que je m'occupe de compléter mon dossier photographique et de l'adresser au ministre, Abel Dubois. Celui-ci réagit avec une célérité inaccoutumée, mais seulement pour remplacer, au bout de deux semaines, les lampes sans abat-jour de l'arrière-salle du bistrot par un éclairage luxueux au néon. Il est vrai que j'avais fait carrément couper l'électricité par « mesure de sécurité » et que l'atelier était par conséquent déserté. Normalement sans ce couteau sur la gorge, la réalisation de cet indispensable travail aurait pris plus d'un an.

Mais ce fut tout. Le papier peint a continué à pendouiller dans le palais du dix-huitième siècle, les lieux d'aisance se sont décidés à confirmer la prédiction de mon collègue de Charleroi et à contribuer à la constitution de longues files de gamins pressés par leur vessie. Surtout, surtout, l'atelier de la section bois et mécanique, sans issue de secours, a persisté à me donner des angoisses.

Je n'aurais pas le temps de constater le moindre changement car un événement international allait me réserver une surprise de dimension...

C'EST LA FAUTE A DE GAULLE

Vigilia pretium libertatis
Devise de l'OTAN

En 1966, de Gaulle a décidé que la France quitterait le commandement intégré de l'OTAN. Or, celui-ci était installé à Saint-Germain-en-Laye. Il fallait donc qu'il déménage au plus vite pour le pays qui lui donnerait l'hospitalité : le nôtre.

Où ai-je rencontré Henri Levarlet au printemps 1967 ? il est de tous les hommes nantis d'une haute charge, le plus modeste, le plus tolérant, le plus fraternel que j'aie fréquenté. Devenu Secrétaire Général du Ministère de l'Education Nationale, il recevait toujours ses visiteurs avec une grande simplicité, quelle que fût leur fonction ou leur opinion politique supposée. Où ai-je bien pu l'entendre me faire une proposition aussi surprenante ?

Pas à son cabinet, c'est sûr. À l'ULB, ou entre un scotch et un bourbon, à l'ambassade américaine où étaient conviés les « Fulbright Alumni » ? C'est en tout cas au cours d'une réunion informelle qu'il m'a abordé.

- Nicaise, le Ministre Toussaint va être amené à nommer un directeur à la nouvelle École Internationale qui sera installée à Casteau en même temps que le SHAPE dont de Gaulle n'a plus voulu en France. Le ministre libéral ne nommera certes pas un socialiste. Vous avez enseigné en Allemagne, aux Etats-Unis dont vous connaissez la mentalité ; vous avez été remarqué à l'École Internationale d'été à l'Université d'Oslo, vous êtes préfet : vous avez donc le profil qui convient au poste qui va se créer. Je crois que vous devriez tenter votre chance.

J'en tombais des nues. Je savais que le SHAPE déménageait en Belgique. Mais j'ignorais qu'une école internationale toute nouvelle lui serait adjointe et que la convention entre l'Etat belge et l'OTAN prévoyait qu'elle devait être dirigée par un Belge.

- Quelle serait ma tâche ?

- L'école comprendra plusieurs sections nationales : américaine, primaire et secondaire, le gros morceau ; une section primaire britannique ; canadienne primaire et secondaire ; allemande, primaire et partiellement secondaire ; une section maternelle et une école primaire et secondaire gérée par la Belgique : en fait la seule section complète et vraiment internationale, de langue française.

- Et vous me destinez cette dernière ? Je vous remercie de la confiance que vous m'accordez.

- Non, c'est la Direction Générale qui vous serait confiée. Vous coordonneriez les diverses sections et présideriez le collège des directeurs.

La promotion était inattendue pour un préfet novice qui n'avait pas encore accompli une année scolaire dans sa nouvelle fonction, et la perspective exaltante pour un homme féru de cosmopolitisme. Un nouveau défi. C'était aussi un couronnement gratifiant d'une carrière, sans doute assortie d'un traitement confortable réglé par le SHAPE.

Henri Levarlet ne m'avait pas caché que j'avais un concurrent en la personne de Jean Dumortier.

- Il est germaniste, membre du Cabinet Toussaint. Mais je pense que le Ministre ne voudra pas s'en séparer.

En réalité, Dumortier était le délégué du Parti Social Chrétien dans un cabinet libéral, le gouvernement de coalition rassemblant les deux partis. Une Direction Générale plus flatteuse lui était réservée. Je note en passant que quand le Ministre était socialiste dans un gouvernement rose-jaune, il refusait, lui, de s'adjoindre ce qu'il appelait un « espion calotin » !

Quoi qu'il en soit, la proposition me laissait le temps de la réflexion. Le seul problème était la situation de Renée. Pourrait-elle être engagée dans la même école ? Il m'apparaissait évident que le Directeur Général devait s'installer au plus près et que nous serions obligés de déménager.

- Je pense que vous ne devrez pas vous séparer, me dit le Secrétaire Général. Pour éviter des complications administratives et garantir la carrière des enseignants belges en cas de disparition - improbable - du SHAPE, le Ministre ne veut désigner à la section belgo-internationale que des agents « nommés » qu'il « détachera ». Que Madame Nicaise demande ce détachement, il ne doit pas y avoir afflux d'amateurs au déménagement.

Dans ces conditions, au bout d'une semaine, je me suis porté candidat tout en spécifiant que je comptais bien que mon épouse pourrait me suivre à Casteau. Dans le cas contraire, j'aurais refusé la promotion.

Une centenaire ingambe

J'ai annoncé à ma chère grand-mère que son petit-fils allait peut-être bientôt devenir Directeur Général d'une grande école internationale. C'était vendre la peau de l'ours un peu tôt, mais je savais que ça emplirait son cœur de fierté et à son âge, guettée par la mort, c'était une joie à lui donner. On verrait bien !

Mes grands-parents lorsqu'ils évoquaient leur vieillesse, ne l'envisageaient pas ailleurs que dans leur appartement bruxellois. Quand mon grand-père disparut, sa veuve avait nonante-quatre ans. Elle se croyait liée par ce qu'elle considérait comme une volonté de son mari. C'est un sentiment fort répandu et que je déplore. Les « dernières volontés » sont un acte irrévocable. Or la vie continue, avec ses aléas, ses exigences imprévisibles. Pourquoi en figer le déroulement au-delà de la mort ? Comment décider à la place de ceux qu'on laisse de ce qu'ils doivent faire et où ? Si je disparaissais avant ma femme, je souhaite qu'elle règle sa vie

comme elle le veut. J'envisage suffisamment, avec désespoir, les difficultés qu'elle rencontrera.

Toujours est-il que ma grand-mère estimait son destin fixé pour toujours à la rue Washington. Elle n'a jamais pensé venir vivre près de ses petits-enfants. La vieille cousine que j'avais trouvée à ses côtés lors de mon retour des Etats-Unis, vite écoeurée d'être traitée en petite fille, s'en était allée pour ne plus jamais reparaitre. Alors a commencé la ronde des dames de compagnies. De même que je gérais les finances de ma grand-mère, j'aurais voulu m'occuper du recrutement de ces personnes. Il n'en était pas question. Elle dictait elle-même au *Soir* les petites annonces : *dame cherche dame de compagnie logée, nourrie*. Je lui suggérais de dire « dame âgée cherche... ». Non ! Je n'assistais pas aux entretiens. La candidate qui tout naturellement lui demandait son âge, prenait une mauvaise note.

Au bout de quelques mois elle se débarrassait de la personne sans ménagements. Ou plutôt, elle me chargeait de le faire. Une fois, elle m'a même convoqué d'urgence pour mettre à la porte, sur-le-champ, une brave dame qui n'avait plus l'heur de lui plaire. J'ai eu beau parlementer, lui faire remarquer que cela ne se faisait pas. En vain. Ma diplomatie, heureusement, a eu plus de succès auprès de la pauvre femme. Elle a accepté de quitter les lieux après que je lui eus réglé un mois de son maigre salaire, sans en toucher un mot à ma grand-mère.

Avec nous, elle était la douceur même, tolérante à l'égard des fantaisies de la jeunesse, des modes du temps, mini-jupe, cheveux longs des garçons. Mais avec le « personnel », elle avait gardé les exigences de la patronne de droit divin qu'elle avait été dans son entreprise pendant quarante ans. Les « demoiselles de magasin », esclaves avec gages, étaient internes. Elles travaillaient sept jours sur sept, douze heures par jour, l'hiver dans le froid, les mains enflées d'engelures. Elles disposaient de deux dimanches de congé par mois. Ma grand-mère ne comprenait pas que les personnes qu'elle employait en 1960 aient moins de souplesse que celles, corvéables à merci des années vingt.

Un premier janvier, Bonne-Maman a enfin accepté qu'on mentionne son âge. Le 31 décembre, *La Libre Belgique* avait publié sa photo. On la voyait en train de remonter les poids de la grande horloge du salon avec cette légende : *A minuit, cette dame aura cent ans*. A minuit, un journaliste a sonné à la porte, sans penser que la centenaire serait au lit. Il n'a pas caché sa mauvaise humeur de n'avoir pas été autorisé à monter.

Le dîner du Jour de l'An restera l'un des meilleurs souvenirs de la famille. Bonne-Maman avait commandé à sa tailleur une nouvelle robe. Elle avait elle-même fixé le menu et mis la main à la pâte. Elle faisait preuve d'une énergie extraordinaire. Ses petits-enfants s'étaient chargés d'un seul mets, le dessert. Le garnirait-on de dix grosses bougies, une par décennie ? C'était mesquin ! On en a planté cent petites. A trois, on est parvenu à allumer la centième avant que la première ne soit consumée. La centenaire prouva qu'elle avait encore un souffle de jeune fille en éteignant d'une seule haleine cet incendie.

Le 6 janvier, le Bourgmestre d'Ixelles, M. Janssens, est venu féliciter la centenaire à la tête d'une délégation. La jubilaire était tout excitée à l'idée de recevoir le premier magistrat de la commune. Pensant sans doute que ses hôtes allaient visiter toutes les pièces, elle allait et venait d'un bout à l'autre de l'appartement, selon un itinéraire étudié pour qu'un meuble, un fauteuil, une table viennent au secours d'un équilibre parfois défaillant. Six ans plus tôt, elle avait fait une chute et s'était fracturé le poignet. Bien soignée, elle avait rendu sa souplesse au membre blessé en maniant une balle en mousse jusqu'à épuisement de ses muscles. Sans craindre le moins du monde une nouvelle chute, là elle redressait un tableau, ici elle

rectifiait l'alignement des franges d'un tapis. Du pied, car depuis sa chute, elle ne pouvait plus plier le dos. Elle s'assurait que ma cravate et celle de mon beau-frère étaient bien nouées. Chaque fois qu'elle passait devant le grand miroir trônant au-dessus de la cheminée, elle jetait un coup d'œil sur ses boucles blanches dont elle déplorait que le brushing datât déjà de quelques jours. Elle portait le collier de cent perles fines, notre cadeau d'anniversaire. A plusieurs reprises, nous lui avons demandé de s'asseoir. Elle obtempérait cinq minutes et repartait redresser la rose d'un bouquet dont la tête lui paraissait mal assurée.

Une vieille dame de quatre-vingts ans, sa belle-sœur engoncée dans son fauteuil, regardait ce remue-ménage d'un œil vague. Quand le bourgmestre entra, c'est vers celle-ci qu'il se précipita.

- M. le Bourgmestre, lui soufflai-je à temps, la centenaire, c'est la personne là debout, à côté du guéridon.

Toujours dans cette fière attitude, elle a écouté le discours du premier magistrat, a trinqué avec lui et a reçu de ses mains une bonbonnière aux armes de Baudouin et de Fabiola.

A notre grand étonnement, sans se démonter, elle a répondu par une petite allocution improvisée. Malheureusement, ma sœur n'avait pas amené ses deux enfants, Christine treize ans et Michel huit ans, retenus à l'école.



En quittant l'appartement, au bas des escaliers, le bourgmestre, ne sachant pas que j'accompagnais mes hôtes jusqu'à la porte de l'immeuble, s'écria :

- Ce n'est même plus émouvant !

J'ai pris cela comme le meilleur compliment fait à ma chère grand-mère.

Le lendemain, je lui ai téléphoné pour lui demander si elle avait bien dormi.

- Pas trop bien, me répondit-elle, je n'étais pas assez fatiguée. Vous vouliez tout le temps que je reste assise !

Le Soir a publié la photo officielle de la cérémonie.



Il décrit ainsi la centenaire :

En l'approchant pour lui présenter nos compliments, nous avons l'impression de nous méprendre. N'est-ce pas à la fille de la jubilaire que nous allons nous adresser ?

De taille plutôt petite, les yeux encore vifs et, dans le sens propre du mot, clairvoyants, la figure peu ridée, la vénérable aïeule est restée étonnamment jeune et d'une profonde lucidité. Un fauteuil lui est réservé, mais c'est debout qu'elle assiste à l'entretien qu'elle accorde à ses visiteurs et qu'elle nous donnera les renseignements que nous sollicitons de sa bienveillance...

Au XXI^e siècle, la presse ne se déplace plus pour un centième anniversaire. Ce n'est plus un événement. Il y a entre mille et quinze cents centenaires en Belgique et il faut atteindre 120 ans, comme une Jeanne Calmant, pour faire la Une des journaux et attirer la meute des photographes.

Quand j'attendais ma nomination à la tête des écoles du Shape, ma grand-mère avait cent deux ans. On comprendra ma hâte de lui annoncer la bonne nouvelle avant même sa confirmation.

Et en effet, elle ne l'attendit pas.

La villa que je faisais construire au Trayas s'achevait. Il était prévu que la réception des travaux aurait lieu pendant les vacances de Pâques. Or, c'est ce moment qu'elle choisit pour renvoyer sa N^e dame de compagnie. Je ne pouvais remettre la réception à plus tard, car les derniers paiements aux entrepreneurs en dépendaient. Je la confiai à ma sœur qui commit l'erreur de l'emmener chez elle à Montignies-le-Tilleul, au lieu de s'installer trois jours à Bruxelles, en attendant mon retour. Le lendemain ma Bonne-Maman s'éteignait. On ne déracine pas impunément une vieille plante...

Un télégramme m'apprit la sinistre nouvelle. Voilà qu'encore une fois, le hasard m'avait éloigné de Belgique au moment d'un événement bouleversant dans ma famille. Je regretterai toujours de n'être pas resté auprès d'une grand-mère adorée dont l'âge n'avait jamais terni le regard malicieux, gâté le caractère indulgent et restreint l'amour de la vie.

Sa mort avait été suivie d'une équipée stupide et pleine de dangers. Pour répondre, paraît-il au vœu de notre aïeule, de mourir chez elle, rue Washington, mon beau-frère Fernand imagina un plan quasi diabolique : faire transporter le corps aussitôt poussé le dernier soupir ! Un de ses amis, chauffeur d'ambulance, accepta d'accomplir cette extravagance avec son véhicule. C'était commettre le crime de « recel de cadavre », puni sévèrement par la loi d'autant plus qu'il pouvait faire croire au travestissement d'un meurtre en mort naturelle. Il fallait encore convaincre le médecin de famille de rédiger le certificat de décès, comme survenu à Bruxelles. C'était l'obliger à faire un faux en matière administrative d'une extrême gravité qui lui aurait valu, s'il avait été découvert, la prison et son exclusion de l'Ordre des médecins. La justice aurait même pu le poursuivre pour complicité d'un assassinat présumé. Il accepta néanmoins d'accomplir cet énorme délit au lieu d'en dénoncer les auteurs comme c'était son devoir. Il accepta sans doute parce que la mort d'une centenaire risquait peu de provoquer une enquête. De toutes manières Jacqueline et Fernand l'ont échappé belle ! Quarante ans plus tard, je fais encore des cauchemars de transport de cadavres de membres de la famille.

Une idiotie fut encore ajoutée à ces péripéties : l'avis nécrologique annonçait « Décédée des secours de la religion ». Comme il n'en était rien, je m'enquis auprès de ma sœur, peu pratiquante, de ce nouveau faux. Elle me répondit : « C'est pour faire bien ! ». Toujours le « paraître » bourgeois déjà décrit avec humour par Marguerite Yourcenar dans *Souvenirs pieux*. Mais c'était aux dix-neuvième siècle !

Les funérailles terminées, j'eus tout le loisir de penser à la suite de ma carrière. La nomination tardait. Il eût été judicieux que la désignation du Directeur Général se fit le plus vite possible, car déjà les bâtiments scolaires s'édifiaient à Casteau, près de Mons. Néanmoins les grandes vacances arrivèrent sans qu'un signe favorable se manifestât, sinon qu'aucun nom n'était encore retenu.

Je suis donc parti tranquillement au Trayas, avec l'intention d'y passer toutes mes vacances et de jouir au maximum de ma villa et de mon nouveau voilier.

C'est là que m'atteignit, le 4 août, un télégramme :

Ministre des Affaires Etrangères confirme désignation Direction École Shape Stop Prière prendre contact Colonel Callier à Casteau.

Ce que je fais par retour du courrier.

Le 8, au matin deux gendarmes d'Agay sonnent au portail.

- Monsieur Nicaise ?

- C'est moi !

- Une dépêche pour vous...

Étranges porteurs de télégramme ! Celui-ci était encore plus étrangement rédigé :

Origine sa sœur à M. Jean Nicaise : Mr le Directeur Général, en réponse à votre lettre du 5-8-67 j'ai l'honneur de vous informer que les autorités du SHAPE vous seraient (sic) gré de devancer votre retour de quelques jours, afin de prendre vos fonctions le 16-8-1967. Signé : Lieutenant Colonel BEM CALLIER PANDA DIV SHAPE.

Je m'étais certainement mal fait comprendre dans ma lettre car il n'entrait pas dans mes intentions de différer mon retour, au contraire. Mais que venait faire ici ma sœur ? Mystère !

Directeur Général

Le 16 août, je débarque à Casteau et découvre le Grand Quartier Général des Puissances Alliées en Europe. En anglais, **Supreme Headquarter Allied Powers Europe**. Le SHAPE est une véritable ville en chantier. Le Commandant Suprême, c'est le **Supreme Allied Commander Europe**, « SACEUR » ! Ma frangine n'avait rien à voir en cette affaire.

Seul est entièrement terminé et occupé le *Main Building*, l'immeuble qui abrite d'ores et déjà les bureaux principaux de l'état-major et une cafétéria. Entouré d'un parterre planté de géraniums rouges, il s'élève dans un vaste enclos dont des gendarmes belges, aidés de membres de diverses maréchaussées alliées, interdisent l'entrée à qui ne peut montrer patte blanche, c'est-à-dire, comme je m'en apercevrai vite, un badge collé sur le pare-chocs avant des voitures. Je présente mon télégramme et demande le Colonel Callier. Il arrive sans tarder et m'entraîne immédiatement vers le saint des saints militaire après m'avoir invité à garer mon auto juste après l'entrée du domaine.

En face d'un café crème, il me présente au lieutenant-colonel Roger D. Powell, président du *School Board*. L'officier américain, souriant et affable, me conduit hors du domaine réservé pour visiter les bâtiments de l'école en voie d'achèvement au milieu d'un lac de boue. Je doute qu'ils soient opérationnels pour la rentrée de septembre, mais mon hôte se montre plus optimiste.

Sur la photo suivante, on aperçoit le colonel Powell, à droite, avec une délégation du ministère des affaires étrangères conduite par le comte de Kerckhove, au centre, cheveux blancs. Quant à moi, je sors de l'image...



La section américaine, déjà au travail, s'est installée dans d'anciens bâtiments de briques rouges, à un seul étage. Le colonel me présente le « Principal » de cette section, Philip Borman. Celui-ci me dit sans autre forme de procès :

- Call me Phil !

Habitué à cette familiarité américaine, je ne suis pas interloqué mais je comprendrai vite que Phil a voulu marquer d'emblée qu'il refusait mon autorité, je veux dire celle d'un directeur général belge.

A Saint-Germain, il est vrai, l'école internationale était incluse dans un lycée dirigé sans partage par un proviseur français, M. Schneider. On sait de quelle manière autoritaire les Français traitent les affaires dès qu'ils sont nantis d'une quelconque fonction dirigeante. Les sections étrangères se sentaient mal à l'aise et le déménagement était pour elles l'occasion de reprendre un maximum d'autonomie. Se voir coiffées par un directeur belge les rendaient inquiètes.

- Well, call me John ... (Comme à Kingsport)

Et Phil me tourne le dos pour discuter, à l'unique intention du Colonel Powell, un plan de son école punaisé au mur.

Pendant ce temps, je m'enquiers de la possibilité d'installer un bureau provisoire dans les mêmes locaux vétustes. J'obtiens un *desk* militaire et un téléphone dans un petit coin d'une grande salle.

L'aimable Powell me conduit ensuite dans les bureaux du *Main Building* pour me faire obtenir des bons d'essence hors taxe et le *badge* qui me permettra d'entrer avec ma voiture dans l'enceinte réservée.

Le lendemain, je serai présenté au chef d'état-major, le Général Parker, ainsi qu'à ses adjoints, un Allemand, le Général Jenett tout surpris que je l'entreprenne dans sa langue et un Italien, le Général Taverna. Alors commence un vrai parcours du combattant. Je ne dispose d'aucune aide : pas de secrétaire, pas d'instructions précises. Mon statut n'est pas fixé : il n'existe entre le SACEUR et le Gouvernement belge qu'un protocole officieux. Aucun texte sur lequel m'appuyer. L'accord définitif ne sera signé qu'en mars 68. Nous verrons quelles conséquences cela aura sur le jeune corps enseignant belge de la section de langue française.

Un organigramme m'a été fourni par l'état-major. Mon bureau pourra se composer d'un directeur-adjoint, d'une secrétaire, d'une dactylo, d'un économiste et d'un ouvrier d'entretien. En attendant, aucun préfet n'a encore été nommé par le Ministre pour la section belge. J'essaye de débaucher celui de Bouillon, germaniste, qui a aussi enseigné aux USA au titre de l'échange Fulbright. Il ne souhaite nullement postuler : il se plaît au fond de ses Ardennes. Au bout d'une semaine, enfin, sera désigné un professeur de mathématiques de l'Athénée de Nivelles, Louis Springal.

Louis était fortement handicapé : rescapé de la polio, il avait les deux jambes soutenues par un lourd mécanisme métallique et ne pouvait se déplacer, très difficilement, qu'avec des cannes anglaises qu'il appelait ses « bâtons ». Nous nous sommes découvert des relations et des intérêts communs suffisants pour nous tutoyer. Timide, affable, cheveux blonds coupés en brosse, face ronde et rose de bébé réjoui, il mâchonnait continuellement un gros cigare dont il tirait une fumée aux remugles de foin. Sa femme, professeur de sciences, naguère son élève à l'École Normale de Nivelles, avait été nommée en même temps : elle lui servirait notamment de chauffeur, encore qu'il fût capable de conduire sa Peugeot. En réalité, en tant qu'épouse du chef, elle prendra beaucoup d'entregent et passera toutes ses « fourches » auprès de son mari plutôt qu'à la salle des professeurs.

Il n'était pas exigé que le Préfet de la section francophone parlât l'anglais. Mais c'était un lourd handicap de ne pas le savoir plus ou moins couramment pour les rapports avec l'administration du SHAPE et avec certains parents notamment danois, hollandais ou... turcs. En réalité, l'anglais était la seule langue véhiculaire du SHAPE, abusivement comme

nous le verrons, puisque le français aurait dû être traité sur un pied d'égalité. Or l'anglais de Louis était assez élémentaire. Par chance, Renée fut désignée, ainsi que je le souhaitais, comme secrétaire de la section. Elle lui a été d'une grande aide, non seulement comme interprète, mais dans tous les domaines, pour l'établissement et l'organisation d'une école où tout était à faire. En effet, Springal était bien porteur du brevet de direction - nous avons passé le concours ensemble -, mais il n'avait aucune expérience concrète, tandis que ma femme en avait une de plus de dix ans en tant que plus proche collaboratrice de deux préfets successifs à Châtelet. D'ailleurs, à la suite de ceux-ci, toujours extrêmement élogieux, Springal lui marquera sa reconnaissance à l'issue de l'année scolaire par le commentaire suivant joint à la note « exceptionnel » du signalement :

Madame Lefèbvre, épouse Nicaise est un constant exemple pour ses collègues par sa compétence, sa continuelle bonne humeur et son dévouement total à son métier et à l'établissement.

Mais j'anticipe et rudement.

Je me rendais quotidiennement au Main Building, toujours en voiture. Au bout de deux semaines, il me prend la fantaisie d'y aller à pied.

Tant que j'y avais pénétré avec ma Fiat dûment *badgée*, j'ignorais qu'il me manquait un document essentiel : une carte d'identité *shapienne*. La garde m'arrête :

- Votre *pass*...

- Je n'ai pas de *pass*. J'entre ici tous les jours en voiture et n'ai jamais été arrêté !

- En voiture ? Vous avez le badge, alors ?

- Bien sûr.

- O.K. Mais pas à pied, il vous faut un *pass*.

Alors, je cours chercher ma voiture et passe, salué par le cerbère ! Autrement dit, et ce n'est pas la seule fois que je me ferai la réflexion, la sécurité de ce lieu sévèrement gardé a des failles. Je suppose que cette première a été corrigée avant que ne sévisse le groupuscule de terroristes, qui s'intitulèrent *Cellules Combattantes Communistes* et attentèrent, entre autres, quelques années plus tard, sur une route montoise à la vie du SACEUR de l'époque, le Général Haig, futur Secrétaire d'Etat du Président Kennedy. Il aurait suffi aux terroristes de décoller un badge d'une voiture en règle pour le réinstaller sur n'importe quel véhicule !

Quoi qu'il en soit, le lendemain, j'obtenais le *pass* réglementaire, la photo étant faite par les services qui délivraient le document.

On pourrait s'étonner que mon souci premier ait été de nous trouver un logement à proximité immédiate. Le trajet quotidien Châtelet-Casteau, nonante kilomètres aller retour, par la route, n'était pas insurmontable. C'est oublier que l'autoroute de Wallonie n'existait pas encore et que la nationale Charleroi-Mons presque toujours en agglomérations, donc lente et dangereuse, était l'une des plus mauvaises de Belgique donc du monde civilisé ! On essayait bien de l'améliorer, ce qui provoquait encore des ralentissements, mais le nouveau ruban d'asphalte à peine déroulé se creusait d'ornières provoquées par la faiblesse des fondations et l'instabilité du sous-sol parcouru, comme du gruyère, de galeries de mines abandonnées. Qui dira les pertes causées à l'économie wallonne par le retard apporté, parfois pour des raisons de politique communautaire, c'est-à-dire linguistiques, à la construction de l'autoroute ? Plutôt que d'engouffrer des milliards dans des mines moribondes, on aurait mieux fait de les consacrer à cette voie vitale, quinze ans plus tôt. On aurait peut-être empêché la décadence de la Wallonie ! Elle disposait d'un potentiel de main-d'œuvre qualifiée issue de nombreux instituts techniques très réputés en Hainaut et à Liège. Le couloir Sambre et Meuse aurait pu être une *Silicon Vallée*. Au lieu de cela, le Hainaut est

devenu une province sinistrée, soutenue par les subventions européennes aux régions pauvres !

Obligés de nous contenter, pour l'instant, du réseau malade existant, peu enclins à ajouter à de rudes journées de travail et de débats, trois heures de volant quotidiennes, nous nous sommes mis à la recherche d'un appartement. Les candidats locataires étaient nombreux et de toutes nationalités. Prêts à la surenchère, dotés de confortables traitements auxquels s'ajoutaient les primes d'éloignement, les Américains, principalement, prenaient d'assaut les rares logements libres. En attendant la construction de maisons préfabriquées sur le domaine du SHAPE et dans des sites plus ou moins proches, des pâtures, des champs de patates du plateau de Casteau-Masnuy s'étaient recyclés hâtivement en terrains de camping. Nombre de militaires y installaient d'énormes *mobilhomes* dotés de tout le confort. J'ai loué à un collègue châtelettain une petite caravane parfaite pour le camping itinérant dans les pays de soleil mais vraiment peu confortable pour un séjour prolongé, avec l'hiver qui s'annonçait derrière un automne pluvieux. Au moins aurais-je un pied-à-terre à l'issue de journées trop chargées. Renée qui avait de moins longues heures de bureau pouvait ainsi trouver un semblant d'intérieur en m'attendant en compagnie de notre chatte Mistigri embarquée bon gré mal gré dans notre aventure. Ainsi cette mirobolante situation avec son titre ronflant faisait de nous des espèces de nomades. Je n'eus garde de peindre le tableau à mon coiffeur qui, ayant appris ma promotion, me demanda si je viendrais subir ma prochaine coupe en Cadillac. Je me suis contenté de sourire d'un air mystérieux.

De toutes manières, je pouvais me consacrer à la tâche qui m'attendait, sans me préoccuper de l'heure tardive d'un retour obligé en modeste Fiat 1100.

Mes collaborateurs

Je devais me débrouiller pour établir mon staff (voilà bien l'influence de l'anglais sur mon vocabulaire !). Il revenait au Ministre Toussaint de nommer le Directeur adjoint. Ce serait, mais plus tard, Julien Merckx, ancien préfet au Congo, redevenu professeur d'histoire à l'École Normale de Mons. Son anglais était plus proche du petit-nègre que de la langue d'Elisabeth II. Normal, direz-vous, pour un ancien « congolais » ! Par exemple, il conjugait tous les verbes au présent en oubliant même le « s » de la troisième personne du singulier...

Le reste du personnel, je pouvais le choisir à ma guise. Mais un inspecteur de l'enseignement primaire avait une bru, régente, à placer. C'est elle, Mme Goderniaud, que le ministère m'imposa comme secrétaire en vertu du principe de l'incompétence. Ce n'était pas une candidate enseignante unilingue que j'attendais. Si j'avais intrigué, j'aurais pu m'adjoindre Renée, mais j'avais écarté cette hypothèse d'emblée : je répugnais à user du népotisme (en l'occurrence le « conjugalisme ») ! Le principal, pour nous, était qu'elle fût occupée à Casteau. Quant à Mme Goderniaud, elle s'est bien acquittée de sa tâche, mais nos rapports restèrent assez froids.

Pour donner un parfum international à mon équipe, j'ai engagé, comme dactylo, après un test de ma composition, une Française, mince brunette, originaire de Carcassonne, épouse d'un sous-officier de la délégation française de liaison. Elle se débrouillait bien en anglais. On s'est étonné à l'état-major que j'aie choisi une compatriote de de Gaulle.

Pour l'ouvrier, je me suis adressé tout simplement aux services d'embauche du SHAPE.

Le choix de l'économiste s'avérait plus difficile. J'ai dû recourir aux petites annonces et j'ai engagé un comptable nivellois qui avait d'excellents certificats et a rendu d'éminents services à l'école. Je ne m'étais pas du tout aperçu de son penchant pour la bouteille. Après mon départ, il a confondu l'Economat avec ses économies. On s'est aperçu de ses indécidables. Il

a répondu à la convocation des autorités du SHAPE en se jetant dans le canal de Mons. L'action publique était éteinte. La presse n'a pas été tenue au courant de la cause de ce suicide. Mon successeur, qui avait manqué de prudence en laissant la bride sur le cou de son subordonné, dut démissionner.

Comme prévu, on a pu occuper les bâtiments tout neufs, imprégnés d'une tenace odeur de plastique, à la rentrée scolaire, mais en y amenant collée aux souliers, une bonne quantité de boue.



Curieusement, les plans avaient bien prévu un *Assembly Hall* exigé par la section anglaise pour la prière quotidienne, mais ils avaient oublié un bureau pour la direction générale ! J'ai « squatté », avec le soutien du Colonel Powell, deux pièces encore vides destinées primitivement à la section américaine et séparées de la direction et du secrétariat de cette dernière par un large couloir, garni de moquette bleue, conduisant à une vaste bibliothèque que les Yankees se réservaient.

Des ouvriers s'affairaient partout aux achèvements, ouvraient les faux plafonds pour y faire courir des kilomètres de câbles, donnaient les derniers coups de pinceau dans les toilettes, se hâtaient d'étendre une couche de vernis polyuréthane sur des sols que des distraits marquaient de leur empreinte, en les foulant trop tôt, à ma grande et vaine colère.

L'année scolaire a commencé normalement au cours de la première semaine de septembre. Le corps enseignant était sur place au complet dans toutes les sections, sauf, évidemment, dans la belgo-internationale selon une habitude tenace de nos ministres de l'Education Nationale. Comme l'avait deviné M. Levarlet, il n'y avait guère de candidats déjà nommés à l'Etat pour une mutation ou un détachement sans avantage pécuniaire. Le Ministre a dû se résoudre à désigner des temporaires, c'est-à-dire des débutants qui s'amaient au compte-gouttes. Ce n'était peut-être pas le moyen idéal de montrer l'enseignement belge sous son meilleur aspect à nos hôtes internationaux.

En outre, ces atermoiements compliquaient la tâche du préfet et du personnel administratif. En plus de la secrétaire, il était composé d'un économiste et d'un surveillant. Le

petit groupe s'échinait à renouveler des horaires provisoires à chaque arrivée d'un nouveau professeur, pour occuper au maximum les élèves.

Collège des directeurs

Quant à moi, je devais tout inventer *ex nihilo*. Ma première tâche, enfin l'une des nombreuses qui se bousculaient dans mon programme, a été de réunir le Collège des Directeurs afin que se fissent les indispensables présentations suivies d'un échange de vue sur la marche générale de cet extraordinaire établissement scolaire. Décrivons ce cercle d'éminents éducateurs. J'ai déjà croqué le Belge. Vous savez que Phil dirige la section secondaire américaine : mince, une élégance d'intellectuel bostonien, visage sévère, tempes grisonnantes, un air d'être toujours ailleurs. Mr Bushman a la charge de la section primaire US ; à l'opposé de son compatriote, un abord rustique, le cheveu blond et rare, une démarche de cow-boy, des épaules d'ancien joueur de football, d'ailleurs reconverti dans le golf : le *club* toujours à portée de main, il se détend en s'entraînant au *putting* sur la moquette de son bureau. Ces Américains ne parlent pas un mot de français, c'est leur droit. En revanche, la section canadienne est dirigée de main ferme par Mlle Françoise Pitre. Surtout, ne prononcez pas à la française, elle n'aime pas : dites « Pitri », à l'anglaise. Elle parle l'une et l'autre langue à la perfection, la française sans le moindre accent canadien. Jolie petite femme en tailleur Chanel, souriante, énergique, cultivée, exigeante. Elle cherchait un piano pour ses cours de musique, je lui ferai cadeau de celui de ma grand-mère dont personne ne voulait me débarrasser. Un camion militaire et quatre costauds québécois iront l'embarquer à Bruxelles.

Le Directeur allemand, Friedrich Böttinger, a un physique de play-boy ; grand, barbe grisonnante en collier, à la Lincoln, il parle un français impeccable mais pas un mot d'anglais. Il a épousé une Française, passe ses vacances en Corse et ne cache pas ses sentiments antigauillistes. L'intransigeance du Général l'a en effet forcé à s'exiler et à échanger Paris contre Mons. Il retourne chaque week-end en France. Je lui accorderai vite toute ma sympathie.

Le Britannique Knop a l'attitude réservée d'un sujet de Sa Majesté dans un physique de méridional. Court et rond, lunetté, il parle assez bien le français.

C'est dans cette langue que j'ouvre la séance pour passer vite à l'anglaise devant les sourcils froncés de nos Américains. Ce va-et-vient continu de l'une à l'autre langue ajoute à la lourdeur de ma tâche. Je m'aperçois vite qu'il sera difficile de contenter tout le monde. Chacun est attaché à son mode d'enseignement comme le crapaud à sa femelle aux temps des amours. Pourtant il faudra bien qu'à défaut d'unanimité, je tranche : c'est l'essentiel de ma mission.

La toute première discussion porte sur le calendrier. Pour la journée de cours, en réalité, c'est l'heure des bus scolaires, c'est-à-dire militaires, qui doit en déterminer le même déroulement pour tous. L'Allemand souhaite qu'ils amènent les élèves très tôt le matin, pour les reprendre vers treize heures. En Allemagne, les cours n'ont lieu que le matin. Comment peut-on exiger des enfants un travail important l'après-midi ?

- Et comment, s'indigne le Belge, s'attendre à ce qu'ils restent attentifs jusqu'à treize heures, avec cinq heures de cours consécutifs, l'estomac dans les talons à partir de midi ?

Finalement, tout le monde devra bien s'accorder sur l'heure préconisée par les Américains auxquels le nombre des élèves donne un pouvoir qu'il est difficile de contrebalancer. Les cours commenceront à neuf heures pour se terminer à quinze heures trente avec une courte pause à la mi-journée, conforme aux habitudes anglo-saxonnes, mais jugée trop brève par les

Belges. Ils estiment que l'on pourrait prolonger la journée de classe au moins jusqu'à seize heures pour permettre un délai plus long pour le repas. En revanche, on se met assez facilement d'accord sur la semaine de cinq jours bien qu'elle ne soit pas encore appliquée dans les écoles belges et allemandes. Mais c'est la règle pour l'administration militaire. En ce qui concerne le déroulement de l'année scolaire et des vacances, je prétends qu'il faut s'aligner sur les traditions et les règles belges. Les Américains trouvent, avec quelques bonnes raisons, que les congés en cours d'année sont vraiment fort nombreux. Aux Etats-Unis, comme je l'ai subi, les écoles ne bénéficient, dans de nombreux Etats, d'aucun jour de relâche entre la fête qui célèbre la naissance du Christ et celles qui rappellent sa mort et sa résurrection. Et encore pour celle-ci, on n'accorde que les quatre jours qui séparent le Jeudi-Saint du mardi de Pâques.

On se met finalement d'accord, outre quinze jours à Noël, pour un congé de Toussaint, de Mardi Gras et des vacances de Pâques de dix jours à partir du Vendredi-Saint.

Nouvelle discussion pour les vacances d'été. Aux USA, elles commencent, selon les Etats, entre le premier et le quinze juin. Là, je tiens bon : ce sera le trente. Finalement, c'est dans une relative bonne humeur que l'on s'accordera, Phil avouant même de bonne grâce que le calendrier belge, adopté dans ses grandes lignes, présente un bon équilibre entre les périodes de travail et de repos. Il faut dire que pour le premier trimestre, nos congés de Toussaint correspondent grosso modo à leur Thanksgiving et leur Halloween.

Les élèves des écoles belges sont automatiquement assurés par la Société Mutuelle des Services Publics ou SMAP. Elle couvre, à leurs frais, les professeurs en responsabilité civile et les élèves, en outre, contre les accidents corporels. L'Etat acquitte la prime pour les élèves de ses écoles. La section belge suivrait la règle sans problème. Devis-je imposer à toutes les sections cette réglementation belge d'assurance obligatoire ? Mais sans que l'Etat belge intervienne, évidemment. Les Anglo-saxons ont refusé le système belge pourtant très bon marché. Par principe, sans doute, ils répugnaient toujours à s'aligner en souvenir de leur dépendance passée en France. Mais aussi, du fait que certains parents étaient déjà assurés et refuseraient de payer une prime supplémentaire malgré sa modicité.

Les discussions sont parfois vives au cours de ces réunions, où je veux en outre maintenir l'équilibre entre les langues anglaise et française, alors que le plateau de la balance penche souvent nettement du côté de la première. C'est grâce à M. Böttinger que le français ne le cède pas entièrement à l'anglais. A plusieurs reprises, le cow-boy Bushman grognera :

- *Well, when do we speak English ?*³⁴ chaque fois qu'on parle français plus de deux minutes. Je lui rappelle alors que le Directeur allemand ne comprend pas l'anglais.

- *Let speak German then !*

- *Have I to recall that SHAPE languages are only English and French ?*³⁵

Que j'aie pu sauver le français grâce à un Allemand méritait quand même d'être signalé ! Car, par paresse ou fatigue, il était plus commode de s'en tenir à l'anglais, comme le faisaient même les rares officiers de liaison français restés au SHAPE auxquels j'en ai d'ailleurs fait, un jour, l'amical reproche !

Les mêmes problèmes linguistiques allaient se poser aux réunions du *School Board*. Il réunissait les représentants des nations ayant des enfants scolarisés à l'École Internationale.

³⁴ Bon, quand est-ce qu'on parle anglais ?

³⁵ - Eh bien, parlons allemand !

- Dois-je vous rappeler que les langues du SHAPE sont le français et l'anglais ?

Ladrière britannique

Là, l'établissement du budget, en partant du néant, n'a pas été la moindre aventure. Il fallait notamment fixer le traitement de tous les membres de mon équipe. Pour le mien, j'ai choisi dans l'échelle « barémique » belge, l'échelon immédiatement supérieur à celui de préfet, soit Inspecteur du secondaire. J'aurais pu demander celui d'Inspecteur Général car c'est le seul article du budget qui a été adopté sans discussion au *School Board*, du fait, probablement, que mes émoluments restaient bien inférieurs à ceux des directeurs américains. Certains de mes successeurs devaient considérablement les augmenter et même obtenir par je ne sais quel miracle, qu'ils soient exempts d'impôts : un pont d'or !

Pour tous les autres postes du budget, ce fut une épreuve extrêmement pénible. Chaque article était contesté le plus souvent par les Britanniques. Il faut savoir que ceux-ci avaient conservé une habitude d'économie de temps de guerre qui frisait le ridicule. Ainsi, plus de vingt ans après la fin des hostilités, ils prévoyaient encore de retourner les enveloppes pour les faire servir une deuxième fois, une idée de Churchill en personne ! En revanche, la plus grande prodigalité présidait à la réception donnée au *Waux-Hall* à l'occasion de l'anniversaire « officiel » de Sa Majesté Elisabeth II, le 19 juin. Le champagne coulait à flot. Soucieux de ne pas forcer sur le capiteux breuvage, je gardais à la main ma coupe à peine entamée. Un des nombreux soldats chargés du service me la reprenait d'autorité pour m'en servir, disait-il, une plus fraîche ! Et cela à plusieurs reprises. Au bout d'une heure, j'avais dégusté en tout cinq ou six gorgées bien frappées de Moët et Chandon dans cinq coupes différentes tandis que des officiers supérieurs avaient tellement bien célébré le royal et officiel *birthday* que deux sous-officiers de la *Military Police* les évacuaient titubants. Apparemment, leur coupe n'avait jamais eu le temps de chauffer !

Dépenses somptuaires au *Waux-Hall*, discussions harpagoniques au *School Board*. Le gros morceau, c'était le réfectoire. On s'était enquis, avant que je n'entreprene l'établissement du budget général, à quel prix je pourrais fournir le repas de midi. A Marchienne, les élèves payaient 25 F.B. pour un confortable déjeuner. J'ai basé mes prévisions pour un millier d'enfants, sur 28 F.(0,69 €). Mais cette somme ne couvre, dans les écoles de l'Etat, que le prix des produits. Le personnel n'entre pas en ligne de compte : il est payé directement par Bruxelles. Or le *Board* entendait que j'inclue le salaire des employés de la cuisine. Dans ces conditions, il m'était impossible de tenir mes engagements. La discussion n'a pas duré. Le représentant américain a pris les choses en main et s'est fait fort de maintenir le prix aux alentours de 25 F.. - Il disait *fifty cents* ! - Comment ? En faisant venir les vivres de Francfort par camions frigorifiques. Et il a parfaitement réussi : les élèves de toutes nationalités ont pu déguster à longueur d'années les frites surgelées en Allemagne, généreusement nappées de *ketchup* made in USA, le tout arrosé de Coca-Cola et suivi de plantureuses rations d'*ice cream* multicolore. Jusque-là, j'avais naïvement pensé que l'école ne doit pas seulement nourrir ses élèves mais aussi leur apprendre à bien manger en se souciant un tantinet de diététique...

Les toutes premières séances du *School Board* ne se déroulaient qu'en anglais, raison pour laquelle je ne parle pas ici, comme il conviendrait, de « Conseil Scolaire ». D'ailleurs, pour faire couleur locale, j'utilise dans le cours de ce chapitre, les termes anglo-saxons que je m'efforçais toujours de traduire pour essayer de maintenir un îlot de francophonie : devoir de romaniste, mais pas seulement. Je me suis battu, par exemple pour qu'une traduction simultanée soit installée. Car si certains hésitent déjà à prendre la parole en public dans leur langue maternelle, ils restent muets plutôt que de se risquer en une langue étrangère qu'ils maîtrisent mal ! Alors, les représentants du U.K (lisez « United Kingdom », Royaume Uni),

du Canada, des Etats-Unis monopolisaient la parole et tentaient de faire adopter leur point de vue, sans risquer trop d'opposition de la part des directeurs belge et allemand ou du délégué italien qui s'exprimaient tous en français. Quant à moi, je me refusais à jouer le rôle d'interprète, me contentant de faire mes propres exposés alternativement en français et en anglais. Au bout de deux ou trois séances, j'ai obtenu enfin la collaboration d'un interprète officiel du SHAPE, c'était un droit élémentaire.

Dans le magnifique auditorium, je siégeais à la droite du Président, le Colonel Powell, sur une estrade très élevée, dans une position dominante par rapport à l'auditoire, mais je me sentais plutôt sur une sellette !

Je suis très conscient que les Administrations sont généralement trop gourmandes et qu'elles génèrent du gaspillage. On y considère trop souvent le bien de l'Etat comme le bien de personne : crayons, papier, mobilier, machines, sont souvent en surnombre. On chauffe trop : on étouffe dans les gares, dans les bureaux ; quantités de lampes brûlent en plein jour. Je hais le gaspillage. Un de mes collègues de Châtelet avait un tic insupportable : quand il entrait dans une classe même éclairée d'un beau soleil de juin, il allumait automatiquement. En revanche, la première chose que je faisais dès que la lumière du jour suffisait, était d'éteindre en disant bien clairement, à l'usage de mes élèves :

- Economisons l'électricité de l'Etat, c'est-à-dire de tous.

Quand j'ai eu la responsabilité d'un Etablissement, je suis persuadé que mes collègues me taxèrent d'avarice.

Mon projet ne péchait donc certainement pas par prodigalité. Je ne vais pas ici narrer tous les épisodes de la discussion d'un budget qui n'avait aucun antécédent. Quelques anecdotes seulement en feront revivre l'atmosphère souvent mesquine.

Rubrique vélo : celui prévu pour les déplacements de l'ouvrier d'entretien. Refus d'un délégué : il n'a qu'à prendre le *shuttle*, autrement dit le bus qui faisait la navette entre le Main Building et le quartier de l'école. C'était oublier que le campus lui-même était assez étendu pour justifier la bicyclette. J'aurais peut-être dû prévoir les patins à roulettes dont se chaussent aujourd'hui les commissionnaires des supermarchés ! Vélo accordé, après intervention du Président.

Nettoyage des vitres : je propose un nettoyage par mois. Opposition d'un colonel anglais roux et moustachu :

- Une fois par trimestre me paraît bien suffisant !

- Mais la cimenterie d'Obourg, toute proche, répand une couche de poussière blanche sur tous les toits de la région et jusque sur la gare de Mons ! Elle rend presque opaques les carreaux !

- Eh bien, que le Directeur Général intervienne auprès des dirigeants de la cimenterie pour qu'ils installent un système capable de supprimer cette pollution, reprend la moustache rousse.

- Quelle est la fréquence de ce nettoyage dans les bureaux du Main Building, demande M. Böttinger ?

- Ben... deux fois par mois.

- Alors, Messieurs, vous exigez plus de propreté et de confort pour vous que pour vos enfants !

Je ne sais plus quelle solution a été choisie. Mais j'entends encore M. Böttinger, le front en sueur, me souffler en sortant de cette séance :

- Eh bien, pour une fois j'approuve de Gaulle, il a bien fait de fermer la porte de l'Europe aux Anglais !

Rubrique dictionnaire : mes services disposaient de deux pièces, mon bureau et le secrétariat, richement pourvu d'une épaisse moquette par le constructeur. Je prévois deux dictionnaires anglais-français puisqu'on est amené à passer sans arrêt d'une langue à l'autre. L'Anglais roux lève la main :

- Deux dictionnaires ?
- Oui, un par local.
- C'est trop ! Un pour les services du D.G. (entendez Di Dgi) suffit.
- Combien y a-t-il de bureaux (*desks*), demande le trésorier du SHAPE, un Ecosais ?
- Quatre : la secrétaire, l'économiste, la dactylo et moi...
- Eh bien j'estime qu'il faut accorder quatre dictionnaires ! Un par table ce n'est pas trop, poursuit l'Ecosais !

Je crois que finalement, je me suis contenté des deux de ma proposition initiale mais ce dont je suis sûr, c'est que plus jamais je ne raconterai d'histoire plaisantant l'avarice des Ecosais.

En gros, d'ailleurs, le budget présenté a été adopté tel quel, grâce au bon sens, à l'esprit de collaboration et à l'autorité du Colonel Powell, et sans doute aussi, grâce à la modicité de mes exigences.

Cependant il a fallu recommencer la même épreuve à Evere, au siège de l'OTAN, devant une assemblée nombreuse qui, cette fois, n'était plus composée des représentants des parents d'élèves mais de ceux des Etats payeurs ! De nouveau sur la sellette, transpirant à grosses gouttes dans une salle évidemment trop chauffée, le Directeur Général a obtenu confirmation dans presque les mêmes termes d'un budget, qui en fin de compte, n'était plus le sien mais celui voté par le School Board.

En dehors de l'école, d'autres problèmes surgissaient. Le SHAPE jouit de l'exterritorialité. Les taxes locales ne lui sont pas applicables. C'est ainsi, on l'a vu, que j'avais obtenu sans problème les bons d'essence hors taxe. Une erreur, sans doute. Car quand les membres belges de l'école ont voulu aller déjeuner à l'*Officers'club*, ils ont été refoulés sous prétexte qu'on y servait du whisky et autres breuvages alcoolisés détaxés et que les nationaux ne pouvaient échapper aux accises, à la TVA et tutti quanti !

Plein de bonne volonté, un des membres du Conseil d'Administration du club proposa une solution pour le moins farfelue : les professeurs belges pourraient entrer et même boire leur gin ou leur Martini à condition de jeter, dans une boîte *ad hoc*, posée sur le comptoir, le montant des taxes ! Mais là aussi, le Colonel Powell a joué au diplomate et a pris la défense des usagers de son école. Ceux-ci n'ont plus été traités en parias. J'ai découvert ainsi les superbes salons du club, meublés de confortables fauteuils, la vaste et claire salle à manger et ses repas relativement bon marché, sinon gastronomiques, qui présentaient plus d'intérêt quotidien que les whiskies (fort légers) à dix francs.

A ma grande surprise, le fond du bar était occupé par une dizaine de machines à sous où s'activaient de nombreux clients et surtout clientes, épouses d'officiers, les plus jeunes commençant à suivre timidement la mode nouvelle des minijupes.

Nous nous sommes souvent sentis parias. En fait nous étions, nous les Belges, les étrangers du SHAPE. L'entrée de la supérette, en face de l'école, nous a été interdite sans rémission. Alors quand un professeur de la section belgo-internationale voulait acheter un crayon, une rame de papier ou un paquet de *kleenex*, il envoyait un de ses élèves italien, hollandais, danois ou allemand ! Un jeune professeur féminin ayant un besoin inattendu et urgent d'un objet de tissu que n'utilisent jamais les messieurs, dut se résoudre à faire connaître son problème à l'une de ses élèves. C'est ainsi que toute l'école a été au courant de l'état, généralement tenu soigneusement secret, de la jeune femme.

Aux démêlés professionnels s'ajoutaient les soucis de la recherche d'un logement plus confortable que la caravane : lecture des petites annonces et consultation des listes fournies par un service du SHAPE. Les prix des loyers avaient subitement flambé, à cause de la surenchère des Américains. En attendant de trouver l'appartement idéal, nous avons loué une chambre garnie à Saint-Symphorien, sans téléphone, ce qui me coupait de tout contact avec le SHAPE en cas d'incident survenant après les heures de bureau. Ce n'était point encore au pas de la porte de l'école et la chambre manquait de confort. Des odeurs d'oignons frits et de roux rancis imprégnaient toute la maison comme si les murs s'en étaient gavés pendant des siècles. Aussi, quand je n'étais pas retenu en soirée par le travail, nous nous empressions de regagner Châtelet. Or mon rôle était surtout un rôle de représentation, je ne pouvais me dérober aux invitations répétées et vespérales des différentes nations peuplant le SHAPE.

Personne ne m'avait dit quelle serait exactement ma mission. Ni au ministère de l'Education Nationale ou de la Défense, ni au Département des Affaires Etrangères. J'avais pensé que c'était un rôle de coordination plus que de représentation.

Tracas

J'estimais qu'il fallait harmoniser les habitudes si disparates, les règlements différents, rapprocher les points de vue, corriger le laxisme des uns, la trop grande sévérité des autres. En dehors des cours proprement dits, pendant l'interruption de midi, les Américains pouvaient flâner sur le campus. A la section francophone, les habitudes belges le leur interdisaient.

Petit problème certes marginal mais significatif : convenait-il d'accepter que les élèves fument sur le campus, en dehors des locaux où tout le monde s'accordait à l'interdire ? Ou, l'école finie, quand ils attendaient le bus ? A partir de quel âge ? La campagne antitabac n'était pas universelle comme aujourd'hui. Avais-je à intervenir personnellement quand j'estimais qu'un élève ou un professeur se conduisaient mal, piétinaient les jeunes gazons qui tentaient de supplanter peu à peu la gadoue découverte à mon arrivée ? De quelle autorité pouvait disposer le Directeur Général alors que presque personne ne le connaissait ? J'ai décidé qu'il n'était pas le surveillant en chef et tout en songeant qu'il faudrait créer le poste, je me suis appliqué à d'autres projets.

Il y avait dans l'école un bon millier de jeunes de toutes nationalités. Quelle occasion pour eux de mieux se connaître, de dépasser les différences nationales, de découvrir d'autres mentalités, bref d'apprendre la tolérance. Si je commençais par essayer de réunir les professeurs ?

C'est cela que j'ai tenté dès les premiers jours. Il y avait en face de l'école un bowling : pourquoi ne pas inviter les enseignants des diverses sections à s'y rencontrer. Dans la salle des professeurs américains, j'étais accueilli avec étonnement et scepticisme : de quoi se mêlait cet inconnu ? Bien entendu, il m'était plus facile, avec l'aide du préfet de la section belge et de ma femme, de convaincre les Belges, notamment les professeurs d'anglais, de faire les premiers pas. Or un obstacle encore ridicule se présenta : le bowling, distribuant des boissons détaxées, ne pouvait être accessible aux Belges. J'ai écarté l'argument. Mais si, nécessairement, les professeurs étrangers s'étaient tous installés au plus près, les jeunes « temporaires » belges devaient souvent s'imposer d'in vraisemblables navettes. En outre, ils

étaient forcés à la plus grande économie : en effet, ils n'étaient pas payés. Vous avez bien lu, pas payés du tout !

Comment cette situation scandaleuse était-elle possible ? Comment l'État pouvait-il traiter ses employés avec cette désinvolture ? Comment accepter l'inacceptable ? Quel patron privé aurait pu se permettre un tel déni de justice ?

Eh bien, ô lecteur étonné et naïf, pour simple raison administrative, rond-de-cuïresque, à cause de l'absence d'un papier : il n'y avait pas, je l'ai dit, de convention signée entre le SHAPE et l'Etat belge. Administrativement, la section belgo-internationale n'existait pas. C'était la raison pour laquelle M. Levarlet m'avait dit que le Ministre souhaitait « détacher » du personnel « nommé ». Celui-ci continuerait automatiquement à percevoir son traitement. Ainsi, je touchais celui de préfet, en attendant que le SHAPE prenne le relais, ma femme et quelques collègues le leur, le Préfet Springal, seulement celui de professeur. Mais les temporaires, bien que désignés par le Ministre, n'existaient pas pour ses fonctionnaires. Comment subsister quand on a vingt-cinq ans, qu'on est peut-être marié, qu'il faut s'équiper en bouquins, avancer l'argent d'un abonnement de chemin de fer ? J'étais outré. Alors malgré les soucis de ma propre tâche, à partir du mois de novembre, j'ai pris à cœur celle-là. Pourquoi seulement alors ? Parce qu'un retard de deux mois, hélas, qui vaudrait une condamnation à un employeur privé, est « normal » à l'Administration. Louis Springal, à cause de son handicap, n'était pas capable de courir les bureaux, au SHAPE, à Bruxelles, dans les différents ministères. Si la situation administrative des temporaires n'était pas fixée, au moins pouvait-on leur attribuer une « avance ». Au début de ma carrière en Allemagne, avant que mon traitement ne fût établi, je touchais un acompte dès le premier mois.

Hélas, ici, toutes mes démarches se heurtaient au mur de M. Courteline. Il n'y avait aucun moyen de payer des gens qui n'existaient pas sur papier. Je suis intervenu auprès des syndicats dont j'espérais qu'ils aideraient au moins ceux de leur bord. Echec !

Enfin, je me suis adressé aux services sociaux du Ministère. J'avais entendu dire qu'ils pouvaient accorder un prêt d'honneur dans certaines conditions. Il m'apparaissait qu'elles étaient rudement bien remplies. On m'a répondu qu'en effet cela se faisait mais uniquement pour les agents « nommés ». Les demandeurs ne figurant sur aucune liste ne pouvaient rien obtenir. Et ainsi, de jeunes professeurs ont travaillé *pro deo* jusqu'au mois de mai, oui, neuf mois ! Certains ont sans doute été aidés par leur famille, d'autres ont fait de coûteux emprunts dans les banques. Et c'est dans ces conditions qu'on leur demandait d'être particulièrement brillants dans leur enseignement sous les yeux de l'étranger. J'enrage encore en rappelant cette aberration !

Peu à peu, pourtant, le village Shape prenait allure. Les maisons préfabriquées se terminaient, les gazons poussaient d'où surgissaient les bouquets de bouleaux sauvegardés du plateau sablonneux de Casteau. Les premiers locataires prenaient possession de coquettes villas entourées de leur jardinets. On jouait au tennis sur les terrains surgis du néant boueux. Le village aurait son hôpital, réservé toutefois aux non belges.

J'espérais que la piscine, au moins, pourrait accueillir régulièrement les élèves de toutes les sections. Refus. Elle était réservée aux militaires.

J'avais entendu parler d'un personnage fort médiatique, M. Depelseener qui s'était fait, avec sa femme, une spécialité dans le domaine de la natation. Le couple apprenait à nager à des nourrissons. Ceux-ci, encore imprégnés, paraît-il, du souvenir d'une vie intra-utérine aquatique, n'étaient nullement désorientés par l'eau tiède où les époux Depelseener les plongeaient sans ménagement devant des mamans tremblantes !

Or, ce moniteur de natation un peu particulier est venu me rendre visite pour m'annoncer qu'il installait une piscine non loin du SHAPE, à La Louvière. Cette piscine n'était nullement réservée aux moins de six mois.

C'est là que la section internationale - à l'exclusion des autres, si je ne me trompe - a envoyé quelque temps ses élèves. Mais je crois que le problème du transport a conduit le cours de natation à tomber à l'eau.

Cosmic top secret

Pour rencontrer une grande partie des responsables militaires plus ou moins impliqués dans la vie de l'école, les généraux Jenett et Taverna, je devais pénétrer dans le Saint des Saints, chaque fois accompagné d'un officier porteur d'un badge spécial, ce qui m'obligeait à déranger les Colonels Callier ou Powell, perdant et faisant perdre un temps précieux. J'ai donc sollicité l'obtention du badge indispensable pour passer la garde qui veillait à la porte du Temple. L'Etat-Major a donc fait faire une enquête par la gendarmerie pour savoir si j'étais digne d'accrocher à ma boutonnière le rectangle de plastique frappé de la représentation de mon souriant visage. Si j'avais fait, par exemple, un voyage à Moscou ou même à Prague ou Budapest, si j'avais passé quelques vacances sur la Côte dalmate, le précieux sésame m'aurait sans doute été refusé. Mais comme j'avais porté mes pas plutôt à New York, Washington, Los Angeles, New Orleans et Miami, Oslo, Paris, Barcelone ou Düsseldorf, j'étais tranquille. Une seule chose m'inquiétait : n'allait-on pas découvrir que j'avais été inscrit, en 1945, à la cellule communiste de l'ULB ? Si les archives de la maréchaussée ou de la Sûreté de l'Etat conservaient par extraordinaire une liste accusatrice, comment expliquer que ma bonne foi avait été surprise, que le mouvement s'appelait Etudiants Socialistes Unifiés, que l'ami qui m'y avait convié m'avait menti en affirmant qu'il réunissait tous les progressistes, des libéraux de gauche aux communistes ; que vite détrompé, je n'avais fréquenté cette gauche-là que deux semaines ?

Heureusement, je n'ai pas eu à plaider. Les archives étaient muettes. A Mont-sur-Marchienne, Ixelles, Namur, Châtelet, je passais aux yeux de la police pour un honorable citoyen peu enclin à tenter de percer les secrets militaires de l'OTAN. J'ai donc reçu assez rapidement le badge demandé, frappé du plus administratif de mes portraits. J'ai seulement été un peu étonné et finalement assez fier, de découvrir qu'un bout de carton plastifié allait faire de moi un personnage capable d'accéder aux secrets du cosmos puisqu'il était frappé du cachet « *Cosmic top secret* » ! On ne doit pas se bousculer dans la caste de ceux qui ont accès aux secrets de l'univers. Sans doute y rencontrerais-je Carl Sagan, ou Ilya Prigogine avec une brochette d'autres prix Nobel, les plus susceptibles de découvrir le secret cosmique. On prendrait avec le bon barbu canadien Hubert Reeves, *le temps de s'enivrer*, tout en évoquant l'ère hadronique, qui a précédé de quelques milliardièmes de seconde l'ère leptonique. Tout ce beau monde m'expliquerait, en effet, la théorie du *Big Bang* mieux que jamais mes professeurs n'avaient pu faire de la théorie des ensembles ; la loi de Hubble, plus sûrement que la loi de Gay-Lussac ; enfin, le secret suprême plus clairement que celui des logarithmes, notions scolaires indispensables au bonheur d'un citoyen éclairé. Bref, j'allais découvrir *La Mélodie Secrète* de Trinh Xuan Thuan, faire mon quotidien de la fréquentation des quarks, frôler les supernovae, les géantes rouges, en évitant de tomber dans un trou noir ou de croiser par mégarde un rayon de non-retour.

Hélas, à l'issue de mon séjour au SHAPE, j'ai dû rendre mon beau passeport pour le cosmos et me suis retrouvé bêtement sur terre sans avoir eu l'occasion de découvrir si c'est Dieu qui a donné le coup d'envoi au Gros Boum (reparlons français), comme voudraient

croire quelques savants effrayés de leur rationalisme et pris de vertige pascalien devant la profondeur des espaces infinis.

Mais mon *pass* m'a tout de même permis d'aller et de venir dans le Saint des Saints du Shape.

Illusions

Cependant, c'est au-dehors que j'ai rencontré d'autres obstacles. Il était évident que la section belge, si elle limitait son recrutement aux enfants des employés du SHAPE, ne compterait qu'une minorité de Belges - de Wallons -, donc d'enfants de langue maternelle française. En dehors des cours, pendant les récréations, les étrangers auraient peu de chance de vivre dans une ambiance francophone, et leurs progrès dans la connaissance courante de notre langue, même teintée d'accent picard, seraient minces malgré les potentialités offertes. J'avais inscrit à mon budget un poste « publicité », admis sans difficulté, pour annoncer dans la presse et par affiches la possibilité offerte aux petits Belges des environs de suivre les cours dans des locaux neufs et lumineux entourés de jardins, dans une école assez exceptionnelle, au contact de camarades de tous pays.

Utopie ! Illusion ! La maladresse ! J'avais oublié la concurrence farouche entre les écoles ; que n'étaient pas rares les chefs d'établissement à envoyer, fin août, leurs professeurs faire du démarchage à domicile pour recruter un maximum d'élèves, donc les chiper à d'autres écoles !

Oui, l'impair fatal. Les chefs d'écoles voisines, jusqu'à Mons, se sont précipités au ministère. Ils n'accepteraient jamais que ce nouvel Etablissement, sorti du néant sablonneux comme par magie, soit autorisé à inscrire et instruire les mioches de nos campagnes et de nos bourgs sauf s'ils étaient les enfants de militaires du SHAPE. Ledit ministère m'a découvert alors un des aspects de ma mission. Un Belge avait été porté à la Direction Générale de l'École Internationale pour y défendre les intérêts belges. De quoi d'ailleurs m'étais-je mêlé ? L'inscription dans la section internationale était la responsabilité de son préfet, pas la mienne. Je pense que M. Springal a finalement obtenu de pouvoir recruter, outre les enfants des militaires, ceux des employés et ouvriers civils belges occupés au SHAPE. C'est à ma connaissance le seul cas en Belgique où, motifs linguistiques exceptés, la liberté des parents a été niée en matière d'inscription dans les écoles. Cette liberté est refusée aux citoyens français. La réglementation leur impose l'école de leur quartier ou de leur district géographique. Les parents d'un milieu social favorisé et pourvus de bonnes relations parviennent à contourner la loi, comme souvent. L'obligation ne visant que les écoles publiques il leur est également loisible de choisir une école libre payante.

Pour favoriser les contacts entre les adolescents des différentes sections secondaires ; créer une vraie communauté - mon idée fixe et, me semblait-il, la raison d'être d'une Direction Générale -, je pensais pouvoir multiplier au moins les rencontres sportives. L'échec fut presque total. Les Américains avaient leur propre championnat interscolaire de basket-ball. Ils se déplaçaient en Allemagne, en Norvège, mais ont refusé de s'intégrer à l'équipe internationale du SHAPE que je souhaitais engager dans le championnat local, en avril ou mai, car avec eux, on était sûr de gagner... Mais leur saison était finie. Point barre !

J'anticipe. Au début de l'année 68, j'ai dû consacrer une partie de mon énergie à la préparation de l'inauguration officielle de l'école. Je la souhaitais très rapprochée car elle marquerait solennellement la signature - enfin - de l'accord entre les autorités militaires et l'Etat belge, accord dont dépendait, entre autres, le traitement des professeurs temporaires.

Le problème était de concilier les exigences du SHAPE et du Ministre quant aux dates et au protocole. Le Général Lemnitzer et son état-major estimaient que le Commandant Suprême des Forces Alliées en Europe, rempart de l'Occident élevé contre les Attila modernes, avait préséance sur un ministre de la petite Belgique, d'autant plus que celui-ci n'avait que le titre de Secrétaire d'Etat. Le Général, très occupé, proposerait donc quelques dates au Ministre parmi lesquelles celui-ci choisirait. Quand on connaît le Ministre Michel Toussaint, qui toujours s'arrangeait pour présenter son impérial profil aux photographes, on comprendra que cette première démarche était délicate. J'en ai parlé au service du protocole du Ministère des Affaires Etrangères qui, après tout, était plus qualifié que moi en cuisine diplomatique. J'ai appris par un membre du cabinet qu'on s'était arrangé pour que, par un hasard exquis, les deux hommes proposent les mêmes dates sans s'être consultés : le 19 mars 1968.

Je passe sur tous les autres soucis de l'organisation d'une cérémonie qui exigeait la collaboration de tant de services différents, militaires et scolaires, de tant de nationalités diverses, tous au plus susceptibles. Chaque section voulait évidemment être représentée par des professeurs et des élèves... Je crois que j'ai réussi enfin à concilier tout ce monde si disparate et quelques jours avant la date fatidique, j'étais confiant et relativement calme. Tout était fin prêt, mon discours bilingue lu et relu, les services de sécurité entraînés. Il ne pouvait pas y avoir d'imprévu.

Hélas, il y en eut un, et de taille : le 16 mars, je tombe malade, foudroyé par une fièvre de plus de quarante degrés. Renée décide de quitter notre minable chambre garnie de Saint-Symphorien et me ramène en voiture à Châtelet, grelottant malgré la triple couverture dont je m'emmitoufle. On appelle le médecin, pour qu'il tente un sauvetage miraculeux, m'administre la potion magique d'Astérix pour me rendre force et vigueur et me permettre d'assister vaillamment que vaillamment au couronnement de mon œuvre. Le Dr Dulière m'examine des pieds à la tête, et découvrant sur tout le corps de vastes plaques rouges, s'écrie :

- C'est la plus belle éruption exanthématique que j'ai jamais vue ! Vous avez sans doute la scarlatine !

Peu flatté par le premier jugement (esthétique) et pas rassuré par le second (médical) je m'étonne :

- La scarlatine, à mon âge ? Mais c'est une maladie d'enfant !

- Il faut faire une analyse pour rechercher le streptocoque responsable. En attendant, interdiction de quitter le lit. Madame ne peut retourner à l'école, c'est une maladie extrêmement contagieuse, et elle atteint surtout la deuxième enfance, il est vrai. Je dois imposer un congé prophylactique de quinze jours.

Certes, dans l'état où je suis, tantôt glacé malgré édufouffles et bouillottes, parcouru de frissons qui provoquent de bruyants claquements de dents irrépressibles, tantôt brûlant et presque comateux, je préfère avoir Renée à mon chevet. Mais, d'autre part, je n'aurai même pas un compte rendu fidèle et immédiat du déroulement de la cérémonie à la préparation de laquelle j'ai tant travaillé. Cette diablesse de scarlatine ne pouvait pas plus mal tomber. En fait, c'est la maladie qui m'a le plus pesé, moralement, parmi celles qui m'ont frappé. Quel honneur m'échappait de parler devant un tel parterre d'hommes éminents, quelle déception de ne pouvoir écouter les réponses officielles courtoises, de parcourir, enfin envolée l'angoisse, les groupes sirotant le vin d'honneur final pour savourer en même temps que le breuvage mousseux, les compliments sincères ou polis perçus de même façon par ma vanité euphorisée !

J'aurais dû figurer sur cette photo...



Elle me permet de présenter mes collègues : debout de gauche à droite, Springal, l'Anglais Knop derrière le ministre Toussaint ; Mercks, mon adjoint, Boetinger, l'Allemand francophone et francophile, ; Mlle Pitre, la Canadienne ; enfin les deux Américains derrière le général Lemnitzer, : « Phil » et Bushman

C'était une grande déception de n'avoir pu entendre le chœur de l'école dirigé par le professeur américain ; de n'avoir pu admirer l'alignement des drapeaux alliés portés par quatorze adolescents endimanchés et graves, la seule fois, probablement, où l'on trouverait côte à côte tous ces jeunes venus d'horizons divers.

Le télégramme de félicitations et de réconfort, que le général Lemnitzer, d'une part et le Ministre Toussaint, d'autre part, m'ont adressé a été une bien mince compensation.

Les directeurs de toutes les sections nationales et mes collaborateurs ont constitué un album avec les photos officielles de la cérémonie et ils me l'ont dédié.

Comment mon adjoint avait-il débité, avec son anglais approximatif, un discours qui n'était pas sorti de sa plume et ne reflétait peut-être pas sa propre vision des choses ; un texte bilingue que j'avais répété cent et une fois et enregistré au magnétophone pour pouvoir contrôler que j'avais bien placé l'accent tonique anglais si important et si capricieux ?

En réalité, Julien Merckx subit un hâtif entraînement avec l'aide du Principal de la section britannique. J'imagine dans quel trac il a dû monter à la tribune...

Mon pauvre discours rentré, je le ressors ici pour que vous, lecteur, découvriez la portée de mon propos. Je suis persuadé que vous êtes assez éclairé linguistiquement pour en comprendre les passages en anglais.

Je saute les apostrophes obligatoires de la pompe coutumière pour entrer dans le vif du sujet :

« With my colleagues, the Principals of the various school units, I have the honour to welcome you to this new school today, an exceptional school, I dare say, for the SHAPE International School is attended by children from fourteen nations, fourteen nations bound together by a treaty of mutual defence.

Isn't marvellous to think that a military organisation offers to boys and girls from so many different countries the opportunity of knowing each other better and of appreciating each other as

they work together towards their future ? Isn't at school that the most durable friendships have their roots ?

Les jeunes, croyez-le bien, sont conscients de la chance qu'ils ont, au delà des difficultés de la langue, de pouvoir choisir leurs amis parmi tant de nations. Ils nous invitent eux-mêmes à multiplier les contacts. Et pourtant, malgré le caractère international de l'école, ce n'est pas facile ni même toujours possible.

L'École Internationale du SHAPE est constituée actuellement de cinq « sections » pédagogiques : une section primaire allemande, une section primaire et secondaire complète américaine, une section primaire britannique, une section primaire et une section secondaire partielle canadienne et une section internationale établie par la Belgique.

Quelle que soit leur nationalité, les enfants du personnel du SHAPE peuvent fréquenter toutes les sections.

La section internationale accueille tous les enfants qui parlent peu ou prou le français plutôt que l'anglais, et au secondaire, tous les enfants qui ne peuvent ou ne désirent pas fréquenter la section américaine. Des professeurs allemands, hollandais et grec y donnent cours à leurs nationaux et n'importe quelle nation pourrait en faire autant : les Italiens songent à profiter de cette latitude. Comptant en outre douze nationalités, dans sa population scolaire, la section établie, gérée et financée par la Belgique est bien internationale.

J'allais oublier de parler de l'école gardienne qui est l'autre élément international, dépendant directement des services généraux que j'ai l'honneur de diriger et où les enfants sont confiés, à temps plein ou partiel, à des institutrices belges de langue française.

Mais aux niveaux primaire et secondaire, autant de sections, autant de programmes, autant d'habitudes pédagogiques, de règlements purement nationaux, qui empêchent souvent une véritable coopération.

Il serait souhaitable, par exemple, que les enfants des sections allemande et internationale suivent les cours d'anglais en section américaine, britannique ou canadienne ; que les francophones suivent l'allemand avec les professeurs allemands, que les anglophones apprennent le français de la bouche de francophones.³⁶

Les cours de musique, de dessin, de gymnastique pourraient être communs aux différentes sections.

Mais les lois, les règlements nationaux, les principes différents qui régissent les emplois du temps n'ont pas encore permis ces échanges fructueux. Est-ce à dire que chaque section va vivre en vase clos ?

Will each unit live by itself, ignoring the others ? We cannot accept this egocentric attitude. I earnestly want to establish contacts in various fields. Indeed, some contacts have already been made : first, among teachers of different units : many teachers feel they must show the way. Each unit has invited colleagues to a tea party or a cheese party, or even a fancy dress party which is quite natural in February when you live near a famous carnival city like Binche ! But whatever the

³⁶ De même, dans notre trilingue pays, il est dommage que les lois linguistiques empêchent les professeurs flamands et germanophones d'enseigner leur langue maternelle aux enfants francophones et vice-versa. Avant ces lois stupides, au cours de mes humanités, j'ai eu la chance de n'avoir eu que des Flamands exilés en Wallonie pour m'enseigner le néerlandais. Pour ce que cette langue m'a servi, évidemment, ce n'était guère la peine !

party, it is an opportunity to learn to know the others and an occasion to start very serious conversations on national, international or, more frequently, educational problems.

Among the pupils, friendships are beginning to develop. They are not self-conscious about languages like adults are. And I wish you could see our kindergarten children playing in the playground. They have invented a language of their own, believe me !

Students of all units participate in the choir you just heard, under the direction of the US music teacher.

In the field of sports, one or two non-American boys are training to play American football, and others are shyly wondering if they could take part in that virile game, wrestling. Basketball has been a common activity, and in the spring, boys and girls of all units will meet on the tracks. But the greatest joint activity, the most moving one has been the collection of money, clothing and food for the victims of the earthquake in Sicily.

We believe that contacts will increase when SHAPE village is fully occupied. Now, too many families still live far from SHAPE, and about forty buses bring the children to school every morning and take their loads of joyful pupils back home at 3.30 p.m.

After that hour, no activities of any kind can be organised at least for the younger ones but I am pretty sure that children make contacts of their own during the trips to and from the school.

Les professeurs, de leur côté pourraient organiser des séminaires par spécialité, d'autant plus que seuls dans leur classe, ils n'ont pas l'occasion de travailler, à longueur de journée, avec un collègue étranger comme cela se passe à l'Etat-major.

Les militaires nous montrent en effet, quotidiennement l'exemple de l'entente cordiale. Confondus dans leurs bureaux, ils prolongent les conversations internationales au-dehors. Au mess, au club, je remarque que la plupart des tables sont occupées par des officiers de plusieurs nations, malgré l'obstacle de la langue.

Cet obstacle, n'est-ce pas justement la mission de l'école de le vaincre ?

Or, nous disposons ici de deux splendides laboratoires de langues... Il faut donc que grâce à ces extraordinaires moyens modernes, grâce à l'enthousiasme de professeurs gagnés par l'ambiance internationale, il faut que d'ici un an, deux ans au plus tard, tous les jeunes parlent le français et l'anglais, les deux langues officielles du SHAPE. Alors, ils pourront enfin former une grande famille et ils briseront eux-mêmes les autres barrières que parfois les adultes sont tentés de dresser, ici et là, entre les peuples qui ont un même idéal de liberté et sont prêts à se battre ensemble pour la défendre. »

Pour terminer en anglais, comme j'avais commencé, je traduisais textuellement ce dernier paragraphe.

En recopiant ces paroles, je m'aperçois que j'en connais encore à peu près par cœur les passages en anglais tant je me les étais répétés !

Je me rends compte aussi que mes projets de concorde universelle contenaient une sérieuse dose d'utopie et que ma péroraison, notamment, avait un parfum *boy-scout* !³⁷

En réalité, la promiscuité exacerbe les nationalismes. Dans le *melting pot* rêvé, les égoïsmes nationaux se heurtent comme des courants de pôle contraire. Peu à peu, j'ai découvert que

³⁷ En fin de compte, c'est la force centrifuge qui a prévalu: les sections nationales se sont multipliées peu à peu. Il s'est créé une section secondaire allemande (1973), des sections primaires italienne (1975) et néerlandaise (1974). A l'école maternelle qui prendra une extension considérable avec 480 enfants de 11 nationalités différentes, enseignaient en 1993. vingt institutrices belges mais aussi deux Américaines, une Britannique et une Allemande coiffées par une directrice belge.

mon rôle éducatif, intérêt profond de ma vie professionnelle, se réduisait à rien. Chaque section entendait conserver la plus grande autonomie. Il se confirmait de jour en jour que les Américains ne supportaient pas l'existence même d'une Direction Générale.

J'avais apprécié dans le *Deep South* une gentillesse, une hospitalité dont j'ai donné plus haut de multiples exemples. Une fois franchie la barrière des services de l'immigration, on se sent chez soi aux Etats-Unis. Les Américains, immigrés plus ou moins fraîchement, en somme, jamais ne vous font ressentir que vous êtes étranger. Les gens ne s'étonnent pas de votre accent. On accepte vos chèques sans exiger de papier d'identité ! Je ne comprenais pas l'anti-américanisme primaire assez généralisé dans le monde.

Ici, je découvrais un autre visage des Yankees. Je comprenais mieux l'animosité dont ils étaient assez universellement l'objet, même par ceux qui leur devaient d'avoir échappé à l'horreur nazie, par ceux qui leur devaient de vivre libres. Les Américains si sympathiques *at home*, se conduisaient à l'étranger, même chez leurs alliés, en pays conquis. Ils prétendaient leur imposer leur point de vue en toutes choses. Au SHAPE, ils étaient les maîtres et entendaient bien le faire savoir. C'était moi l'étranger dans leur système bien rôdé. Je les excuse : ballottés d'un coin à l'autre du monde pour de courtes périodes, ils tomberaient dans la neurasthénie s'ils n'emportaient avec eux tous les attributs de l'*American way of life*, s'ils ne se tenaient pas strictement entre eux. Ainsi, le directeur de la section primaire, le cow-boy golfeur Bushman, était en Allemagne en 1966-67, chez nous en 67-68 et serait envoyé en Turquie en 68-69. A quoi bon essayer de s'intégrer, de s'adapter un jour à la choucroute, un autre aux moules-frites et un troisième au couscous ! Il faut impérativement se lover dans un cocon bien américain pour survivre nerveusement à pareil régime.

Et par voie de conséquence, les rapports avec les autochtones manquent de psychologie. De tolérance.

A la veille d'une courte période de vacances, j'ai reçu une note aimable de l'état-major me demandant l'autorisation pour la troupe scout (américaine) d'utiliser le gymnase comme abri en cas de pluie. J'ai refusé poliment en expliquant que le sol délicat, en linoléum spécial, ne pouvait être foulé par les godasses (j'avais écrit *shoes*, l'anglais n'a pas de mot, que je sache, pour traduire notre terme familier et légèrement péjoratif), les souliers boueux des boys.

Un coup de téléphone impératif d'un colonel américain me signifia qu'on se passerait de mon autorisation, *scrongneugneu* (En anglais, au choix : « damn it » ou « go to hell »).

Un jour, Phil m'a envoyé une note peu courtoise pour me reprocher je ne sais plus quelle façon de régler certains problèmes. Je lui ai répondu sur le même ton pour lui faire sentir, entre les lignes, qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas. Il l'a fort bien compris et a aussitôt traversé le couloir qui nous séparait. Je me rappelle exactement les paroles qu'il a prononcées en agitant la note :

- *What does that mean, John ? That I mind my own business ?*

- *You got it perfectly, Phil.*³⁸

Alors, s'asseyant sans façon sur le coin de mon bureau, il me dit et je traduis.

- Vous êtes trop formalistes, vous les Européens. Expliquons-nous gentiment, en copains.

Il n'avait pas tout à fait tort : nos rapports hiérarchiques ou simplement sociaux sont souvent empesés. Les leurs trop « relax ». Il doit y avoir un moyen terme...

J'ai dû me contenir quand il m'a proposé candidement de m'envoyer une équipe de spécialistes pour l'organisation de mes services ! *American organisation is the best in the world, of course.*

³⁸ Qu'est-ce que ça signifie ? Que je me mêle de mes affaires ? - Tu as parfaitement pigé, Phil.

Dans ses contacts avec moi, en revanche, mon adjoint Julien Merckx, était plus guindé que je ne le souhaitais, confirmant l'opinion de Phil. J'appréciais sa collaboration discrète, son efficacité. J'estimais me montrer suffisamment cordial avec lui pour le mettre à l'aise. Un jour, il me demanda poliment, comme une faveur, si « Madame » et moi accepterions d'aller dîner chez lui pour faire la connaissance de son épouse. Ce fut une mémorable soirée, raison évidente pour lui donner sa place ici.

Renée et moi avons été accueillis avec cérémonie. Présentations : Monsieur le Directeur Général et Madame...

L'apéritif détend peu à peu l'atmosphère. On passe à table. Les deux jeunes filles de la maison font gentiment le service. En présentant, très émue, une coupe garnie de crevettes étalées sur un lit de laitue baigné de sauce cocktail, l'aînée renverse la mixture sur la robe neuve de Renée ! Patatras ! La glace que le whisky et le porto avaient brisée se reconstitue ! La coupable, bien qu'excusée avec force sourires, va verser des torrents de larmes hors de notre vue. Les autres participants proposent chacun une recette pour tenter d'atténuer le contraste entre le rose de la sauce et le vert de la robe. Sans grand succès. Néanmoins, on se met en devoir de déguster les petits crustacés de l'ordre des décapodes, en essayant de rétablir un semblant de détente à coups de muscadet bien frais.

Au moment où l'on entame la dernière crevette, une odeur bizarre me parvient de la cuisine. Aucun des convives ne semble humer le remugle, d'autant plus que l'amphitryon est tellement occupé, la sueur au front, à déboucher une bouteille de Vacqueyras si récalcitrante, qu'il en casse le bouchon et en pousse le moignon dans le vin. Au même moment, la fumée annoncée par le fumet incongru s'infiltré dans la salle à manger. Au feu ! Toute la famille Merckx se précipite à la cuisine pour constater que Madame a mis son four à chauffer en oubliant d'en retirer un plat en plastique qu'elle y avait imprudemment rangé.

Ouf, ce n'était pas le rôti qui avait cramé. Nos pauvres hôtes sont effondrés. Moi je me crois au théâtre de boulevard où la maîtresse de maison recevant pour la première fois le patron de son mari, prévoit invariablement le plat qui a le plus de chance de rater : un soufflé.

Pour terminer, la fillette, invitée à faire apprécier son talent de pianiste en herbe pour effacer le souvenir de sa maladresse d'apprentie serveuse, refuse obstinément de faire entendre la moindre note.

Ces scènes authentiques de vaudeville impromptu m'ont, en fin de compte, fait passer une bonne soirée. C'est à tort que Julien Merckx a cru déceler de l'ironie dans l'assurance que je lui en ai donnée en le quittant sur le coup de minuit. J'ai même le souvenir d'un délicieux dessert...

S'il vous arrive d'être dans l'obligation de recevoir le chef de bureau de votre mari, un conseil : invitez-le au restaurant. Vous ne pourrez être tenue pour responsable du magret de canard trop cuit ou de la bouteille de beaujolais renversée sur la cravate de l'invité.

L'École Internationale étant une nouveauté, j'étais souvent interrogé par les journaux ou la radio. Me voilà, saisi sur le vif dans cette activité. Au mur le plan du Campus :



Les réceptions, cocktails, vins d'honneur faisaient partie de mon *job*. De nombreux parents d'élèves de toutes les nations voulaient rencontrer leur Directeur Général. Quelle charge agréable pour celui qui recherche les mondanités, les vins et les alcools. Ce n'est malheureusement pas mon cas...

J'ai tout de même le souvenir de soirées très gaies. Celle, notamment, organisée en l'honneur du chef d'état-major, par un colonel d'aviation hollandais avec la famille duquel nous avons sympathisé. Appelons-le Piet. Il avait fait la campagne d'Angleterre dans la RAF. Il avait gardé de son séjour outre-Manche un penchant exagéré pour une boisson écossaise distillée à partir d'un moût de grain et vieillie au moins douze ans en fûts. Il ne dédaignait pas pour autant tout autre breuvage éthylique de quelque nationalité qu'il fût.

Quand Phil m'affirmait que notre sens hiérarchique était exagéré par rapport à celui de ses compatriotes, il ne semblait pas être au courant de la crainte qu'inspirait le Général Parker à son entourage, dont Piet faisait partie.

C'était Parker le chef redouté de l'administration du SHAPE, le garant de la discipline militaire. Le Général Lemnitzer ne quittait que rarement sa demeure princière de Mons pour atterrir en hélicoptère à proximité immédiate du Main Building. Lors de sa désignation à la tête des armées de l'OTAN, en 1962, le Général de Gaulle l'avait reçu à l'Elysée. Il l'avait ensuite décrit à ses ministres : *C'est un brave homme. Il ne fera pas d'histoires, ni à son gouvernement, ni à aucun autre. Eisenhower, Ridgway, Norstad étaient des cracks. Ce n'est plus le*³⁹*cas.*

Celui qui pouvait « faire des histoires » au SHAPE, c'était Parker.

Je n'étais pas très rassuré moi-même à l'idée de rencontrer cet important personnage à qui j'avais été présenté entre deux portes. Tous les invités avaient reçu la consigne de se réunir bien avant l'heure prévue pour accueillir le *Big Chief*. Tandis que nous l'attendions sagement, je vois encore Piet, relativement à jeun - il ne l'était jamais tout à fait -, surveiller l'agencement de la maison, une de ces villas confortables aux cloisons de plastique que nous

³⁹ Cité par Alain Peyrefitte dans *C'était de Gaulle*, Editions Fayard.

avions vues arriver en pièces détachées. Un moment donné, il se penche et ramasse sur la moquette vert bouteille... un fil blanc qui s'y complaisait.

Eh bien, loin d'être compassée, la soirée fut joyeuse au possible. La maîtresse de maison, ancien mannequin, était charmante. Les boissons diverses, les zakouski variés mirent tout le monde de bonne humeur.

Rendu assez euphorique par d'imprudentes libations, je m'installe d'autorité au piano pour interpréter quelques airs de jazz ou de country music, en l'honneur de l'hôte étoilé. Mais le Général préfère entendre des chansons françaises :

- *Please, do you know any songs by Maurice Chevalier ?*

- *For sure !* Et avec l'accent de Ménéilmontant encore.

La soirée pouvait y passer : *Il pleurait comme une Madeleine, Ma Pomme, L'Argot*, sans oublier les petits tétons de *Valentine* ou encore le merveilleux *Y a d'la joie* par laquelle l'homme au canotier et à la lippe gouailleuse a fait connaître au monde et propulsé au firmament du music-hall le fou chantant au chapeau mou et au regard bleu. Tant que j'y suis, je termine mon *one man show* en chantant quelques œuvres de ce dernier : *Mam'selle Clio, Douce France*, en passant par *La Mer*.

Piet, pour ne pas être en reste, entonne une de ses chansons favorites tirée du répertoire de Tino Rossi, *Chi-chi*, dont il mimait en roulant les yeux : *les rondeurs de ta poitrine qui me rendent fou...*

Le général Parker, qu'on félicitait pour la naissance de son premier petit-fils, répliqua, les yeux sur celles de sa femme :

- Vous savez, le résultat c'est que maintenant je couche avec une grand-mère. Faut s'y faire !

Je me souviens aussi d'une soirée chez des Danois. Les Scandinaves ont une grande réputation de ponctualité. Chez nous, quand on est invité pour vingt heures, on estime correct de ne pas se montrer avant vingt heures quinze en dépit de la mention « **précises** », ajoutée inutilement aux « huit heures » des cartons d'invitation. Pour être sûrs d'arriver à l'heure « précise », adjectif qu'ils ignorent sur leurs propres bistrots, les Nordiques se pointent un quart d'heure à l'avance et attendent devant la porte que sonnent les huit coups pour en frapper quelques-uns chez leurs hôtes.

Nous avons donc pris nos dispositions pour respecter scrupuleusement cet usage. Hélas, il est tombé sur Mons une purée de pois londonienne. On ne voyait pas à dix mètres. Comment dès lors se repérer dans un trajet parcouru pour la première fois ? Nous sommes arrivés chez les champions de la ponctualité, rouges de honte, avec une heure de retard, pour déguster un assortiment de *smørbrød*, c'est-à-dire, heureusement, de sandwiches et de poisson froid. C'est une des rares familles que nous avons reçues à notre tour à Châtelet. Arrivée, bien évidemment, dix minutes à l'avance, elle a attendu sagement, dans sa voiture, l'heure annoncée.

J'étais aussi invité en dehors du SHAPE. J'ai été, entre autres, convié à un déjeuner par le bourgmestre de Mons. Il m'avait prié de me trouver à midi pile à son cabinet. C'était pour m'offrir l'apéritif, en compagnie du secrétaire communal, avant de nous emmener au fameux restaurant Devos. Entre l'anguille au vert et la côte de porc à *l'berdouille*, spécialité montoise où entrent de la bière et pas mal de moutarde, M. Abel Dubois m'a confié qu'il comptait sur moi pour que la section primaire internationale ne fasse point de concurrence à ses écoles communales. Encore cette rivalité, normale en matière commerciale, la chasse aux « clients », mais que je n'ai ni comprise, ni admise en matière scolaire, surtout entre écoles laïques ! Enfin, j'ai promis diplomatiquement tout ce qu'il voulait sans rien promettre de concret en me sauvant après le café sans accepter l'armagnac mayoral. J'avais laissé, à celui qui allait

devenir quelques mois plus tard le nouveau Ministre de l'Éducation Nationale, un bon souvenir, comme nous le verrons.

Le joli mois de mai

Vint *Mai 68*, énorme chahut étudiant pris par les intellectuels de gauche pour la Lutte Finale. *L'étourderie française, moqueuse, insouciant intrépide, était montée au cerveau de tous*. Ce n'est pas un chroniqueur de 1968 qui écrit cela, c'est Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, à propos des Journées de Juillet 1830 !

Mai 68, débordements de filles et de garçons en rut printanier, de rejetons de petits bourgeois bien nourris, tandis que les Biafrais mouraient de faim par dizaines de milliers ; « *un truc pour étudiants dorés sur tranche*, si l'on en croit Claire Brétécher, fondatrice du sulfureux *Echo des Savanes* ; cohortes d'échappés des facultés et des lycées pour exiger la suppression de tous les interdits, la démolition de toutes les barrières en dressant des barricades et en brûlant des bagnoles ; Mai 68 qui entendit de fameuses bêtises proférées par des observateurs soi-disant intelligents ; Mai 68 qui vit Jean-Paul Sartre user d'un tonneau à Billancourt, non pour y loger, comme son confrère Diogène, mais pour y monter et haranguer les ouvriers goguenards de Renault ; Mai 68 où les journalistes d'une radio d'Etat indiquaient les points chauds et y rassemblaient les casseurs, l'oreille au transistor ; Mai 68 quand la France entière se croisa les bras ; Mai 68 que le Parti communiste, heureusement sans instructions de Moscou, ne sut exploiter car Mao avait éclipsé un Staline démonétisé, Mai 68 n'aura qu'un faible écho à l'École Internationale.

A l'état-major, on se préoccupait davantage de l'installation en Tchécoslovaquie d'un pouvoir plus démocratique initié par Alexandre Dubcek. Hélas, le 20 août, les forces du Traité de Varsovie se chargeront de mater ce « Printemps de Prague ». Comme en 1938, les Alliés n'ont pas bougé. Dubcek ne fut pas exécuté car c'était passé de mode dans les pays « socialistes ». Redevenu simple citoyen, il connaîtra la misère avant de réapparaître brièvement sur la scène politique après la chute du mur de Berlin.

Par contre, les leaders de ce que Jean-François Revel, cet excellent observateur de la vie politique, appellera une *révolution de carnaval* et le pittoresque Alphonse Boudard, une *révolutionnette*, les meneurs du Grand Chahut de Mai 68 sont aujourd'hui bien installés dans la société bourgeoise qu'ils vomissaient. Serge July est le patron très exigeant d'une entreprise de presse créée par Sartre, maintenant propriété d'un grand groupe capitaliste ; Alain Geismar voulait tout casser, *l'un de plus agités*, à en croire un ancien Premier ministre⁴⁰ de Mitterrand, il deviendra Inspecteur Général au ministère de l'Éducation Nationale ! Le doux anarchiste Cavanna, fracassant éditorialiste du subversif *Charlie Hebdo*, se demande aujourd'hui *où sont les enfants de Mai qui barraient les rues pour gueuler leur horreur de ce monde qu'ils entrevoyaient devant eux. Ils sont au Salon de l'auto, ils hésitent entre la nouvelle Citroën et la nouvelle Peugeot, (...) ils savent reconnaître les crûs, yeux fermés et même l'année.*⁴¹ Cavanna se trompe. C'est entre Mercedes et BMW (BM pour les initiés) qu'ils hésitent. Et Cohn-Bendit, le leader médiatisé du Bordel Intégral deviendra adjoint du Bourgmestre de Hambourg, député européen tantôt du côté allemand, tantôt tête de liste en France. Il sera hué et quasi lynché par les ouvriers du Centre de Retraitement des déchets nucléaires de La Hague que

⁴⁰ Michel Rocard, dans *Si la gauche savait*. Éd. Robert Laffont

⁴¹ *Les Yeux plus grands que le Ventre*. Ed. Belfond

ses projets menacent de fermeture. Il sera sauvé d'une pluie d'œufs pourris par les... CRS qu'il traitait de SS, trente ans plus tôt !

En mai, non sans réflexion, je m'étais décidé à quitter le SHAPE à l'issue de l'année scolaire. En octobre 67, pourtant, j'avais acheté un terrain rue de Masnuy, à deux pas de l'école. J'avais apposé une affiche sur ma maison de Châtelet pour la vendre. Bien que ma villa de la côte varoise fût à peine achevée, j'avais déjà dessiné les plans d'une nouvelle demeure. Heureusement, je n'avais pas trouvé d'acheteur à Châtelet !

Je voulais de nouveau travailler à l'éducation de la jeunesse au milieu d'élèves et de professeurs, retrouver l'indépendance qu'un préfet sait acquérir, avec un peu d'habileté, à l'égard du ministère, humer l'odeur de la craie, voir les enfants s'ébattre aux récréations. Je comprenais mieux la réflexion de Camus dans *Le Mythe de Sisyphe* : « On reconnaît sa voie en découvrant les chemins qui s'en éloignent ». J'estimais que le poste du SHAPE n'était pas fait pour un pédagogue. D'ailleurs on finirait par y nommer, judicieusement, des colonels en retraite. Evidemment, je renonçais à de sérieux avantages financiers. Mais est-ce que cela compte si l'on n'est pas heureux au travail ?

Je ne savais comment faire part de ma désertion à M. Levarlet qui m'avait fait confiance. J'ai fini par lui exposer les raisons qui m'y poussaient. Avec son indulgence habituelle, il les a fort bien admises.

En juin, j'ai annoncé aussi ma décision au Président du School Board. Il a tenté de me dissuader. Il s'était toujours bien entendu avec moi. J'étais, disait-il, estimé en haut lieu. Pas étonnant après ma prestation d'imitateur de Maurice Chevalier et de Charles Trenet en l'honneur du Big Chief ! Le Colonel Powell était persuadé que j'avais accompli le plus dur en installant l'école à partir de rien.

- Votre successeur sera nécessairement votre adjoint et son anglais est déficient.

- Peut-être, mais ça se corrige. Il connaît le *job*. Je crois qu'il sera *the right man in the right place* !

En réponse à ma lettre officielle de démission, le Général allemand Jenett m'a téléphoné pour me demander de reconsidérer la chose. J'ai tenu bon. Quand tout a été réglé, le Général Parker m'a adressé un mot de remerciement manuscrit en français.

Lorsque j'avais quitté le SHAPE, je comptais non pas revenir à Marchienne dont j'avais été détaché, mais à Châtelet où la direction pouvait être libérée par la mutation de son titulaire à Verviers.

Le 1^{er} juillet 1968, date historique pour la construction et la grande aventure européenne de la deuxième moitié du vingtième siècle, je suis reçu par le nouveau Ministre de l'Education Nationale, M. Abel Dubois. Quittant son siège, il vient vers moi, avec une grande simplicité, la main tendue. Il avait une excellente mémoire : ouvrant un étui à cigarettes, à ma grande surprise, il dit, cordial :

- Vous ne fumez pas n'est-ce pas ?

Pour m'avoir rencontré une seule fois pendant deux heures, six ou sept mois auparavant, il s'en souvenait. Peut-être était-il aidé par son souhait de s'arracher à l'esclavage du tabac, lui aussi. Bien que je ne fusse pas de son bord, il a promis de considérer ma candidature avec bienveillance. Et en effet, le 3 août 1968, un télégramme m'apprenait, au Trayas, que j'étais désigné comme Préfet à l'Athénée de Châtelet quitté deux ans plus tôt après une carrière professorale heureuse de seize années. Renée y était également réintégrée.

Ainsi prenait fin, sous les meilleurs auspices, mon aventure directoriale à l'École du Grand Quartier Général des Puissances Alliées en Europe où m'avaient conduit l'intransigeance de Charles de Gaulle et l'amitié d'Henri Levarlet.

Pour ne pas trop décevoir mon coiffeur, j'avais échangé ma Fiat 1100 contre une auto plus grosse et plus puissante ! Ce n'était pas une Cadillac..

Au printemps 1969, au moment de son départ pour le Vietnam, le Colonel Powell m'a fait l'amitié de me rappeler pour partager le verre des adieux, en présence de la presse locale.

CHANGEMENT AU CONSEIL DE L'ECOLE INTERNATIONALE

Précédemment affecté comme officier d'Etat-Major à la Division Doctrines et Plans, le **colonel Roger D. Powell** a été muté au Viet-Nam et a abandonné son poste de Président du Conseil de l'Ecole Internationale. Formé de représentants de chacun des pays, dont les enfants



Le Col Akers (ag.), Mr Nicaise et le Col Powell

fréquentent l'Ecole, et du Président (qui représente le SACEUR), le Conseil recommande au SACEUR la doctrine et les plans pour l'école. Aux termes d'un

accord avec les autorités belges, la responsabilité générale incombe au SACEUR.

Figurant ici aux côtés de M. Nicaise, premier Directeur Général de l'Ecole à Casteau, le colonel Powell a occupé son poste depuis juillet 1967, date de la construction de l'Ecole (qui a depuis lors doublé de volume). Sous sa direction compétente, le Conseil a posé les bases pour les futurs Conseils et s'est occupé des plans, de la construction, de l'ouverture et de l'extension de l'Ecole du SHAPE.

CRIMES CONTRE LES HUMANITES

Les activités de l'enseignement, par leur nature répétitive et indépendamment de la qualité des hommes, engendrent, si l'on n'y prend garde, des tendances conservatrices.

Edgar Faure

evenus de nos vacances, nous nous sommes mis immédiatement au travail à l'athénée où le ministre nous avait réintégrés. Nous songions à l'œuvre intéressante que notre collaboration allait nous permettre de réaliser. Nous ne pensions pas trop aux inconvénients de la situation. Ce qui serait pris pour une dyarchie susciterait probablement pas mal de critiques, voire de calomnies. Il y avait aussi un risque que notre vie conjugale soit envahie par des soucis professionnels identiques et partagés, source de discussions. Mais nous ne voyions que les avantages de la situation. Pour moi, Châtelet constituait le rêve après Marchienne, ses fumées, sa poussière, ses locaux indignes d'un athénée. Je me sentais chez moi dans ma ville, au milieu de beaucoup de gens que je connaissais, dont beaucoup d'anciens élèves installés dans la vie active. La feuille locale, *Le Messenger*, du 15 août 1968 avait salué ainsi mon retour à ma première école :

UN NOUVEAU PREFET A L'ATHENEE

M. le Ministre Dubois a désigné un Châtelettain (enfin !) comme préfet de l'Athénée Royal de Châtelet. Il s'agit de M. Jean Nicaise qui a formé des générations d'élèves dans l'établissement qu'il va maintenant diriger.

Suivait un résumé de ma carrière. L'article se terminait par les vers trop connus de du Bellay, mais reflétant exactement mon état d'esprit.

*Heureux qui comme Ulysse, a fait un beau voyage
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !*

Ma désignation à l'athénée avait participé à une ronde peu ordinaire de chefs d'établissement. Lors de mon départ au SHAPE, le brillant Charles Ruth, mon ancien condisciple de Thuin, avait pris ma suite à Marchienne. Il aurait été normal, mais trop simple de le garder à son poste. On l'a envoyé dans les Ardennes. Le proviseur de Charleroi, Raymond Degrez, a pris sa place à contrecœur, car il souhaitait Châtelet que M. Louis L. avait libéré en retournant à Verviers, comme il le souhaitait.

Avec ma femme à mes côtés, je me suis mis joyeusement au travail pour préparer la rentrée. Pourtant, une rumeur courait : le ministre subissait le siège des socialistes locaux. Un ami qui avait participé à une réunion de militants m'avait fraternellement averti que j'étais dans le collimateur du bourgmestre, président de fait du Conseil Scolaire, un organisme tout à fait superfétatoire, sans pouvoir, mais dont le Ministre devait tenir compte au moins en cette circonstance d'agitation politique.

La rentrée s'est déroulée tranquillement. Quelques collègues me disaient se réjouir de mon arrivée. Il y en avait qui faisaient grise mine, surtout les habitués de la Maison du Peuple. Le plus mécontent ne l'était pas par idéologie. C'était Pierre G.. Il avait rempli les fonctions de secrétaire pendant un an et voyait Renée reprendre sa place d'un très mauvais œil. Qu'un autre préfet fût désigné, Pierre aurait pu nourrir l'espoir de garder le secrétariat.

Le 10 septembre, un télégramme me convoque chez le Ministre Dubois. Son chef de Cabinet, M. Dethiers me reçoit.

- Monsieur le Ministre souhaite vivement que vous renonciez à l'Athénée de Châtelet.

- Permettez-moi de m'en étonner, M. le Chef de Cabinet. Monsieur le Ministre m'a accueilli en personne le 1^{er} juillet et, un mois après, me désignait à Châtelet.

- Certes, mais vous lui feriez plaisir en partant volontairement et en réintégrant tout naturellement Marchienne, où vous avez été nommé. Les milieux éducatifs de Châtelet vous reprochent d'avoir combattu la grève en 1960.

- Je pense que ce sont plutôt les milieux politiques ! (Je ne disais pas « politiques »). Je n'ai pas combattu la grève ! Avec une grande partie de mes collègues, j'ai refusé d'y participer. Nuance ! À moins qu'on estime que persister à remplir son devoir vis-à-vis des élèves et de leurs parents, dans de pénibles conditions, c'est combattre la grève. Au surplus, permettez-moi de m'étonner vivement que mon employeur me le reproche. C'est le monde à l'envers.

- Soyez raisonnable, Monsieur le Préfet. M. le Ministre doit compter avec ceux qui le soutiennent politiquement. Encore une fois, acceptez de retourner à Marchienne, où vous avez fait du bon travail.

- En somme, vous me demandez de faire hara-kiri. (Il me le disait avec des fleurs ! De couronne mortuaire...). Eh bien ! je refuse. Vous voudrez bien m'en excuser auprès de M. le Ministre.

- A votre guise, je lui ferai part de votre obstination.

- Disons plutôt de la défense de mes droits et de mon honneur professionnel, Monsieur.

- Bien, l'audience est terminée.

En sortant de son bureau, je suis tombé nez à nez avec Raymond Degrez à qui l'on proposerait de renoncer à la fois à Marchienne et à Châtelet en échange de Fleurus. Je l'apprendrais quelques jours après.

Puisque le ministre me demandait de partir volontairement, je supposais que c'était la seule solution en son pouvoir. Il était tenu par le statut. Mais je me trompais. Ma désignation à Châtelet était sa décision, non confirmée par arrêté royal.

En effet, le 13 septembre, je recevais un télégramme très curieusement rédigé. Au lieu d'être adressé comme toujours à M. le Préfet de l'Athénée, il l'était à « *Direction de l'Athénée*

Royal de Châtelet ». Puis : « Parisis nommé Préfet de l'Athénée stop Nicaise reprend ses fonctions à Marchienne-au-Pont ».

Dégagez, Nicaise !

Mon cas était cependant moins dramatique que celui, au même moment, du Directeur de l'Institut Technique d'Erquelinnes, près de la frontière française. Il occupait la place depuis plusieurs années. Toutefois, il n'avait pas les titres requis pour y être titularisé définitivement.

Mon ami Jean Masquelier, qui venait de conquérir le brevet de direction, participait à la valse des mutations en étant nommé à Erquelinnes. Il y allait à regret, car ce philologue classique ne s'estimait pas destiné à l'enseignement technique auquel il ne connaissait rien. N'allait-il pas démontrer la pertinence du fameux *Principe de Peter* ? De plus, Erquelinnes n'est pas à la porte de l'agglomération carolorégienne. Son syndicat, la CGSP, lui a fait comprendre qu'il serait maladroit de refuser.

Il arrive donc dans sa nouvelle école, se fait introduire dans le bureau directorial et annonce, sans préambule :

- Voilà, je suis le nouveau directeur.

L'autre devient blanc comme un yaourt :

- Vous permettez que je m'asseye ?

Il n'avait même pas été prévenu de son éviction ! Certes, il lui manquait l'indispensable brevet, faute de titres universitaires. Bien qu'il pût légitimement considérer que son diplôme d'ingénieur technicien le rendait plus apte qu'un spécialiste des langues anciennes, il savait que sa position était provisoire, qu'un jour ou l'autre, il devrait rentrer dans le rang. Il avait bien dirigé son école ; il en connaissait les besoins et la spécificité. On le jetait sans le moindre ménagement. Nouvelle preuve de la désinvolture de l'Etat à l'égard de ses serviteurs, quitte à leur proposer, au bout de vingt-cinq ou trente ans, parce qu'ils ont simplement vieilli sous le harnais, l'une ou l'autre décoration en guise de hochet.

Jean Masquelier, malgré la pénible navette qu'il devait s'imposer, a donné, avec l'énergie, la conscience professionnelle et le sens de l'organisation que je lui connaissais, un essor extraordinaire à cet Institut Technique collé à la frontière française et bientôt fréquenté par de nombreux Français étant donné sa réputation grandissante.

Moi qui, prié de déguerpir de Châtelet, gardais mon statut de chef d'établissement, je n'avais pas le droit de me plaindre d'un simple changement de poste. Je n'ai pas soufflé mot du télégramme mais j'ai téléphoné à mon collègue Parisis, jusque-là professeur de langues anciennes à Gosselies, pour le prier de venir, après les cours, pour la transmission de la charge et des dossiers. Chose que M. Louis L. n'avait pas jugé utile de faire avec moi.

J'avais prié l'économe, Jean Collart de rester pour introduire le visiteur. Ce dévoué collègue s'est montré déçu et scandalisé de mon éviction. Je crois qu'il était sincère. Cependant, en faisant entrer Parisis dans mon bureau, il lui donnait déjà du *Monsieur le Préfet* long comme le bras. Celui-ci lui dit :

- Monsieur le Préfet, en ce moment, c'est toujours M. Nicaise...

Je tenais beaucoup à cette entrevue pour de multiples raisons. D'abord, je voulais recevoir de la manière la plus courtoise mon collègue à qui je n'avais aucun reproche à faire : il avait joué sa chance. Ensuite, je souhaitais le mettre rapidement au courant de la marche d'une école que j'aimais et qui ne devait pas souffrir de la valse ministérielle de ses chefs. En troisième lieu, il était essentiel que je lui signale le désordre épouvantable qu'avait laissé mon prédécesseur, désordre auquel Renée et moi, submergés par l'organisation de la rentrée, n'avions pas eu le temps de mettre entièrement fin. Dans un des tiroirs de mon bureau, bourrés à ras bords de papiers divers, non classés, j'avais découvert une lettre de blâme de la

Direction Générale de l'Enseignement Secondaire ! Elle reprochait à mon prédécesseur d'avoir envoyé les attributions des professeurs et des horaires en février alors qu'ils auraient dû l'être fin septembre, début octobre !

Enfin, j'ai prié Parisis de consulter le dossier de mon épouse avec les notes élogieuses de ses trois chefs successifs pour le convaincre de la garder comme secrétaire, sachant qu'il subirait l'assaut de celui qu'elle avait évincé, Pierre G., appuyé par le délégué du syndicat socialiste dont Parisis était militant. Il me rassura immédiatement.

- C'est Mme Nicaise qui a occupé ce poste pendant dix ans à la satisfaction générale, elle continuera légitimement à l'occuper. En outre, son expérience d'un an au SHAPE ne peut que lui avoir été bénéfique.

Le lendemain matin, le corps enseignant a découvert, très étonné, que le bureau directorial logeait un nouveau personnage. Albert Parisis a réussi très vite à gagner l'estime de tous.

J'avais, moi, réintégré mon bureau de Marchienne-au-Pont, sans faire de commentaires



J'y
bien

ai été

accueilli malgré ma désertion, en tout cas par le personnel administratif. Raymond Degrez, parti pour Fleurus, ne m'avait pas attendu. Voilà comment se déroule, au gré de chacun, dans notre beau pays, la transmission de pouvoir des directions d'écoles importantes.

Les problèmes dont j'avais laissé la solution en suspens n'étaient pas résolus, au contraire. Dans le court laps de temps de son intérim, Charles Ruth avait adjoint à la section technique, une section professionnelle. Très malencontreusement, à mon sens ! Nous manquions déjà cruellement de locaux. Le moment était donc mal choisi d'augmenter la population scolaire et surtout celle des ateliers. Mais mon collègue avait acquis en un temps record le virus qui frappe tant de chefs d'établissement, celui qui pousse à augmenter les

effectifs, preuve supposée de la valeur de l'école et du dynamisme de son chef.⁴² La quantité au détriment de la qualité ! Car, pour ce qui nous occupe, la section professionnelle n'enregistrait que les laissés pour compte de la section technique, donc une population à problèmes pour l'essor de laquelle nous n'étions pas équipés. Charles Ruth, lui-même s'en était vite aperçu qui avait été agressé physiquement par un élève de cette nouvelle section.⁴³ Certes, on doit donner à chacun l'occasion de s'instruire, de conquérir, selon ses capacités, un diplôme qui le propulsera dans la vie professionnelle. Encore faut-il en avoir les moyens. Nous ne les avons pas. Des cours se donnaient dans des bouts de couloirs, à l'étage de la demeure du concierge ; l'atelier de menuiserie et de mécanique, derrière le café italien, n'avait toujours pas de sortie de secours.

Four crématoire

Si jamais le feu avait pris dans le bistrot, activé par les alcools stockés, professeurs et élèves, au milieu de leurs copeaux, auraient grillé vifs. Mes appels au ministère dans l'espoir d'un local mieux adapté restaient sans réponse. En revanche, nous avons un jour reçu, parce qu'un fonctionnaire en avait ainsi décidé, une énorme machine impossible à caser. Elle faisait double emploi avec celle que nous avons déjà ! Nous l'avons renvoyée, sans espoir qu'on l'échangeât contre du matériel plus utile et moins encombrant. Le Ministère, décidait de tout sans trop se rendre compte des vrais besoins des écoles. Il décidait des budgets en fixant chaque article dans des limites étroites. Pour alimenter, par exemple l'embryon de bibliothèque dont le budget était ridicule, on ne pouvait utiliser un poste « petites fournitures de bureau » à peine entamé, parce qu'utilisé avec parcimonie. En refusant la fraiseuse-foreuse, nous avons laissé passer notre tour de distribution du Père Noël bruxellois.

Je porte néanmoins une responsabilité en la matière. J'aurais dû passer plus souvent au Ministère pour faire le siège des bureaux. Mais d'une part, j'ai horreur de forcer la porte des gens sans quoi je serais peut-être resté journaliste⁴⁴ ; d'autre part, je répugnais à quitter mon école que je gagnais à huit heures moins le quart pour ne la laisser qu'après le départ des élèves et des professeurs, en la livrant aux nettoyeuses.

Je prenais à midi, avec quelques collègues, le repas des élèves, ce qui me permettait de surveiller le service et d'encourager le personnel à en soigner la qualité. Je pouvais juger si les récriminations éventuelles des convives étaient fondées. En réalité, les plats étaient convenables et variés malgré la modicité de leur prix. Ce qui n'a pas empêché une grève de réfectoire menée par une jeune fille exigeant au nom de ses condisciples que le menu hebdomadaire fût affiché. La satisfaction de cette revendication les aurait amenés à choisir le jour proposant le plat qui leur convenait, notamment le thon mayonnaise avec frites et à désertier les carbonades flamandes ou les choux de Bruxelles. J'ai expliqué que l'affichage aurait ruiné la cantine et la grève s'est arrêtée.

Il y avait plus urgent que ces problèmes de cuisine. Il fallait cesser d'exposer élèves et professeurs à l'espèce de four crématoire que constituait l'atelier. Je me suis donc mis en

⁴² On me dira que cette pratique faisait preuve d'un désir généreux de créer des chaires. Souci inconnu jusqu'en 1973 ! Régnait le plein emploi. La population scolaire ne faisait qu'augmenter dans toutes les écoles et il y avait plus souvent pénurie de professeurs qualifiés que pléthore.

⁴³ Rappel . nous étions en 1968. Le métier n'était pas encore devenu plein de périls...

⁴⁴ Comme raconté dans la première partie de cette autobiographie, *Les Enfants ne parlent pas à table*, chapitre *Par la porte ou par la fenêtre*.

quête d'une possibilité d'aménager une sortie de secours par l'arrière. Les formalités administratives ont pris deux ans. Je me demande encore aujourd'hui pourquoi je n'ai pas eu le courage - ou la prudence - de fermer purement et simplement cet atelier. En cas de désastre j'aurais été responsable et, disons-le, **coupable**, contrairement à la prétention de certain ministre français poursuivi dans la terrible affaire du sang contaminé. D'autre part, fermer l'atelier sans solution de rechange, revenait à condamner la section technique. Je multipliais les mesures de sécurité. Les professeurs veillaient soigneusement à éloigner du poêle le moindre copeau et organisaient des exercices d'évacuation par la seule issue disponible.

La porte de secours vivement souhaitée devait ouvrir sur le jardin d'un presbytère. L'évêché a accordé la permission de l'installer à condition qu'elle ne serve qu'en cas d'urgence. Quand, enfin, j'ai eu le feu vert, la construction de nouveaux locaux était terminée et le four crématoire pouvait être abandonné. J'ai fait savoir à l'autorité supérieure que les travaux projetés quelques années auparavant n'avaient plus de raison d'être. On m'a répondu que le ministère avait conclu le contrat avec un entrepreneur et qu'il était trop tard pour le rompre. Quelques jours après, on a évacué définitivement ce local infect pour intégrer la première aile d'un nouvel ensemble dont je ne verrais jamais l'achèvement alors que je m'étais tant démené pour le faire éclore. Il serait aussi luxueux que ce qui a existé trop longtemps était pauvre et affreux.

Visiteurs encombrants

Le chef d'établissement était invité surtout à ne s'occuper en rien des constructions, tâche des Travaux Publics. Il n'était pas consulté pour les plans et il ne convenait pas qu'il donnât son point de vue sur la disposition des classes dont il était cependant le premier à connaître les besoins. Il lui était interdit de s'aventurer sur les chantiers, car les petits-chefs des T.P. se conduisaient en pays conquis et n'admettaient pas que l'on eût le moindre droit de regard sur l'avancement des travaux. Quand ceux-ci furent terminés, en même temps que la rénovation de l'Athénée de Jumet, l'entrepreneur invita à déjeuner les préfets des deux écoles concernées en même temps que les représentants des Travaux Publics. Le directeur du bureau carolorégien est arrivé en retard au restaurant, complètement ivre au sortir d'un vin d'honneur copieusement arrosé à l'Hôtel de Ville de Charleroi. Voyant deux préfets à table, il s'est mis en colère : que venaient-ils faire là ? Heureusement, au bout d'un moment, trop abreuvé pour englober du solide, il a quitté les lieux pour aller cuver son vin et nous sommes restés entre gens bien élevés.

C'était un alcoolique notoire qui avait déjà subi des cures de désintoxication. Ses fonctions le conduisaient à fréquenter les écoles et autres bâtiments de l'Etat, pour veiller aux petits et gros travaux. Ce qu'il avait à y faire prenait un minimum de temps. On passait ensuite à l'essentiel, l'apéritif que, bon gré mal gré, les chefs d'écoles étaient censés offrir. Il ne prolongeait pas son séjour au-delà de midi. Nous verrons que ce n'était pas le cas de tous.

Il convenait de recevoir ces personnages avec les honneurs d'un rang qui n'était pas le leur, loin de là. Non pas dans l'espoir d'obtenir un tour de faveur pour les travaux urgents et indispensables, mais pour ne pas courir le risque de les voir retardés par mesure de représailles ! Car, en dépit de leur mission subalterne, ils avaient un grand pouvoir occulte. Alors, quand un toit perçait, qu'un circuit électrique rendait l'âme, il fallait bien faire appel à eux et les traiter comme des princes pour espérer des délais normaux, ce qui est déjà très long à l'Administration. Quand le ministère s'est enfin décidé à installer le chauffage central dans nos préfabriqués, je les avais dans les pattes à longueur de semaines.

Je me rends compte que la façon dont je rapporte cet état de choses généralise le phénomène. Et c'est injuste. Il existe certainement des gens qui remplissent correctement leur mission. Mais je n'en ai pas rencontré parmi les trois individus qui fréquentaient si volontiers mon école. J'ai montré le plus important en grade dans ses œuvres. Quand je le recevais dans mon bureau, on m'avait averti qu'il fallait sortir aussitôt la bouteille de whisky pour en voir le niveau baisser très vite. Quand son verre était vide, ce type le montrait du doigt sans interrompre son bavardage.

Un budget « réception » était prévu pour l'achat de boissons. Pas pour ces gens du service, bien évidemment, mais pour quelques hôtes respectables, des notables, étrangers aux ministères. Heureusement, il en venait peu et généralement sobres. Alors, les personnages pittoresques décrits se chargeaient sinon de justifier le budget, du moins de l'épuiser.

Celui que j'appellerai Vandebroek était un petit homme rond et grassouillet, écœurant. La cravate systématiquement mal nouée sur un col déboutonné et gras, il se vantait qu'il avait été révoqué en tant que professeur de cours techniques à l'École Moyenne de Trazegnies pour avoir boxé son directeur. Il avait alors passé quelque temps à l'Athénée de Marchienne comme ouvrier d'entretien. D'où sa prédilection pour mon école quand il est entré aux services hennuyers du Ministère des Travaux Publics, grâce à un piston. Il y était devenu quelque chose comme surveillant de chantier. Vandebroek pratiquait aussi le culte de Bacchus, mais avec plus de modération que son supérieur de Charleroi. Il était surtout porté sur la bière dont il vidait une ou deux pintes à la cuisine avec son ancien collègue ouvrier d'entretien, ancien boucher, passé depuis chef-queux de notre cantine. Il s'arrangeait toujours pour avoir à faire aux environs de midi et mangeait tous les jours dans l'un ou l'autre réfectoire scolaire. C'eût été aux frais de la communauté des élèves, si le préfet n'avait acquitté de sa poche le traditionnel « ticket de repas » dont Vandebroek dédaignait se pourvoir. En outre, j'ai cru utile à l'école de l'inviter un soir dans un bon restaurant.

Le troisième visiteur des T.P., appelons-le Vandebos, était moins assidu. Il avait la peau grise et toute grêlée. Arrivé avant dix heures, il expédiait le problème qui l'avait amené avec la même célérité que les deux autres, non pour profiter d'un apéritif suivi d'un repas gratuit, laissons-lui ce mérite, mais pour entretenir le préfet de ses considérations oiseuses en matière pédagogique dont il se croyait expert. Après quoi, il disparaissait.

Mettons un terme provisoire à cet aspect « chasses de cabinets » de mon métier, prédit par mon collègue de Charleroi, et qui faisaient l'essentiel de mes occupations au SHAPE.

Rôle pédagogique du préfet

C'était la pédagogie qui remplissait la plupart de mes journées. C'est le rôle principal du chef d'établissement. L'ensemble du corps professoral était compétent et dévoué. Les professeurs du cycle supérieur, vu sa création assez récente, étaient jeunes et dynamiques.

Le secrétariat fonctionnait bien et me déchargeait du train-train administratif quotidien. La secrétaire de direction, Mme Vanlanker, mère de quatre enfants, rédigeait bien, avec une bonne orthographe. L'économiste, M. van Sevenant, me traitait avec une déférence très vieille France et gérait son domaine, dont la cantine, avec compétence et une autorité souriante. Les surveillants surveillaient, le *corps de balais* balayait.

Il fallait changer peu à peu certaines habitudes dues à la longue carrière de M. Cobut. Je l'ai fait avec la lente prudence que je mettais à modifier, naguère, les méthodes des professeurs dont je prenais la succession.

J'ai mis fin au recrutement à domicile des enfants en âge d'entamer des études secondaires. Cette pratique mercantile me paraissait indigne de la mission d'une école. C'était surtout le cycle supérieur quasi-nouveau-né qu'il fallait faire connaître, mais par d'autres moyens.

La secrétaire m'avait rapporté une conversation saisie dans une épicerie au moment de la rentrée scolaire. Une maman racontait qu'elle avait inscrit son fils « directement » à l'Athénée de Charleroi. Car avant l'introduction du second cycle dans mon école, on commençait les études secondaires à l'**Ecole Moyenne** de Marchienne, et on devait changer au bout de trois ans. Cette prudente maman voulait éviter le changement.

Elle ne se rendait pas compte que ce temps-là était fini. J'ai invité un journaliste à faire un article sur l'**Athénée**. Il a intitulé comiquement son papier sur trois colonnes « *Un Préfet dans le vent* » parce que le mercredi après-midi, je troquais ma casquette habituelle pour celle de moniteur de voile. Mettant en pratique le brevet acquis à Nieuport, à quarante-trois ans, j'avais en effet entraîné un groupe d'élèves au lac de Bambois pour les initier au dériveur. Mais le double sens du titre avait attiré l'attention et mieux fait connaître le vrai cursus de l'établissement. J'avais atteint mon but.

Je voudrais citer ici quelques noms des meilleurs éléments du corps professoral. Le premier de tous, bourreau de travail, d'une exquise gentillesse avec tout le monde, éminent professeur de mathématiques supérieures, Roger Denruyter deviendra Préfet de l'Athénée de Jumet. Michel Revelard, érudit professeur d'histoire, sera nommé inspecteur. Freddy Wallens, élégant germaniste, musicien très doué, quittera aussi Marchienne-au-Pont pour aller diriger l'Athénée de Gosselies. Fera de même à Fontaine-l'Évêque, Marius Havaux, terrible professeur de langues anciennes : à ma grande fureur, il était parvenu à recalser le **seul** élève qu'il avait en grec en quatrième ! Régent littéraire, Franz Vanderborcht, enseignait la géographie avec talent et sévérité. Un autre régent, Jo Bertrand, était un exemple de conscience professionnelle. Très attaché à son école, infatigable, artiste peintre de surcroît, il donnait le cours de morale laïque de la sixième à la rhétorique. Ces deux derniers collègues compteront parmi les victimes du nouveau Statut des Enseignants dont nous reparlerons.

Le moment est arrivé de faire l'historique des crimes perpétrés contre les humanités en vue d'une mort programmée. Ils ont été précédés pendant cinquante ans de la chasse aux universitaires œuvrant dans les Athénées.

Les signes avant-coureurs sont apparus dans les années trente, quand le diplôme de docteur, obtenu après quatre ans, a été remplacé, dans les facultés menant à l'enseignement, par celui de licencié, toujours en quatre ans, la « thèse » devenant « mémoire ». Ceux qui avaient la volonté de conquérir le nouveau doctorat au bout d'une cinquième année au moins, en étaient découragés par l'absence de facilités offertes et de compensation financière. Il ne fallait pas être trop savant pour enseigner dans le secondaire ! On notera qu'en faculté de droit, l'on n'a remplacé le titre de docteur par celui de licencié que dans les années septante.

Après la guerre de 40-45, se développa la syndicalisation. Il était juste que les enseignants aient aussi leurs associations de défense. Les syndicats ont été le moteur principal de l'amélioration de la condition ouvrière face à un patronat cupide, à la fin du dix-neuvième siècle et pendant la première moitié du vingtième. Malheureusement, ils sont très conservateurs et les méthodes qui furent les leurs jadis et naguère sont de plus en plus obsolètes. Ils sont devenus les nouveaux réactionnaires opposés à la moindre réforme dans un monde qui bouge.

En outre, ils sont gangrenés par l'une ou l'autre idéologie politique et brûlent beaucoup d'énergie à combattre toutes velléités de formation d'associations professionnelles

apolitiques, qualifiées péjorativement de corporatistes, au côté desquelles ils refusent de siéger lors de rencontres avec le pouvoir. Belle démocratie ! Car les monopolisateurs des négociations sont loin de représenter la majorité des travailleurs, notamment, en France, qui compte seulement dix pour cent de syndiqués ! Dix pour cent qui peuvent bloquer la vie économique du pays et le conduire à la ruine en arrêtant les trains, les avions et le courrier pour appuyer des revendications bien corporatistes celles-là !

L'URSS a longtemps alimenté les caisses de la CGT française, squelettiques vu la maigreur des cotisations. On comprend que son action ait été de tout temps négative. La seule réponse aux propositions de ses interlocuteurs a toujours été *niet*. La longévité des « secrétaires généraux » des syndicats souvent élus, bizarrement, à l'unanimité, en dit long sur l'absence de pouvoir démocratique des militants. Ces potentats gardent leur fauteuil bien plus longtemps que les hommes politiques soumis, eux, au verdict du suffrage universel et la plupart du temps élus à une courte majorité.

L'Etat belge a organisé un jour, au sein des administrations publiques, des élections syndicales auxquelles tous les agents durent participer, puisque le vote est toujours obligatoire chez nous. Bon moyen de connaître la force représentative des organisations syndicales pour donner à chacune la place qui devait lui revenir dans les nombreuses commissions consultatives. Je vois encore les isolements installés dans une salle de classe de l'athénée de Châtelet. Feu de paille démocratique ! Désormais, ce serait le nombre de cartes de membres délivrées qui servirait d'étalon. En même temps, l'État dans sa grande générosité, accordera une prime à ses agents syndiqués pour compenser partiellement le prix de la cotisation.

La Confédération Générale des Services Publics, comme son nom l'indique, veut rassembler tous les agents de l'État ou des pouvoirs subordonnés sans distinction et, comme il ne l'indique pas, constitue un rouage socialiste. La Confédération des Syndicats Chrétiens, paraît plus franche, à cela près qu'il faut traduire chrétien par catholique.

La CGSP rassemble presque tous les syndiqués (peu nombreux, il est vrai) de l'enseignement officiel, qu'ils dépendent de l'État, des communes ou des provinces. La CSC, évidemment, détient un quasi-monopole dans le confessionnel. Le syndicat libéral n'a pratiquement d'existence que dans les Services Publics où il ne rassemble qu'un nombre dérisoire de membres. Il ne touche pas le monde ouvrier privé. C'est à lui que Renée a été affiliée fidèlement pendant toute sa carrière. Par affinité politique, il faut bien l'avouer, plus que par l'espoir d'être défendus en cas de besoin. D'ailleurs, les deux seules fois où nous avons fait appel à lui, il a refusé de prendre notre parti. Il entre très rarement dans un « front commun » des socialistes et des chrétiens qui méprisent cordialement le pâlot petit frère. Il a donc rarement et tardivement participé aux mouvements de grève. J'ai notamment sous les yeux une circulaire du SLSP d'octobre 1990. En deux pages, elle invite ses membres à renforcer la grève et à participer davantage aux piquets, comme c'était son droit, sinon son devoir. Le style en est tellement exécrable que j'ai renvoyé à son auteur le papier rempli de dix-huit corrections à l'encre rouge, accompagné de la lettre dont voici un extrait :

*Ce n'est pas le fond, c'est le style qui me sidère ! Comment le Secrétaire National des **Enseignants** de la Communauté **FRANÇAISE** peut-il commettre un tel délit contre la langue française ? Phrases sans verbe, relatives sans principales, nombreux contresens, paragraphes incompréhensibles, liaisons illogiques, pléonasmes, cacophonie. A noter aussi une orthographe défaillante... Bref la rédaction d'un cancre de treize ans au plus, la lettre d'un illettré.*

Alors de deux choses l'une : ou bien, représentant d'enseignants francophones de Belgique, vous donnez une image pitoyable de cette corporation, image qui, je l'espère, ne tombera pas entre les

mains de Français toujours prêts à se gausser de nous, ou bien vous êtes indigne de parler au nom d'un corps d'élite. Je penche pour le dernier membre de l'alternative.

S'étonnera-t-on que ma lettre n'ait pas reçu de réponse ? Pour faire comprendre et excuser par un lecteur plus indulgent, le ton cruel de ma missive, voici un échantillon de charabia, le dernier paragraphe de la circulaire. J'en souligne les barbarismes.

*Aux enseignants qui ne nous ont pas encore rejoints, je **leur** adresse un ultime appel.[...] En nous rejoignant, et en participant à la constitution des piquets, ils feront œuvre utile **pour ce qu'ils estimaient, hier encore, devoir s'abstenir.***

Les syndicats de tous bords, où les régents et les instituteurs se trouvent en majorité, n'ont jamais aimé les universitaires, ces privilégiés, ces pédants qui gagnent plus que les autres. Ainsi, le bulletin *Enseignement*, « Revue de la section régionale de la CGSP », 28^e Année n° 10/1, écrivait, page 7 : *La situation privilégiée faite aux licenciés dans les athénées et les lycées résulte d'une **conception élitiste** et périmée d'études dites « désintéressées ».*

Jusqu'aux années soixante, les athénées ne pouvaient recruter que des agrégés de l'enseignement secondaire supérieur, que ce fût pour le premier ou le second cycle des humanités. Seuls les athénées de création récente occupaient encore les régents des Ecoles Moyennes sur lesquelles ils avaient été greffés. C'était justice. En revanche, au fur et à mesure qu'ils étaient retraités, ce n'était que des licenciés qui prenaient le relais. En 1953, première offensive. Assemblée de la CGSP de Charleroi visant à imposer l'introduction des régents dans le premier cycle des athénées, alors qu'ils régnaient sans partage dans les écoles moyennes. A la lecture de l'ordre du jour de la réunion, les professeurs universitaires membres de ce syndicat, se mobilisent exceptionnellement. Arrivés par surprise en majorité, ils parviennent à repousser la motion préparée.

Ce n'est que partie remise. Dans la suite, les régents auront gain de cause et envahiront les athénées. Les universitaires, quelque temps encore acceptés dans le cycle inférieur, en seront chassés par une circulaire de 1989 du Ministre Graffé.

La prolétarisation des maîtres s'était précisée pendant les euphoriques années soixante que les Anglo-saxons appelleront les *Golden Sixties*. L'industrie et le commerce enrichissaient leurs cadres et les élites ont préféré y assurer leur avenir. Parallèlement, les enseignants s'appauvrissent. Et l'enseignement avec eux : pénurie de chimistes, de biologistes, de physiciens, de germanistes universitaires dans les écoles. Des régents s'infiltrèrent dans le cycle supérieur.

Le nouveau statut des enseignants

Puis vint le « Statut », enfant chéri d'un haut fonctionnaire, docteur en droit ignorant de l'organisation interne, intime, des écoles. Affamé de réglementation et de classifications, Roger D. prend son bâton de pèlerin pour faire la promotion de son projet. Il s'agit de fonder un « Statut des Enseignants » calqué sur celui des autres fonctionnaires, de créer des castes bien hermétiques.

En principe, Roger D. vient consulter la base. Bravo ! Mais qui s'avise de poser une simple question un tantinet critique est vertement traité d'ignare.

Le statut, il est vrai, a de bons côtés. Il met fin à une certaine anarchie et veut surtout réduire le pouvoir des politiciens sur la carrière des gens. Les « nominations définitives » dans le cadre de l'Etat devront obéir à une arithmétique complexe. Tellement complexe que je redoute d'ennuyer mon lecteur et de ne point éclaircir son entendement. Il voudra bien

m'en excuser. Mais ce crime contre les humanités mérite d'être jugé en connaissance de cause.

On est d'abord « temporaire », puis, après rapport favorable du chef d'établissement et - de manière subsidiaire - de l'inspection, « stagiaire », enfin après mêmes rapports, « nommé » par arrêté royal. Cette « nomination » ou titularisation reposera donc, aux yeux du géniteur du statut, sur la compétence et non sur le piston. Un point pour lui. L'arbitraire des chefs est compensé par un système de recours devant une chambre où siègent, entre autres, les représentants syndicaux. Deuxième bon point.

On est « nommé », dis-je. Malheureusement à une « fonction » et seulement « désigné » à un « emploi ». En d'autres termes, on est par exemple nommé professeur de langues anciennes dans le *secondaire supérieur* et désigné pour occuper cette fonction dans un emploi rendu vacant, soit par création, soit par mise à la retraite, etc. Et à condition qu'il ne soit pas demandé par *mutation* qui a priorité sur la *nomination*. Ce droit réglementaire à la mutation est nouveau, troisième bon point. Il dépendait jusque-là de la chance et des relations.

Je vous avais prévenus que c'était complexe. Et ce n'est pas fini. Une fois nommé, le professeur prend rang dans l'ancienneté générale. Si son *emploi* vient à disparaître, notamment à cause de la réduction du nombre d'élèves, il a droit à être recasé dans un emploi occupé jusque-là dans un autre établissement, par un autre « nommé », moins ancien que lui, qui sera envoyé ailleurs et ainsi de suite. Au bout de la ronde infernale, le moins ancien sur la liste générale sera mis en disponibilité avec traitement pour deux ans maximum, et aussi obligation, en principe, d'accepter le premier emploi où qu'il se présente.

Un autre désordre sera engendré par la nouvelle réglementation : les temporaires ne sont désignés que pour une année scolaire. Le trente juin, ils sont remerciés (le terme est mal choisi, comme on l'a appris). Sans doute seront-ils désignés l'année scolaire suivante, mais pas nécessairement dans le même établissement. C'est un autre professeur qui devra organiser et surveiller l'examen de repêchage. Pauvres élèves ! Or, au début des années 70, à Marchienne, j'ai attendu parfois jusqu'à la Toussaint cinq ou six titulaires renvoyés dans leurs foyers en juillet alors qu'ils souhaitaient revenir et que j'avais sous la main d'autres candidats disponibles. Cette pagaille fut l'œuvre du cabinet des ministres Dubois et Hurez. J'ai dû faire cours de latin aux débutants pendant un mois et demi. J'avais encouragé certains parents à inscrire leur fils dans la section. Pouvais-je les priver aussi longtemps de premières leçons d'une matière aussi mystérieuse ?

Le statut causera un bouleversement bien plus radical encore dans les athénées, portant un coup redoutable, un *knock down*, aux humanités. En effet, les deux cycles⁴⁵ seront totalement séparés : un véritable mur de Berlin. J'ai souligné *cycle supérieur* dans l'exemple donné plus haut du professeur de langues anciennes. Car un universitaire sera, au début, du moins, nommé et désigné dans l'un ou l'autre cycle au choix.

Ainsi, la faculté sera retirée au chef d'établissement de donner à un agrégé du degré supérieur des attributions dans ce degré s'il avait choisi au départ le cycle inférieur et vice versa ! Il devra renvoyer dans le cycle inférieur des régents qui donnaient entièrement satisfaction dans les deux. Il en était de même pour les professeurs qui assuraient la continuité d'un cycle à l'autre, Jo Bertrand pour la morale laïque et Franz Vanderborght pour la géographie. Celui-ci serait remplacé par un médiocre licencié.

Le statut va élever un nouveau barrage à la marge de manœuvre des préfets, c'est la « spécificité des titres requis ». Agrégé pour l'enseignement du français, j'avais été aussi chargé

⁴⁵ La rénovation en fera trois de deux ans. Le dernier gardera seul le titre de supérieur, offrant ainsi aux régents une quatrième année dont seront chassés les universitaires.

de cours de latin, de morale, et même d'histoire, tandis que deux collègues spécialistes des langues anciennes donnaient le français. De même, on pouvait attribuer de la chimie à un biologiste, etc. Quoi de plus normal ! Les matières sont connexes et font partie du cursus universitaire. Le chef d'établissement connaît son monde et s'il choisit de faire donner de la physique à un mathématicien⁴⁶, c'est qu'il juge qu'il est apte, que les intérêts des élèves et de l'école sont saufs.

Finie cette souplesse ! Le statut l'a trouvée nocive. Dorénavant, chacun se cantonnera strictement dans sa spécialité. L'enseignement confessionnel sera bien obligé de suivre ces nouvelles règles sous peine de perdre ses subventions. Ce sera d'ailleurs pour lui une révolution plus profonde, car il devra parfois remplacer par des pédagogues diplômés, les prêtres et les religieuses nantis seulement de leur bagage théologique. Au moins, les deux « réseaux » comme on dit maintenant, puisqu'ils se partagent la population scolaire à peu près à parts égales, seront soumis aux mêmes règles, vu qu'ils sont l'un et l'autre financés par l'État.

Mais attention, les régents ne sont pas maltraités comme les universitaires par la « spécificité des titres requis ». Le statut leur accorde la polyvalence, au moment où il la retire aux universitaires. C'est un comble ! Les régents littéraires auront le droit d'enseigner à la fois le français, l'histoire et même l'*essai* latin, d'une part, les régents scientifiques les mathématiques, les sciences naturelles, la géographie d'autre part, alors que les licenciés-agrégés en chimie, seront interdits de biologie, les profs de langues anciennes seront indignes du français et même de la morale laïque !

Ce système entraîne les athénées petits et moyens à la catastrophe. Les professeurs de géographie, de morale, d'histoire, d'éducation physique, etc., bref tous ceux dont les cours sont réduits à une ou deux heures hebdomadaires par classe, doivent se partager en deux ou trois établissements. Plaignons-les ! Mais plaignons aussi les écoles, c'est-à-dire en fin de compte, les élèves. Car ajoutée à la valse des temporaires, cette invention diabolique fera disparaître définitivement l'esprit d'équipe, le sentiment d'appartenance à un même projet, à une même communauté, à une même ville, à un même quartier où jadis le corps professoral, immuable, s'installait.

Mais ce n'était pas encore assez pour tuer définitivement les humanités. Le dernier coup sera porté par le *Rénové*.

Avant de décrire la machine infernale, il convient que je fasse une mise au point. En opposant professeurs diplômés d'universités et régents issus des Ecoles Normales, je crains de donner l'impression de mener une lutte des classes, de défendre une caste privilégiée dont je fais partie et qui n'aurait que mépris pour un vain peuple. Je serais désolé qu'on le crût.

Mon cher grand-père Henri Nicaise, était un régent. Diplômé en 1882, il avait une culture universelle. Sa bibliothèque constitue encore la base de la mienne. J'ai l'impression qu'il survit en moi, que j'ai prolongé, après mon père, sa mission d'éducateur. Je voue une grande reconnaissance à certains de mes professeurs de l'Ecole Moyenne de Gosselies, tous régents. Citons M. Simon, qui n'aimait pas mon esprit d'indépendance, mais a été mon vrai maître de français ; mes professeurs d'anglais et de néerlandais : M. Stiernet, le Directeur gentleman et M. Aspeslagh, le jeune Flamand exilé en Wallonie. J'ai côtoyé d'excellents régents dans les écoles où j'ai travaillé. Et quel rôle éminent ont joué mes instituteurs, malgré la brutalité de l'un ou l'autre !

⁴⁶ Jadis n'était-on pas docteur en sciences mathématiques et physique ?

Le grand industriel François Michelin se défendait un jour, lors d'une interview, de mépriser les diplômés : « Plus il y a de culture, mieux c'est, disait-il, mais ce n'est pas suffisant. » Or, il faut bien admettre qu'on acquiert plus de culture, toutes choses égales, en un plus grand nombre d'années d'études difficiles et éliminatoires où il faut se débrouiller seul, face à des mandarins lointains, qu'en moins d'années de cours où les méthodes, les matières, les exigences, l'encadrement, les examens ne diffèrent guère de ceux du secondaire.

On aurait une meilleure préparation pédagogique à l'Ecole Normale ? C'est l'argument suprême. Plus de trucs peut-être, quelques recettes applicables dès le premier jour. J'estime avoir bénéficié d'une instruction pédagogique et didactique adéquate à l'Université Libre de Bruxelles. En outre, la formation universitaire prépare mieux aux changements. Or il faut, au cours d'une carrière, se remettre constamment en question. Les méthodes pédagogiques évoluent, les mœurs changent, les générations se succèdent.

Je me souviens d'un régent en mathématiques de l'Athénée de Châtelet, presque sexagénaire, connu pour sa sévérité et la crainte qu'il inspirait. Lors d'une discussion amicale à propos de je ne sais plus quel problème didactique, cet ancien élève de mon grand-père eut cette réflexion édifiante : « Ce n'est pas ainsi qu'on me l'a enseigné à l'Ecole Normale... »

Il peut y avoir d'exécrables licenciés, certes. N'y aurait-il que d'excellents régents ? Il y a des brebis galeuses dans toutes les professions, des ministres corrompus et des prêtres pédophiles.

Bien sûr que la culture n'est pas suffisante ! Qui peut en douter ? Ne faut-il pas ajouter l'amour du métier, celui des adolescents et une horreur pour tout ce qui classe définitivement un enfant parmi les irrécupérables ? Ne faut-il pas cultiver en permanence les vertus de patience, d'indulgence ? Il y a surtout le doute permanent, la constatation qu'on ne sait rien, que le cahier de l'Ecole Normale n'est pas Évangile, que la vérité scientifique change de jour en jour, qu'il ne faut pas cesser de chercher de nouvelles lumières. Et l'enseignement universitaire, particulièrement celui que j'ai reçu à l'ULB, basé sur le libre-examen, nous apprend justement à douter de nous, de nos connaissances⁴⁷, donc nous engage à cette formation permanente, dont on nous rebat les oreilles. Pas besoin d'institutionnaliser, de fonctionnariser, de *directeurgénéraliser*⁴⁸ la chose. Ceux qui sont assis dans leurs certitudes ne tireront aucun profit des stages, des séminaires, des conférences, et autres balivernes coûteuses, invitant à se laisser mener comme des moutons.

Mais ceci m'amène à fermer ma parenthèse, car je débouche tout naturellement sur l'enseignement « rénové » dont le moindre mal n'a pas été l'organisation de « recyclages » qui désorganiseront encore davantage les athénées. Cette rénovation s'inspirait du plan français Langevin-Wallon datant de 1947 et nettement marqué à gauche ; Langevin, physicien de haute volée, était communiste. Son plan n'a jamais été appliqué tel quel en France.

Qui nierait que l'école ne doive se rénover régulièrement ? A petites doses ! Qui ne voit que tout organisme secrète ses routines ? Oui, nous avons besoin d'un sérieux dépoussiérage !

Les réformes n'avaient pas manqué. Depuis mon entrée dans la profession, j'en avais vécu en 1948-49, 51, 53, 57, 64 : suppression de l'examen d'entrée dans l'enseignement secondaire, instauration du conseil de classe et du dossier scolaire, entrée en jeu de centres

⁴⁷ *Le professeur ne savait pas, il cherchait, pas de vérité à transmettre mais un mode de réflexion à suggérer.* Raymond Aron *Mémoires*. Ed. Julliard 1983

⁴⁸ On avait cru bon d'ajouter aux Directions Générales de l'Enseignement Primaire, Secondaire et Supérieur celle de l'Organisation des Etudes. Les premières étaient-elles désorganisées ?

« psycho-médico-sociaux » dirigés par un psychologue, etc.. Arrêtons-nous un instant au dossier scolaire. Le souci légitime de personnaliser chacun des enfants, mêlés à vingt-cinq ou trente dans une classe, était judicieux. Le dossier entraînerait, disait la circulaire, « *une meilleure guidance et une meilleure orientation de l'élève* ». On va voir que le projet aboutissait à un véritable viol de la vie privée. Alors que l'établissement de dossiers personnels aujourd'hui informatisés par la sécurité sociale, les banques et même la police fait l'objet de restrictions prévues par la loi, la seule garantie était le rappel que les enseignants étaient tenus au secret professionnel.

Passons sur le fait que le dossier se compose de quatre parties en deux exemplaires en moyenne, ce qui constitue une énorme paperasserie. Si c'est indispensable à l'amélioration du rendement des professeurs, au développement harmonieux de l'enfant, il faut bien passer par là. Méfiance tout de même sur la propension de l'Administration à accoucher du papier comme les lapins engendrent les lapereaux. Maternelle, la circulaire énonçait ce truisme que *l'utilisation du papier carbone [...] permet de réduire considérablement le temps passé...*

Voyons plutôt le contenu. S'enquérir des conditions de vie d'un enfant peut se comprendre mais inscrire tout cela dans un dossier, même destiné à la destruction, relève de l'inquisition, pour ne pas dire des méthodes du KGB ! Certes, les professeurs sont censés garder le secret, mais le papier, surtout en plusieurs exemplaires, reste très bavard.

Pour **tous** les élèves, qu'ils aient ou non des problèmes, qu'ils soient en position d'échec ou de brillante réussite, le papier prévu par la réforme de 1957, raconte par le menu si les parents sont fréquemment absents, s'ils sont séparés ou divorcés, s'il y a un beau-père ou une belle-mère. Il met noir sur blanc les conditions,

« *a) matérielles* » de la famille : « *salaires, niveau de vie ; quartier habité, montant du loyer ? Logement clair, sombre, mal aéré, bien aéré, humide ?* ». Il s'enquiert de la durée du trajet, puis des conditions

« *b) intellectuelles et morales.* (...) *Degré d'instruction du père et de la mère. Lit-on ? Quoi ? (journaux, livres, revues ?) Y a-t-il une bibliothèque ? Radio ? Quel genre de musique écoute-t-on ?* »

C'était un viol organisé de la vie privée !

J'ai trouvé plus intelligente la réforme de 1964, du moins dans son principe. Elle était la plus nécessaire, la plus attendue. Elle décidait que toutes les sections d'humanités étaient équivalentes pour l'entrée dans n'importe quelle faculté universitaire. Ainsi, par exemple, pour la biologie ou la médecine, il n'était plus indispensable de sortir d'humanités anciennes, c'est-à-dire d'avoir décidé à douze ans, à l'entrée en secondaire, de faire du latin. Cela allait de soi, car on ne voit pas pourquoi la section scientifique préparait moins bien aux sciences que le latin !⁴⁹ Cela allait de soi mais le vieux système avait survécu plus d'un siècle.

La réforme instaurait deux niveaux dans les examens de fin d'études secondaires. Le *Certificat d'Enseignement Secondaire Supérieur* constituait un titre de *sortie* en opposition au suivant qui accordait l'entrée aux facultés universitaires, comme le baccalauréat en France. Le diplôme constatant la réussite des études secondaires ne donnait plus droit automatiquement qu'à l'accès aux études supérieures non universitaires, à l'administration et aux emplois privés exigeant un diplôme de fin d'humanités. En réalité, les firmes privées, notamment les banques, ne tardèrent pas à exiger le diplôme de « maturité ».

Pour l'accès aux facultés s'ajoutait, en effet, un examen dit de « maturité » qui conduisait au *Diplôme d'Aptitude à accéder à l'Enseignement Supérieur*. Il a survécu près de trente ans alors

⁴⁹ Il reste que les sections latin-math fournirent les recrues les plus brillantes en médecine ou polytechnique.

qu'il était bridé par la queue dès le départ. Son but était de « déceler la valeur de jugement de l'élève ainsi que son degré de culture ; d'apprécier l'esprit de synthèse et d'analyse, la précision de la pensée, et l'expression de celle-ci. L'examen ne [pouvait] en aucun cas revêtir un aspect encyclopédique⁵⁰. »

Comment juger la « maturité » d'un adolescent paniqué par un examen d'une demi-heure, devant un jury où figurent des étrangers à l'école et à l'enseignement. Écoutons le témoignage d'un candidat bachelier : *L'oral de mon premier bac hante encore parfois mes rêves. Je me vois face à l'examineur. (...) Les mots dansaient dans ma tête et restaient au niveau du larynx. Sale affaire !*

Qui racontait cela ? - Un Président de la République française doté d'une grande culture : François Mitterrand...

J'ai observé que les sous-questions qu'un jury indulgent pose, pour aider un récipiendaire *a quia*, le déconcertent, le désorientent encore davantage, car il croit à un nouveau piège. On lui tend une perche, il voit un gourdin ! Et si c'est un étranger à l'école, même un papa gâteau, c'est la catastrophe. L'élève ignore qu'il n'a que voix consultative.

N'était-ce pas suffisant de l'avoir observé, jaugé pendant six ans ou, à tout le moins, la dernière année ? Comble d'inconséquence, il y avait une deuxième session pour les recalés de la première, comme si les vacances pouvaient d'un coup de baguette magique faire surgir la « maturité, l'esprit d'analyse et de synthèse » non acquis deux mois plus tôt !

Pour l'édification des juges, on bâte un âne boiteux qui consiste en premier lieu en une épreuve de français, correspondant de l'examen de philosophie en France. Épreuve mal définie, ne se distinguant guère des habituelles dissertations faites tout au long du cycle supérieur et dont l'appréciation est subjective. Or, lors des examens semestriels de français, elles ne constituaient que la moitié des points attribués, ce qui était déjà beaucoup. Une faiblesse en rédaction pouvait être compensée par une bonne connaissance des autres matières du cours. À l'examen de maturité, la dissertation devient un redoutable obstacle, même si, notée « insuffisante », elle peut être complétée par un « entretien » de repêchage.

Elle sera suivie d'un examen oral, soit dans une seule branche dite « principale » comme français, langues anciennes, modernes, mathématiques, soit dans deux branches dites « secondaires » comme histoire, géographie, chimie, biologie, etc..

Ainsi, après avoir choisi telle matière parce que le professeur est connu pour son indulgence, ou comme ce fut souvent le cas, histoire et géographie, plus faciles que néerlandais, on peut attaquer la médecine ou les sciences mathématiques ! Notons que pour celui qui se destinait à la première, la biologie est loin d'être secondaire.

C'est tout le contraire qui aurait dû présider aux épreuves de fin d'humanités. Il fallait, en d'autres termes, retourner le système comme un gant, remettre la charrue derrière les bœufs. Le *diplôme de fin d'études secondaires supérieures*, basé sur le travail de toute une année au moins, l'observation continue des élèves, les notes journalières et semestrielles issues des examens (convertis en « contrôles ») auraient dû conserver leur valeur d'accès à l'université dans **toutes** les facultés, quitte à exiger un certain « grade »⁵¹. Ne prouvait-il pas que l'élève avait été jugé « apte » dans **toutes** les matières ? Ce diplôme continuerait aussi, c'est l'évidence, à ouvrir les portes des études supérieures non universitaires et l'entrée dans la vie active. L'élève qui aurait échoué dans l'une ou l'autre matière ou qui n'aurait pas atteint le pourcentage général requis dans cette épreuve encyclopédique, aurait recours à un examen

⁵⁰ Circulaire ministérielle du 24 février 1976. Elle persistait dans l'erreur initiale de 1964.

⁵¹ Mention en France

de **repêchage** où, cette fois, il pourrait choisir une ou deux disciplines conduisant **exclusivement** à telle ou telle faculté. Un littéraire recalé en mathématiques aurait pu justifier sa « maturité » en français, latin ou grec avec billet d'entrée en philologie, de même l'étudiant en délicatesse avec le néerlandais ou l'anglais, mais prouvant sa force en biologie et physique, aurait pu voir s'ouvrir exclusivement les portes des facultés scientifiques en étant interrogé à fond sur ces deux matières.

Le ministère est resté sourd pendant quelque trente ans aux critiques constructives de la base, aveugle à l'égard de plans de réforme proposés, notamment ceux présentés par *L'Athénée*, le bulletin de la Fédération des Professeurs de l'Enseignement Moyen Officiel.⁵²

La sanction de l'examen de maturité sera le certificat qui juge « apte » ou « inapte » aux études universitaires. « *Des critères ou un tableau de notation ne peuvent être établis* » précise le ministre. Autrement dit, défense de dresser une échelle de valeur, de distinguer une élite. Tous dans le même sac !

Notons qu'en 1983 un ministre rétablira un tableau de valeurs à l'examen final des humanités. En France ! Le ministre socialiste de l'Education nationale, Jean-Pierre Chevènement imposera de nouveau les « mentions » au baccalauréat, après une suppression d'un an, « à l'essai ». Est-ce cela qu'il entendait quand il souhaitait rétablir un « élitisme républicain » à l'école ? Je n'ai pas bien saisi ce que l'adjectif change à la chose.

De toutes manières, comme nous sommes en monarchie, il restera interdit, en Belgique, de marquer la différence entre les brillants lauréats et ceux à qui le jury, en délibération, accorde le certificat, par indulgence ou charité. Mon prédécesseur dans le deuxième athénée que j'ai dirigé, les appelait dans son cabinet pour leur déconseiller gentiment d'entreprendre des études universitaires. Le certificat, disait-il, leur avait été attribué pour ne pas leur fermer la porte des entreprises privées qui, soucieuses d'engager des gens « mûrs », l'exigeaient bien à tort. Autrement dit :

- Vous avez un papier officiel, signé par vos professeurs et moi-même, homologué par l'Etat, qui vous déclare apte aux études universitaires, mais il ne faut pas le croire...

J'ai mis fin à cette pratique. Je l'ai remplacée par une autre où je ne jouerais aucun rôle. J'ai convaincu mes collègues de classer et de proclamer les résultats en attribuant à chaque élève une mention clandestine, de la *grande distinction* à la simple *satisfaction*. Elle n'apparaîtrait évidemment dans aucun document officiel mais elle informerait oralement les élèves d'une manière moins étrange sur leurs vraies capacités, pour autant qu'un seul examen puisse le faire sans se tromper. En outre, nous encouragerions ceux qui feraient un effort pour briller, défendre la réputation de l'école, prouver ainsi la qualité de son enseignement et la compétence de ses professeurs aux yeux des membres étrangers du jury. Ceux-ci dont, dit la loi, *le nombre (...) ne peut être inférieur au tiers du total des membres ayant voix délibérative [doivent être] choisis parmi des diplômés de l'enseignement supérieur, universitaire de préférence*. C'est-à-dire, pour juger de l'aptitude à ce dernier, pas obligatoirement !

Aucune indemnité n'était prévue pour compenser la perte d'une journée de travail de ces invités dont on ne sollicitait qu'un « avis » et pouvaient donc douter de leur utilité. Je les recrutais en engageant mes amis médecins ou ingénieurs ou avocats auxquels je ne pouvais offrir que le repas de midi payé par le budget « réceptions » qui, cette fois, trouvait sa vraie destination.

⁵² Cette Fédération neutre politiquement et philosophiquement, fondée en 1873 ne sera jamais considérée par le pouvoir comme interlocuteur valable, privilège des seuls syndicats politiques. Elle mourra à 120 ans, le 13 novembre 1993 et avec elle, cela va de soi, *L'Athénée*. J'y vois un triste symbole...

Nous allons voir que la suppression des notes chiffrées et des classements allait être l'un des piliers indestructibles de *l'Enseignement Rénové*.

J'étais tout à fait acquis à l'idée d'une profonde rénovation. J'espérais qu'elle arrêterait le déclin programmé des humanités.

L'expérimentation bidon

Pour une fois, le Ministère semblait se préoccuper de l'opinion, voire de la collaboration des enseignants. Pour expérimenter les structures et programmes, il choisit en 1969 un premier groupe de vingt-deux écoles. Marchienne fera partie du deuxième groupe en 1970. Bien que j'eusse le souvenir que les « expériences pédagogiques » confirment toujours la thèse de départ, j'ai pris la décision de la candidature de mon école, fort de la collaboration d'un corps professoral jeune et dynamique dont j'ai consulté les meilleurs éléments, et confiant dans une excellente section technique indispensable pour la réalisation efficace des nouvelles structures. La réforme commencera évidemment par la première année pour s'étendre progressivement jusqu'à la dernière. Pour l'occasion, on abandonne la dénomination descendante séculaire des classes d'humanités. La première année ne s'appellera plus sixième mais première. Aspect minuscule d'une grande révolution. L'enseignement mixte sera généralisé. J'avais déjà « modernisé » l'école par le petit bout de la lorgnette, en supprimant l'obligation du tablier pour les jeunes filles et en leur permettant de passer la récréation dans la même cour que les garçons.

J'ai entrepris d'informer les parents sur le projet général de rénovation. J'ai notamment fait une conférence à l'Hôtel de Ville. La dernière année de la section préparatoire comptait cinquante élèves, il est venu trois parents, aucun ne l'était d'élèves de l'enseignement primaire communal. Public : les professeurs ! Je publierai aussi un article dans *L'Athénée* pour réfuter les arguments manichéens, parus dans la même revue, des adversaires mal informés de la réforme.

J'obtiens de mes meilleurs universitaires fonctionnant dans le cycle supérieur, même en rhétorique, qu'ils prennent une première année. Le Statut ne l'empêchait pas encore. Il y a huit premières à la rentrée du 1^{er} septembre 1970. Manquent à l'appel quelques élèves de notre préparatoire, dont le fils de l'instituteur en chef, M. Roger C.. Adversaire de la rénovation entreprise, il l'inscrit à Thuin, sans égards pour la navette qu'il lui impose et pour le piètre exemple d'attachement à l'école qui l'emploie.

La réforme prévoit de consacrer les premières journées à l'*accueil* (« pas plus de trois jours », dit une circulaire). Il s'agit d'éviter le choc trop brutal du changement pour des enfants habitués à un seul maître. Un seul professeur prend donc en charge un groupe pour la journée. Il lui fait visiter l'école, montre les classes de sciences, d'histoire, de géographie (une seule de chaque espèce que doivent se partager plusieurs professeurs...). On va voir les ateliers, le réfectoire où quelques cours trouveront parfois asile, la salle des professeurs qu'il faudra bien convertir, les jours de pénurie de locaux, en salle de classe. On présente les différents enseignants. On fait un tour dans les environs de l'école, etc.. Les parents sont invités. Il en vient vingt pour cent. On ne les invitera plus l'année suivante.

Nous avons décidé qu'un jour consacré à cet accueil est suffisant. La question d'un élève nous confirme que nous avons bien fait.

Vers trois heures de l'après-midi, il demande :

- Quand est-ce qu'on va travailler, M'sieur ?

On connaît maintenant les grands principes qui ont présidé à l'élaboration du *Rénové*. Il n'y a plus de sections différenciées, latine ou moderne, etc. La division traditionnelle des six années en deux cycles, l'inférieur (péjoratif) et le supérieur (élitiste), est remplacée par trois cycles de deux ans : *observation, orientation, détermination*.

La première année d'observation mêle tous les élèves en un « tronc commun ». En dehors des matières de base générales, tous font trois « essais », un par trimestre, dans n'importe quel ordre : essai latin, essai technique, essai artistique. Avant les parents choisissaient la filière pour leur enfant de douze ans, sans que ceux-ci aient pu montrer des aptitudes particulières à l'égard des matières nouvelles et inconnues. Ils seront mieux éclairés désormais. Pour que les professeurs puissent mieux « observer » les enfants, les classes ne contiennent qu'un maximum de vingt-cinq élèves au lieu de trente, les groupes des « essais », la moitié. On prévoit aussi des « travaux dirigés » par demi-classe, et du « rattrapage » avec des groupes de neuf élèves maximum. Ce sont d'évidents progrès. A l'issue de la deuxième d'*observation*, les élèves (ou leurs parents) choisiront, en cycle d'*orientation*, parmi des cours à option, dont latin et (ou) grec, troisième langue moderne, etc.. Mais les cours obligatoires restent presque aussi nombreux que dans le système traditionnel, notamment, français, mathématiques, seconde langue, histoire, géographie et le couple intouchable religion(s) ou morale... Le choix ne sera donc jamais général comme aux Etats-Unis. Il est prévu qu'il suffit de six candidats pour ouvrir une option. Cette générosité aura un tel coût, jamais calculé par avance, qu'on ne pourra pas la maintenir. Ainsi disparaîtra l'un des éléments essentiels de la réforme vidée peu à peu de sa substance.

La Communauté « Française », à court d'argent, tentera, en 1996, une rationalisation indispensable pour éviter la banqueroute. Des grèves, plus ou moins suivies selon les écoles, dans tous les réseaux, s'étendront sur trois mois pour protester contre la suppression de quelque trois mille emplois. Toute une génération d'élèves souffrira de ce conflit en perdant près d'un tiers de la matière prévue aux programmes. Mais ce n'est pas le plus grave : des adolescents désœuvrés traîneront dans les rues, les grands magasins, les bistrotts, soumis à tous les dangers physiques et moraux.

Ici et là on n'organisera pas d'examen de fin d'année. Tout le monde passe. Dans les écoles où ils seront maintenus, certains professeurs se montreront aussi sévères que si l'année s'était écoulée normalement ! Je connais au moins un cas où l'on a usé de la faculté exceptionnelle de recalculer définitivement en juin sans permettre le repêchage en septembre. On reprochait surtout sa conduite à l'élève ! Il avait, semble-t-il, profité de la situation confuse créée par les profs en grève pour faire la sienne des cours qui subsistaient !

Au début, l'allègement du nombre d'élèves par classe, les rattrapages, les choix presque infinis des options, les activités « libres » rendaient la réforme très attrayante. Si l'on ajoute à cela que les écoles volontaires espéraient bénéficier d'une généreuse distribution de matériel, on comprendra mon enthousiasme et celui des professeurs concernés.

Malheureusement, il sera de courte durée et se transformera vite, par contraste, en une grosse déprime.

Je me sentais coupable de tout ce qui ne fonctionnait pas bien, des reproches des parents devant la nouveauté, les balbutiements des débuts, l'inefficacité du nouveau système, le manque de précision des notes, la complication du nouveau bulletin. Je souffrais de la grogne des professeurs, traditionalistes par fonction sinon par nature. Si mon métier avait développé en moi des tendances conservatrices, à supposer qu'elles ne fussent pas innées, je les avais certainement combattues en décidant de quitter les voies tracées, toutes paisibles, de l'enseignement traditionnel pour m'embarquer sur les chemins de l'aventure pédagogique

proposée par le Rénové. Mais j'avais entraîné vers l'inconnu des adultes et des enfants. Je me suis mis à vivre dans l'angoisse perpétuelle. Mon optimisme habituel m'a abandonné complètement, le sourire qui avait provoqué mon surnom quitta mes lèvres. Je dormais mal. Assommé au coucher par les somnifères prescrits par le médecin, je me réveillais vers trois heures du matin sans pouvoir me rendormir. Un jour, j'ai commis l'erreur de prendre un comprimé au milieu de la nuit. En me rendant à l'école en voiture à sept heures et demie, encore sous l'influence de la drogue, j'ai dû avoir un court moment d'inconscience car, comme dans un cauchemar, je n'ai pas reconnu l'endroit où je me trouvais. Il faisait encore nuit et, me voyant égaré, j'ai arrêté l'auto pour reprendre mes esprits. J'étais pourtant bien sur le trajet que je parcourais tous les jours, près du marché matinal de Marcinelle. Je venais de traverser, sans doute assoupi, le dangereux carrefour, protégé par les feux tricolores, des chaussées de Châtelet et de Philippeville.

A cette époque, j'ai compris comment le poids insupportable qui plombe l'estomac au travail et pendant les loisirs, dans les réunions d'amis, nuit et jour, oui, j'ai compris comment l'insurmontable angoisse peut mener au suicide⁵³, la seule issue envisageable. Parfois, j'arrêtais ma voiture sur le chemin de l'école, laissais tomber les bras du volant et m'affalais sur mon siège. L'entreprise que j'avais souhaitée avait jeté sur mes yeux le voile noir de la dépression. Il me cachait les couleurs de la vie. Dans la rue, dans les transports publics, je constatais que les gens avaient des mines sombres, des regards désespérés en se rendant au boulot. Mes responsabilités m'écrasaient. J'en arrivais à envier le sort des ouvriers qui, rivés à leur machine comme Charlie Chaplin dans *Les Temps Modernes*, y font des gestes mécaniques.

La dépression est, paraît-il le mal du siècle. Elle touchait beaucoup les enseignants et, pensais-je, particulièrement ceux de mon entourage. De cette peste moderne, ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient atteints. Je m'étais cru à jamais à l'abri de cette plaie. Par chance, elle ne m'a pas fait quitter mon poste un seul jour. Mais, pour la première fois de ma vie professionnelle, j'appréhendais le retour du lundi quoique l'étau qui serrait ma poitrine ne relâchât point son étreinte durant le week-end ni même les vacances. Cet état m'affligea et attrista mes proches pendant deux ans, avant de s'atténuer progressivement.

Les professeurs convaincus de l'intérêt de la réforme avaient constitué rapidement une minorité. Et la deuxième année, le statut a renvoyé dans leur rhétorique les universitaires motivés émigrés dans le cycle inférieur et les temporaires dans une autre école.

Certes, la gent scolaire - parents, élèves, professeurs -, adressait ses reproches avant tout à la partie visible de l'iceberg : la suppression des notes chiffrées. Les plus consciencieux des maîtres avaient pris l'habitude d'établir leur « cote » mensuelle, non sur une simple impression, mais sur la moyenne des notes attribuées à de nombreux contrôles, au demi-point près. J'avais toujours basé ma note mensuelle, aussi bien en français qu'en latin, sur un minimum de quinze notes attribuées aux leçons, interrogations écrites, dictées hebdomadaires, rédactions bimensuelles, leçons de vocabulaire, thèmes, versions, etc.. Les points accordés étaient toujours communiqués aux élèves. Ils les notaient soigneusement pour établir leur moyenne à la fin du mois et contrôler si je leur avais mis la « cote » correspondant à leurs mérites. J'admettais bien volontiers qu'elle fût discutée et revue si j'avais fait une erreur matérielle. Ainsi, chacun acceptait la note inscrite au bulletin avec le sentiment d'être traité justement ou, à tout le moins, en toute égalité. Rien de plus honni par les jeunes que l'injustice.

⁵³ Je songe à celui de deux chefs d'établissement: l'un s'est pendu à un espalier de la salle de gymnastique, un autre s'est jeté dans la Sambre...

Quand le bulletin ne portera plus que les cinq mentions vagues d'*insuffisant* à *très bien*, même si les professeurs les basent sur les notes chiffrées des différents contrôles, comment faire valoir que chacun est traité selon ses mérites ? Les professeurs peu consciencieux, heureusement très minoritaires, ne feront plus le moindre calcul et accorderont le plus souvent la note médiane n'engageant à rien : « satisfaisant ».

À ces TB, B, S, F(faible), I (insuffisant), les instructions ministérielles ont préconisé d'ajouter, une « *appréciation rédigée* », par le directeur de classe au bulletin d'un nouveau type, le *kalamazoo* en trois exemplaires, très compliqué, coûteux. Occasion de montrer, hélas, que l'orthographe n'était pas un don universellement répandu, même dans le corps enseignant. Il fallait, en outre, une aptitude particulière pour trouver la formule concise et suffisamment originale qui convînt à chaque cas et évitât le « peut mieux faire », sujet de tant de lazzi. Parmi ces formules, j'ai retenu celle inscrite au deuxième trimestre par une jeune temporaire un peu androgyne : « *Il dort, il dort, il dort : bonne nuit !* » Inutile de dire que je l'ai priée de revoir son impertinent message et donc, nécessairement, de recopier entièrement le bulletin.

Le but de cette réforme allergique aux chiffres était surtout de gommer au maximum les différences entre les meilleurs et les moins bons, d'empêcher l'émergence trop voyante d'une élite. Dans la lancée, on jetait aux oubliettes les examens semestriels. Dans sa circulaire du 6 octobre 1969, le ministre Abel Dubois écrivait : *L'école, avec tout son appareil désuet, forme les enfants dans un esprit de rivalité, de supériorité... Ceci met en évidence la responsabilité de l'éducation scolaire dans cet entraînement à « battre » l'autre.*

Ainsi voilà l'école va-t-en-guerre responsable d'un nouveau mal : l'esprit de compétition ! Elle veut, la méchante, distinguer des êtres « supérieurs » de la masse ! En attendant, M. Abel Dubois aurait pu remercier l'*appareil désuet* de l'avoir entraîné à la compétition qui l'a conduit parmi l'élite dirigeante du pays jusqu'à ce que ses amis politiques le prient de rester dans sa bonne ville de Mons, pour d'obscures raisons... Cette compétition sauvage, fratricide du monde politique, où les coups en traître sont monnaie courante pour « battre l'autre » même un concurrent du même parti, avait transformé un fils d'ouvrier en instituteur, en bourgmestre et en ministre !

C'est l'école qui est responsable de l'esprit de compétition ? Allons donc. La vie est compétition dès son origine. Des millions de spermatozoïdes n'entrent-ils pas en rivalité pour aboutir à ce qu'un seul féconde l'ovule ?

Les compétitions sportives constituent les meilleures ressources des chaînes de télévision. Des milliards de téléspectateurs s'agglutinent devant leur petit écran pour jouir de luttes dans des milliers de stades, sur des kilomètres de routes ou de pistes. Là s'affrontaient Agassi et Courier, le Real de Madrid et l'A.C. Milan, Indurain et Jalabert après Eddy Merckx et Ocaña. On sait bien que les records d'athlétisme ne se battent pas en des courses solitaires, ni même grâce à la complaisance d'un « lièvre », mais au cours des confrontations des élites, sur les stades, où seul le désir d'abattre l'adversaire crée l'émulation indispensable à battre un record. Mais je connais mal mon français : on ne bat plus un record, voyons, on ne l'améliore pas, on le « pulvérise », même si c'est de deux centièmes de seconde ! Personne ne se demande comment « on réduit en poudre » une précédente performance.

L'Éducation Nationale proscrit la compétition, le recours au ressort du progrès et vilipende l'élitisme ! Pourtant, au Ministère de la Culture, il y a un organe spécialisé dans la formation des élites... sportives !

Il est vrai que les athlètes apportent plus de gloire à un pays que ses savants. Gaston Reiff, Eddy Merckx, que le roi a fait baron, ou nos joueuses de tennis, Justine Hennin, la Wallonne et Kim Clijsters, la Flamande ont sans doute fait mieux résonner le nom de la Belgique que Maeterlinck, Bordet, Prygogine ou de Duve, nos prix Nobel. Et la notoriété de

la Finlande lui vient plus du fameux coureur de fond, Nurmi ou du champion de courses automobiles Hakkinen que de Sibelius !

A l'école, les pédagogues en chambre veulent remplacer la compétition par la collaboration, d'où l'invention du travail en équipes. Là, au milieu d'un brouhaha insupportable, dans des locaux sans la moindre insonorisation, apparaît très vite dans l'une ou l'autre équipe un leader qui mâche le travail pour la plupart des autres, ou un meneur s'affirme pour qu'on traîne au maximum.⁵⁴ Ou bien aucun leader n'émerge et le bruit s'amplifie. Tout le monde veut parler en même temps comme dans ces émissions de télé où l'animateur installe face à face les « pour » et les « contre », les « je crois, j'y crois pas », au point de rendre son « talk show » inaudible.

Personne n'a été préparé à cette nouveauté le pauvre prof, avec son petit salaire. La malheureuse (oui, de plus en plus une femme) ne sait où donner de la tête.

Loin d'être engendrée par l'école, la compétition est une donnée naturelle, innée, avec laquelle il faut compter. Utilisons-la comme on l'a fait pendant des siècles pour encourager la jeunesse à se dépasser en tentant de dépasser l'autre. Paradoxalement, le programme *renové* de culture physique, affirme que *la compétition revêt une valeur éducative* ! (p.10). Certes, modérons-la, canalisons-la. Ne tombons pas dans l'excès qui gâte trop souvent l'image du sport professionnel. Les professeurs dans leur classe ne s'inspirent pas des méthodes des entraîneurs sur les stades. On doit déplorer l'usage des produits dopants, des anabolisants, développés d'abord dans les pays communistes, experts en la matière. L'éducateur peut utiliser ces exemples malheureux pour fustiger la tricherie. Oui, prônons la collaboration de ci, de là quand elle s'avère avantageuse pour atteindre un but précis. Utilisons aussi la rivalité, à bon escient, sinon nos jeunes gens trouveront d'autres terrains où l'exercer, dans des lices où le professeur n'a pas accès. A la récréation, au bistrot pour battre des records de « culs secs », en ville ou à la campagne pour gagner le pari de la plus grosse omelette et figurer ainsi au *Guinness Book of Records*, palmarès démentiel substitué à celui des écoles. Voilà bien le paradoxe !

Comme notre propre palmarès subsistera dans les classes non encore atteintes par la vague égalitaire de la réforme, il classera tous les élèves « *renovés* » par ordre alphabétique et pas seulement « *ceux qui méritent la palme* » ! Pour faire bonne mesure, on supprimera la distribution « solennelle » des prix et on donnera un livre à tous, car évidemment, l'administration avait oublié de biffer l'article du budget, « Livres de distribution de prix » qu'on ne pouvait transférer à l'article « Livres de bibliothèque ».

Or cette cérémonie mettait jusque-là le point final officiel de l'année scolaire. On avait l'habitude de terminer par la rhétorique. Les meilleurs repartaient les bras chargés de livres comme autant de trophées.

⁵⁴ Cf. Bertrand de Jouvenel in *Un Voyageur dans le Siècle*. Ed. Robert Laffont, 1979. "J'ai ressenti la classe comme un milieu contraignant, ceci du moins dans les petites classes : non pas une discipline venant d'en haut, de l'enseignant que l'on subit; c'est une *discipline d'en bas, du fait des condisciples, et des condisciples les plus négatifs à l'égard de l'enseignement*". (C'est moi qui souligne)



Hélas, la remise des diplômes et des prix spéciaux se déroulait devant un parterre presque vide.

Les élèves des classes inférieures, leur prix ou leur seul bulletin sous le bras, avaient quitté les lieux avec Maman, Bobonne et Tonton endimanchés. Aux derniers classés, on évitait la honte de défiler, pour recevoir seulement leur bulletin, cela va de soi. Le podium ne se transformait pas en pilori. Pas de bonnet d'âne !

Pour lui donner plus de lustre, j'en avais changé l'ordonnance. J'avais décidé de commencer par le point d'orgue. Ainsi toute l'école voyait l'aboutissement heureux de six années passées sur les bancs de l'athénée, les résultats encourageants de six années d'études. Finie la fête !

Curieusement, l'Université de Bruxelles a instauré en 1997 une cérémonie protocolaire de remise des diplômes de fin d'études. Disparue la distribution des lauriers dans le secondaire, elle revit à l'université sous le nom emprunté à l'Amérique de *Commencement Ceremony* !

Le terme solennel de l'année scolaire supprimé dans les écoles, ce sera la débandade aussitôt après les examens. Les parents voulant profiter des derniers jours de juin pour se ruer en vacances et éviter les journées rouges de *Bison futé*, s'empressent de faire les bagages. Ils emportent le *Gault et Millau*, qui persiste à utiliser les notes chiffrées pour classer les restaurants ! Au cinéma ils éviteront les films notés 6/20 par leur journal.

Et ceux qui ne partent pas en vacances, pense mon tout aussi futé lecteur ? Eh bien, ils se précipitent devant leur télé pour assister à la distribution solennelle des *Oscars*, des *Césars*, des *Antennes de Cristal*. Ou pour se délecter à la vue des « podiums » du Tour de France, ne pas rater le *Palmarès... des chansons*, à moins qu'ils ne veuillent louper à aucun prix le *Hit Parade des Singles*, comme on dit en français abâtardi. Prononcez *sin-guels* et non *singlés*...

Il est vrai que l'Athénée de Marchienne a eu les honneurs d'un podium cathodique. Conduit au cours de l'année 1970-1971, par le dévoué professeur de géographie, Franz Vanderborght, un groupe de six gamins de « première rénovée » avait pris part au jeu télévisé « *À vos Marques* », un succès de la RTBF. Pour l'occasion, il avait bien fallu recourir à un procédé désormais proscrit, la sélection d'une élite, sous peine de nous ridiculiser.

Nos champions sont arrivés en finale contre l'athénée de Châtelet. Elle avait lieu à Stavelot. Après avoir suivi fiévreusement sur le petit écran les épreuves éliminatoires et la demi-finale, nous étions invités à assister à l'enregistrement de la finale dans la grande cour de l'abbaye fondée en 648 par saint Remacle. Je sais ce détail érudit parce que nous pensions que des questions porteraient d'évidence sur la ville et nous avons fait étudier son histoire. La petite et pittoresque cité, bâtie en amphithéâtre sur la rive droite de l'Amblève aux nombreux méandres, avait donc vu déferler en une fraîche journée de printemps épargnée par la pluie pourtant menaçante, des bandes joyeuses d'adolescents et une armée de techniciens et de monteurs.

Dans la cour entourée encore de quelques bâtiments du dix-huitième siècle, les électriciens s'affairaient autour d'une scène hâtivement édifiée, installaient caméras, micros et projecteurs. Des gradins, construits comme de grands Meccanos aux milliers de boulons, accueillait le public. Parmi les supporters, ma femme ne savait pas trop si elle devait pencher pour son école ou pour celle de son mari. Eh bien, ce fut la sienne qui l'emporta à la toute dernière question. Il était demandé aux jeunes participants de désigner un poète français du dix-neuvième siècle ayant séjourné à Stavelot.

Question apparemment ardue pour nos jeunes gaillards. Mais il se fait que pour atteindre le lieu des débats, on passait devant le buste dédié au poète qui a rendu célèbre le pont Mirabeau. Pourtant, il avait quitté précipitamment Stavelot en 1899, en oubliant de payer son hôtel. Nos gamins, les yeux dans la poche, sont passés sans voir. Mais nous étions coupables de ne pas leur avoir signalé le séjour tumultueux d'Apollinaire qui né, certes, au dix-neuvième siècle, en 1880, est un poète bien ancré dans le vingtième. Il n'a publié *Alcools* qu'en 1913 et *Calligrammes* en 1918, peu avant sa mort.

N'empêche que je pouvais féliciter les professeurs d'avoir mené leurs élèves en finale. Celle-ci réunissait deux écoles rénovées interdites de compétitions et de classement dans leurs propres murs ! De toutes manières, quel encouragement pour mes collègues et pour moi. Allons, il fallait continuer en espérant que les changements demandés par les « expérimentateurs » seraient agréés.

Mais le Ministre et la Direction Générale de l'Organisation des Etudes persistent dans la voie tracée une fois pour toutes, notamment en continuant d'imposer la nouvelle évaluation. Pour la compliquer au maximum, ils ont multiplié les circulaires et les conférences sur la docimologie, la taxonomie, les courbes de Gauss, les théories de Bloom et autres montages psychopédagogiques empruntés à des chercheurs en chambre, de préférence étrangers et de culture anglo-saxonne ou germanique. C'était le brave inspecteur Yves Roger qui avait apporté la bonne parole à Marchienne. A la fin de l'entretien, il m'avait soufflé en aparté que tout cela était « de la blague » !

La suppression des notes chiffrées et de moyenne générale ne permettait plus au chef d'établissement de se faire, d'un coup d'œil sur les quelque sept cents bulletins qu'il signait, une idée des progrès ou du déclin de chacun des élèves, donc de prodiguer félicitations, encouragements ou mises en garde.

Le comble, c'est qu'au même moment, en remplacement des I, B, TB, traditionnellement accordés aux enseignants, par le chef d'Etablissement, le ministère leur imposait des chiffres ! Cela aurait engendré un gros éclat de rire, si ce n'avait été extrêmement vexant pour les professeurs de voir brusquement « cotés », au demi-point près. Sur dix, 1. *Aptitude professionnelle*, 2. *Action éducative*. Sur cinq : 3. *Tenue et présentation*, 4. *Correction du langage*, 5. *Dévouement à l'enseignement et à l'établissement*, 6. *Sens des responsabilités*.

Quand les jupes se mirent à découvrir les genoux, encore pudiquement en attendant de dévoiler la cuisse jusqu'aux fesses, devais-je mesurer leur longueur au décimètre pour savoir s'il fallait accorder 3, 4 ou 4,5 sur 5 pour « Tenue et Présentation » ? Les premiers jeans devaient-ils provoquer le retrait d'un point comme « tenue » non académique ou au contraire son addition pour souci tangible de rénovation de l'allure trop compassée du corps professoral ?

Et l'on additionnait les points de chaque rubrique . Je pouvais donc classer les profs à défaut des élèves ! X était un enseignant à 70,01 %, Y à 82,35 %. En fonction du total, on inscrivait alors une appréciation d'*insuffisant* à *exceptionnel*. Quel farfelu à haut grade administratif a bien pu imaginer une pareille aberration ? Notons que vingt-cinq ans plus tard, on supprimera la note *exceptionnel*. Défense de sortir du rang, coupons les têtes qui dépassent, ne décourageons pas les médiocres, les tièdes, les malins, en suscitant une élite abhorrée.

En 1973, le Ministre Toussaint demande enfin aux écoles le bilan de l'*expérience*. Un questionnaire est distribué à chaque enseignant, ainsi qu'aux membres de la FAPEO, Fédération des Associations de Parents de l'Enseignement Officiel.

Les réponses de mes professeurs étaient presque toujours très décourageantes. J'ai adressé au Directeur Général, M. Pierre Vanbergen, champion de la réforme, la lettre que je reproduis presque entièrement ici, car elle me paraît bien cerner le problème :

Le sondage sur le « Rénové », demandé par le Cabinet de M. le Ministre, a révélé dans mon école un bilan assez décevant. La majorité des professeurs, quand on leur permet, comme je l'ai fait, de s'exprimer librement, est contre presque tous les aspects de la réforme, même les plus positifs.

C'est la grogne et la rogne - même chez les meilleurs - pas toujours très réfléchies, mais c'est un fait avec lequel il faut compter. Or, je suis persuadé qu'il suffirait de bien peu de choses pour ramener la sérénité et lutter contre le découragement : rétablir les notes chiffrées, c'est-à-dire :

1. Rétablir un moyen imparfait mais simple d'évaluation souhaité aussi par les parents et les élèves. J'en dis les avantages ci-dessous.

2. Réduire considérablement un travail **administratif** qui répugne à des hommes et des femmes, par ailleurs infatigables, dévoués dans leur classe, fervents dans leur travail de **professeur**.

En n'étant plus concerné directement moi-même par ce double problème, mais me trouvant en contact permanent avec la base ⁵⁵, je pense pouvoir donner un avis objectif et utile.

Le verdict des « points » n'était pas si cruel ; même dans le « traditionnel », il n'est pas définitif puisque la délibération peut et doit commuer une condamnation dans une ou même deux branches. Car on ne délibère que pour sauver des élèves déjà condamnés par des chiffres peut-être discutables mais dont le calcul a généralement demandé un effort d'objectivité. On avait des poids relativement précis à mettre dans une balance plus ou moins étalonnée sur lesquels on s'accordait. On n'a plus ni poids ni balance. Tout peut

⁵⁵ M. Vanbergen était un romaniste d'une intelligence remarquable, gros travailleur, d'une grande culture. Mais il n'avait fait qu'un très court passage dans les classes avant d'être nommé, très jeune, inspecteur de morale laïque. Après un séjour dans l'un ou l'autre cabinet ministériel, il avait poursuivi une ascension très rapide au sein de la hiérarchie bruxelloise.

se jouer sur des impressions.(...) Je suis persuadé que si on laissait faire le conseil de classe, il y aurait plus de recalés sans « points » qu'avec !⁵⁶

Je plaide pour le rétablissement des points déjà réalisé par nombre de professeurs et même sur le bulletin par des établissements engagés dans la réforme ! Je plaide surtout pour le rétablissement de la « cote » d'éducation, sanction (positive ou négative) facile, pondérable et mesurable, comptabilisable, publiée sur le bulletin, vite contrôlée par le chef d'établissement. Sa suppression a entraîné une multiplication de « colles » plus ou moins clandestines, de retenues (créées, je le sais dans des écoles où elles n'existaient pas sous le traditionnel !), punitions qui ne peuvent lutter contre une dégradation certaine de l'ordre indispensable au travail. (...)

Comment combattre l'absentéisme, les arrivées tardives répétées, le départ clandestin d'écoles ouvertes à tous vents ? Ne cote-t-on pas les professeurs depuis 1969 ?

Rétablir les points, ce serait faire confiance, en dépit des conclusions pessimistes des docimologistes, ce serait redonner confiance en eux-mêmes aux professeurs. Cela n'empêcherait pas d'indiquer dans le bulletin la **nature** des faiblesses de certains élèves.

(...)

J'offre une solution simple, objectivement mineure, mais subjectivement essentielle qui apaiserait bien des consciences, ouvrirait les yeux sur des aspects positifs d'une réforme dont seuls les défauts semblent avoir été perçus. (...)

Les services de la Direction Générale n'accusèrent même pas réception de ma supplique.

Bien entendu, le rapport complet, tout en soulignant les avancées, adressait d'autres critiques à la rénovation, notamment aux changements de programmes et de méthodes rédigés parfois dans le jargon abscons qu'affectionnent les psychologues. Le programme « rénové » d'éducation physique est un exemple frappant, parmi d'autres, de cet invraisemblable galimatias. En voici quelques passages édifiants :

Sur quels fondements repose la motivation ? Selon les psychologues, sur des besoins biogénétiques ou sociogénétiques déterminés par la nécessité du maintien de l'homéostasie : ce sont les tensions primaires. (p.9)

(...)

*Basket-ball, un professeur enseigne le shot (sic) en dissociation. Les élèves débutants tireront certainement un plus grand profit s'ils sont informés des effets qui en sont attendus : libérer le membre supérieur, responsable de la propulsion du ballon, des synergies parasitaires qui l'affectent dans l'exécution du tir au panier.(p.13).*⁵⁷

(...)

*L'enseignement traditionnel suit une démarche allant du particulier au général (...)
Malheureusement, cette technique ampute le schème gestuel d'une proportion plus ou moins importante des liaisons structurales unissant les éléments entre eux dans la situation réelle...(p.17).*

Dans son *Eloge de la Folie*, le bon vieil Erasme, avait déjà écrit : « *Ils se disent profonds quand le public ne peut les suivre* »

⁵⁶ C'est ce qui s'est effectivement passé !

⁵⁷ « Magic » Johnson et Michael Jordan savaient-ils qu'ils libéraient leurs "synergies parasitaires" quand ils enthousiasmaient les foules en marquant quantité de paniers ?

L'une des directives préconisait les activités *extra muros*. Il fallait « ouvrir l'école sur la vie ». Comme si elle en soustrayait les pauvres enfants en les accueillant six heures sur vingt-quatre, cinq jours par semaine, trente-six semaines par an ! Avec le temps et le travail de plus en plus fréquent des mères, ils auront bien assez l'occasion d'affronter la vie, la rue et ses dangers. Ou bien la télévision leur fera découvrir, chaque soir, les horreurs du monde. Heureusement que l'école leur réserve un lieu protégé de travail et de tranquillité ! La mode a voulu, hélas, qu'on en abatte les murs à partir de 1950. En fin de compte, quand, dès les années 90, les établissements ouverts sur la ville ont été l'objet d'agressions diverses largement commentées par les médias, on préconisera de les renfermer derrière des grilles. On constatera naïvement que les écoles clôturées sont plus à l'abri de la violence généralisée des banlieues.

Parmi les babioles reçues dans les écoles volontaires pour le Rénové, on comptait trois petits magnétophones portables. Certains professeurs, par conviction ou pour se conformer aux exigences de la pédagogie nouvelle, les ont utilisés en faisant réaliser des reportages. On a donc constitué des équipes de reporters en herbe. Trois groupes de huit filles et garçons en moyenne par classe furent dotés chacun d'un magnétophone, nouveau jouet, et lancés dans la rue, les marchés, pour interroger les passants. Un magnétophone pour huit, cela laissait sept témoins passifs ! On peut juger de la valeur des documents sonores récoltés, de la qualité de leur français quand on sait la pauvreté de ceux engrangés par la pratique du *micro-trottoir*, l'interview des joueurs et entraîneurs de football, le lendemain ou la veille d'un match. Je résisterai au plaisir d'en citer de nombreux exemples édifiants, ce serait trop facile. Je me contenterai d'extraits ne concernant pas le sport.

Après l'incendie d'un hôpital psychiatrique, à Rennes, en pleine nuit, dix-sept brûlés vifs. Journaliste de la télévision française à la directrice de l'établissement :

- Vous êtes sous le choc ?
- Ben, plutôt !
- Les malades ont été surpris dans leur sommeil ?
- Ben, à deux heures du matin !

Un autre journaliste radiophonique interroge l'auteur d'une étude sur le Liban.

- Alors, ça vous intéresse le Liban ?

Croit-il qu'il va lui répondre qu'il s'en désintéresse complètement ? Qu'il a écrit son bouquin pour faire du fric ?

Un autre encore s'enquiert auprès du responsable du premier envol d'*Ariane V* quelques heures avant son lancement :

- Vous êtes confiant ?

Il espère un scoop, ou quoi ?

Le dirigeant surmené va-t-il lui répondre : « Pas du tout, je n'ai aucune confiance » ? J'espère, moi qu'il va l'envoyer au diable ! « Cessez donc de m'emmerder avec vos questions à la con ! » Non, il répond bien calmement, subjugué par le micro :

- Nos ingénieurs ont étudié les moindres risques et blablabla.

Il meuble l'émission de son tortionnaire. Je tourne le bouton, excédé.

Hélas, la première *Ariane V* a explosé quarante secondes après son départ. Immédiatement, un autre confesseur hertzien à l'affût d'un bel échec, interroge une nouvelle victime dans un tel tohu-bohu qu'on ne saisit que la question :

- Alors, déçu ?

Ben non, évidemment, il n'est pas déçu ! Il a donné du spectacle, quoi ! N'attend-on pas toujours que le lion bouffe le dresseur ? Quelques milliards sont partis en fumée et avec eux,

sans doute, la confiance de clients potentiels. Quelle importance ? Un silence relatif s'étant établi, j'entends enfin quelques mots :

- Vous savez, c'était un premier essai et blablabla...

Il remeuble l'émission du type qui l'enquiquine.

Le summum des questions-réponses du plus haut intérêt a été atteint lors de la mort de François Mitterrand, sept mois après la fin de son long règne. Un cancer, maintenu longtemps secret et camouflé dans des communiqués médicaux rassurants, avait perturbé une grande partie de ses deux septennats. Des dizaines, des centaines, des milliers de micros ont été tendus par toutes les radios, toutes les télévisions françaises, pendant cinq jours, toute la journée à n'importe quel inconnu, enfant, vieillard, pleureuses cathodiques, mais aussi aux principales autorités du pays, à des philosophes, des écrivains, à des hommes politiques amis ou farouches adversaires du défunt, ces derniers retenus par la décence imposée au bord d'une tombe.

Sempiternelle question :

- Que ressentez-vous à la mort du Président ?

Dix, cent, mille fois à peu près la même réponse avec une seule variante selon que l'interlocuteur était de gauche ou de droite :

- Une grande émotion, une admiration *pour un grand président* (version de gauche) ou *pour l'homme qui a souffert si courageusement* (version de droite).

Interviews réalisées par des équipes professionnelles avec journaliste, cadreur, preneur de son, script-girl et, sachez-le, parfois répétition et prises multiples des questions et réponses « spontanées ». On peut se rendre compte alors de la vacuité et de la pauvreté verbale des questions posées par des gamins de douze ans, agglutinés autour d'une petite boîte, heureux de cette prolongation de la récréation, et des réponses arrachées à une maraîchère. Pourtant, les professeurs des différentes disciplines, après s'être disputé la possession des trois magnétophones, étaient invités à trouver là, « dans la vie », loin des livres abominés, la source concrète de leur enseignement. C'est en contemplant l'étal des salades et en faisant enregistrer les propos des vendeurs et clients interrogés entre les carottes et les navets, qu'ils étaient censés faire découvrir les modes et les aires de leur culture, leur importance alimentaire, le rôle du gaz carbonique et de la chlorophylle dans la photosynthèse, celui des vitamines sur notre santé, celui du gaz carbonique dans l'action des bactéries responsables de la fermentation du fumier, l'histoire de la laitue à travers les siècles, les poids et mesures, la valeur relative des monnaies, le calcul mental. La rédaction d'un résumé du fouillis des interventions servirait d'entraînement à l'amélioration de la langue.

D'après les instructions d'un inspecteur révolutionnaire, M. Leleux, chargé du cycle inférieur, il fallait partir du langage populaire pour apprendre la syntaxe et la grammaire. Finie la lecture des bons auteurs trop attachés à la tradition littéraire bourgeoise à cent lieues du parler naturel des élèves.

Maintenir au raz du sol les enfants qui nous sont confiés, est-ce ainsi qu'on les « élève » ?

Ce régent était un travailleur acharné. Je l'ai côtoyé lors d'un stage à Paris de professeurs de français, arrachés une semaine à leur école. Les autres stagiaires profitaient au maximum des soirées pour prendre une bonne ration de théâtre. Lui se plongeait dans je ne sais quelles études, quels travaux d'écriture. Même au week-end, tandis que tous nous allions visiter le Louvre, la Sainte Chapelle, que nous flâinions à l'Île Saint-Louis, M. Leleux ne sortait pas de la Fondation belge de la cité universitaire qui nous logeait. S'il avait été logique avec lui-même, il aurait dû au moins nous accompagner au Marché aux Puces pour jouir du langage « naturel du peuple » !

D'autres inspecteurs se sont mis à réformer les programmes d'histoire. Quand j'avais douze ans, en première année du secondaire, le professeur nous racontait l'histoire de l'Égypte ancienne. Ce bond dans le temps et l'espace nous émerveillait. Le professeur nous parlait des pyramides, de tombes fabuleuses, des momies retrouvées intactes. Aujourd'hui, on conduit les élèves indifférents contempler des terrils et des trous dans leur ville ou leur village, comme dans l'exemple rapporté ci-dessous. Est-ce ainsi qu'on espère stimuler l'intérêt pour l'histoire ?

Pour vanter ces nouvelles méthodes, la sérieuse revue *Clio* publia en son numéro 55, l'article d'un professeur convenablement rénové, M. Dekers, inspiré par l'Inspecteur Van Santbergen. Il avait longuement fait admirer à ses élèves l'énorme trou qui a déparé pendant des mois la Place Saint-Lambert en rénovation - elle aussi - au centre de Liège. Dans le bruit - passé sous silence - de l'énorme circulation, parmi les émanations d'essence, oubliée dans l'élogieux article, on découvrait au fond de l'excavation, avec beaucoup de bonne volonté, quelques vestiges d'un passé plus ou moins éloigné. Le professeur prétendait avoir fait restituer, à partir de ce trou, l'histoire de la Principauté par ses gamins et gamines de douze ans mués en archéologues et répartis, bien sûr, en équipes. Car l'apprentissage de l'histoire dans les livres, n'est-ce pas, tient les enfants passifs, son enseignement a toujours été trop directif. Hélas, les exemples que le prof moderne donnait montraient qu'il l'avait été : l'impressionnante série de questions élaborées au prix d'un travail considérable, soufflait toutes les réponses dont parfois la première lettre ou la première syllabe ! Je me souviens de celle-ci, authentique : « *La M... arrose la ville de Liège* ». Le CQFD auquel ces « recherches » avaient prétendument abouti préexistaient dans les leçons que le professeur avaient apprises dans les livres à une époque où on ne venait pas encore à l'école pour aller se balader en ville.

Bien souvent, c'étaient les professeurs les plus courageux, les plus consciencieux, les plus soucieux de plaire à leur inspecteur, qui se lançaient dans ce type d'expériences. Ils devaient se livrer à un gros travail de rédaction - ou de copie des manuels honnis - pour laisser une trace de ce bizarre enseignement. Au lieu des manuels de mieux en mieux imprimés et illustrés, ils devaient dactylographier, plus ou moins bien et « stenciler » sur mauvais papier des feuillets qu'il fallait bien faire payer aux élèves, car le budget des écoles n'y suffisait pas. Celles-ci utilisèrent de plus en plus la photocopieuse, sans se soucier des atteintes à la propriété littéraire. Et pourtant, cela revenait finalement plus cher aux familles que les bons vieux bouquins rédigés par des spécialistes de renom et prêtés gratuitement par les Amicales. Bizarre, cette démocratisation de l'école, qui aurait dû être l'un des atouts du Rénové !

L'intendance ne suivait pas. Personne n'avait pensé au coût de ces nouveautés, alors que tant d'écoles vivaient encore dans des locaux provisoires et qu'à Marchienne notamment, la multiplication des demi-groupes, si appréciés, obligeait parfois deux professeurs à enseigner aux deux extrémités du réfectoire ou dans un bout de couloir.

Le premier choc pétrolier, en 1973, n'a pas arrangé les finances de l'État. Le 6 octobre, les Arabes avaient déclenché la guerre du Kippour. Au bout de deux jours, les troupes d'Israël, commandées par le fameux général borgne Dayan, les avaient repoussés avec pertes et fracas et occupaient pour des décennies des terres des assaillants en pleine débandade. L'OPEP répondait en fermant les robinets du pétrole. Le gouvernement prétendit faire face au danger de pénurie de l'or noir par un *gadget* : il imposa aux véhicules à moteur une très basse limite de vitesse en semaine et interdit leur circulation pendant quelques dimanches. Ah, merveilleux dimanches où l'on redécouvrait les joies de la marche dans les rues libérées ! On pouvait en dédaigner les trottoirs, notamment ceux si exigus du centre de Châtelet. Les promeneurs se croisaient et avaient le temps de se parler au lieu de s'adresser des regards

agressifs à l'abri de leur volant. Nous goûtions le plaisir de la randonnée par les chemins ruraux où les moteurs ne rompaient plus le silence agreste, où les gaz d'échappement ne concurrençaient plus les senteurs des bois. Joies de courte durée car priorité fut bientôt redonnée aux autos et l'on s'aperçut que l'on entrait peu à peu dans une crise grosse de chômage, de restrictions de toutes sortes. Les Cassandres habituelles prédisaient la pénurie définitive du pétrole. A leur suite, d'éminents économistes prévoyaient le tarissement des puits avant la fin du siècle. Aucun ne prédisait que la pénurie, toute provisoire, serait engendrée, non par l'avarice de la nature, mais par la politique des pays producteurs responsables du deuxième choc. Nul n'imaginait qu'on découvrirait bientôt le précieux liquide et des réserves de gaz naturel dans la mer du Nord pour quatre-vingts ans au moins. On n'envisageait pas davantage que le chômage deviendrait insupportable et que personne ne trouverait la solution pour le combattre. Ni la droite des Français Chirac ou Raymond Barre, ni la gauche de l'Italien Bettino Craxi, de l'Espagnol Felipe Gonzalès, ni François Mitterrand dont le si beau pays a vu doubler le nombre de ses chômeurs en quatorze ans de présidence, ni évidemment les gouvernements droite-gauche, mi-figue, mi-raisin, de notre chère Belgique. Seule la britannique Mme Thatcher, la Dame de fer s'en-va-t-en guerre des Malouines, réussirait à recréer des emplois en privatisant les entreprises publiques et en instaurant un libéralisme que ne renierait pas le travailliste souriant, Tony Blair.

Chez nous, il faudrait bien extirper des bas de laine l'or des *golden sixties*. L'heure de la fin de la croissance exponentielle de la prospérité avait sonné. Les pauvres deviendraient si nombreux qu'on trouverait un euphémisme, les « plus démunis », pour tenter de cacher leur misère. Car cette société dont les ondes n'hésitent pas à appeler un chat un chat, à qualifier de *chiant* un livre ennuyeux, transforme l'aveugle en *non-voyant*, le sourd en *malentendant*, l'estropié en handicapé, le chômeur en demandeur d'emploi ; en gardien d'immeuble, le concierge et en *contrôles*, les examens dans les écoles.

C'est en 1973 que notre ministre de l'Education Nationale, en refusant de tenir compte des critiques « constructives » sollicitées, en une feinte concertation, tuait les espoirs mis en une rénovation de l'enseignement et que plana la menace d'une généralisation autoritaire de l'âne mal bâti, dans tous les réseaux de l'enseignement secondaire. Car plus aucune école ne se portait volontaire pour une expérimentation bidon.

En l'instant, si l'on attendait encore pour changer les structures des écoles traditionnelles majoritaires entrées en résistance, on leur imposait les nouveaux programmes concoctés par des inspecteurs entourés d'épigones soucieux de préparer une promotion que les jurys n'accordaient plus qu'aux rénovateurs patentés.

Toujours prêt à essayer les nouveautés qui me semblaient promettre une amélioration de l'enseignement, j'avais engagé les parents à fonder une association. Je les avais conviés, un soir, à une présentation de la mathématique nouvelle, récent dada des pédagogues en chambre qu'on nous imposait malgré les doutes de nombreux spécialistes. Ceux-ci estimaient que la théorie des ensembles, quelque intéressante qu'elle fût, ne devait pas être généralisée du haut en bas de l'échelle éducative. Mais son initiateur le plus acharné, le Professeur Papy, de l'ULB, et son épouse, Frédérique, directrice de l'Ecole Normale d'Arlon, sillonnèrent le pays pour démontrer dans des écoles maternelles que c'était l'approche la plus simple de la science mathématique.

Une trentaine de parents, sur quelque quatorze cents potentiels, ont répondu à notre invitation. Après l'exposé très clair d'un professeur, dont j'ai fait mon profit, j'ai invité les assistants à rester pour fonder leur association et en désigner le bureau. Ils s'enfuirent sauf six ou sept !

En dépit de ce manque d'intérêt, je suis tombé dans une autre chausse-trape : la « gestion associative », bébé chéri du Directeur Général de l'Organisation des Etudes, Pierre Vanbergen, titillé par le souffle de Mai 68.

Bien, essayons. Associer en partie les élèves à la marche de l'école pouvait être une expérience éducative intéressante. Ils apprendraient sur le vif la pratique de la démocratie, découvriraient peut-être les contraintes administratives qui pèsent sur les épaules du chef, l'étroitesse de sa marche de manœuvre, le maquis des lois et règlements. Ils se rendraient compte de son impuissance devant les Travaux Publics seuls habilités à boucher les trous de la cour de récréation, bref, ils découvriraient que la liberté qu'ils revendiquaient, le croque-mitaine qu'ils voyaient en moi n'en disposait pas. Oui, croque-mitaine. C'était surtout l'attitude de quelques rares professeurs qui réduisait ainsi le rôle du chef d'Établissement aux yeux des élèves. Et c'était ce qui me pesait le plus. En effet, me rencontraient le plus souvent en tête-à-tête les adolescents que m'envoyaient des enseignants sans autorité, pour que j'inflige une sanction. On passait donc ma porte au minimum pour se faire « engueuler ». J'espérais que la gestion associative transformerait une image qui ne correspondait en rien à mes fonctions ni à mon tempérament. Il était intéressant pour un adulte sans enfant de connaître plus directement les problèmes des jeunes et leurs aspirations par des contacts réguliers avec leurs représentants.

Le système instauré par la circulaire du ministre Abel Dubois d'octobre 1970 avait pour objet d'accorder un certain pouvoir, un espace de liberté à des gens qui n'en avaient aucun jusque-là. Fort bien. Mais la circulaire décidait de son organigramme et des moindres détails de son action sans possibilité d'en changer un iota, comme pouvaient le commander les contraintes locales, par exemple. Bref, il ne laissait aucune liberté, aucune initiative au préfet au moment où celui-ci devait en accorder à un Conseil sur lequel ne pesait aucune responsabilité. Or, celles qui troublent parfois le sommeil de qui dirige une communauté de plus de sept cents personnes sont énormes, à commencer par la responsabilité civile. Mais M. Vanbergen n'aimait pas les chefs d'Établissement. Alors qu'il était encore Inspecteur, à une réunion générale à Bruxelles des professeurs de morale, il s'était moqué des « préfets qui se cachent derrière les règlements ». Or, au moindre pépin, ils devaient démontrer s'y être conformés à la lettre !

Une véritable expérimentation aurait dû permettre à quelques préfets volontaires d'organiser comme ils l'entendaient la gestion associative de leur établissement. Ces hommes de terrain auraient été réunis ensuite par le Directeur Général. Les errements manifestes auraient été redressés et quelques lignes directrices, approuvées par une majorité, auraient servi de cadre à une généralisation du système.

Eh bien non ! Les volontaires ont reçu, d'en haut, des instructions très détaillées dont ils ne pouvaient s'écarter. Le Directeur Général exigeait que l'on appliquât à la lettre son règlement. Il avait oublié les sarcasmes de l'inspecteur de morale. Le conseil de gestion, sous la présidence d'office du préfet ou de son représentant, devait se composer de trois groupes de quatre à huit membres désignés par leurs pairs, parents, élèves (du cycle supérieur), personnel enseignant et administratif. Notons dès l'abord que les professeurs étaient en minorité, alors qu'ils sont les acteurs permanents du théâtre scolaire. Les autres ne font que passer, après tout ! Les profs sont même minoritaires dans leur propre groupe puisqu'ils doivent céder au moins une place au personnel administratif ! Pire, on n'en restera pas là. Sans augmenter le nombre des représentants du principal moteur de l'entreprise, on devra, en vertu d'une circulaire de juin 1972, inviter aussi les ouvriers d'entretien et les nettoyeuses à déléguer leur représentant ! Sagement, ils déclineront une charge qui n'était pas rémunérée, en arguant qu'ils ne se sentaient pas qualifiés.

Les délégués devaient être élus à partir d'une liste comprenant au moins le double de candidats. Pas de problème pour les élèves. Les professeurs, eux, ne se pressaient pas au portillon, conscients de l'inefficacité du système qui multiplierait ces réunions, *collection de gens qui préfèrent substituer le plaisir de la parole à la responsabilité de l'action*, selon la définition de P.D. James, qu'on classe à tort dans la catégorie restrictive d'auteurs de romans policiers. Les profs étaient peu soucieux, on les comprend, d'ajouter gratuitement des soirées de parlottes aux corrections, préparations, interminables conseils de classes et réunions variées. Car, si les diverses commissions, délégations, conseils d'administration du privé et du monde politique et administratif rapportent force jetons de présence souvent plantureux et parfois accordés aux absents, les prestations supplémentaires du monde enseignant sont toujours bénévoles et l'on y retrouve par conséquent les mêmes dévoués, corvéables et taillables à merci ! Ce sont ceux-là qui représenteront leurs pairs au Conseil de Gestion, sans qu'un vote ait dû intervenir, faute de compétition. Les parents, nous l'avons vu, n'étaient déjà que six pour fonder leur association. On s'est vite aperçu qu'ils portaient plus d'attention à leur propre enfant qu'à la gestion de l'établissement. Ce qui, après tout, est bien naturel. En raison du peu d'empressement de deux groupes sur trois, chacun ne pouvait compter que le minimum de délégués prévus.

Cette tribune permettait aux élèves de faire entendre des revendications de tous ordres. Ils voulaient disposer d'une salle où se réunir pour fumer, ils espéraient obtenir la liberté de sortir avant l'heure pour éviter la salle d'étude en cas d'absence d'un professeur. Ils prétendaient ne pas être astreints à la cantine pour s'égailler en ville et déguster un sandwich dans un quelconque bistrot. Si un seul s'était cassé la jambe pendant ces heures où ils étaient censés se trouver à l'école, le préfet pouvait être poursuivi au civil et au pénal ! En réalité les instructions qui voulaient donner aux jeunes un pouvoir de décision en matière de discipline et de réglementation oubliaient ce danger. En revanche, un avis des élèves aurait été le bienvenu dans l'élaboration des horaires qui avait tendance dans certaines écoles à tenir plus compte des desiderata du personnel que des autres intéressés. Mais il était entendu que cette élaboration ne regardait personne que le chef d'établissement.

C'est le casse-tête de chaque début d'année. Il faut trouver un équilibre difficile entre les impératifs pédagogiques, prioritaires, et le confort des professeurs. Dans la grille des élèves, allergiques à la salle d'étude, il faut éviter au maximum des trous, donc plutôt en faire dans celle des professeurs sans toutefois multiplier les « fourches ». En effet, ils ne peuvent que rarement les utiliser pour préparer des leçons ou corriger des copies à cause de l'absence chronique d'un local tranquille où se réfugier.

Un petit nombre de professeurs, toujours les mêmes, s'estimaient lésés à chaque rentrée par leur nouvelle grille et faisaient le siège de la direction. Parfois, une petite modification était possible sans pour autant les satisfaire. D'autres fois, je pouvais leur démontrer que pour le faire, il aurait fallu désorganiser complètement l'édifice ou installer le même jour deux heures d'un même cours. Ils partaient furieux, certains convaincus que je leur en voulais. C'est en tout cas ce qu'un jour une prof de français et d'italien, aux dix doigts surchargés de bagues, vint me crier en forçant ma porte. Petit paquet de nerfs, elle était gratifiée d'un caractère impétueux. Elle était aussi l'épouse d'un de mes anciens élèves qui avait des raisons de ne pas me porter dans son cœur, car je l'avais quelque peu malmené pour une rédaction manifestement faite par son papa.

Il est vrai que l'élaboration de l'horaire était une arme de rétorsion (bâton ou carotte) à l'égard des professeurs qui manquaient à leurs devoirs. Certains chefs, peut-être, l'utilisaient. La pensée de cette mesquinerie ne me venait même pas à l'esprit. Toutefois, en cas de conflit entre deux grilles, il était normal que je penche en faveur de celui qui se dévouait le plus

dans ses classes. A cette dame de pique, j'ai répondu que je me gardais bien d'utiliser l'arme si redoutée pour la contraindre à ne plus faire de fautes d'orthographe dans les documents remis au secrétariat. D'ailleurs si la responsabilité de l'horaire m'incombait, je confiais sa réalisation matérielle au secrétaire qui s'en tirait très bien. En changer une heure simplement pour récompenser ou « punir » un professeur risquait bien trop de le gêner et dépassait mes forces de maître d'œuvre de ce gigantesque puzzle.

Une collègue mathématicienne, fort compétente et dévouée, prénommée Yvonne, bénéficiait d'une demi-charge. Elle était l'épouse d'un ingénieur doté d'une très belle situation. Je m'efforçais toujours d'attribuer à cette mère de quatre enfants un horaire selon ses désirs. Elle restait malgré tout parmi les revendicatrices annuelles les plus fidèles. Un jour, elle m'a tendu une lettre de démission à faire parvenir à qui de droit, par la voie hiérarchique. Je lui ai dit que son souhait serait exaucé et j'ai classé sa demande dans un tiroir. Quelques semaines plus tard, elle s'est enquis timidement du sort de sa missive et a poussé un grand soupir de soulagement. J'aurais été désolé de me séparer d'elle, de la soustraire à ses élèves et de priver ses enfants de l'apport de son traitement, à la suite d'un mouvement d'humeur.

Sans pouvoirs réels, notamment sur les horaires, au bout d'un an, les professeurs ne présentèrent plus de candidats à la gestion associative. Deux parents seulement acceptaient de continuer. Le combat cessa faute de combattants et j'ai rédigé un rapport dont on n'a pas accusé réception. Toutefois, M. Vanbergen a convoqué les préfets expérimentateurs. Je me suis rendu tout guilleret à Bruxelles. Enfin, pensais-je toujours aussi naïf, le Directeur Général voulait connaître l'avis des praticiens face aux réalités, répondre à leurs remarques, entendre leurs critiques et, peut-être, revoir sa copie.

Il a fait une démonstration par l'absurde de ce que devait être une gestion associative ou simplement un dialogue entre gens compétents et courtois, soucieux de réussir dans l'entreprise pour laquelle ils s'étaient portés volontaires. Il n'a associé en rien ses auditeurs à une hypothétique refonte d'un système mal adapté mais a fait un long discours qui n'a laissé aucune place à la discussion. Il s'est montré ainsi plus directif qu'un mauvais éducateur à l'égard de ses disciples. Il nous faisait bien voir qu'il était le Directeur Général et qu'il ne changerait pas une virgule à son excellent montage. La cloche sonnait : adieu ! Il oubliait que, comme le constate judicieusement Koestler, *la stabilité et l'efficacité de l'organisme social exigent que chacune des subdivisions fonctionne en tant qu'unité autonome, soumise à un contrôle supérieur mais possédant assez d'indépendance pour agir normalement (...). Sans cela, les communications surchargées, tout le système bloqué, les échelons supérieurs s'occuperaient des détails les plus mesquins et ne **pourraient se concentrer sur les tâches importantes.***⁵⁸

La circulaire ministérielle de 1973 ne manquait pas de culot en rendant compte, avec une hypocrisie gigantesque, du silence imposé aux participants par le Directeur Général. « Une commission composée de chefs d'établissement ayant accepté de participer à cette expérience, vient de remettre ses conclusions. Elle propose, moyennant quelques amendements au texte initial, d'étendre l'expérience à tous les établissements d'enseignement secondaire de l'Etat. Je (le ministre) me rallie à cette suggestion ».

Il n'y avait pas que les préfets qui avaient été « consultés ». Trois fonctionnaires, l'inspecteur Georges Férier, un ami, comme moi ancien *Fulbright exchange teacher*, MM. Carlier et Seeldrayers ont été chargés d'interroger les autres groupes. Ils ont publié leurs remarques dans le bulletin de l'Organisation des Etudes. Ils notaient que les parents se montraient « peu

⁵⁸ Souligné par moi. In *Le Cheval dans la Locomotive*, traduction fantaisiste de *The Ghost in the Machine* qui ferait plutôt penser à une pièce de Ionesco n'était le sous-titre: *Le Paradoxe Humain*. Ed. Calmann-Lévy, 1968.

intéressés » ou très « *interpellants* »(sic). Certains « *se demandent ce qu'ils viennent faire* ». Les trois « sages » rapportaient des plaintes à propos de l'absence d'esprit de gestion associative de l'Administration⁵⁹. On en a bien ri dans les écoles. Les sondés demandaient très légitimement que le système soit de « *création locale* », car « *les conditions de fonctionnement diffèrent* ». Le rapport soulignait aussi le travail supplémentaire non rémunéré des professeurs. Il mettait l'accent sur la responsabilité civile du seul chef d'établissement.

Le plus cocasse - ou le plus triste - se manifeste dans la conclusion conforme à la tradition de l'expérimentation in vivo en pédagogie. Après l'énumération de tous ces défauts, on lisait : il faut « *essayer et suivre la circulaire avec toute la fidélité que permettent les caractéristiques locales* ». A Marchienne, notre caractéristique locale c'était l'absence de deux groupes sur trois rendant le système inopérant. J'ai continué le dialogue avec les délégués des élèves d'une manière informelle.

Le seul avantage que j'ai retiré de cette aventure est d'avoir gagné un séjour gratuit d'une semaine dans un hôtel trois étoiles d'Ostende et un autre dans un château, s'il vous plaît, à Esneux. Je ne me souviens plus très bien quel mois c'était de 1972, mais on a appris à Esneux, cette semaine-là, le suicide de Montherlant. C'était le printemps, les collines d'alentour se paraient de vert tendre. On nous a soumis à des séances de dynamique de groupe auxquelles j'ai résisté mieux que certains de mes collègues. L'une des conséquences de ce stage ou pour mieux dire l'un de ses buts était de faire tomber les défenses que tout individu construit autour de sa personnalité. Autrement dit de mettre bas les masques comme le ferait plus tard l'émission télévisée célèbre et controversée de Mireille Dumas sur France 2. En ce qui nous concernait, c'était le masque du « chef » qu'il fallait remettre en question.

Il n'y avait que des volontaires à Esneux. Je me devais d'en être. Comme d'aucuns étaient revenus des premiers stages psychologiquement et moralement ébranlés, sinon démolis, des psychologues soumettaient les suivants à un interrogatoire. Et malgré mon état de déprime avéré et avoué, Mme T. qui dirigeait le Centre psycho-médico-social de Gosselies m'a déclaré apte.

Une ambiance extraordinaire de familiarité, de fraternité, s'établissait entre douze inconnus enfermés autour d'une table, huit heures quotidiennement pendant sept jours. Après quelques moments de silence gêné, on se mettait à parler sans contrainte de tout et de n'importe quoi. Aucun sujet imposé. Mme T. observait sans mot dire. Au début, on se demandait ce qu'on était venu faire là. Après quelques moments d'étonnement, seule l'horreur du vide - un pesant silence - déclenchait les conversations ou perçaient peu à peu les obsessions de chacun, parmi les banalités préliminaires. La mienne c'était l'échec probable et regrettable de l'expérience du Rénové. Au bout de quelques heures, les plus taciturnes s'animaient et, finalement, se déboutonnaient et souvent finissaient par avouer des secrets soigneusement cachés même à des proches.

On voit quelle boîte à malices était cette dynamique de groupe !

Une jolie préfète aux yeux sombres a été l'héroïne d'un des moments les plus dramatiques de ces séances et a fourni la preuve des dangers de cette entreprise d'apprentis sorciers. Elle est tombée follement amoureuse d'un collègue et lui a fait une déclaration enflammée devant les dix autres personnes de son groupe. L'ambiance bizarre, inattendue, délétère de ces journées lui avait arraché le masque de la pudeur. En conséquence de quoi deux ménages ont été détruits ! D'autres aussi, sans doute. Car cette cohabitation d'une semaine et un bar

⁵⁹ Faire le Point N°3, p. 8.

(oui, un bar !) ouvert le soir jusque tard dans la nuit, fournissaient un vaste champ de manœuvres où Eros rôdait, bras dessus, bras dessous avec Dionysos.

Le genre d'aveu qui avait échappé à ma jolie collègue devant dix personnes s'adresse maintenant à des millions par le truchement du petit écran. Le téléspectateur, voyeur vespéral, l'œil collé au trou de serrure cathodique, assiste au déballage des secrets les plus intimes. Telle femme mûre vient y raconter comment elle a été violée par son père. Un jeune homme dévoile publiquement une homosexualité dont il n'a jamais osé faire part à ses parents. Un mari avoue que les dissensions de son ménage naissent de son éjaculation précoce ! Tout le monde pleure sur le plateau et les voyeurs dans leur fauteuil en contemplant ces tragédies modernes ou plutôt ces mélodrames qu'écrivent ce que le français télévisuel appelle *reality show*.

Mais je m'égare loin du chemin qui m'a mené à Ostende pour un autre stage. Le printemps en Ardennes, octobre ici, peu propice aux promenades au bord des vagues. D'ailleurs, les séances de travail occupaient toute la journée et se poursuivaient jusqu'à dix heures du soir. L'hôtel, dont le bar fermait tôt, heureusement, s'érigait sur la digue. Avec un ou deux courageux, j'ai fait quelques marches rapides dans le vent nocturne aux senteurs marines, avant de regagner ma chambre.

On avait convié à la reine des plages une dizaine de préfets, dont la charmante et jeune personne qui présidait aux destinées du Lycée de Charleroi. Nous retournions sur les bancs de l'école pour apprendre de spécialistes du recyclage des chefs d'industries comment on devait diriger un athénée ! On insistait beaucoup sur l'importance du dialogue entre le chef et ses subordonnés. C'est tout ce que j'en ai retenu. Merci au ministre pour ces vacances gratuites.

Le ministère, tout aussi généreusement, organisait des « journées de recyclage » pendant la semaine en différentes écoles du pays pour chaque catégorie d'enseignants. Trois ou quatre professeurs partis, on essayait de contenir la pagaille en transformant les « fourches » du personnel présent en remplacements détestés et souvent inutiles. La solution la plus courante était la salle d'étude où l'on devait se résoudre à conduire les classes furieuses des « congés » accordés à leurs profs.

Au début de ma carrière, aucun autre motif qu'une mauvaise santé certifiée par un médecin, ne permettait à un enseignant de s'absenter. Un de mes collègues avait dû solliciter un congé exceptionnel d'une heure pour pouvoir aller, suivi d'un huissier, surprendre son épouse en flagrant délit d'adultère avec le parrain de son fils !

J'accompagnais parfois mes professeurs pour profiter, moi aussi, du recyclage et pouvoir en discuter avec mes collègues. Déplacement remboursé sur la base d'un billet de chemin de fer de première classe. Pour les professeurs du secondaire seulement : les instituteurs devaient se contenter de la seconde, quoiqu'ils vinssent pour la plupart, comme moi, en voiture ! On était généralement convoqué à neuf heures. On commençait par boire le café. Était-ce si nécessaire ? Les séances débutaient vers dix heures et duraient jusqu'à treize heures, treize heures trente, c'est-à-dire jusqu'à ce que les élèves, ventre plein, libèrent le réfectoire, pardon, le restaurant scolaire.

Les professeurs déjeunaient alors. Les écoles recevaient, à la fin des années septante, une allocation de nonante-trois francs trente-cinq centimes (2,31 €), montant triple du prix demandé aux élèves, car il fallait combler de la meilleure manière les estomacs après les cerveaux. Nombre d'économistes, mal nommés en la circonstance, soucieux de la réputation gastronomique de leur établissement, trouvaient bien maigre l'allocation pour financer le repas qu'ils entendaient offrir à leurs hôtes : apéritif, entrée, plat de résistance, dessert, vins, café et, parfois,... pousse-café ! Alors, là, je crains de n'être point cru. C'est pourtant l'exacte

vérité. On se refilait les bonnes adresses. Dans la région carolorégienne c'est aux lycées de Gosselies et de Châtelet que le *Michelin* aurait accordé ses étoiles. Il ne m'étonnerait pas qu'en certains endroits, on ait parfois rogné sur les repas des élèves pour régaler les enseignants « recyclables ».

Ainsi lestés, ceux-ci (aux rangs éclaircis), reprenaient leurs travaux vers quinze heures, la vigilance obscurcie, pour les terminer à seize heures trente, recyclés surtout en gastronomie. Il arrivait même que l'inspecteur supprimât la séance de l'après-midi et libérât tout son monde directement après le coup de l'étrier, trop joyeux pour aborder un travail sérieux. Pour être tout à fait exact, signalons que lorsque l'inspecteur s'appelait Leleux, le repas avait des allures sinon plus spartiates du moins plus rapides pour ne pas empiéter sur le temps du travail. Il prenait la précaution de faire signer la feuille de présence à la fin de l'après-midi. M. Leleux ne buvait que de l'eau, c'est tout à son honneur. Il lui arriva un jour de me passer son apéritif puis sa ration de bordeaux ce qui me rendit plus allègre qu'il ne convenait.

À l'athénée de Gilly

En décembre 1974, une circulaire a annoncé la vacance, au 1^{er} janvier, de la direction de l'Athénée de Gilly suite à la retraite du titulaire, M. Coorens. Au milieu de l'année scolaire ? Oui, c'était l'une des deux dates prévues par le statut pour les mutations et les nominations. Preuve que les auteurs du statut administratif ne tenaient même pas compte de la chronologie scolaire.

Pour un chef d'établissement, c'était sans doute inélégant de laisser son école en plein rendement, mais c'était moins perturbant pour les élèves que de leur changer un professeur. Ne pas me porter candidat, c'était laisser passer ma chance.

Pour arriver à Marchienne, je devais traverser toute l'agglomération carolorégienne d'est en ouest. Pour atteindre Gilly, à dix minutes de voiture de Châtelet, il suffisait que je m'arrache à la vallée de la Sambre. La commune n'avait pas ou plus d'industries lourdes empestant l'air. Elle venait de construire une jolie piscine à la porte de l'école. Je me promettais d'y commencer ma journée de travail par une demi-heure de crawl. Je n'ai pas hésité longtemps. Penserait-on que d'autres raisons inavouées avaient motivé ma décision ? L'athénée de Gilly n'était pas encore rénové, n'avait pas de section technique et seulement la dernière année de primaire. Il ne comptait que quatre cents élèves. Flanqué, comme Marchienne, d'une Ecole Moyenne de jeunes filles, il n'était mixte qu'à partir du cycle supérieur. On pouvait s'imaginer que c'était le souci de ma tranquillité qui m'éloignait de Marchienne. On verra que cette tranquillité était très relative.

J'ai donc posé ma candidature, comme prescrit, par lettre recommandée avec accusé de réception. Et j'ai attendu la réponse. L'inspecteur d'histoire avec lequel j'avais sympathisé lors de ses visites et journées de recyclage, M. Delcroix, était membre du Cabinet du ministre. Il connaissait mes intentions. Il s'est donc étonné de recevoir une note de l'Administration affirmant qu'il n'y avait aucune demande de mutation. Il m'en a fait part au téléphone. Or l'accusé de réception de mon recommandé m'était bien revenu signé. Comme c'est bizarre ! Ou bien il régnait dans les services du géniteur du statut, la Direction Générale des Personnels, un désordre inimaginable, ou bien quelqu'un avait voulu, pour favoriser l'installation d'un ami, empêcher ma *mutation*, prioritaire, je le rappelle, sur la *nomination*.

Heureusement, j'ai fait valoir mes droits et je suis allé porter moi-même au cabinet du ministre la photocopie de l'accusé de réception. Le recommandé a été retrouvé par un heureux hasard et, le 3 mars, arrivait l'habituel télégramme me mutant à Gilly dès le

lendemain. Inutile de dire qu'il ne prévoyait personne pour me remplacer à Marchienne-au-Pont. J'ai donc prié le professeur le plus ancien de jouer le rôle de patron.

Mes collègues ont souhaité me faire leurs adieux et m'ont offert un coffret de cinq disques contenant tout *Le Clavecin bien tempéré* de Bach en souvenir de notre collaboration de sept années.

A Gilly, Mme N. D., professeur de mathématiques, assurait l'intérim de la direction. J'apprendrais vite qu'elle s'imaginait conserver le poste au moins jusqu'à la fin de l'année. Était-ce en sa faveur que ma lettre recommandée s'était égarée ? Elle ambitionnait de se présenter au concours pour le brevet et espérait que l'expérience ainsi acquise serait portée à son crédit. Elle comptait un certain nombre de supporters qui voyaient d'un mauvais œil l'arrivée d'un étranger, connu de surcroît pour avoir introduit le Rénové dans son école.

A la réception du télégramme, je m'étais rendu immédiatement à Gilly. Mme N. D. n'avait pas été avertie de la fin de son intérim, chose courante comme je l'ai rapporté.

Elle n'occupait la place que depuis quelques semaines, le choc devait donc être moins rude. Elle ne demanda pas à s'asseoir, comme le malheureux faisant fonction d'Erquelines, elle l'était. D'ailleurs, un professeur de Gilly était détaché au cabinet du Ministre et l'avait probablement prévenue du déroulement de l'affaire. Je l'ai priée de faire savoir à ses collègues que je prendrais mes fonctions le lendemain et que le soir, après les cours, je réunirais tout le personnel. Pour faire de ce premier contact une réunion aussi informelle que possible, j'offrirais un verre de bienvenue.

Venu tôt le matin avant tout le monde, je suis resté cloîtré dans mon nouveau bureau jusqu'au soir, ne liant connaissance qu'avec les membres du secrétariat.

Ce bureau, beaucoup plus exigü que celui de Marchienne, était en façade d'une grande villa massive, ancien logement de fonction d'un gérant de charbonnage où s'étaient installées tant bien que mal, à l'origine, les premières classes de la vieille école moyenne.



Car elle n'avait pas manqué à la tradition. Fondée sur papier, elle avait commencé sa carrière en *squatter*, comme le pensionnat de Châtelet.

Des lambris et un plafond de chêne à caissons assombrissaient la pièce. L'électricité devait sans cesse venir au secours de la lumière du jour accueillie parcimonieusement par une fenêtre exposée au nord. Un poêle au tirage hésitant essayait de maintenir une certaine tiédeur

Mais cela importait peu car, en revanche, les locaux scolaires de briques rouges et de pierres bleues, érigés avant la guerre, avaient belle allure et offraient un nombre bien suffisant de classes claires et bien chauffées. Voilà qui me changeait de Marchienne. En outre, l'école moyenne des jeunes filles occupait de tout nouveaux bâtiments très modernes et si spacieux qu'ils pouvaient accorder l'hospitalité à des classes de l'athénée pour en résorber un trop-plein momentané. On avait baptisé l'endroit *Patagonie* parce que nos garçons devaient traverser une longue cour exposée au vent pour s'y rendre. Une unique salle de gymnastique desservait les deux écoles mais la proximité immédiate de la piscine communale compensait en partie cet inconvénient. Sur les deux ou trois heures hebdomadaires d'éducation physique, une se déroulait dans l'eau javellisée et tiède d'un beau bassin tout neuf.

Il n'y avait qu'une « salle de biologie-chimie ». Les guillemets s'imposent car, située en sous-sol, elle ne disposait d'aucune installation qu'on devrait exiger pour un cours de sciences. Pour recevoir un enseignement en sciences expérimentales, les élèves ne faisaient jamais la moindre manipulation.

Pas plus qu'à Marchienne avec ses deux écoles jumelles rassemblant quelque mille élèves et des ateliers dangereux ; pas plus que dans toutes les autres écoles même plus peuplées, il n'y avait d'infirmerie. Les blessés, les malades étaient soignés tant bien que mal par un surveillant ou la secrétaire. Ou envoyés à l'hôpital ! Une boîte marquée d'une croix rouge contenait ce que le code de la route impose dans les véhicules plus quelques cachets d'aspirine ! L'infirmière attachée au centre psycho-médico-social, n'avait pas le droit, non, pas le droit d'intervenir. D'ailleurs, elle était reléguée dans un autre bâtiment, où elle devait se contenter des tâches administratives et de la paperasserie de son PMS.

J'avais déjà pris connaissance de ces détails matériels avant de faire celle de l'ensemble du corps professoral convoqué dans une salle des professeurs qui pouvait enfin les contenir tous. Et tous étaient là. On ne peut pas dire qu'ils m'ont accueilli avec chaleur. Un petit groupe de supporters de Mme N. D. avait décidé de me faire savoir qu'on ne recevait pas l'intrus avec plaisir. Sans me donner le loisir de placer un mot, un professeur, Gaston M., a pris la parole et a félicité longuement l'évincée pour son travail (bien court, pourtant) à la tête de l'école. En lui disant son regret de la voir dépossédée, il lui a offert, au nom de tous, un bouquet de roses rouges. Puis se tournant vers moi, il a entrepris de lire une diatribe où perçait l'idée que j'avais en quelque sorte été parachuté (sans prononcer le mot) par un cabinet ministériel ami. J'ai retenu aussi l'affirmation que l'on ne me laisserait pas prendre d'initiatives sans consultation du corps professoral. La longueur du discours m'a permis de reprendre mon sang-froid. Je comparais mentalement cette harangue pour le moins discourtoise avec celle, pleine de déférence et d'amitié que m'avaient adressée, la veille, ceux que j'abandonnais pourtant assez lâchement.

Quand j'ai décrit cet « accueil » à mon entourage, il n'a pas compris comment je n'avais pas claqué la porte de la salle, plutôt que d'inviter l'assemblée à boire le verre prévu.

Eh bien, je ne pouvais répondre par un geste aussi hostile au seuil d'une nouvelle fonction ! On me traitait en ennemi, inutile d'envenimer les choses. Une entreprise

commune nous attendait, ce n'est pas les paroles de gens mal élevés qui devaient en compromettre la réussite. On me déclarait la guerre, j'ai décidé d'y répondre par un geste de paix et de convivialité sans omettre d'agrémenter mes propos d'ironie. M'adressant à Mme M. D, avec un grand sourire :

- A vous, Madame, les roses, à moi les épines.

Puis j'ai rappelé que mon arrivée était conforme aux règles du statut que j'ai citées à ceux, dis-je, qui semblaient les ignorer. Après quoi, j'ai déroulé la liste de ce que j'attendais. Je n'avais pas prévu de le faire car ce genre de discours me paraît oiseux. Il est évident que la plupart des professeurs accomplissent leur mission ponctuellement sans avoir besoin d'instructions supplémentaires.

Mon allocution terminée, j'ai levé mon verre à la santé de mes nouveaux collègues, à celle de l'athénée de Gilly, à notre fructueuse collaboration indispensable aux progrès de nos élèves. « Qu'elle se réalise sans préjugés ! ».

Inutile de dire, c'est vilain mais c'est humain, que je n'ai pas raté l'occasion de surprendre en défaut ce Gaston M., un prof d'anglais assez médiocre. Et cela est arrivé plus d'une fois.

Dans la suite, je n'ai pas contribué, bien malgré moi, à me rendre sympathique au petit groupe des opposants. J'ai fait un impair énorme lors d'une grève des enseignants déclenchée par le syndicat socialiste, la première depuis mon arrivée à Gilly. Une dizaine seulement des professeurs manquaient à l'appel. Les grévistes constituaient toujours une minorité dans les écoles que j'ai connues mais le désordre engendré par cette minorité dégoûtait les élèves. Ils ont obtenu finalement de leurs parents de rester à la maison. Il a fallu attendre le début des années nonante, pour que les enseignants du libre comme de l'officiel, de plus en plus pressurés et prolétariés, croisent les bras en grande majorité, faute d'être entendus. Ont fait déborder la coupe, après l'instauration du fédéralisme, les faux pas du statut et la ruine des finances de la « Communauté Française », l'incompétence notoire de ses dirigeants conduisant à un nouveau et fatal déclin de l'enseignement de l'État. Les moins enclins à se croiser les bras ont fini par suivre les mouvements et je les comprends. L'extrait de la circulaire syndicale dont j'ai reproduit un triste passage plus haut, montre pourtant que le syndicat libéral, très minoritaire, devait insister pour que ses membres s'y mettent. Des professeurs repoussés par le piquet lors d'une grève qui se prolongeait dangereusement ont même fait cours dans une salle trouvée Dieu sait comment. Leurs collègues grévistes leur reprochaient leur manque de solidarité. Je pense qu'ils avaient choisi de la cultiver à l'égard de leurs élèves.

En 1975, la grève des enseignants était encore loin d'être générale. Or, *Le Soir* avait rendu compte du mouvement en titrant : « *Les enseignants partent en grève, les syndicats les appuient, les parents regrettent.* » J'avais écrit au journal que ce raccourci ne reflétait pas l'ordre des faits. En réalité, disais-je, un syndicat a déclenché la grève en espérant que les enseignants suivraient, au besoin sous la menace de sanctions syndicales nettement formulées. En effet le tract de la CGSP en gros titres menaçait d'exclusion ceux de ses membres qui ne participeraient pas au mouvement par elle décidé. Étrange conception des règles de la démocratie.

En faisant grève, les professeurs risquaient de perdre de l'argent, mais le ministère ne les en menaçait même pas. Au contraire. Une circulaire donnait des instructions aux chefs d'établissement pour l'organisation de la surveillance des élèves éventuellement présents. S'adressant au préfet, le ministre Dubois lui suggérait « au cas où il participerait à la grève » (sic), de transmettre ses responsabilités au plus ancien des professeurs n'y participant pas. A quoi j'avais répondu que je n'entendais me décharger de mes responsabilités sur personne et que j'estimais ma présence à l'établissement plus nécessaire que jamais en « ces tristes circonstances ».

Pour ma lettre au *Soir*, j'avais imprudemment utilisé mon papier à lettre personnel dont l'en-tête indiquait mon titre de Préfet de l'Athénée de Gilly. Je ne pensais pas que *Le Soir* publierait cette lettre surtout en citant mes nom et fonction. Sinon je l'aurais prié, *in fine* de l'annoncer par la formule habituelle. « Un préfet nous écrit... ». Une main anonyme afficha dans la salle des professeurs la coupure de la rubrique *Petite Gazette*. Dix collègues, outrés que j'apparaisse comme porte-parole de notre communauté scolaire m'ont adressé une lettre de reproche parfaitement justifiée. Et parmi les dix signatures figuraient celle de Mme N. D, de Gaston M., l'orateur du premier jour, de la virago hyperbagée dépeinte plus haut et de Mlle D., fille du secrétaire national de la Fédération Générale des Travailleurs de Belgique. Oui, j'ai eu l'honneur de compter parmi nous cette jolie personne, pendant une année scolaire. J'ai répondu à la missive des dix plaignants que je comprenais leur réprobation. J'expliquais la méprise. Je signalais même malicieusement que je m'attendais à un plus grand nombre de protestataires...

Cet incident n'a pas empêché une bonne collaboration de s'établir entre professeurs et direction. Mme N.D était un bon professeur, aimé de ses élèves. À sa demande, ma note de fin d'année lui a donné un petit coup de pouce pour le concours de promotion. Elle le réussit et fut rapidement nommée préfète de l'Athénée de Philippeville.

Une autre controverse m'avait opposé au même petit groupe. L'impression du palmarès se fait en in-quarto. Le nombre de pages est donc toujours un multiple de quatre. Or, en juin 1975, la dernière page des épreuves restait en blanc. Sur la suggestion du secrétaire, j'ai jeté sur le papier un texte bouche-trou où je faisais part de quelques réflexions.

J'étais persuadé que ce texte en dernière page du palmarès était passé inaperçu. En janvier 1976, le bulletin de la CGSP Enseignement publiait une protestation de sa « section de l'Athénée Royal de Gilly » :

Monsieur Nicaise, Préfet de l'Athénée Royal de Gilly a cru bon d'exposer ses conceptions actuelles sur l'enseignement secondaire en postface du palmarès de fin d'année de l'A.R. de Gilly. Le fait n'est pas habituel mais rien n'interdit à Monsieur Nicaise d'innover. Sous des intentions apparemment louables, se cache un débat d'un tout autre ordre et celui-là est politique au sens le moins péjoratif du terme puisqu'il s'agit de la position de l'enseignant vis-à-vis de l'information et du savoir en général. Le fait que les membres de son personnel partagent ou non ses opinions, ne semble guère avoir préoccupé M. le Préfet Nicaise. Aussi les membres de la CGSP - Section Enseignement de l'A.R. de Gilly se proposent de marquer leur désaccord, et sur le principe et sur le fond du discours.

Nous contestons le principe, car M. Nicaise est coutumier du fait : il a déjà fait paraître en sa qualité de préfet des déclarations qui engagent bon gré mal gré toute son école. La chose serait acceptable à la seule condition que M. Nicaise se propose au fil des ans de transformer le palmarès en tribune libre où chacun aurait, à tour de rôle, le droit de justifier ses vues sur l'école, par exemple. Mais n'est-ce pas là une vue de l'esprit ?

Quant au fond, il serait inopportun d'ergoter sur tel ou tel point. Nous nous contenterons d'épingler trois passages qui paraissent symptomatiques d'une attitude conservatrice, bien peu libérale, en méconnaissant totalement les aspirations réelles de la jeunesse et rejetant sans examen toute pédagogie qui donnerait aux jeunes le goût de l'initiative, le sens des responsabilités et les moyens de s'épanouir pleinement.

Ci-après le texte de M. Nicaise :

TRADITION ET MODERNISME

« L'école a beaucoup évolué depuis quelques décennies : elle n'est plus celle des cols raides, des uniformes, du garde-à-vous intellectuel, du magister séparé de ses disciples par le rempart de la Connaissance.

Cependant, face au laisser-faire généralisé, elle se doit de maintenir une certaine rigueur parfois mal supportée. Face aux slogans publicitaires où l'adjectif NOUVEAU, imprimé en énormes caractères, tient lieu de l'unique qualité, elle doit maintenir une certaine tradition.

Laisser-aller général : que nous offrent, en effet, la presse, la radio et surtout ce formidable instrument d'information, mais aussi de déformation, de libéralisation, mais aussi d'asservissement, de culture, mais aussi d'abêtissement qu'est la télévision, pardon, la télé. Beaucoup de vulgarité - c'est une mode - dans le langage, le costume ; la critique quotidienne de l'autorité sous toutes ses formes, même nécessaires ; la mise en vedette des hors-la-loi⁶⁰, des cancre, des ratés de tout acabit. Des heures d'antenne ne sont-elles pas consacrées aux prostituées, aux ex-bagnards, aux drogués, aux déviants sexuels ? Et je ne parle que des reportages, non de la fiction cinématographique.

Certes, ces marginaux, sont nos « frères humains » dont nous devons avec le vieux poète Villon « pitié avoir », mais ils ne peuvent prétendre au rôle exemplaire que d'habiles mises en page et en ondes veulent leur accorder.

Proposer d'autres exemples, prêcher un autre idéal même utopique, ce n'est pas, comme les adversaires de l'école voudraient le faire croire, la confiner dans un « ghetto ». L'école a, presque partout, abattu au propre et au figuré les murailles qui l'entouraient et elle s'ouvre sur la vie, sur la ville aussi, hélas, car la ville offre trop de tentations et de dangers dont est témoin le procès récent fait à un « gentil café pour jeunes » de Charleroi, Ville-Basse.⁶¹

Alors si l'école se montre exigeante, « contraignante » selon l'expression à la mode, c'est qu'elle rétablit une juste balance vis-à-vis de l'enseignement des mass-media, laxistes à l'extrême, prêts à tout admettre, sauf les manifestations de l'autorité légitime, c'est qu'elle doit veiller à la sécurité physique et morale des enfants qui lui sont confiés. »

Je note que mes contradicteurs ne basaient pas leur critique sur une ou deux phrases enlevées de leur contexte. Ils avaient l'honnêteté rare de reproduire le texte intégral en imprimant en caractères gras les passages qu'ils réprouvaient.

L'idéologie, sœur jumelle de la pathologie, selon Jean François Revel, peut fausser bien des jugements. Une collègue de ce groupuscule s'étonnera que j'aie pu faire mon mémoire de licence sur Jules Destrée, *L'Art pour l'Art et l'Art Social* alors qu'il avait été ministre socialiste.

J'ai beau relire le texte contesté, je ne vois là aucun « débat politique », mais les considérations, bien à leur place dans un palmarès, d'un pédagogue responsable de centaines d'adolescents, dont certains répugnaient à accepter la légitime discipline scolaire. Le chef d'établissement aurait-il dû soumettre tous ses textes à la censure des professeurs ? Je laisse au

⁶⁰ La violence gagnera de plus en plus les ondes. En 1996, en une seule journée, l'organisme français de surveillance, le C.S.A, a dénombré trente-sept meurtres sur TF1 et trente-quatre sur M6, soixante-deux explosions sur TF1 et soixante-quatre sur M6. On ne s'étonnera pas, sans mettre tout sur le dos de la télévision, que des enfants de plus en plus jeunes commettent, par mimétisme, "rackets", braquages et même meurtres.

⁶¹ On y vendait de la drogue... NDLR.

lecteur le soin d'arbitrer ce différend, puisqu'il dispose ainsi des deux pièces du dossier. Je lui présente toutefois le plaidoyer d'un avocat qui s'était désigné d'office. Arriva, en effet à l'athénée, la lettre suivante d'un membre de la... CGSP !

Monsieur le Préfet,

Sans avoir l'honneur d'être connu de vous, je me permets de vous écrire à propos de la mauvaise querelle dont vous êtes l'objet dans le numéro de janvier 76 d'«Enseignement».

Ce que vous avez écrit sur « Tradition et Modernisme » me paraît être la traduction exacte et nuancée de ce que pensent presque tous les Éducateurs réfléchis et ayant quelque expérience, le sens des responsabilités, sans négliger le goût de l'initiative. Ce qu'on voudrait accorder sans mesure aux jeunes paraît vous être refusé. C'est le monde à l'envers.

Aussi soyez persuadé, Monsieur le Préfet, que beaucoup de parents qui n'ont pas abdiqué totalement doivent vous donner raison.

Signé F. Durviaux, Inspecteur principal honoraire du ressort de Charleroi.

J'ai eu un moment la tentation d'afficher une copie de cette lettre à la salle des profs. C'eût été poursuivre une guéguerre absurde. J'ai préféré reprendre les termes controversés du palmarès, hors de l'école, d'abord dans un exposé sur le « rénové » à l'athénée de Philippeville où m'avait invité Mme N. D., puis lors d'un colloque organisé par le Rotary. L'escalade du chômage s'annonçait. Le club de Charleroi avait convié des dirigeants de tous les degrés de l'enseignement, du secondaire à l'universitaire, en passant par le technique, à développer en dix minutes le sujet : *Quels diplômes pour quel avenir ?* Je dois avouer que j'ai oublié de consulter les protestataires pour exposer mes idées sur « l'enseignement secondaire général », au titre de préfet de l'Athénée de Gilly...

D'ailleurs, les controverses stériles au sein de l'école s'arrêtèrent. Mais subsista longtemps le sentiment désagréable que la moindre de mes initiatives était évaluée à travers le verre déformant d'une appartenance politique quoique j'eusse la volonté d'agir avec la plus grande neutralité.

Gilly comptait de très bons maîtres. J'ai surtout retenu le nom d'un excellent latiniste, M. Pierre Duroisin, doté d'une vaste culture. Outre sa licence et agrégation en philologie classique, il avait une licence d'italien. Mais un article du statut précisant que le titre requis pour enseigner cette langue était la licence en **philologie romane**, il ne pouvait pas le faire ! Or, mes romanistes auraient très bien pu n'avoir pas étudié un mot d'italien, mais l'espagnol ou le portugais ! C'est tout de même à elles que j'aurais dû confier le cours ! J'ai gardé aussi le meilleur souvenir d'Emile Verbeek, un de mes anciens élèves, éminent angliciste, un modèle pour tous ; Mlle Meunier, excellente germaniste et les régents Mme Henriet, toujours volontaire pour les activités hors programme malgré ses charges de famille ; René Lardinois, éducation physique. D'autres aussi dont j'ai oublié le nom. Cependant, le corps enseignant était moins soudé que celui de Marchienne, moins inventif, moins porté à organiser des activités parascolaires mais, partant, moins dissipé. On faisait son cours, très sérieusement, en règle générale, puis chacun retournait chez soi.

A Marchienne, un groupe de joyeux collègues se réunissait dans un café, heureusement pas dans celui qui faisait face à l'athénée. Ils avaient baptisé leur bistrot « salle des professeurs annexe ». Le côté regrettable de cette habitude était compensé par le fait qu'ils étaient les plus actifs pour organiser les festivités destinées à recueillir des fonds pour le prêt du livre et les œuvres sociales. C'est principalement là que s'élaboraient les projets de tournois de belote, concerts, spectacles, expositions, rallyes automobiles suivis de souper. Une familiarité

de bon aloi s'était établie spontanément entre les professeurs et moi, un respect mutuel et même, de la part de quelques collègues une amitié que je leur rendais. Rien de pareil à Gilly où j'ai éprouvé la « solitude du pouvoir ». Un bien mince pouvoir !

Mon prédécesseur n'avait pas encouragé les activités para et extra scolaires : les sorties, les excursions, les représentations théâtrales, les compétitions sportives. L'école ronronnait calmement. En revanche, les élèves étaient plus revendicatifs. Avant mon arrivée, ils avaient organisé un *sitting* et deux trublions aiguillonnés par la cellule communiste gillicienne avaient même été exclus définitivement. Heureusement, je n'ai jamais dû prendre une mesure aussi radicale pendant seize ans à la tête d'une école.

Au bout de quelques semaines, certains collègues me demandèrent timidement s'ils pouvaient emmener leurs classes au théâtre le mercredi après-midi ; inscrire quelques bons coureurs aux championnats inter-scolaires de cross-country ; engager une équipe au tournoi provincial de football. Je ne demandais pas mieux et comme l'initiative venait d'eux, je n'attirerais pas les critiques mal fondées.

Le professeur de culture physique, René Lardinois, se montrait particulièrement actif et dévoué. Un professeur de français, Mme Decroly-Lejeune, mère d'un futur politicien écolo, a inscrit des élèves plusieurs années au concours de dissertation de la *Dante Alighieri* au Consulat d'Italie. Ses méthodes pédagogiques étaient fort éloignées des miennes, mais je me suis toujours bien gardé d'imposer mes vues surtout pour le cours de français. Seul comptait le résultat. Qui m'autorisait à penser que mes méthodes valaient mieux que les siennes ? N'étais-je pas juge et partie ? Or il se fait que ses élèves ont remporté trois années de suite le premier prix du concours. Trois années ! Ce n'était pas un hasard. J'avais bien fait de laisser toute liberté au professeur.

M. Lardinois a aussi conduit pas mal de disciples à des réussites sportives. Il fallait voir son désappointement parce qu'un seul de ses élèves ne savait toujours pas nager à la fin de la première année !

Les succès dans les épreuves physiques et intellectuelles augmentaient la renommée de l'école. C'était tout bénéfique pour professeurs et élèves auxquels nous tentions de prouver que nous veillions autant au bien-être du corps qu'à l'entraînement de l'intelligence.

Un jour, Marchienne et ses bâtiments se sont rappelés à mon souvenir. Mon successeur m'a transmis une lettre du ministre qui aurait pu me mettre très mal à l'aise. Nous avions abandonné à la bâtisse du XVIII^e siècle lors de l'installation de la section préparatoire et des ateliers dans la nouvelle construction. Or, le ministère n'avait renoncé à la location qu'au bout de trois ou quatre ans ! Le propriétaire réclamait des dommages et intérêts pour dégradation des locaux. L'Education Nationale avait transmis le dossier au « Fonds des Constructions Scolaires » récemment créé pour succéder aux Travaux Publics dans la construction et l'entretien des locaux.

Le directeur du Fonds pour le Hainaut, un régent littéraire, ancien Directeur d'Ecole Moyenne, casé là après son passage dans un cabinet ministériel, avait répondu que les dégâts étaient dus à « l'incurie du préfet ».

Heureusement, j'avais gardé les négatifs des photos des horreurs découvertes à mon arrivée et j'ai reconstitué mon album pour le renvoyer à mon collègue de Marchienne. J'en ai profité pour ne pas ménager mes propos dans la lettre d'accompagnement où je décrivais comment, après l'abandon du vétuste bâtiment par les classes, le ministère avait supprimé le budget de son entretien : il n'y avait plus de personnel affecté même à sa surveillance. Des galopins du voisinage avaient cassé presque toutes les vitres d'un bâtiment abandonné à lui-même. J'ai pu heureusement joindre à mon dossier la copie d'une plainte pour vandalisme

que j'avais adressée à temps au commissariat de police. Je terminais en disant à mon successeur à peu près ceci : « Vous verrez, mon cher collègue, que c'est toujours le préfet que la hiérarchie charge de ses propres erreurs, alors qu'elle ne lui laisse aucune initiative. C'est le Fonds des Constructions qui est coupable d'incurie pour n'avoir jamais apporté la moindre amélioration au bâtiment en dix ans et avoir tardé trois ans à renoncer à la location de locaux inutilisés et laissés sans surveillance par la faute d'un budget amputé. » J'espère qu'il aura joint, comme je le lui demandais, ces commentaires au dossier renvoyé au ministre. En tout cas, je n'en ai plus jamais entendu parler.

Généralisation du « Rénové »

Je devais toute mon attention à l'école dont j'avais maintenant la charge. Arrivait le moment où s'est précisée la menace de généraliser le Rénové tel qu'il avait été conçu, sans tenir compte des aménagements proposés par les expérimentateurs. Une circulaire ministérielle commença par donner aux nouvelles structures le nom d'*Enseignement Secondaire de Type 1*. Le traditionnel devenait par conséquent le « Type II », en dépit du fait que chronologiquement, il était le premier.

Le *type 1* exigeait nécessairement une section technique. C'est parce qu'elle était florissante à Marchienne que je m'étais lancé dans l'aventure. Gilly, n'avait pas l'ombre d'un atelier. Même si on sait que ça ne tracasse en rien les théoriciens bruxellois, comment pouvait-on envisager de passer à un *type 1*, complètement tronqué, vidé de sa substance, de ce qui faisait son principal intérêt ? Ça frisait l'escroquerie ! La coexistence de l'enseignement général et technique dans le même établissement justifiait seul le cycle d'observation, notamment, pour orienter les élèves en décelant leurs aptitudes par les « essais » latins ou artistiques, mais surtout techniques.

La résistance nationale s'est organisée à l'instigation d'un professeur de l'Athénée de Verviers dont j'ai malheureusement oublié le nom. Il s'est engagé dans un énorme travail de correspondance pour convoquer des collègues à une première assemblée tenue à l'Athénée de Namur. Une bonne cinquantaine de professeurs y vinrent un dimanche, de toute la partie francophone du pays. Quelques jours avant, l'organisateur avait réuni chez lui un petit groupe de participants pour fixer les cadres d'une association et former un comité provisoire. J'étais du nombre. On l'a convaincu d'en prendre la présidence. Il nous rapporta que son syndicat, la CGSP, l'avait exclu dès qu'il avait appris qu'il projetait de fonder un groupement « corporatif ». Il avait imaginé l'appeler *Rassemblement pour l'Enseignement Secondaire Traditionnel de l'Etat*. L'acronyme ainsi formé, RESTE, était très suggestif mais ne me convenait absolument pas. Je ne voulais pas conserver à tout prix l'enseignement traditionnel. Je souhaitais des amendements aux deux types pour les rapprocher et finalement les confondre. Je récusais autant un type I déjà figé qu'un type II assis sur ses certitudes. J'avais d'ailleurs publié dans l'Athénée un article intitulé *Contribution à une « Organisation de l'Enseignement Secondaire acceptée par tous »*. Les guillemets indiquaient que je reprenais textuellement l'expression utilisée dans la circulaire ministérielle du 10 décembre 1975 rendant inéluctable la généralisation - dans l'enseignement de l'Etat - du type I à partir de l'année scolaire 1978-1979. Le ministre souhaitait, en effet, un *engagement commun, nourri de l'apport positif de chacun*. J'avais donc cru le moment venu de développer mon **apport** personnel en présentant un projet **positif** de compromis traditionnel-rénové.

C'est ce compromis que j'espérais voir proposer par la nouvelle association. Elle a adopté mon point de vue et a biffé le mot traditionnel. Le président avait fait un effort tout particulier pour venir à Namur. Il était grippé, enrôlé. Il m'a demandé de présider

l'assemblée générale de l'après-midi. J'étais bien ennuyé de me présenter comme le moteur du mouvement. J'aurais préféré rester plus en retrait. En outre, diriger les débats d'une réunion improvisée, sans ordre du jour, en président de substitution, ne me réjouissait pas. Enfin, gagné par leurs arguments - j'étais le seul à avoir pratiqué les types I et II -, j'ai accepté.

Parmi l'assemblée j'ai reconnu tout de suite mon vieux camarade d'université Robert Steenhout, celui-là même qui m'avait vendu une carte de membre des Etudiants Socialistes Unifiés sans me dire qu'il s'agissait de communistes.

Le débat fut animé et constructif. Robert y a pris une part active en plaidant pour le maintien de traditions, sans lesquelles, disait-il, on ne bâtit pas d'avenir radieux, pour ne pas dire de lendemains qui chantent. Je l'ai décidé à faire partie du comité dont la tâche immédiate consistait à rédiger un communiqué de presse. Dans la semaine, Robert m'a adressé un petit mot de désistement. La CGSP menaçait de l'expulser s'il persistait à collaborer à notre mouvement.

Notre communiqué a retenu l'attention du ministre. C'était, à l'époque M. Humblet, un social-chrétien. Il était rare que ce parti fût mis à la tête du ministère en charge de l'enseignement officiel tellement concurrencé par le réseau confessionnel, dirigé par un chanoine. Mais c'est à l'Education Nationale que les hommes politiques font leurs premières armes. Après quoi, bonsoir ! Au premier remaniement, ils sollicitent un autre portefeuille et la valse des titulaires reprend. Il est intéressant de noter que dans cette valse incessante, les trois partis dominants avaient délégué tour à tour un des leurs pour lancer, continuer ou achever le « Rénové ». Si c'était une idée politique privilégiant le social qui l'avait conçue, c'était un consensus qui avait présidé à son accouchement et l'avait nourri. Trois hauts fonctionnaires avaient successivement fait partie de ces différents cabinets : MM. Vanbergen, socialiste, Gentilhomme, libéral et Dumortier, social chrétien. La résistance n'avait donc rien de politique.

M. le Ministre Humblet a décidé, pour une fois, d'entendre notre groupement « corporatif » nouveau-né, sans les sacro-saints syndicats qu'il n'aimait pas. Il a constitué une commission de contact composée de cinq enseignants de chaque type, sous la présidence du Directeur Général de l'Enseignement Secondaire, M. Dumortier. Ce président acquis au type I ne paraissait pas posséder l'objectivité requise pour un tel rôle. En outre, il avait choisi son épouse comme secrétaire de séance ! Il avait aussi désigné les acteurs du type II, la préfète du Lycée de Namur, le préfet de l'Athénée de Waterloo, le préfet de l'Athénée de Liège. Ce dernier dirigeait depuis peu une école restée traditionnelle, mais était acquis entièrement au Rénové ! Deux professeurs et moi-même complétions la délégation. Parmi ceux du type I, je me souviens d'Emile Henry, préfet de l'Athénée de Jumet, auquel je m'étais souvent opposé, car nos convictions pédagogiques, entre autres, divergeaient considérablement. Mais j'appréciais l'homme sincère, généreux et travailleur. La rencontre a commencé par un incident. Un collègue de notre groupe voulait enregistrer les débats sur son magnétophone puisque nous n'avions pas prévu d'avoir notre propre secrétaire. M. Dumortier refusa vertement. C'était, disait-il, douter de sa bonne foi et de l'honnêteté de sa femme.

Chaque groupe a alors exposé son point de vue. La discussion fut parfois très vive et Emile Henry a pu donner cours à son bouillant tempérament d'habitué de débats divers. Au matin du troisième jour, vers onze heures, constatant qu'absolument aucun de nos arguments ne rencontrait l'approbation de nos contradicteurs soutenus par M. Dumortier, nous avons exigé une interruption de séance pour nous concerter séparément. Notre groupe a rapidement décidé de quitter le table ronde. Il m'a demandé de rédiger sur-le-champ les raisons de notre décision. Je n'en ai rien gardé puisque le texte jeté sur le papier en un seul

exemplaire a été remis au président. Evidemment, nos adversaires eurent beau jeu de proclamer que c'était nous qui avions rompu les négociations. Or, en dernier ressort, de guerre lasse, nous n'exigions plus qu'un seul amendement : le rétablissement de notes chiffrées, plus simples, plus précises, plus lisibles et, finalement pas moins objectives que tous les systèmes complexes de taxonomie et de docimologie. Nous ne demandions même plus que ces chiffres servent à établir de classement car nous savions que le son même du mot faisait bondir les tenants de l'égalitarisme pur et dur.

Alors, l'Athénée de Gilly allait devoir se convertir, à la date prévue, au Rénové. Il l'a fait sans le moindre embryon de section technique avec, en guise d'outils, quelques jeux de constructions *Fisher* que vous pouvez découvrir aux étalages de la Saint-Nicolas. Le professeur de « travaux manuels », M. Massinon, nullement préparé à cette tâche, s'est chargé des essais qui n'étaient « techniques » que sur les horaires envoyés au ministère. Heureusement c'était un excellent pédagogue.

Comment tout cela a-t-il tourné ? Je ne sais, car entre-temps j'avais subi trois opérations chirurgicales et après une longue absence de maladie, j'ai demandé ma mise à la retraite.

En guise d'adieu, je souhaitais donner un nom à l'école, coutume généralisée en France. En effet, subitement un ministre avait décidé que dorénavant tous les établissements d'enseignement secondaire réunissant les six années s'appelleraient *lycée* comme chez nos voisins. Jusque-là, seuls ceux pour jeunes filles portaient ce nom. Or l'enseignement était devenu mixte d'un bout à l'autre en 1971. Dans la lancée, on proposait de baptiser les lycées, du fait qu'il s'en trouverait maintenant plus d'un dans une même ville. Quel nom choisir qui donnât un certain lustre à l'école que j'allais quitter ? Marcinelle avait pris Jules Destrée, le seul notable carolorégien valable, ancien ministre de l'Instruction Publique. J'ai songé au parrainage d'un grand pédagogue de notre pays, le grammairien Maurice Grevisse, mondialement apprécié. André Gide ne disait-il pas que *Le Bon Usage* était toujours sur sa table de travail ?

J'ai écrit séance tenante à notre illustre compatriote pour lui demander son autorisation. Il me paraissait évident que le patronage d'un tel homme serait sollicité par d'autres écoles. Avec une modestie remarquable, et bien qu'il fût gravement malade, il m'a adressé une lettre de sa belle écriture, où il me remerciait de l'honneur que je lui faisais. Comme le ministre le prévoyait, j'ai consulté non seulement les professeurs mais aussi le personnel ouvrier. Les premiers ont approuvé quasi à l'unanimité. Les seconds m'ont prié de ne pas les ennuyer avec de telles questions.

Le ministère a donc enregistré notre proposition. Notre école devenait le *Lycée Maurice Grevisse*. A Châtelet, ville dédiée aux arts plastiques, le grand artiste châtelettain, peintre des travailleurs de la mine, donnera son nom à mon vieil athénée devenu *Lycée Baron Pierre Paulus*. Le second lycée choisira René Magritte, le grand peintre surréaliste, ancien élève de la vieille Ecole Moyenne, plus célèbre que Paulus sur la scène internationale. Il avait vécu dans notre ville et, détail tragique, sa mère s'y était suicidée en se jetant dans la Sambre.

Hélas, trois mois plus tard, si j'ai bonne mémoire, peu après mon départ, le ministre revenait sur sa décision et rebaptisait tous les établissements *Athénée*, y compris les anciens lycées féminins. D'aucuns avaient déjà fait imprimer un papier à lettres avec la nouvelle dénomination. Je m'en étais bien gardé. Pourquoi mon successeur a-t-il abandonné dans la foulée le patronage d'un savant belge illustre ? Je l'ignore. Il n'était nullement interdit de le garder. L'athénée de Gilly l'oublia, estimant qu'il ne devait pas se distinguer puisqu'il était le seul de la commune. Ou, pour mieux dire, du quartier car depuis quelques années, Gilly avait été englobé, avec toutes les communes périphériques, dans une fusion avec la ville de Charleroi. Entre-temps, Maurice Grevisse était mort et n'a pas connu l'affront qui lui était

fait. A Châtelet les deux athénées laissèrent tomber leurs peintres qui les auraient ennoblis et auraient honoré la ville. Quelle mouche a piqué le préfet du plus ancien établissement de le rebaptiser orgueilleusement *Athénée N°1* ? Pensait-il que son concurrent se contenterait du N° 2 ? L'ex-Lycée Magritte devint l'*Athénée du Centre*, signifiant par là, je suppose, qu'il était plus important que celui situé dans un quartier excentrique ! Remords tardif, il est tout de même redevenu *Magritte* à la veille du centenaire de la naissance du peintre que le monde a célébré en 1998, notamment par une rétrospective au Palais des Beaux Arts à Bruxelles. L'*Athénée N° 1* est aussi redevenu *Athénée Baron Paulus* : le bon sens a fini par triompher du mercantilisme.

Pour faire bonne mesure dans sa rage de changements inutiles, le ministère retint le nom de *lycée* pour en affubler les Ecoles Moyennes que la France appelle *collèges*.

Lycées, athénées, écoles moyennes, collèges, qu'importe ! Tout l'enseignement secondaire a reçu le coup de pied de l'âne quand l'obligation scolaire a été portée à dix-huit ans, dans le but de diminuer les statistiques du chômage. Si encore avaient existé des structures appropriées ! Si l'apprentissage avait été organisé comme en Allemagne ! Là, il a permis une vraie réduction du chômage des jeunes en les mettant au contact avec les réalités du travail.

En Belgique, que faire de gens de dix-sept ans s'ils en ont assez, marre, par-dessus la tête, ras le bol, ras le cartable de l'école ? Ils se jugent emprisonnés et tentent de fuir par l'absentéisme, la violence. Ils sont destinés immanquablement au chômage, car à dix-huit ans, après des années d'oisiveté larvée, dans un système laxiste, ils ne pourront pas s'intégrer dans le circuit du travail avec ses contraintes de ponctualité, sa discipline.

En France on ne les retient de force que jusqu'à seize ans. Dans l'entourage de Mitterrand, lors d'une discussion sur la N° réforme de l'école, on agitera le projet de porter cet âge à dix-huit. Heureusement sans suite. Néanmoins, les agressions, le racket se développent dans les collèges des banlieues de manière effrayante. Les aînés introduisent la drogue - les drogues - et y initient les petits. On fume de plus en plus jeune et pas seulement du tabac ! Et un ex-champion de tennis, admiré par cette jeunesse, vient à une émission de la télévision publique, à midi, un dimanche, se vanter de fumer du hachisch ! Il en rajoute : il trouve que tous les jeunes, sportifs compris, en font autant, il ne voit pas où est le mal. Alors je frémis et je ne comprends pas que la fédération de tennis française ait gardé longtemps cet irresponsable comme capitaine des équipes de la coupe Davis. La fédération de football a, elle, suspendu pour un temps deux gardiens de but internationaux surpris, par une analyse, à avoir fumé un « joint ».

Ces réflexions montrent quelle passion a animé ma vie professionnelle. J'ai fait mon métier avec entrain, celui de professeur, plus gratifiant, avec joie. J'ai trouvé mon rôle de préfet moins fatigant physiquement que celui de prof, du moins selon la conception que je me fais du second. La cinquantaine venue, cela compte. Mais du point de vue psychique, la tâche de chef d'établissement, avec ses responsabilités multiples est bien plus pesante.

La retraite est venue à point pour que je garde de nombreux souvenirs lumineux. Sans doute faut-il prendre les conflits narrés ici comme l'arbre qui cache la forêt de journées joyeuses, constructives, enthousiastes.

Oui ! J'ai été un prof heureux.

Table des matières

1 British Zone	1
2 Professeur sourire	19
3 Un homme livré aux enfants américains	61
4 Nouveaux horizons	121
5 C'est la faute à de Gaulle	143
6 Crimes contre les humanités	175